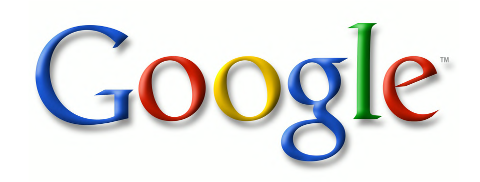
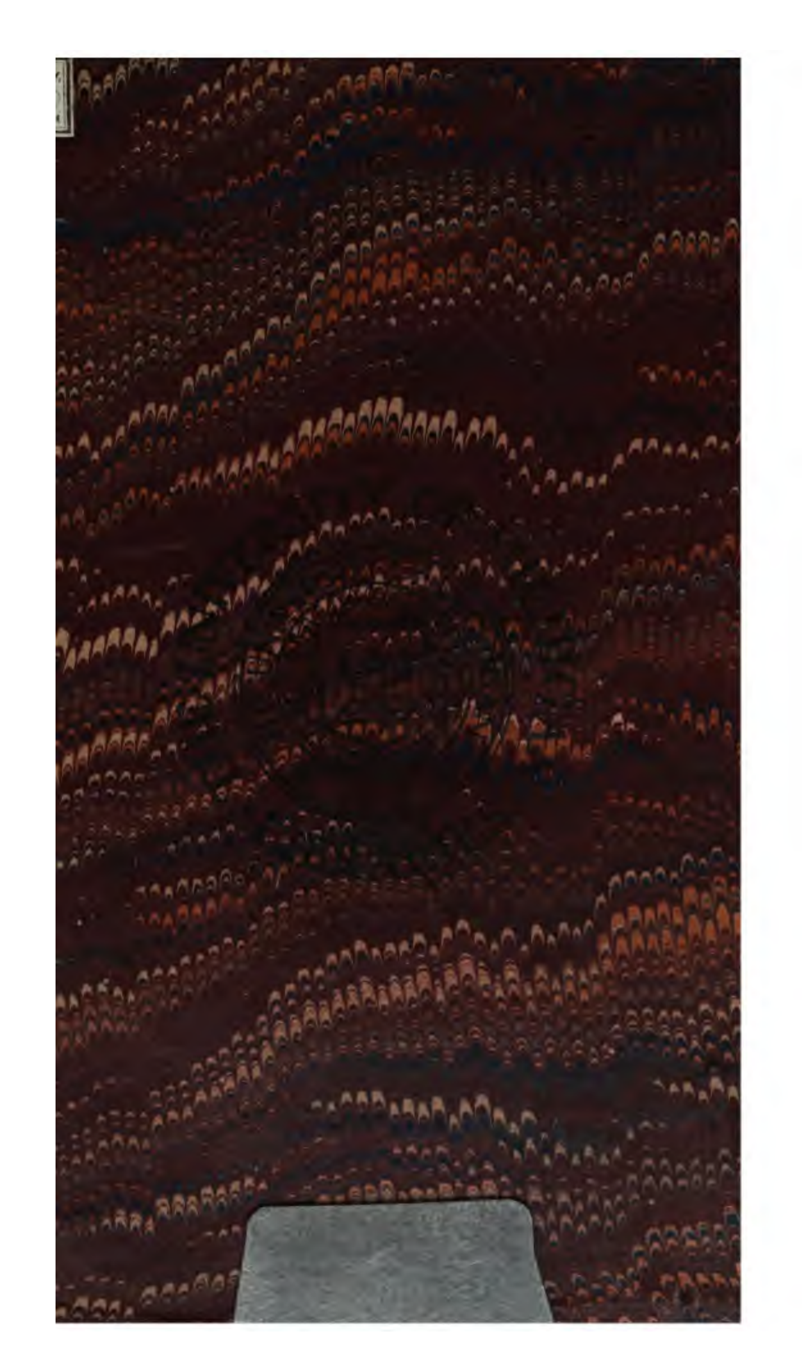
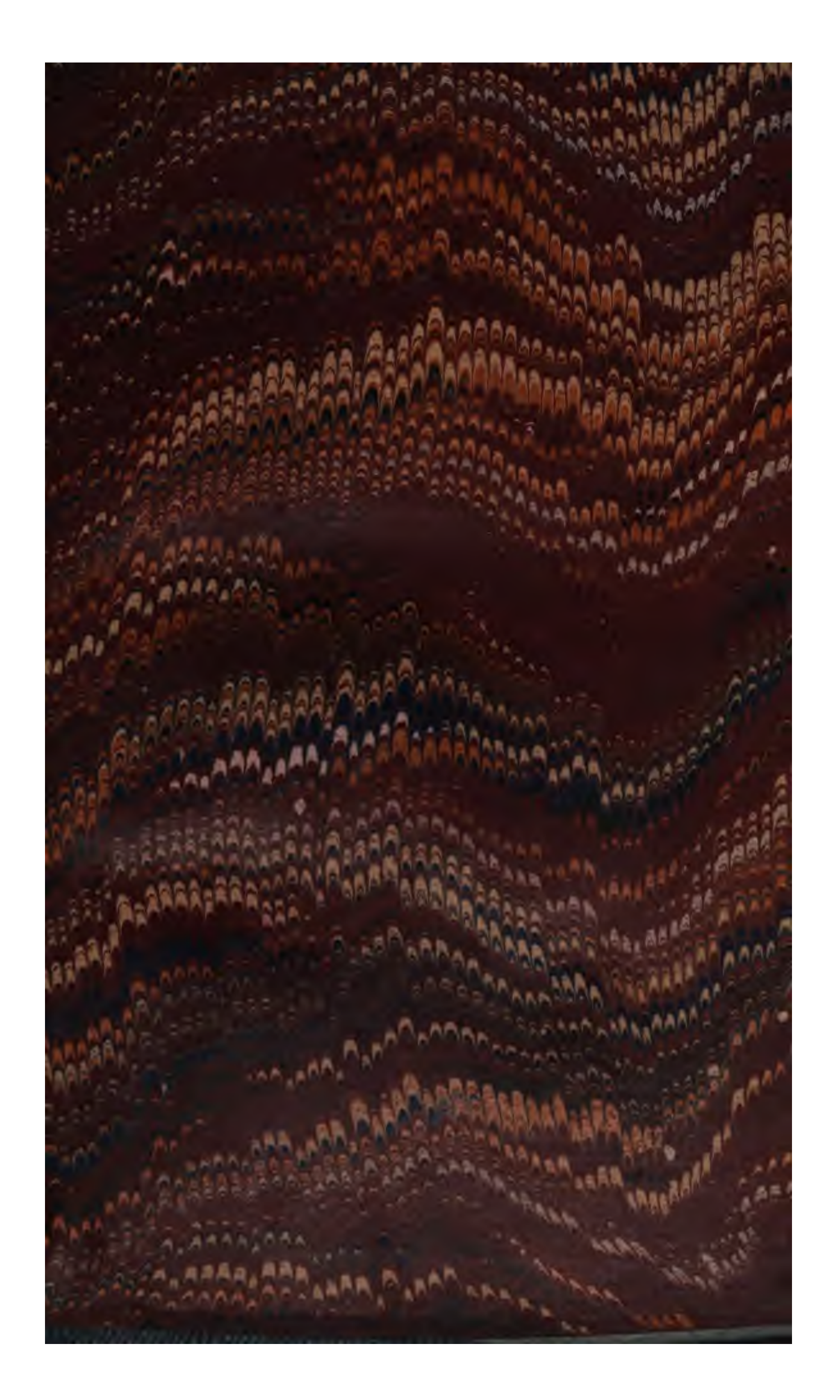
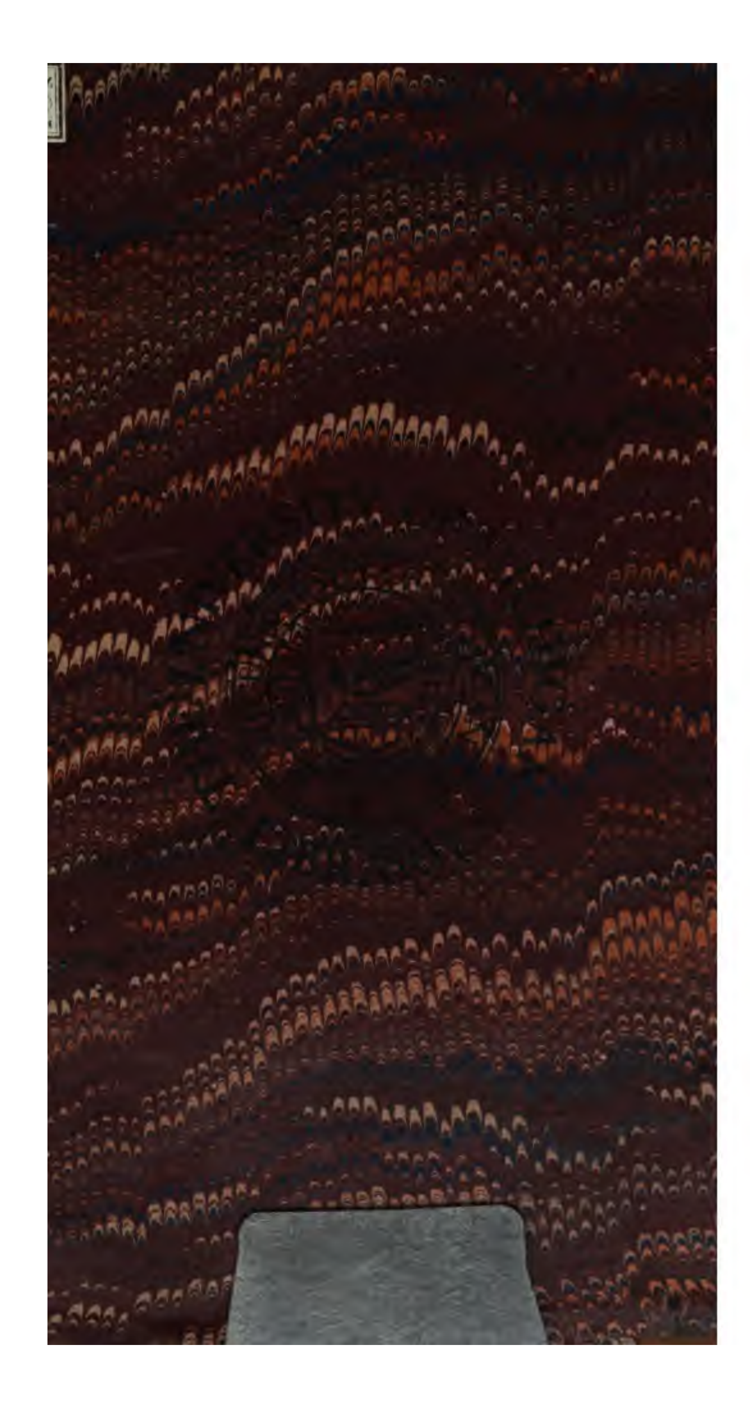
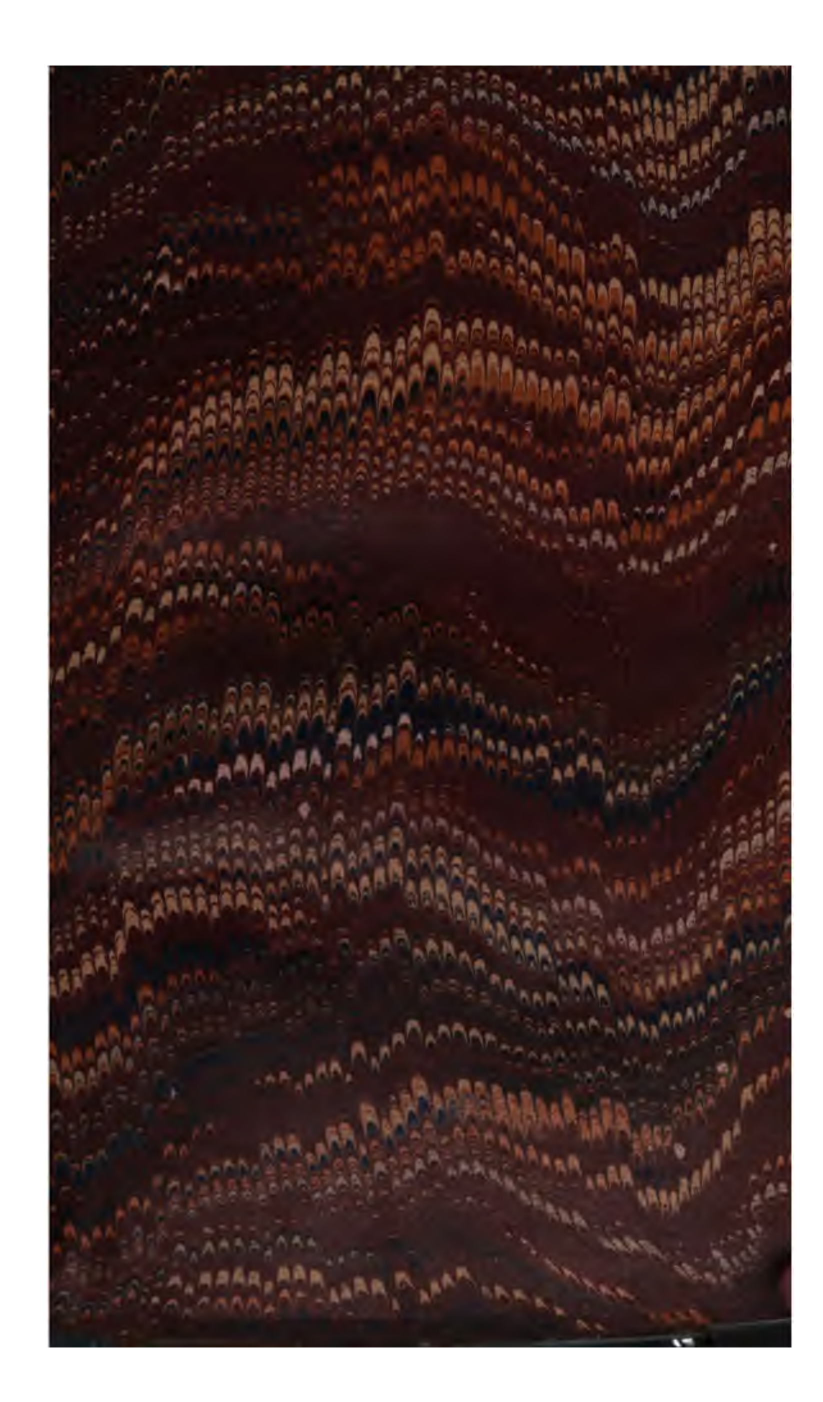










MÉMOIRES

D'UN

COMMISSAIRE DE POLICE

II

LA LANTERNE ROUGE

LIBRAIRIE E. DENTU, PALAIS-ROYAL

Du même Auteur

LES DRAMES DE L'INTERNATIONALE

2 volumes in-18, prix : 6 francs

SAINT-AMAND (CHER). — DESTENAY, IMPRIMEUR.

MÉMOIRES

D'UN

COMMISSAIRE DE POLICE

PAR

PIERRE ZACCONE

II

LA LANTERNE ROUGE



PARIS

E. DENTU, ÉDITEUR

LIBRAIRE DE LA SOCIÉTÉ DES GENS DE LETTRES

PALAIS-ROYAL, 17 ET 19, GALERIE D'ORLÉANS

1875

MÉMOIRES

D'UN

COMMISSAIRE DE POLICE

LA LANTERNE ROUGE

PROLOGUE

I

LE DÉPÔT DE LA PRÉFECTURE.

Vers les dernières années du règne de Louis-Philippe, une succession d'événements bizarres jeta, un moment, la stupéfaction et l'épouvante dans Paris.

Ceux qui ont vécu à cette époque se rappelleront sans peine l'émotion profonde que ces événements soulevèrent dans le public, et si nous essayons de les raconter aujourd'hui à nos lecteurs, nous n'entendons pas nous charger de faire la lumière sur un drame dont la police elle-même n'est jamais parvenue à pénétrer tout à fait le sanglant mystère.

Ce drame a plusieurs actes.

Voici le premier :

Le 15 novembre 1847, vers sept heures du matin, Noël Pascal, un marinier du pont Notre-Dame, venait de sauter dans son canot, et il se disposait à dénouer l'amarre qui le retenait au quai, lorsqu'aux premières clartés du jour, il crut distinguer un objet d'une forme indécise qui flottait entre l'embarcation et la berge.

Son premier mouvement fut de plonger la main dans le fleuve, mais il demeura muet de surprise et glacé d'effroi, en constatant que ce qu'il venait de retirer de l'eau était un bras humain... au poignet duquel s'enroulait une corde fortement serrée.

Tout autre à sa place se fût peut-être répandu en exclamations et eût mis tout le quartier dans la confidence de la trouvaille qu'il venait de faire.

Mais Noël Pascal était un homme de grand sens.

Il comprit que l'étrangeté même de la découverte commandait une réserve et une discrétion particulières, et qu'il fallait surtout ne donner l'éveil à personne, pour laisser à la police toute la liberté de ses investigations.

Il n'hésita donc pas longtemps sur le parti qu'il devait prendre.

Et, après avoir amarré de nouveau son embarcation au quai, il enveloppa soigneusement l'objet trouvé dans un linge et se hâta d'aller le déposer chez le commissaire de police du quartier.

Une heure plus tard, on expédiait à la Morgue le bras et la corde qui lui faisait comme un étroit bracelet, et un médecin spécial se livrait immédiatement aux premières constatations légales.

Toutefois ces constatations n'offrirent que bien peu d'éléments de découverte.

Il fut reconnu seulement que le bras appartenait à une femme, et que cette femme pouvait avoir une trentaine d'années.

C'était tout ce que la médecine légale pouvait dire jusqu'à ce moment, et la police ne prêta que peu d'attention à ce rapport, se réservant d'y revenir ultérieurement.

A cette époque, il y avait à la police de sûreté un homme qui n'occupait qu'une fonction secondaire, mais qui avait donné, dans bien des circonstances, des preuves remarquables de sagacité et d'intelligence — il s'appelait Lefiot.

Pendant qu'on ne s'occupait que du bras, lui n'avait d'yeux que pour la corde.

Il ne voyait qu'elle ; ne s'occupait que d'elle ; ne s'intéressait qu'à elle !

Si bien qu'à la fin, il n'y tint plus ; et tandis qu'on se livrait à mille suppositions, lui, subrepticement, sans bruit, il en coupa un morceau et disparut aussitôt avec l'objet de son précieux larcin.

Où allait-il ? Il se serait bien gardé de le dire.

Ce qu'il y a de certain, c'est que vers deux heures, il reparaissait à la Préfecture et apprenait à son chef que la corde provenait d'un magasin d'épicerie de la rue d'Angoulême, au Marais, et il pouvait donner le signalement à peu près complet de la personne qui l'avait achetée deux jours avant.

La piste était donc trouvée, et en matière de police, nous avons eu occasion de le dire quelquefois, il paraît que c'est le point essentiel.

Tous les limiers s'y lancèrent à la fois, oreilles tendues et nez au vent, et au bout d'une heure, on découvrait parmi les vagabonds ramassés la nuit précédente, un homme auquel le signalement rapporté par Lefiot paraissait devoir s'appliquer.

Cet homme se trouvait pour le moment au dépôt de la Préfecture.

On l'avait arrêté à la suite d'une rixe sanglante avec un saltimbanque de la barrière du Trône, et tous les deux avaient été déposés dans la salle commune du sinistre établissement.

L'homme qui avait été désigné par l'épicier de la rue d'Angoulême se nommait Jean Durand. Il était âgé de trente ans, et exerçait l'état de tonnelier. Il demeurait dans un garni borgne de la rue Saint-Jacques, et l'exa-

men de son casier judiciaire ne révélait aucune charge sérieuse contre lui.

Toutefois on procéda sur-le-champ à son interrogatoire.

Un commissaire aux délégations se transporta au dépôt ; Jean Durand fut extrait de la salle commune, et un commencement d'instruction eut lieu.

Après les questions d'usage sur l'âge, la profession et le domicile du prévenu, le commissaire présenta la corde à Jean Durand et lui demanda s'il reconnaissait l'avoir achetée, l'avant-veille, rue d'Angoulême, au Marais.

Jean Durand prit la corde, l'examina avec attention, et reporta son regard sur celui qui l'interrogeait.

— Quant à cela, répondit-il avec assurance, je n'ai aucune raison de nier.... J'ai, en effet, il y a deux jours, acheté une corde semblable....

— Alors, dites-nous ce que vous en avez fait, et à quel usage vous la destiniez.

— Oh ! c'est pas malin, répondit Durand ; dans notre métier on a toujours besoin de corde. Vous comprenez, j'ai vu celle-ci, elle m'a donné dans l'œil, et je l'ai achetée.

— Enfin, qu'en avez-vous fait ?

— Voilà le chiendent, monsieur le commissaire : faut croire que j'étais un peu éméché, car j'étais pas arrivé à la Bastille, qu'elle avait disparu.

— Vous l'aviez perdue !

— Faut croire, et ça m'a fendu le cœur, car, pour une belle corde, c'était une belle corde !

— Soit ! vous êtes prudent, mais nous trouverons bien le moyen de vous faire parler. Continuons. Le soir de ce même jour, vous êtes allé à un caboulot de la barrière, où vous avez mangé et bu jusqu'à huit heures.

— C'est vrai.

— A partir de huit heures, on vous perd de vue... Dites ce que vous êtes devenu jusqu'à minuit, où l'on

vous retrouve, chez la mère Ridard, même barrière, vous prenant de querelle avec le *Nettoyeur*, qui exploite une baraque de saltimbanque sur la place du Trône ?...

— Ça.... c'est la faute à la *Varlope*..., répondit Durand.

— La Varlope ?... fit le commissaire.

— Eh oui... la maîtresse au *Nettoyeur*, et la plus mauvaise graine qui soit sur la foire... ; faut vous dire que depuis longtemps...

— Je ne vous demande pas le motif de votre querelle, interrompit le commissaire ; mais seulement l'emploi de votre temps, entre huit heures et minuit... répondez !

Le tonnelier eut un sourire niais.

— Et dire que je ne me rappelle rien de rien..., s'écria-t-il avec un geste de dépit ; j'étais ivre mort, quoi ! il y a des jours comme ça.... On aurait la tête sous une locomotive qu'on ne se rappellerait pas....

— Est-ce tout ce que vous voulez dire ?

— Je vous jure, monsieur le commissaire....

Ce dernier fronça le sourcil.

— C'est bien ! dit-il d'un ton bref; retournez à la salle commune — j'attends d'autres rapports qui nous éclaireront tout à fait sur votre compte, et, dès que je les aurai reçus, je vous ferai appeler de nouveau.

Jean Durand s'inclina.

— Je serai toujours heureux de répondre à la justice, dit-il d'un ton moitié cynique, moitié guoguenard.

Et il suivit le garde municipal qui le ramena à la salle commune.

En rentrant, il alla nonchalamment s'étendre sur le lit de camp, à côté du *Nettoyeur* qui ronflait à ébranler la voûte de la salle.

— Eh bien ! fit ce dernier quand il sentit Durand prendre place près de lui.

— Eh bien.... ça sera dur, répondit le tonnelier.

— Qu'y a-t-il donc ?...

— Il y a que les imbéciles ont oublié d'enlever la corde.

— Alors, on a des soupçons ?...

— Parbleu !

— Sur toi?

— C'est ma chance....

— Mais tu n'as rien dit.... Tu ne diras rien.

Durand haussa les épaules.

— Quant à ça, répondit-il, tu sais, on fait ce qu'on peut, et quand on fait ce qu'on peut, on fait ce qu'on doit.

— Ah ! prends garde.

— A quoi ?...

— Ils sont puissants... les autres.

— Oui, oui.... mais il n'en est pas moins vrai qu'ils doivent avoir un joli trac à cette heure, et si on voulait....

— Tais-toi !... fit le *Nettoyeur* avec un mauvais regard.

— Qu'y a-t-il ? demanda Durand étonné.

La lourde porte de la salle venait de s'ouvrir. On apportait la soupe du soir aux hôtes de la Préfecture, qui tous se précipitèrent à l'envi vers les marmites.

— Est-ce que tu ne viens pas ? fit Durand en s'adressant au saltimbanque qui était resté immobile.

— Je n'ai pas faim, répondit ce dernier d'un ton sombre.

— Tu t'ennuies d'être séparé de la Varlope ?...

— Ça se pourrait bien.

— Pour lors, passe-moi toujours ma gamelle. On n'a pas trop souvent l'occasion de manger, ici, pour la laisser échapper quand elle se présente.

Le saltimbanque avait depuis quelques secondes à la main la gamelle que lui demandait Durand.

Il la lui tendit d'un geste fébrile et heurté.

— Décidément tu n'es pas dans ton assiette, ricana le tonnelier, en faisant un geste ironique.

Le *Nettoyeur* ne répondit pas.... mais il eut comme un frisson, quand il vit Durand s'éloigner pour aller à la distribution....

Que se passa-t-il à partir de ce moment?

Cela est resté un mystère pour tous.... et jamais on n'a pu trouver une explication plausible à l'événement qui se produisit.

Jean Durand venait à peine, en effet, de se mêler au groupe des vagabonds affamés, et de prendre sa part de la nourriture commune, lorsqu'un cri de douleur et de rage éclata tout à coup au-dessus du murmure confus qui régnait dans la salle.

C'était le tonnelier qui venait de proférer ce cri.

On s'empressa aussitôt autour du malheureux ; mais lui, repoussant avec horreur la gamelle qu'il tenait à la main, les traits contractés, le visage blême, les yeux démesurément ouverts, il tourna deux fois sur lui-même, et alla finalement donner de la tête sur les dalles de la prison.

Gardiens, guichetiers, surveillants furent immédiatement sur pied.... et cherchèrent à le rappeler à la vie.

Mais ce fut en vain.

Jean Durand était mort!...

II

LE BUREAU DE POLICE

Nous n'avons pas besoin d'insister sur l'effet profond que produisit cette fin terrible. Le saltimbanque surtout s'en montra particulièrement frappé, et pendant quel-

ques minutes, il resta agenouillé auprès de son ami, doutant encore de la réalité de sa mort.... Il ne se résigna à s'en éloigner, que lorsque le médecin arriva.

De son côté, la police était atterrée....

Jean Durand semblait appelé à fournir à la justice quelques éclaircissements précieux sur le crime mystérieux dont l'instruction était commencée.

Sa mort subite remettait tout en question.

Lefiot ne s'en consolait pas.

Dans son opinion, le saltimbanque n'était pas tout à fait pur de toute participation dans l'événement.... mais comment arriver à la découverte de la vérité?

Un instant, un rayon de lumière s'était fait. Et voilà que les ténèbres devenaient plus épaisses que jamais.

C'était à recommencer.

Ce fait bizarre, commenté par les curieux et les badauds, ne tarda pas à se répandre dans Paris, où il éveilla au plus haut degré l'émotion publique.

Le lendemain matin, on ne parlait pas d'autre chose dans tous les quartiers de la capitale.

Mais ce n'était rien encore..., et une nouvelle découverte allait bientôt ajouter à la stupéfaction générale.

Voici, en effet, ce qui se passa au lendemain de ces événements que nous venons de raconter.... et ces nouveaux faits qui accusaient une audace sans précédents dans les annales criminelles, devaient encore rendre l'énigme plus impénétrable, et augmenter le mystère à travers lequel s'agitait la police aux abois.

Onze heures venaient de sonner à Saint-Eustache. La journée avait été brumeuse et sombre ; la bise soufflait, âpre et froide, au détour des rues qui avoisinent les Halles....

Il y avait peu de monde encore. Le mouvement et la vie ne commencent guère dans ce quartier spécial que vers une heure du matin, alors que les premières voitures de maraîchers viennent apporter à Paris :

L'ordinaire tribut des moissons d'alentour....

A ce moment, un chiffonnier, la hotte sur le dos, son crochet d'une main, et tenant de l'autre un objet soigneusement caché sous sa blouse, déboucha de la rue Rambuteau, fit le tour des Halles, et se dirigea d'un pas rapide vers le bureau du commissaire de police, qu'il ne tarda pas à atteindre.

La lanterne rouge jetait au-dessus de la porte d'entrée ses lueurs ternes et pour ainsi dire sinistres.

Le vieux chiffonnier franchit le seuil, monta l'escalier à rampe graisseuse, et après avoir déposé sa hotte sur le palier, il pénétra dans le bureau.

Il y avait là deux vieux employés, dont l'un dormait, dont l'autre parcourait distraitement un journal du soir.

Celui qui dormait se réveilla. Celui qui lisait leva la tête.

— Ah ! ah !... c'est vous, père Michel, dit ce dernier; comment va la santé aujourd'hui ?

— Vous êtes bien honnête, répondit le chiffonnier.... ça ne va pas trop mal.

— Je gage que vous avez encore trouvé un objet précieux sur la voie publique....

La physionomie du père Michel prit, à ces paroles, une expression presque sombre, et une lueur fauve traversa son regard.

— Oui.... c'est cela.... monsieur Mouton.... dit-il..., quelque chose de précieux, comme vous dites.... et même que j'aurais bien désiré ne la remettre qu'à M. le commissaire.

— Ah ! diable, vous m'intriguez. Qu'est-ce donc que vous nous apportez là ?

Le père Michel déplia sa blouse et présenta à l'employé l'objet qu'il tenait caché.

M. Mouton jeta une exclamation de surprise et fit un haut le corps.

L'objet en question n'était rien autre qu'une jambe humaine !...

— Oh ! oh ! balbutia le vieil employé, grave.... très-

grave..., ceci.... hum!.... il faut prévenir M. le commissaire.... il n'est que temps.

Il fit un signe à son collègue, lui dit quelques mots à l'oreille, et se tournant vers le chiffonnier :

— Asseyez-vous, père Michel, ajouta-t-il. M. le commissaire va descendre, et il recevra lui-même vos déclarations.

Le père Michel s'assit, et attendit.

Ce ne fut pas long....

Le commissaire arriva un peu ému de ce qu'on venait de lui apprendre, et il s'empressa de faire passer le chiffonnier dans son cabinet.

— Voyons, dit-il vivement dès qu'il eut pris place à son bureau, c'est vous, n'est-ce pas, qui avez trouvé cette jambe-là ?

— Oui, monsieur le commissaire, répondit Michel ; moi-même.

— A quelle heure ?

— La demie de dix heures venait de sonner.

— A quel endroit ?

— Au coin de la rue Transnonain.

— Et cette jambe n'était enveloppée d'aucun linge ?

— Elle était nue comme la voilà.

— Vous n'avez parlé à personne de votre trouvaille ?

— A personne, monsieur le commissaire : toutefois il s'est passé à ce propos un fait qu'il est peut-être utile que la justice connaisse.

— Lequel ?

— Voici : je n'ai pas besoin de le cacher.... ensentant sous mes doigts le contact de cette chair froide et molle..., j'avais eu comme un frisson.... d'horreur.... pour être chiffonnier, on n'en a pas moins un cœur comme les autres, et le mien avait failli me manquer.

— Cela se comprend.

— Alors, j'ai été chez le mastroquet du coin.

— Pour vous remettre....

— Il n'y a rien de tel pour ça.... qu'un verre de casse-g..., pardon, monsieur le commissaire....

— Bon ! bon ! ne vous gênez pas, père Michel. Seulement, abrégez les détails, et arrivons au fait.

— Pour lors, comme je venais d'entrer chez le mannezingue, j'ai aperçu un homme debout près du comptoir, qui, tout en *étranglant un perroquet*, m'observait du coin de l'œil avec une singulière persistance. Moi, j'étais un peu embarrassé de ma contenance, quand tout à coup cet homme sauta brusquement dans la rue, et gagna une voiture de maître qui stationnait à quelques pas.

— *Jean.... à l'hôtel!* dit-il au cocher, et aussitôt le cocher fouetta les chevaux, et la voiture disparut dans la direction des Halles.

— C'est singulier, en effet, fit le commissaire, et quel âge avait cet homme ?

— Trente ans, environ !

— Et c'est bien *Jean* qu'il a dit en s'adressant au cocher?

— C'est bien *Jean*, monsieur le commissaire.

— Alors, je ne puis que vous féliciter, mon ami. Vous avez agi avec sagacité dans cette circonstance, et j'espère que je pourrai obtenir pour vous un témoignage qui récompensera largement votre zèle.

Le chiffonnier n'en demandait pas tant.

Il salua le magistrat, et se hâta de retourner à son travail nocturne.

Dès le lendemain matin, la jambe allait donc rejoindre à la Morgue le bras déposé la veille par le marinier du pont Notre-Dame, et il était permis d'espérer que le supplément d'investigations, auquel on se livrerait à ce sujet, finirait par mettre la police sur la voie de quelque découverte importante.

C'est ce qui eut lieu....

Mais le résultat fut bien différent de celui auquel on s'attendait.

Il suffit, en effet, du plus rapide examen, pour reconnaître de la façon la plus manifeste, que la jambe trouvée par le père Michel était une jambe d'homme, et

et que, par conséquent, au lieu d'apporter un élément nouveau à l'enquête déjà commencée, cette découverte dénonçait un second crime, non moins mystérieux que le premier, mais peut-être absolument distinct.

Ce qui pouvait donner quelque apparence de raison à cette dernière supposition, c'est que les assassins de l'homme et ceux de la femme avaient évidemment usé d'un procédé différent pour le *dépècement* de leur victime.

Ainsi, il n'était pas douteux que le bras de femme avait été arraché du tronc avec violence, car les chairs en étaient horriblement déchirées aux environs de l'humérus ; de plus, l'*apophyse coracoïde* (c'est le médecin qui parle !) avait dû être brisée pendant la vie ou peu de temps après la mort, et la contraction des muscles, comme les meurtrissures de la peau, attestaient la brutalité autant que l'inexpérience de l'opérateur.

Il n'en était pas de même pour la jambe de l'homme.

Celle-là avait été certainement travaillée par un praticien expert en l'art de disséquer. Les chairs en étaient coupées avec soin, on pouvait presque dire avec goût. On sentait qu'un scalpel intelligent, respectueux même, avait promené sa lame acérée sur le col du fémur. La jambe enfin était intacte, et témoignait d'une grande sûreté de main chez celui qui avait opéré !...

Toutes ces bizarreries furent relevées soigneusement par le médecin, et la police s'occupa de tirer parti des nouvelles données qui lui étaient fournies.

Mais au moment où elle se disposait à reprendre le travail obstiné de ses investigations, Lefiot, qui était sans contredit le plus actif et le plus intelligent de tous les agents, apporta au parquet une nouvelle destinée, selon toute vraisemblance, à donner à l'enquête son plus sérieux élément, c'est-à-dire le *corps même du délit !...*

Lefiot venait d'apprendre, en effet, que depuis trois jours un étudiant, du nom de Ludovic Malon, avait dis-

paru du quartier Latin, avec sa maîtresse, une jeune femme connue sous le nom d'Héloïse Brochon.

III

HÉLOISE ET LUDOVIC.

Ludovic Malon était un grand et beau garçon de vingt-quatre ans, très-connu dans la rue Racine et très-apprécié à l'École de médecine.

On ne le voyait jamais fréquenter les brasseries ni les bals publics. Presque exclusivement occupé de ses travaux il vivait à part, suivant les cours avec une grande assiduité, et préparant ses examens avec la persévérance d'un homme qui veut arriver. Il appartenait, d'ailleurs, à une modeste famille de bourgeois du Dauphiné et avait compris de bonne heure qu'il ne devait attendre que de ses propres efforts la réalisation des rêves de fortune et de gloire qu'il berçait souvent dans sa solitude studieuse.

On lui connaissait peu d'amis — quelques camarades tout au plus, et encore, c'est à peine s'il les fréquentait. De temps à autre seulement, on voyait arriver rue Racine, et grimper à sa petite mansarde, une femme jeune, jolie, dont la mise simple et de bon goût tranchait singulièrement sur les toilettes tapageuses des hétaïres du quartier.

C'était Héloïse Brochon.

La jeune femme avait vingt ans. Elle habitait rue de La Bruyère, et c'est parce qu'elle aimait Ludovic qu'elle quittait une fois par semaine les bruyants parages de la rive droite pour venir passer quelques heures rue Racine.

Quant à Ludovic, il se contentait de se laisser aimer. Un véritable et sérieux amour eût pu compromettre son avenir, et il avait jusqu'alors défendu son cœur avec une grande fermeté.

Les relations des deux jeunes gens se bornèrent donc, pendant longtemps, à ces rendez-vous hebdomadaires. La jeune femme ne cherchant pas imprudemment à demander plus qu'on ne lui offrait, Ludovic acceptant cette liaison comme une sorte d'exutoire moral où son esprit trouvait un dérivatif salutaire.

Le concierge de la maison occupée par Ludovic Malon fut le premier à donner l'éveil de la disparition de son locataire.

Il y avait trois jours déjà que l'étudiant n'était pas rentré, lorsque les mauvais bruits qui couraient dans Paris vinrent à la connaissance de son concierge.

La coïncidence parut à ce dernier digne de remarque, et il en parla tant et si bien à ceux qui voulurent l'écouter, que sa loge ne tarda pas à être assiégée par tous les reporters de l'époque, et que Lefiot lui-même accourut à son tour flairer cette nouvelle piste.

Jusqu'à ce moment, il ne s'agissait encore que de l'étudiant ; mais il importait de savoir si, de son côté, la jeune femme n'avait point également disparu, et, en tout cas, si elle ne pouvait fournir quelques renseignements utiles sur le sort de son amant.

Lefiot se rendit sur-le-champ rue de La Bruyère. Et comme Héloïse y était fort connue, il n'eut pas de peine à se faire indiquer son domicile.

Elle demeurait au troisième étage du n° 22.

L'agent monta à l'appartement et le trouva fermé.

Il sonna inutilement à plusieurs reprises.

Personne ne répondit, et rien ne remua à l'intérieur.

Évidemment, la jeune femme était absente, et il allait descendre un peu décontenancé, lorsque la porte de l'appartement qui faisait face s'ouvrit, et qu'une femme parut sur le seuil.

Une femme jeune, vêtue d'un long peignoir de mousseline, les yeux légèrement peints, la chevelure un peu en désordre.

Elle sourit à l'agent et montra une double rangée de dents éclatantes....

— Vous demandez Héloïse, fit la jolie pécheresse.

— Précisément, madame, répondit Lefiot.

— Et on ne vous a pas répondu?

— Elle est probablement absente....

— Je le crois, — mais si c'est quelque chose qu'on puisse lui dire, je suis son amie, et quand elle reviendra....

Lefiot déclina ses qualités, et expliqua en peu de mots l'objet de sa visite, ainsi que les inquiétudes que les récents événements pouvaient faire planer sur Mlle Héloïse Brochon...

Le visage de la jeune femme se rembrunit à cette communication, mais prenant aussitôt son parti, comme si elle avait eu quelque confidence à faire, elle invita l'agent à entrer chez elle, ce qu'il fit avec empressement.

Dès qu'ils eurent pénétré dans l'appartement, et qu'ils s'y furent assis, la jeune femme parut réfléchir un moment, puis elle reprit la parole.

— Ce que vous m'apprenez, dit-elle, est certainement très-inquiétant, mais je ne pense pas cependant qu'un pareil malheur puisse être arrivée à Héloïse; d'abord je ne lui connais pas un ennemi, non plus qu'à Ludovic dont elle m'a parlé souvent.

— M. Ludovic Malon était son amant?

— Oh! vous savez, monsieur, elle l'aimait, voilà tout.... Mais Ludovic est pauvre.... et ce n'est pas lui qui fournissait au luxe d'Héloïse.

— Elle connaissait donc d'autres personnes?

— Elle avait son Valaque.

— Comment,... son Valaque....

— Que voulez-vous ?... C'est notre rêve, à toutes, cela... Avoir son Valaque et ne pas mourir !... Donc, Héloïse avait eu la main heureuse.... Un jour, elle rencontra le prince Mikaël Orbesco, un grand brun, couvert de diamants, et elle lui plut.... il n'en faut pas davantage.... Il venait la voir souvent, elle sortait avec lui dans une victoria, qui est un bijou.... Enfin, rien ne lui manquait.... pas même les satisfactions du cœur, puisqu'elle pouvait aller rue Racine, sans trop se gêner.

— Mais tout cela ne m'explique pas pourquoi vous ne partagez pas l'inquiétude que j'exprimais tout à l'heure.

— Vous allez voir.... Le prince ne s'était pas contenté de l'inonder de vrais billets de mille, et de la couvrir de purs cachemires, il lui avait meublé, dans les environs de Clamart, presque au milieu des bois, une habitation qui est bien le plus joli petit nid que j'aie vu de ma vie....

— Eh bien !

— Eh bien.... Il y a huit jours à peu près, Héloïse est venue m'annoncer, en battant des mains, que le prince devait faire une absence d'un mois, et qu'elle comptait en profiter pour aller passer à Clamart une semaine ou deux avec Ludovic.... comprenez-vous....

— Parfaitement.... et vous supposez dès lors que c'est à Clamart que l'on retrouvera les amoureux.

— Comme vous dites.... et ce sera leur rendre service que d'aller les réveiller.... car si le prince revenait sans se faire annoncer, je crois que ça ne serait pas drôle pour Héloïse....

— Est-ce que le prince est jaloux ?...

— Ça.... je n'en sais rien.... mais il a des dents qui ont l'air d'être faites bien plutôt pour mordre que pour manger....

Lefiot ne répondit pas.... Mais dès qu'il fut dans la rue, il prit note de la dernière remarque qu'on venait

de lui communiquer, et tout en cherchant un fiacre, il récapitula et classa ce qu'il avait appris...

Un quart d'heure après, il se faisait conduire à Clamart.

L'habile agent avait déjà son plan.

A ses yeux, il n'était pas impossible que le prince Moldave eût eu connaissance de l'infidélité d'Héloïse, et que dans un premier transport de jalousie, trouvant les deux amants ensemble, il ne se fût laissé égarer jusqu'au crime....

Puis, sa vengeance une fois assouvie, le meurtrier, placé en face de deux cadavres qui allaient l'accuser, s'était préoccupé de les supprimer, et, pour cela, il avait eu recours au scalpel d'un habile artiste pour l'homme et s'en était remis à un grossier praticien, pour la femme.

Il n'y avait rien là que de très-vraisemblable, et Lefiot n'était vraiment pas trop mécontent de son petit roman.

Malheureusement, la réalité devait brutalement démolir tout cet échafaudage ingénieux.

Dans le moment même où il gagnait Clamart, un jeune homme se présentait au Palais de Justice, et priait le concierge de lui indiquer le cabinet du procureur du roi.

Le concierge lui fit observer que l'on ne pénétrait pas ainsi chez l'éminent magistrat, et le prévint qu'il ne serait pas reçu, s'il n'avait pas sollicité préalablement une lettre d'audience.

Le jeune homme ne voulut pas tenir compte de ces observations, et sur les indications qui lui furent données, il monta au premier étage.

Un huissier était assis à un bureau dans l'antichambre.

— Qui demandez-vous, fit l'huissier sans lever les yeux.

—M. le procureur du roi.... répondit le jeune homme.

— Voulez-vous me remettre votre lettre d'audience?

— C'est inutile.... Remettez seulement cette carte à

M. le procureur, et je suis certain qu'il me recevra immédiatement.

En parlant de la sorte, le jeune homme tendit sa carte à l'huissier, et celui-ci n'y eut pas plus tôt jeté les yeux, qu'il se leva effrayé et comme mû par un ressort invisible.....

Il n'y avait sur la carte que ces simples mots :

LUDOVIC MALON

étudiant en médecine

10, Rue Racine.

IV

CHEZ LE PROCUREUR DU ROI.

L'huissier avait disparu : il revint au bout de vingt secondes, annoncer au jeune étudiant que M. le procureur du roi l'attendait....

Ludovic Malon était un beau garçon, ainsi que nous l'avons dit : grand, la taille bien prise, l'œil bien ouvert, le front particulièrement intelligent.

Au premier aspect, on sentait que l'on avait affaire à une nature d'exception, un de ces hommes rares dont la place est marquée d'avance dans la vie, et qui doivent infailliblement arriver, à moins que la mort ou

quelque catastrophe imprévue ne vienne les arrêter en chemin.

Ludovic salua le procureur du roi et attendit.

Le magistrat l'avait déjà examiné, et il était satisfait de sa première impression.

— Vous êtes M. Malon? dit-il presque aussitôt.

— Oui, monsieur, répondit Ludovic.

— Étudiant en médecine... demeurant rue Racine.

— C'est cela même.

— Vous avez appris sans doute les événements qui se sont accomplis dans Paris depuis quelques jours, et l'on a dû vous dire les inquiétudes que nous avons un moment conçues sur votre compte.

Ludovic s'inclina.

— En effet, monsieur..., répondit-il, on m'a tout dit, et j'ai cru de mon devoir de ne pas perdre une minute.

— Pour ne point laisser à la police le temps d'égarer ses recherches sur une fausse piste?

— Mieux que cela, monsieur.... pour faire à la justice le récit des événemeuts terribles auxquels je viens de me trouver mêlé....

— Qu'est-ce à dire? fit le procureur du roi surpris.

— C'est-à-dire qu'à défaut de l'assassin, je puis du moins vous désigner celui qui a mutilé l'une des victimes....

— Vous le connaissez !

— Sans doute.

— Ah! son nom, alors.... son nom.

— Je viens de vous remettre sa carte !

— Vous! c'est vous !

— Moi-même....

Le procureur du roi fit un mouvement, et son regard plongea dans celui de l'étudiant.

— Voilà un étrange aveu..., dit-il au bout d'un instant, et j'espère que vous allez m'expliquer....

— Je ne suis pas venu dans un autre but, répondit Ludovic, et je suis prêt à vous raconter mon aventure dans tous ses détails.

— Je vous écoute, monsieur. Prenez place sur ce fauteuil..., et dites-moi toute la vérité.

L'étudiant s'assit, ainsi qu'il y était invité, et commença en ces termes :

— Les renseignements que l'on vous a fournis sur moi, dit-il, ont dû vous apprendre que je donne la plus grande partie de mon temps à l'étude, et que je me laisse rarement détourner de mes travaux par les distractions qui séduisent tous les jeunes gens de mon âge.

— Nous savons cela, fit le procureur du roi.

— J'habite rue Racine, et une fois par semaine seulement, j'y recevais une jeune femme du nom d'Héloïse Brochon, qui demeure elle-même rue de La Bruyère, 22....

— Ignoriez-vous que cette femme eût un amant, fort riche, qui pourvoyait à ses dépenses ?

— Je l'ignorais....

— Cependant, vous saviez que la nommée Héloïse Brochon, n'avait aucune ressource personnelle.

— Je le savais, monsieur, et plus d'une fois j'ai formé le dessein de rompre une liaison qui pouvait paraître indigne de moi....

— Vous ne l'avez pas fait.

— La jeune femme m'aimait sincèrement, monsieur, et je n'en ai pas eu le courage.

— Continuez.

— Il y a quinze jours environ, Héloïse m'apprit enfin qu'elle allait être libre, et me supplia de lui consacrer une ou deux semaines que nous irions passer dans une petite habitation qu'elle avait louée près des bois de Clamart.

— Vous avez accepté l'offre qui vous était faite....

— Oui, monsieur.

— Quand êtes-vous parti ?

— Il y a quelques jours.

— Avec votre maîtresse ?

— Non, monsieur, je suis parti seul, le matin, avec

mes livres, ma pharmacie de voyage, et tous mes instruments de chirurgie.

Le procureur du roi eut un regard étonné.

— Vos instruments de chirurgie!... répéta-t-il.... Je comprends vos livres.... à la rigueur j'admets votre pharmacie... mais...

Ludovic sourit.

— C'est ma manie.... répondit-il simplement. Je suis très-amoureux de mon art, et tous les milieux, comme tous les sujets, me sont bons pour mes expériences....

— Soit, poursuivons. Ainsi Héloïse Brochon ne vous accompagnait pas.

— Elle n'est arrivée que dans la soirée.

— N'avait-elle pas avec elle quelque servante ?

— Elle n'avait personne. Le lendemain, une fille du village devait venir pour nous tenir lieu de bonne.

— Et vint-elle, en effet, le lendemain?

— Elle n'en eut pas le temps.

— Comment cela?...

Ludovic pressa son front de ses deux mains, comme pour rassembler énergiquement ses souvenirs. Puis il reprit :

— C'est vers sept heures, dit-il, qu'Héloïse arriva à l'habitation. Elle apportait avec quelques viandes froides, des fruits et du vin. Elle s'occupa immédiatement de dresser le couvert. Je mourais de faim. Elle aussi. Nous nous mîmes à table, et les premières heures s'écoulèrent en bavardages de toutes sortes. Elle était fort gaie, paraissait heureuse, et rien ne pouvait nous inspirer le soupçon d'une catastrophe quelconque.

— Que se passa-t-il donc ? demanda le magistrat.

— Il était dix heures.... peut-être onze.... je ne saurais préciser.... quand tout à coup on agita avec force la cloche de la porte d'entrée. — Héloïse et moi, nous nous regardâmes avec étonnement. Nous n'attendions personne, à cette heure, et cet incident était bien fait pour nous inquiéter. Cependant, je me levai, et j'allais me diriger vers la porte, quand la jeune femme, toute

troublée, mais redevenue tout à coup courageuse et résolue, se précipita au dehors avant que je pusse l'en empêcher, et disparut dans la petite cour d'entrée.— Elle n'avait pas fait cinquante pas, que j'entendis un cri de détresse, et que je vis se dresser devant moi deux hommes, le visage couvert d'une épaisse couche de suie.

Ludovic s'arrêta un moment pour respirer.... Depuis qu'il avait commencé ce récit, son regard était resté fixé au parquet, comme s'il eût craint que la moindre distraction ne déterminât une lacune dans ses souvenirs.

Le procureur du roi, visiblement intrigué, n'avait de son côté prononcé aucune parole, et il écoutait avec un intérêt évident.

L'étudiant poursuivit :

— L'un des deux hommes était de taille moyenne, mais sa démarche et son attitude annonçaient le maître.... L'autre, au contraire, était une espèce de colosse, aux larges et robustes épaules, et il me parut d'une soumission et d'une obséquiosité.... qui trahissaient l'habitude de la domesticité.

D'un geste, le maître m'invita à rentrer dans l'habitation, pendant que de l'autre il ordonnait à son compagnon de veiller au dehors.

Quelques instants après je me trouvais seul avec le mystérieux personnage.

— Monsieur, me dit-il alors, n'ayez aucune crainte de nous ; nous sommes obligés de prendre certaines précautions pour prévenir une surprise ou une indiscrétion....Mais je vous engage ma parole d'honneur qu'il ne vous sera fait aucun mal, si vous consentez à nous rendre le service que nous sommes venus vous demander.

— De quel service s'agit-il ? demandai-je un peu surpris du ton de mon interlocuteur.

— Vous le saurez tout à l'heure, me répondit-il.

— Mais qu'avez-vous fait de la jeun efemme qui était avec moi ?

— Soyez sans inquiétude à son égard.... un de mes hommes est allé l'enfermer dans la cave, et elle en sera quitte pour la peur.

Il y eut un silence.

L'homme avait fait un signe à celui qui gardait la porte. Celui-ci s'était empressé de disparaître, et un moment plus tard il revint, portant sur ses épaules énormes un objet dont la forme se dessinait vaguement sous le drap blanc dont il était enveloppé.

Un frisson me pénétra les chairs avec le vague soupçon de la vérité.

Mais je n'eus pas longtemps à douter, car après avoir déposé son fardeau sur le parquet, le colosse le débarrassa brusquement de son enveloppe, et je me trouvai en face d'un cadavre auquel la tête manquait.

Je ne pus pas retenir un cri d'horreur.

— C'est un épouvantable cauchemar !... m'écriai-je, en me tournant vers le maître. Pourquoi êtes-vous venu ici, monsieur ?... que voulez-vous de moi?... répondez !...

— Je veux que vous fassiez cinq parts de ce cadavre.... répondit mon interlocuteur.

— Mais.... c'est horrible.... vous n'y pensez pas....

— Ne perdons pas de temps en paroles inutiles. On m'a dit que vous étiez fort habile dans votre art, et c'est pour cette raison que je me suis adressé à vous.

— Et vous avez cru que je consentirais....

— Je le crois encore.

— Jamais je ne me prêterai à une pareille profanation.

— Soit ! mais je sais le moyen de rendre faciles les choses qui semblent, à première vue, présenter le plus de difficultés.

— Et quel est ce moyen ?

Pour toute réponse, mon interlocuteur tira un revolver de sa ceinture, et en dirigea le canon sur ma poitrine.

Instinctivement, je fis quelques pas en arrière.

Et mon interlocuteur haussa les épaules.

— Voyons, me dit-il aussitôt, vous êtes un homme intelligent et sensé..., et il doit être facile de vous faire entendre raison.... Pourquoi me refuseriez-vous ce que je vous demande, et quel scrupule naïf pourrait vous arrêter. L'homme qui est là est bien mort, n'est-ce pas.... rien ne saurait le rendre à la vie.... Qu'importe donc qu'il sorte d'ici entier ou mutilé, quand surtout votre vie même dépend de la résolution que vous allez prendre?

Ce que disait cet homme était très-juste au fond, et quelque horreur qu'il m'inspirât, j'étais forcé de reconnaître qu'il avait raison.

Et puis, faut-il tout dire, monsieur? cette aventure commençait à piquer singulièrement ma curiosité; il y avait là un mystère qui m'attirait impérieusement, et j'en étais arrivé à penser que peut-être un heureux hasard de dissection pouvait me mettre sur la trace de quelque révélation importante.

Je me sentais donc à peu près gagné.... Mais, dans l'intérêt même de mes observations ultérieures, il me plut de ne pas céder tout de suite.

— Ce que vous dites est vrai, monsieur, répondis-je après quelques secondes d'hésitation. Mais en retour, vous trouverez bien naturel que j'hésite, quand il ne s'agit de rien moins que d'égarer la justice et de soustraire à ses investigations les preuves d'un crime épouvantable....

L'homme se prit à ricaner.

Oh! ce ricanement! je vivrais cent ans, que je ne parviendrais pas à l'oublier.

— Monsieur, me dit cet homme, je vois que vous êtes préoccupé surtout par l'espèce de complicité que vous allez accepter, en me prêtant votre concours dans la circonstance présente. — Je suis trop heureux de pouvoir vous rassurer à ce sujet. — Il y a un crime, en effet, il serait puéril de chercher à le nier... Mais ce crime n'intéresse à aucun titre la justice française, et vous n'avez rien à redouter des recherches futures.

— Cependant.... objectai-je.

— Vous avez assez de littérature pour vous rappeler le conte du mandarin... A peu de chose près, c'est le conte mis en action... du moins en ce qui vous touche. J'ajouterai que le crime est le fait d'une association puissante, qui ne recule devant aucune responsabilité, si terrible qu'elle soit, et qui saurait vous protéger, si vous étiez menacé, comme elle saurait vous punir si vous refusiez de la servir quand elle a besoin de vous...

Mon interlocuteur se tut alors pendant quelques secondes... son regard alla successivement du cadavre au colosse qui l'avait apporté, et il le tourna enfin de mon côté, en même temps que son doigt impérieux me désignait la victime.

— Du reste, ajouta-t-il d'un ton brusque, en voilà assez maintenant.... Vous savez ce que je désire et vous avez vos instruments de chirurgie... Commencez donc, je vous prie... et faites vite... car il me reste peu de temps à vous accorder.

Alors, il tira de sa poche un magnifique porte-cigares en cuir de Russie, prit un londrès qu'il alluma, et pendant que je préparais mes outils, il se mit à lancer vers le plafond quelques bouffées d'odorante fumée.

Moi, je m'étais mis à l'œuvre, et mon scalpel avait à peine touché les chairs du cadavre, qu'oubliant la scène qui venait de se passer, et l'horreur qu'elle m'avait inspirée, je commençai ma sinistre besogne avec la même lucidité d'esprit, la même sûreté de main que si je m'étais trouvé à ma table d'amphithéâtre, devant un sujet d'hôpital.

Toutefois, je recueillais avec soin toutes les observations qui me semblaient de nature à satisfaire ma curiosité.

Le corps que j'avais sous les yeux était évidemment celui d'un vieillard. — Il y avait quelques heures au plus qu'il était mort, et il eût été difficile d'affirmer que sa mort fût le résultat d'un crime.

Aucune trace de violence.... aucune contraction,

la poitrine paraissait en bon état... à peine remarquait-on au bout des ongles une coloration visible, mais dont la nuance était impossible à déterminer à la lueur de la lampe.

J'opérai l'amputation des deux jambes en moins de dix minutes. Celle des deux bras ne demanda guère plus de temps, et j'allais enfin me relever lorsque la lumière vint à tomber en plein sur une partie du tronc qui jusque-là était restée dans l'ombre.

Je ne pus m'empêcher de faire un mouvement qui fut rapidement saisi au passage par mon interlocuteur.

— Eh bien, qu'avez-vous donc? demanda-t-il avec son éternel ricanement.

— Moi, rien ! balbutiai-je, un peu interdit.

— Ne cherchez pas à me tromper.... Vous avez vu cette petite tache noire, là, au-dessous du sein gauche, une piqûre d'aiguille, n'est-ce pas ; et vous en savez maintenant aussi long que nous.

— Mais, monsieur....

— Bah ! à quoi bon dissimuler? il ne me déplaît pas que vous connaissiez mon secret. Je pars, vous ne me reverrez jamais. Je n'ai donc rien à craindre pour l'avenir. Quant au présent, mes mesures sont prises. Vous allez rester enfermé ici ; dans trois jours, à la même heure, quelqu'un viendra vous rendre à la liberté. Seulement, soyez discret avec celui qui vous délivrera, car à la moindre question il est homme à vous faire un mauvais parti.

Il n'y avait rien à répliquer à ces paroles, et je me laissai faire.

On m'enferma dans une chambre noire du premier étage, avec des vivres en quantité suffisante pour la durée de ma détention, et j'y passai trois jours qui me parurent bien longs.

— Et quand vous a-t-on délivré ? demanda le procureur du roi.

— Cette nuit...

– Mais la jeune femme... Héloïse Brochon ?

— Héloïse ! répéta Ludovic avec un sourire, en effet, j'y avais beaucoup pensé pendant ma captivité... Mais ce n'était pas la peine.

— Comment?

— Héloïse, voyez-vous, monsieur, c'est la note gaie de cette aventure... Moi, je croyais la trouver morte de froid... ou de peur... ou encore, de faim... Eh bien, quand, à peine délivré, je me précipitai vers la cave où j'étais en droit de la supposer cachée, je m'aperçus avec stupéfaction que la porte en était ouverte, et que la prisonnière avait pris la fuite.

— Mais vous vous êtes rendu rue de La Bruyère ?

— C'était mon devoir, et je n'y ai pas failli. Seulement, c'est là que m'attendait la plus cruelle et, en même temps, la plus grotesque des déceptions.

— Expliquez-vous.

— Rue de La Bruyère, il me fut impossible d'obtenir aucun renseignement sur son compte, et j'allais rentrer chez moi assez inquiet, quand enfin le concierge me remit une lettre de l'*infidèle !*

— Que voulez-vous dire ?

— Que mon malheur était complet, et qu'Héloïse m'annonçait son départ avec un autre.

— Et vous avez conservé cette lettre?

— Sans doute.

— Quelle date porte-t-elle ?

— Aucune.

— Où a-t-elle été mise à la poste ?

— Elle n'est frappée d'aucun timbre.

— Voulez-vous me la confier ?

Ludovic hésita quelques secondes.

— Pardon... monsieur, dit-il au bout d'un instant, mais cette lettre est écrite avec un tel dédain de l'orthographe... qu'en vérité...

— Donnez... donnez... insista le magistrat... c'est le sens seulement qui doit nous préoccuper.

Et prenant la lettre que l'étudiant lui tendit, il lut ce qui suit :

« Tu cé mon p'tit n'fot pas man vouloire mon os pot d'art manleive et jeu te cuite mais jeu taime et neu toublierez jammais.

« Ton

« HÉLOISE. »

L'orthographe fantaisiste de la jolie pécheresse amena bien plus d'un sourire sur les lèvres du magistrat, mais une sorte de dépit se peignit en même temps sur ses traits quand il eut tourné et retourné ce billet, sans y rien trouver qui pût l'éclairer.

— Rien, rien, murmura-t-il en froissant la lettre.

Puis se tournant vers l'étudiant :

— Monsieur Malon, ajouta-t-il, cette affaire est une des plus étranges qui se soient produites depuis longtemps, et je prévois que nous aurons beaucoup de peine à en pénétrer le mystère. Vous pouvez vous retirer. Mais j'aurai probablement à vous interroger de nouveau, et je vous invite en conséquence à vous tenir prêt à répondre au premier appel qui vous sera adressé.

Or, pendant que ces faits s'accomplissaient à Paris, une scène d'un tout autre genre se passait en Normandie, à quelque distance de Villers, sur la route qui mène de Caen à Trouville.

V

UNE FERME EN NORMANDIE.

La route de Caen à Trouville est, sans contredit, l'une des plus pittoresques qui soient en France.

Dès qu'on a franchi la montée qui se présente au sortir de la capitale de la Normandie, toutes les splendeurs de la vallée d'Auge se déroulent aux yeux du voyageur, et vous entrez comme dans un jardin plantureux qui par ses perspectives verdoyantes, ses coulées aux pentes douces, ses bois profonds et mystérieux, rappelle à l'imagination les beautés bibliques de l'Eden perdu.

A l'époque où se passe notre prologue, s'élevait, à une faible distance de Villers, sur le bord de la route, une ferme aux proportions modestes, dont les habitants avaient été longtemps l'objet d'une curiosité inquiète de la part de leurs voisins.

La ferme se composait d'un principal corps de logis, flanqué de quelques communs assez importants.

Au rez-de-chaussée de la ferme, demeurait une vieille femme, la mère Marcel, et son fils unique, Auguste Marcel, naguère maître d'armes au 48e régiment d'infanterie de ligne, retiré depuis peu du service, et donnant tous ses soins et presque tout son temps à la culture et à l'entretien de ses terres et de celles de sa mère.

Mais ce n'était ni la mère Marcel ni son fils qui avaient éveillé la curiosité des Normands soupçonneux.

La mère était née dans le pays, et son fils y avait de nombreux amis.

C'était d'ailleurs un garçon de trente-cinq ans, robuste, courageux, vaillant à l'excès, et qui se recommandait particulièrement par son habileté à l'escrime que nul n'ignorait.

Seulement, depuis deux ans, le personnel de la ferme s'était augmenté de deux hôtes nouveaux que personne ne connaissait, que l'on n'avait jamais vus auparavant, et c'était sur le compte de ces deux personnages que s'exerçaient les commentaires des voisins.

L'un de ces personnages était une femme, l'autre un enfant de dix à douze ans.

La femme avait trente ans ; les traits de son visage, qui conservait les vestiges d'une grande beauté, témoignaient, par leur altération précoce, des grandes douleurs qui avaient dû agiter sa vie ; elle était fort pâle ; quelques fils d'argent se mêlaient déjà à son opulente chevelure noire ; il y avait dans l'expression de son visage comme un amer regret du passé ou une sombre appréhension de l'avenir.

Toutefois, en dépit de ces altérations dues aux rudes épreuves qu'elle avait probablement subies, il était facile de reconnaître chez cette femme la marque indélébile d'une nature supérieure, et la beauté des lignes de son visage, la finesse exquise de ses mains, la majesté de son maintien, tout en elle attestait une origine aristocratique.

Comme Marcel n'avait pas cru utile de dire le nom de cette femme, que d'ailleurs on l'avait toujours vue vêtue de noir, on l'appelait la *Veuve*.

Quant à l'enfant, il s'appelait Raoul...

Il était déjà grand pour son âge et promettait d'être un jour un jeune homme des plus accomplis.

Sa taille était bien prise ; il avait de beaux yeux

noirs, profonds et doux à la fois, des dents éclatantes, des lèvres roses et un peu railleuses, enfin une forêt de cheveux blonds qui tombaient en boucles abondantes jusque sur ses é paules.

Si la *veuve* vivait dans une grande réser ve, il n'en était pas de même de Raoul.

Sa nature bruyante le rendait souvent indocile aux recommandations de la jeune femme, et celle-ci dans l'impuissance, de se faire obéir, s'était vue contrainte de déléguer une partie de son autorité à Marcel.

Raoul ne demandait pas mieux.

Il adorait l'ancien soldat, dont les complaisances, presque paternelles, laissaient à ses fantaisies toute leur expansion.

Avec lui, il apprenait à monter à cheval, à chasser, à faire des armes.

Particulièrement habile à tous les exercices du corps, Raoul devint, en peu de mois, l'admiration de tous les gamins des environs, et si son instruction perdait à cette vie de liberté excessive, son développement physique ne pouvait qu'y gagner dans une large proportion.

La *veuve*, en le voyant grandir et devenir, à ce jeu, fort et sain, oubliait bien souvent de le gronder.

D'ailleurs, il est douteux qu'elle en eût eu le courage si elle avait pu jamais en former le projet.

Elle aimait tant cet adorable enfant, et elle en était si profondément aimée !

Raoul n'aimait pour ainsi dire que sa mère.... et Marcel.

Encore ce dernier n'avait-il dans son affection que cette part mêlée de respect et de crainte que certains fils accordent souvent à leur père.

Mais pour la chère et sainte femme qui avait veillé avec tant de sollicitude sur son enfance, qui avait fait le sacrifice de sa vie, celui de sa beauté à son fils bien-aimé..., il n'est pas de dangers qu'il n'eût affrontés..., pas de mort qu'il n'eût acceptée avec joie....

Et pourtant !

Que serait devenu le pauvre enfant, si quelqu'un fût venu lui dire tout à coup que cette femme n'était pas sa mère.... et que ce dévouement sans bornes, cette affection, cet amour s'adressaient à une étrangère.... qui n'avait même avec lui aucun lien de parenté.

Qui sait ?

Si on lui avait fait cette révélation cruelle, peut-être n'en eût-il aimé que plus profondément encore celle que l'on appelait la *veuve* et qu'il n'appelait, lui, que sa *mère*.

Depuis deux années, rien n'était venu troubler l'existence des hôtes de la ferme, et Raoul, pour sa part, n'eût pas demandé mieux que de continuer la sienne dans ces conditions de libres allures.

Mais il n'en était pas de même de la *veuve*.

Souvent on la rencontrait pensive et triste, berçant dans son esprit un rêve toujours poursuivi, et dont la réalisation s'éloignait sans cesse.

Chaque jour, dans les mois d'été, elle allait s'asseoir à quelques pas de la ferme, sous l'ombre touffue d'un arbre du verger, et là, le front appuyé dans sa main pâle, elle semblait rappeler à elle, un à un, tous les souvenirs de sa vie d'autrefois.

Comme un nageur obstiné, elle plongeait, infatigable, dans les flots tourmentés de son passé, cherchant à en retirer quelques épaves précieuses, joyaux de bonheur ou d'amour.... Mais quand elle remontait de ces abîmes si souvent fouillés, son front était encore plus blême, ses nerfs plus agités, son cœur plus désolé.

Une fois, un incident s'était produit qui avait changé pour quelque temps les dispositions de son esprit.

Il y avait une heure qu'elle se trouvait seule dans le verger, quand en rouvrant les yeux, au sortir d'une longue rêverie, elle aperçut devant elle un homme qu'elle n'avait pas entendu venir.

— Spavento !... s'écria-t-elle stupéfaite en reconnaissant l'homme.

— Moi-même, madame, répondit l'étranger.

Et il s'inclina avec une sorte de déférence respectueuse.

— Venez-vous donc me chercher? poursuivit la *veuve* en croisant ses deux bras sur sa poitrine.

— On ne m'a pas donné un pareil ordre.

— Que me voulez-vous, alors?

— Vous remettre ceci.

Et Spavento remit à la *veuve* un billet, que celle-ci se mit à dévorer du regard.

Puis son viage s'illumina ; un sanglot monta de sa poitrine à sa gorge ; elle fut sur le point de défaillir.

— Qu'avez-vous?... fit Spavento, avec intérêt.

— Il me dit que ses dangers vont cesser.... Que peut-être je ne tarderai pas à le revoir.

— Le maître me l'a dit.

— Alors, il va venir?

— C'est probable.

— Bientôt?

— Je l'ignore....

La *veuve* plia le billet, le fit disparaître dans son sein, et releva son regard troublé vers Spavento.

— Bien, reprit-elle aussitôt, c'est bien.... Vous direz au maître que je l'attendrai.... que son fils est en bonne santé.... et que je continuerai de prier Dieu pour son bonheur.... Allez !

Spavento salua sans ajouter une parole, et, un instant après, il avait disparu.

Il y avait un mois que cet incident s'était produit, et la *veuve* semblait être comme transfigurée.

Un changement allait s'opérer dans son existence... Elle l'espérait du moins.... et elle attendait!...

Une nuit.... Tout le monde dormait déjà à la ferme depuis quelques heures.... Seule, la *veuve* n'avait pu se décider à aller prendre le repos qui lui était cependant si nécessaire....

La nuit était claire et fraîche. Elle avait ouvert la fe-

nêtre.... et elle laissait son regard flotter au loin sur la campagne endormie.

Tout à coup elle tressaillit.

Le bruit de deux chevaux lancés au galop venait de se faire entendre. Bientôt elle distingua le tourbillon de poussière qu'ils soulevaient sur la route.

Son cœur fut bien près d'éclater.

— Lui ! C'est lui !... balbutia-t-elle.

Les chevaux avançaient avec une rapidité vertigineuse. Peu après, elle les vit s'arrêter à quelques mètres de la ferme !...

Puis un des cavaliers sauta à terre et pénétra dans le verger.

— Mikaël !... appela la *veuve* d'une voix défaillante.

Elle jeta rapidement un voile sur ses cheveux, un manteau sur ses épaules.... et courut à sa rencontre....

— Mikaël ! Mikaël ! est-ce vous ? demanda-t-elle, dès qu'elle se trouva dans le verger....

L'homme ne répondit pas, mais il l'entoura de ses bras, et déposa un baiser sur son front.

VI

LE YACHT DE TROUVILLE.

La *veuve* fondit en sanglots sur la poitrine de Mikaël, et, pendant quelques secondes, on n'entendit qu'un doux murmure de paroles passionnées.

L'homme, cependant, demeurait impassible et froid. Au bout d'un instant même, il se dégagea doucement des étreintes de la femme, et l'entraîna à quelque distance vers un banc de gazon sur lequel il la fit asseoir.

C'était un homme de haute stature, à la taille élégante, aux manières distinguées. La clarté de la lune permettait de remarquer la pâleur éclatante de son visage, que faisait ressortir encore la barbe noire dont il était encadré..... et de saisir les lueurs fauves qui, de temps à autre, éclairaient rapidement son regard.

Il pouvait avoir trente ans, mais tout dans son attitude, dans ses traits fortement dessinés, accusait une maturité que l'homme n'acquiert d'ordinaire qu'après avoir longuement vécu.

Cependant la *veuve* avait recouvré ses sens, et, rendue à elle-même, elle avait commencé à interroger l'homme qui était devant elle.

— Deux ans! dit-elle... Voilà deux années, Mikaël, que je ne vous avais vu, et j'ai bien pleuré, bien souffert, depuis notre dernière séparation.

— Vous savez, Germaine, répondit Mikaël, quels obstacles se sont opposés à ce que je revinsse.

— Oui..., oui..., je le sais...

— J'étais proscrit.

— Pauvre ami!

— Obligé de fuir... de me cacher... entouré de mille dangers, menacé de mort... J'étais contraint à défendre ma vie, avant de songer à faire la vôtre heureuse.

— Oh! je ne me plains pas... Mikaël... tout mon chagrin... vient du vôtre... mon bonheur serait de vous voir heureux... vous le savez... n'est-ce pas... je vous ai donné ma vie en vous donnant mon cœur.... pour vous, j'ai quitté ma famille, mon pays..., et de tout ce que j'ai perdu, je ne regrette rien.... Ah! vous n'avez pas de reproche à me faire, je vous ai été dévouée.... toujours..., vos moindres désirs ont été des ordres pour moi, et si vous me commandiez

de mourir, avant que vous vous soyez éloigné d'ici j'aurais cessé de vivre.....

Mikaël serra dans ses mains la main de la jeune femme.

— Oui..., Germaine..., répondit-il.... Oui..., je connais votre cœur, je sais qu'il m'appartient tout entier.... et jamais la pensée ne me viendra de douter de vous ! D'ailleurs ne m'avez-vous pas donné depuis deux ans.... la preuve la plus manifeste de votre dévouement et de votre amour, en accueillant ici, en élevant près de vous cet enfant qui n'était point le vôtre et qu'une autre m'avait donné !

La jeune femme se tut à son tour ; une vive rougeur colora ses joues.... et son cœur se prit à battre avec violence.

— Pauvre et douce créature !... murmura-t-elle d'une voix tremblante. Pouvais-je ne pas aimer cet enfant qui n'a pas connu sa mère.... Ne m'a-t-on pas dit qu'elle était morte....

— Non, mon amie, répondit-il sur un ton sombre. On n'a pu vous dire cela..., car c'eût été un mensonge ; mais aujourd'hui.... à l'heure où je vous parle....

— Achevez....

— Tout est fini.

— Morte !... elle est morte....

— Depuis hier....

Germaine s'était levée ; quelque chose d'inusité se passait dans son cœur, on eût dit qu'un espoir inattendu, bien que longtemps couvé, venait de se faire jour à travers les ténèbres de son esprit.

— Morte !... répéta-t-elle.... morte ! mon Dieu.... Mais ne m'avez-vous pas dit quelquefois que cette femme était la seule cause de notre.... séparation?

— Peut-être.... en effet....

— Alors.... votre présence ici.... en un pareil moment.

— Que voulez-vous dire?

— Si cela était....

— Quoi donc ?

— J'en mourrais de joie....

— Expliquez-vous..., Germaine.

La jeune femme pressa son front de ses deux mains.

— Oh ! vivre près de vous, continua-t-elle, ne plus vous quitter, donner à ma vie le bonheur de votre présence constante, dites, est-ce possible ?

Un pli irrité assombrit à ces paroles le front de Mikaël, qui prit et serra la main de la jeune femme.

— Ne bercez pas de pareilles folies, répondit-il d'un ton glacé.... Ma vie, à moi, ne m'appartient plus. J'ai une œuvre terrible à accomplir, et il faut que je reste seul, toujours seul.... C'est la loi fatale, et je dois m'y soumettre. Quant au motif de ma venue, je vais vous le faire connaître.

Mikaël tira alors de sa poche un portefeuille dans lequel il y avait une grande quantité de papiers et de parchemins.

— Vous garderez ce portefeuille, dit-il, en le remettant à Germaine, et quand Raoul aura atteint sa majorité, vous le lui remettrez, de la part de sa mère. Il y a là une fortune et des titres ; Raoul en fera l'usage qui lui conviendra, quand il sera devenu un homme.

— Mais d'ici là ?... interrogea anxieusement la malheureuse femme.

— D'ici là, Germaine..., vous resterez en Normandie, continuant de prodiguer vos soins à cet enfant.

En parlant ainsi, Mikaël avait fait quelques pas pour gagner la porte du verger.

Germaine se prit à trembler.

— Vous partez ? dit-elle d'une voix mourante.

— Il le faut..., répondit Mikaël.

— Mais vous reviendrez ?

— Peut-être....

La pauvre femme sentit son cœur se briser.... Sa voix s'étouffait dans sa gorge serrée.... Une sueur froide perlait sur son front.

Un moment un souffle d'aveugle colère souleva sa poitrine, et la folie de la révolte égara son esprit.

— Oh ! non ! non !... s'écria-t-elle avec violence. C'est trop souffrir aussi... et mieux vaudrait mille fois la mort.

Mikaël écouta surpris, et s'arrêta.

— Germaine !... fit-il d'une voix sourde et les doigts crispés.

— Ne partez pas ainsi.

— Qu'espérez-vous donc ?

— Pitié !... grâce !... ne me poussez pas, par votre indifférence et votre froideur, à quelque acte de désespoir.

— Taisez-vous !...

— Mais je vous aime, Mikaël..., je n'ai jamais aimé que vous. Si vous ne m'aimez plus, dites-moi de mourir, et ce sera bientôt fait. Mais ne m'ordonnez pas de vivre dans cette solitude et cet abandon ; tenez, je le sens maintenant, c'est au-dessus de mes forces.

— Vous vous révoltez ?

— Non.

— Vos paroles prennent l'accent de la menace !...

— Ne le croyez pas.

— Eh bien, écoutez-moi, Germaine, dit Mikaël en se rapprochant, et n'oubliez jamais ce que vous allez entendre.

L'étrange personnage entoura la taille de la femme de son bras et l'attira contre sa poitrine.

La malheureuse était plus morte que vive ; haletante, hors d'elle-même, les cheveux en désordre, elle cherchait à détourner les yeux de ce regard d'acier qui la fascinait.

On eut dit une colombe effarée aux serres de quelque oiseau de proie.

— Tu prétends aimer.... reprit alors Mikaël, et tu refuses d'obéir !... Fais donc ce que la jalousie ou la haine t'inspirera, et je m'engage d'avance à ne pas te maudire. Mais si tu quittes jamais cette solitude, si tu mur-

mures mon nom à quelques-uns de ceux qui t'entourent, tu m'auras tué plus sûrement qu'avec la pointe acérée d'un stylet. Toi, seule, tu as mon secret, — divulgue-le, — oublie le passé jusqu'à trahir l'avenir.... et dans le cœur de Mikaël, mort, tu ne trouveras plus que mépris à la place de l'amour qu'il t'avait voué !

Et, en finissant, il repoussa rudement la pauvre femme, qui alla rouler sur le banc, pendant qu'il s'éloignait lui-même à pas rapides....

Germaine était anéantie, et ne l'avait pas vu disparaître.

Aussi, quand elle rouvrit les yeux, et qu'elle ne l'aperçut plus à ses côtés, un cri de détresse déchira son cœur, et elle s'élança sur la route vers l'endroit où les chevaux avaient été remisés.

Comme elle y arrivait, Mikaël venait de monter à cheval.

— Mikaël ! supplia-t-elle, les mains jointes.

— Que voulez-vous ? fit le sombre cavalier.

— Grâce ! Je vous en prie, ne partez pas ainsi.

— Je vous ai dit mes dernières paroles.

— Mais vous reviendrez ? dites-moi que je vous reverrai.

— Jamais !

Et se tournant vers son compagnon qui hésitait :

— Allons, Spavento! ajouta-t il ; en selle... et partons.

Spavento sauta sur son cheval, et aussitôt les deux cavaliers partirent au galop affolé de leurs montures.

Le lendemain matin, à la première heure du jour, les habitants de Trouville assistèrent à un spectacle assez rare à cette époque de l'année.

Depuis trois jours, un charmant petit yacht, venant de Southampton, était amarré au quai, non loin de l'endroit où stationnaient les bateaux qui font le service entre le Hâvre et le célèbre établissement balnéaire. L'équipage se composait de trois matelots et un mousse, et il appartenait, disait-on, au fils d'un des plus riches négociants de New-York.

Or, ce matin-là, vers sept heures et dès que la marée fût venue à une hauteur suffisante, le yacht déploya sa voile qu'il présenta à la forte brise qui soufflait en ce moment, et après quelques gracieuses évolutions, gagna rapidement le large.

Deux passagers seulement étaient à bord.

L'un de ces passagers était Mikaël, l'autre était Spavento.

FIN DU PROLOGUE

PREMIÈRE PARTIE

I

L'AUBERGE DU SABOT D'OR.

Le 22 avril 1857, deux individus d'une mine étrange, et revêtus d'un costume bizarre, suivaient la route qui mène de la petite ville de Dourdan (Seine-et-Oise) au village de Saint-Arnoult.

Ils étaient arrivés à la hauteur du château de Plessis-Mornay et gagnaient lentement le petit groupe de maisons qui forme le hameau de Longvilliers.

La campagne commençait à fleurir.

A droite et à gauche s'étendaient de larges champs semés de seigle et d'avoine, au milieu desquels pointaient çà et là des pommiers chargés de leur neige odorante. Un ruisseau clair, coulant parmi les grands sau-

les, faisait chanter trois ou quatre moulins. Au sud, se dressaient sur les hauteurs de grands bois verdoyants qui font suite à la forêt de Dourdan. Au nord, se perdaient dans la brume les futaies domaniales de Rambouillet.

Il était à peu près six heures du soir.

Nos deux personnages, hâlés, basanés, couverts de haillons et d'oripeaux, présentaient un aspect peu rassurant.

L'un était une sorte de Bohême, aux yeux surnois, au visage enluminé et orné de favoris grisonnants. Il portait un vêtement en toile grise, éraillé, sale, déguenillé. Sur ses hanches pendait un sac de toile rempli de choses inconnues ; puis, en bandoulière, rejeté sur son dos, une guitare crasseuse, qui ne possédait que deux cordes.

A côté de lui marchait sa douce compagne :

Incessu patuit dea.

Grande, osseuse, aux yeux verts, au nez crochu, le visage long, plissé, elle ressemblait assez à une sorcière.

Ses cheveux étaient couverts d'un madras de couleur douteuse ; une robe jaunâtre lui descendait, en guise de fourreau, sur ses grands pieds armés de chaussures trop larges.

Elle était grave, impassible, presque farouche....

Il y avait une heure qu'ils marchaient ainsi l'un à côté de l'autre, quand tout à coup, on entendit au loin le bruit retentissant d'un cheval lancé au galop.

La bohémienne tressaillit, et son compagnon cessa la chanson égrillarde que fredonnaient ses lèvres.

Puis, ils attendirent.

Ce ne fut pas long.

Au bout de la côte de Longvilliers parut bientôt un cavalier qu'on eût dit emporté par son cheval.

Il passa comme un éclair auprès des deux bohémiens, mais déjà la femme avait tendu sa main décharnée.

Sans arrêter l'élan de sa monture, le cavalier av

jeté au couple sordide un objet qui alla rouler à leurs pieds.

L'homme à la guitare s'élança pour le ramasser.

— Un jaunet ! s'écria-t-il tout joyeux en retirant un beau napoléon d'un pli de papier dans lequel il était enveloppé.

— Le papier renferme vingt francs, dit la bohémienne ; mais il renferme encore autre chose.

— Au fait, tu as raison, la Varlope, répondit son compagnon, il y a de l'écrit là-dessus, et il faut le voir.

Et il passa le papier à la Varlope qui se mit à lire.

Il n'y avait que quelques mots écrits au crayon :

Retournez tout de suite, on n'a plus besoin de vous.

— Bon ! fit le bohémien, en déchirant le billet, on sait ce que parler veut dire, et voilà notre voyage terminé.

— Bah ! nous avons de l'or, objecta la Varlope, et nous pouvons bien passer notre nuit dans quelque grange voisine. Moi, d'abord, j'ai les jambes qui me rentrent.

Le bohémien opina du bonnet et les deux bizarres compagnons continuèrent leur route, mais, à partir de ce moment, à pas lents et sans se presser.

Cependant le cavalier était déjà loin.

En moins de dix minutes, il avait franchi une distance considérable, et approchait du hameau de Longvilliers.

Déjà, quelques groupes de maisons se dessinaient devant lui sur la route.

Dans le fond, à l'issue du village, l'église dressait vers la nue son clocher carré.

A gauche est une petite place à l'entrée de laquelle se trouve une auberge.

Ce n'est pas une de ces bruyantes hôtelleries qu'animaient autrefois de nombreux rouliers.

La circulation était, dès cette époque, devenue très-rare sur les routes de terre.

Néanmoins l'auberge du *Sabot d'Or* était assez propre

et bien tenue, et sa clientèle ne se recrutait pas seulement dans les classes inférieures de la société.

Le cavalier n'avait pas ralenti l'allure de son cheval qui frappait la terre de ses quatre pieds impatients..., l'écume fumait à son poitrail, et sa bouche mordait le mors avec une fureur pleine de révolte.

Malheureusement, et comme la noble bête arrivait à la hauteur du *Sabot d'Or*, l'un de ses pieds de devant donna brusquement sur une pierre tombée au milieu de la route et, subitement arrêtée dans sa course folle, elle s'en alla rouler à dix pas !

La chute de l'animal avait été instantanée et pouvait être terrible. Mais l'homme qui le montait était un cavalier particulièrement habile, et avant même que la bête eût touché terre, il avait vidé les étriers et sauté sur la route.

Il n'avait pas la moindre égratignure. Mais son visage était contracté, et on devinait facilement à quelle profonde contrariété il était en proie.

Cependant, on était accouru de l'auberge, et chacun s'empressa autour du cheval, pendant que le cavalier gagnait lui-même le *Sabot d'Or*.

L'hôtesse vint au-devant de lui pour lui offrir ses services.

— Merci, madame, répondit le duc. La seule chose que je désire à cette heure, c'est un cheval qui me permette de gagner au plus tôt l'usine du baron de Poll.

— On dit qu'il est au plus bas.

— Précisément.

— C'est que cela va être bien difficile de vous satisfaire ; nous avons donné tout à l'heure notre dernière bête, et avant deux heures nous n'aurons rien à vous offrir.

Le duc fit un geste d'impatience et se mit à arpenter la salle à grands pas.

Il y avait quelques minutes déjà qu'il se promenait de la sorte au milieu du silence général, quand un jeune homme de fort bonne mine, auquel, dans sa préoccupa-

tion, il n'avait pas pris garde jusque-là, se détacha tout à coup du fond de la salle et fit quelques pas vers lui.

Le duc s'arrêta et lui rendit le salut.

— Pardon, monsieur, dit alors le jeune inconnu ; mais vous me semblez si contrarié de l'accident qui vient de vous arriver, que si je pouvais vous être utile en cette circonstance, je m'en estimerais fort heureux.

Le duc fit un geste étonné.

— Mais je n'ai point l'honneur de vous connaître, monsieur, répondit-il, et, en vérité....

—Qu'importe ! si je puis vous rendre le service que vous réclamez de ces braves gens.

— Vous, monsieur ?...

— Sans doute.

— Et comment ?

— En vous offrant le cheval dont vous avez besoin.

— Mais.... encore une fois..., murmura le duc, partagé entre le désir d'accepter et la répugnance qu'il éprouvait à se sentir l'obligé d'un inconnu.

Ce dernier se prit à sourire, comme s'il devinait les motifs de l'hésitation du duc.

— Oh ! vous pouvez accepter sans scrupule, poursuivit-il avec enjouement ; la bête est excellente et digne d'un cavalier tel que vous. Seulement, je ne mets à mon obligeance qu'une condition.

— Ah !

— C'est que vous voudrez bien donner des ordres pour que mon cheval me soit renvoyé ici, demain matin, dès la première heure.

Le duc tendit la main au jeune homme, qui la lui serra avec un abandon charmant.

— Soit ! dit-il, l'offre est faite trop galamment pour que j'hésite plus longtemps, et vous pouvez compter sur mon exactitude...

Le duc était véritablement séduit par la mine ouverte et gracieuse de son interlocuteur.

C'était un tout jeune homme, — on eût pu dire

presque un enfant ; — il avait vingt ans, au plus vingt-deux.

Ses lèvres, à peine estompées par un brun et fin duvet, étaient roses et fraîches..., l'œil était clair et franc..., le front pur, et tout respirait en lui à un si haut degré la loyauté sereine, et l'amour naïf et sain, que l'on ne pouvait se défendre d'une sympathie profonde en l'approchant...

Sur les dernières paroles du duc, il s'était déjà tourné vers l'un des palefreniers de l'auberge.

— Jean ! avait-il dit, sellez l'alezan qui est dans l'écurie, et amenez-le à M. le duc....

Et tout cela était fait sans affectation, avec une simplicité du meilleur goût.

Le duc n'en revenait pas.

— Vous êtes probablement de ce pays ? demanda-t-il, un peu intrigué.

— Non, monsieur, répondit le jeune homme, j'y ai été retenu moi-même par un accident sans importance qui m'oblige à passer ici la nuit.

— Avez-vous donc le dessein d'aller à Paris ?

— Je n'en ai pas d'autre.

— Connaissez-vous la capitale ?

— J'y suis allé une fois seulement ; et je ne sais qu'une chose qui égale le plaisir de voir Paris.

— Laquelle ?

— C'est d'y retourner, quand on l'a vu !

Le duc salua courtoisement le mot.

— Eh bien, monsieur, dit-il, je serai moi-même de retour avant une semaine, et j'espère que vous voudrez bien me faire l'honneur de m'y venir rendre visite.... Voici ma carte et mon adresse.

Le jeune homme prit la carte, sur laquelle il lut : Duc de Palmarès...; mais il n'eut pas le temps de répondre à la courtoisie de son interlocuteur, car à ce moment Jean parut tenant en main le cheval qu'il avait demandé.

Ce fut comme un coup de théâtre.

Le duc ne l'eut pas plus tôt aperçu qu'il jeta un cri de surprise, et se mit à examiner plus attentivement le jeune inconnu.

II

LE DOCTEUR BENOIT.

Le cheval qu'on venait de lui présenter était la plus charmante bête que l'on pût voir.

Fine, élégante, l'œil plein de feu, elle portait la tête haute et fière comme si elle eût eu la conscience de sa beauté, et l'exquise délicatesse de ses jambes accusait manifestement son origine aristocratique. Tout était harmonieux et doux dans ses formes, et comme pour la désigner à l'attention par un signe bizarre, la nature l'avait marquée au front d'une vive étoile dont la blancheur brillait, éclatante, sous les premières ombres de la nuit.

— Est-ce que cette bête vous appartient ? demanda le duc, qui passait de l'étonnement à l'admiration.

— Oui, monsieur, répondit le jeune homme avec un mouvement d'orgueil.

— Mais ce n'est point en France que vous en avez fait l'acquisition.

— En effet....

— Pour moi, je ne connais qu'un pays qui produise de pareils spécimens.

— Lequel ?

— La Moldavie !

Une ombre glissa sur le front de l'inconnu.

— Monsieur le duc est connaisseur, dit-il, comme s'il eût voulu détourner la conversation.

— Un peu, c'est vrai ; mais vous-même, vous paraissez vous y entendre à merveille.

— Oh ! moi, cela n'a rien d'étonnant ; la chasse, les chevaux et les armes sont, depuis longtemps, mes seules distractions.

— Plaisirs de gentilhomme ! fit négligemment le duc.

L'inconnu rougit imperceptiblement.

— Ne me ferez-vous pas l'honneur de me dire votre nom ?poursuivit son interlocuteur avec une grâce parfaite.

— Mon nom ne vous apprendra pas grand'chose, monsieur le duc.... Mais je n'ai aucune raison de vous le cacher.— On m'appelle Raymond. Je n'ai jamais connu mon père, et ma mère est morte depuis bien des années déjà.

Le duc eut un moment d'hésitation inexplicable. Puis enfin, dominé par la vive sympathie qu'il éprouvait, il chassa vivement une pensée importune, et se hâta de se mettre en selle.

— Je pars ! monsieur, dit-il, en adressant un geste amical au jeune homme ; merci encore une fois, et n'oubliez pas surtout que j'ai votre promesse.

— Je n'aurai garde d'y manquer.

— Au revoir donc, monsieur Raymond.

— Au revoir, monsieur le duc.

Quelques secondes plus tard, le duc de Palmarès avait disparu.

L'usine à laquelle il se rendait était située à deux lieues du hameau de Longvilliers. Elle occupait cinq à six cents ouvriers, et ses produits métallurgiques jouissaient d'une grande faveur sur les principaux marchés de l'Europe.

C'était un des établissements les plus considérables des environs de Paris.

Depuis une année surtout, grâce au renouvellement complet de son matériel, elle avait pris une extension extraordinaire.

Mais ceux qui ne jugeaient de l'entreprise que sur les résultats visibles, ne pouvaient se douter des sacrifices que ces résultats avaient coûtés au baron de Poll.

L'industrie a ses luttes et ses combats qui, pour être obscurs et presque toujours ignorés, n'en sont pas moins héroïques. Heureux ceux qui, en succombant, ne laissent que leur vie sur l'humble champ de bataille....Tant d'autres, sans être moins dignes, y perdent trop souvent l'honneur.

Le baron sortait d'une de ces luttes pleines d'angoisses.

Depuis quelques mois, il avait subi des pertes considérables, et ce n'était qu'à force d'énergie et d'activité qu'il avait pu soutenir la prospérité de son usine.

Malheureusement, pour faire face aux périls sans nombre dont il avait été menacé, il s'était vu contraint d'engager, entre les mains d'un banquier implacable, une grande partie de son matériel, et il en était arrivé à ce point extrême qui peut être également le début du succès ou le commencement de la chute !

Cette situation terrible avait profondément altéré les forces vives de son esprit, et son être tout entier en avait été ébranlé.

A ces appréhensions redoutables, s'ajoutait d'ailleurs un chagrin plus douloureux encore, et dont rien ne venait le distraire.

Le baron n'avait qu'un fils !... et ce fils, âgé à peine de vingt-cinq ans, s'était jeté, à Paris, dans le tourbillon des plaisirs faciles et des amours ruineuses.

Vainement le malheureux père l'avait rappelé à lui, du fond de l'abîme dans lequel il le sentait rouler : Henri de Poll ne répondait à aucune invitation et demeurait insensible à toutes les prières.

Alors l'infortuné vieillard s'était laissé gagner par le découragement et le désespoir. Il comprit que tout espoir était perdu, et ne voulut plus même essayer de lutter. Morne, accablé, sombre, il s'était retiré dans l'appartement qu'il occupait à l'usine, et il attendait là que la ruine et le déshonneur vinssent l'achever.

Mais il n'était plus assez fort déjà pour résister à de pareilles épreuves, et, au bout d'un mois ou deux de cette existence tourmentée, il était tombé malade.

Le docteur qui le soignait prétendait qu'il était atteint d'anémie. En réalité, le baron de Poll mourait de l'effondrement de sa maison et de l'indifférence de son fils.

La première personne que rencontra le duc de Palmarès en arrivant à l'usine fut le docteur.

C'est lui précisément qu'il cherchait.

Le docteur vint vivement à lui, et s'inclina obséquieusement dès qu'il l'aperçut.

— C'est vous..., Benoît..., dit le duc.... Je suis bien aise de vous rencontrer.... Que se passe-t-il ici ?

— M. le duc a sans doute appris que le baron est au plus mal.

— On me l'a dit..., mais ce n'est pas assez.... Dans l'état où il se trouve, combien d'heures lui donnez-vous encore à vivre ?

— Mais....

— Répondez.

— Cela dépend.... le baron est d'une nature énergique, pleine de ressources, et il se peut faire qu'il résiste encore quelques jours.

Le duc fit entendre un ricanement.

— Quelques jours ! répéta-t-il d'un ton amer, et vous parlez de ce délai comme s'il s'agissait d'un malade ordinaire. Ne vous a-t-on pas transmis les ordres que j'ai donnés ...

— Sans doute.

— Eh bien....

Le docteur baissa le front.

— C'est que.... depuis que je veille à son chevet, répondit-il avec embarras.... il y a toujours là.... près de lui....

— Qui donc ?

— Une sœur de charité.

— Après.

— Et je ne puis.... il serait imprudent.

Le duc fit un geste irrité et son regard s'appuya sur le front du docteur, comme la bouche glacée d'un pistolet.

Ce dernier tressaillit.

— Ah ! prenez garde. Benoît, poursuivit le duc, nous touchons tous à une situation extrême, et si je suis venu moi-même à l'usine, c'est que je trouve que le baron met bien du temps à mourir.

— Mon Dieu ! balbutia le docteur.

— Songez que, si cette situation se prolonge, tout peut être remis en question. D'un moment à l'autre, le fils du baron peut arriver.

— Mais il ne viendra pas ! objecta Benoît.

— Il vient. Il me suit, vous dis-je ; dans une heure il sera ici.

— Qui l'a donc prévenu ?

— Qu'importe.... puisqu'il l'a été.... songez-y, si le baron revoit son fils, s'il le reconnaît.... enfin s'il le retrouve repentant et soumis, une crise favorable peut se produire.... et alors....

— Alors ?...

— Médina, qui vous a placé près du baron, n'aura pas de vengeance assez cruelle.... il vous retirera cette fortune par laquelle il a acheté votre soumission... et vous, vous Benoît, vous retomberez dans la misère.... d'où il vous a retiré....

— Non.... non.... jamais !

— Jamais, en effet, et vous avez raison, car vous savez où la misère peut conduire un homme comme vous....

Un pli sombre creusa le front du docteur.

Le duc poursuivit d'une voix implacable.

— Rappelez vous, dit-il.... rappelez-vous la rue Copeau.... rappelez-vous la cour d'assises.... la maison centrale.... que sais-je, et si, après avoir évoqué ces hideux souvenirs du passé, vous hésitez encore à nous

servir, que votre destinée s'accomplisse ! ce n'est pas nous qui tenterons de vous y arracher.

— Ah ! vous êtes dur pour moi ! balbutia le malheureux docteur.

— Moins dur que ne le serait le bourreau, répondit le duc.

Le docteur prit sa tête, et la roula dans ses mains, avec un geste de désespoir fou.

— Silence.... taisez-vous ! dit-il d'un ton effaré, ne prononcez pas cette parole terrible.... je vous obéirai comme un esclave, je ferai tout ce que vous commanderez... ; mais, par pitié, ne me parlez plus du passé, et laissez à ma misérable existence le repos factice que vous lui avez procuré depuis quelques années.

Le duc se contenta de hausser les épaules... et pendant qu'il s'éloignait, le docteur ahuri, tremblant, glacé d'épouvante et de remords, gagnait l'appartement du baron de Poll et pénétrait dans la chambre où agonisait le moribond.

III

LE DOCTEUR BENOIT (suite.)

La chambre était plongée dans une obscurité douce et voilée.

La lampe placée sur la table, à la tête du lit, jetait alentour une lumière indécise et vague ; une sœur de charité disait son chapelet, assise dans la ruelle, et le baron, la poitrine oppressée, le souffle ardent, se tordait, de temps à autre, dans des convulsions qui annonçaient les approches de la mort.

Le docteur Benoît alla reprendre sa place, au chevet du lit.

Il était plus pâle que le moribond, et un tressaillement nerveux agitait ses menbres.

Il prit la main du baron et consulta le pouls.

A vrai dire, il était moins agité que dans l'après-midi. Mais la face était toujours convulsée, les ailes du nez pincées, l'œil vitreux et effaré.

Le docteur passa ses doigts sur son front, que baignait une moiteur froide.

Sa poitrine sifflait presque à l'égal de celle du baron, et son regard était presque aussi effaré que celui du mourant.

La sœur de charité s'en aperçut.

— Vous aimiez bien M. le baron, dit-elle avec compassion, et vous souffrez de lui voir endurer de pareilles tortures.

— Oui... oui... C'est cela, fit Benoît... Ce cher baron... ce généreux ami !

— Qui sait ! fit la sœur... Il n'est point âgé encore, il est robuste plus qu'aucun autre homme. Ce qui le tue... c'est l'absence de son fils.

— Vous avez raison.

— Mais il reviendra..., et son retour lui rendra peut-être un peu de calme et de repos...

— Vous croyez ?... fit le docteur, qui ne savait plus ce qu'il disait.... Il va venir.... Oui.... c'est possible....

— Eh ! tenez..., interrompit la sœur, en prêtant l'oreille.

— Quoi donc ?

— J'entends du bruit au dehors.

— En effet.

— C'est lui, peut-être... et je vais voir.

Elle s'était levée, et courut vers la pièce voisine pendant que le docteur secouait la tête avec énergie, et semblait prendre une résolution suprême.

Mais le baron avait, de son côté, vaguement entendu les paroles qui venaient d'être prononcées.

A travers les ténèbres mortelles qui l'enveloppaient déjà, une lueur avait brillé à ses yeux, et l'image de son fils lui avait souri dans ce pur rayon.

Il n'en fallait pas tant pour le malheureux ; une force soudaine s'empara de lui, son sang se mit à circuler plus rapide dans ses artères... et il tenta de se soulever sur ses mains décharnées.

— Que faites-vous ? dit Benoît, attentif et sombre.

— Laissez-moi, répondit le moribond, laissez-moi, je veux le voir.

— Qui cela ?

— Mon fils.

— Mais il n'est point ici !

— Je l'entends, vous dis-je ; il est là. Je veux aller à sa rencontre....

Benoît lui avait passé son bras gauche autour des reins, et pendant qu'il le maintenait vigoureusement contre sa poitrine, il cherchait, de sa main droite, à ouvrir la fine batiste qui lui couvrait la poitrine.

En ce moment, il était vraiment hideux à voir.

Que faisait-il ? — A quelle œuvre ténébreuse travaillait cet homme ; vers quel but dirigeait-il ses efforts !

Cela dura à peine quelques secondes au bout desquelles le moribond jeta un cri retentissant, fit un effort surhumain pour s'arracher des bras du docteur, et brisé de fatigue, fou de douleur, retomba lourdement sur le lit....

Au même instant, la porte de la chambre s'ouvrait avec violence, et un jeune homme, les vêtements en désordre, les traits bouleversés, se précipitait vers l'alcôve...

C'était Henri, le fils du baron de Poll....

Il avait entendu le cri poussé par son père, et il espérait encore arriver à temps....

Mais en apercevant le docteur, il comprit, à son regard terrifié et morne, que tout était fini, et un douloureux déchirement se fit en lui.

Il se laissa tomber à genoux, baisa pieusement la

main froide du baron, et pour la première fois depuis longtemps, il adressa au ciel une fervente prière....

Mais il était trop tard.... désormais il devait traîner dans la vie le remords de n'avoir pu obtenir de son père le pardon d'une indifférence qui l'avait tué.

Cependant, le duc de Palmarès était entré dans la chambre à la suite du jeune homme, et quand il l'eut vu s'agenouiller auprès de son père, il s'approcha lui-même du lit, et fit un signe imperceptible au docteur.

Ce dernier n'avait pas cessé de l'observer. Il prit la lampe, en dirigea la lumière sur le corps déjà rigide, et, écartant légèrement la chemise, il indiqua au duc une petite marque noire au-dessus du sein gauche.

— Bien !.. fit le duc d'une voix faible comme un souffle.

Et, se penchant vers le mort, il baisa à son tour une de ses mains, et se retira discrètement pour laisser Henri tout entier à sa douleur.

Puis il alla se jeter sur un lit et prit quelques heures de repos.

Quand il se réveilla, le lendemain, sept heures sonnaient.

Alors il descendit dans le parc, gagna la grille extérieure et s'enfonça dans la campagne.

Il n'avait pas parcouru deux cents mètres hors de l'usine, qu'un homme vint à lui à pas rapides.

Le duc le reconnut tout de suite.

C'était Spavento...

— Je t'attendais, dit le duc, tu es exact.

— Toujours, monseigneur, répondit Spavento, je viens d'apprendre la bonne nouvelle.

— Le baron est mort !

— C'est ce que je veux dire, le baron est mort, et nous voilà riches.

— Tu aimes donc l'argent ?

— Moi ! je ne l'ai pas plus tôt dans la main, qu'il faut que je le jette par la fenêtre !

— Et qui le ramasse ?

— Une faible femme, monseigneur.

— Faquin ! sais-tu que, souvent, en te voyant si dissipé, il m'est venu une idée.

— Si elle est bonne, dites la-moi.

— Elle est excellente.

— Alors, j'écoute.

— Eh bien ! je veux te marier....

Spavento s'attendait si peu à la réponse, qu'il fit un brusque saut de carpe....

— Par tous les diables de l'Italie, monsieur le duc, répliqua-t-il, voilà une idée qui n'a pu germer dans un cerveau sain, et si jamais elle devait se représenter, je vous prierais de vouloir bien me prévenir huit jours d'avance.

— Pourquoi cela ?

— Parce que j'aurais le temps au moins de passer en Amérique !

Le duc se prit à sourire

— Je me souviendrai de la prière, dit-il peu après ; mais pour l'instant, laissons cela, et causons sérieusement ; la mort du baron nous fait riches, en effet, et il importe que Médina, notre fripon de banquier, règle ses comptes sans tarder ; demain donc, tu iras le prier de passer à mon hôtel, avec la somme convenue.

— Ce sera fait...

— As-tu prévenu Ricordi et Colonna ?

— Oui, monsieur le duc.

— Tu as pris rendez-vous avec eux ?

— Demain soir à neuf heures, ils seront chez monseigneur.

Le duc fit un mouvement comme si un souvenir lui fût revenu tout-à coup à la pensée.

— Parbleu ! dit-il, j'allais oublier, — j'ai encore une recommandation importante à te faire.

— Laquelle, monseigneur ?

— Hier, j'ai rencontré, à Longvilliers, un jeune homme qui m'a rendu service, et que je prétends obliger à mon tour.

— Quel jeune homme, monsieur le duc ?

— Un enfant ; charmant, distingué, sympathique au plus haut degré.

— Et qui s'appelle Raymond, n'est-ce pas ? compléta Spavento.

Le duc le regarda avec étonnement.

— Tu le connais ? dit-il vivement.

— Oh ! à peine ; je l'ai entrevu tout au plus — et, comme monsieur le duc, je le trouve charmant.

— N'est-ce pas ?

— Jeune, expansif, amoureux de la vie qu'il ne connaît pas; le cœur sur la main et la main toujours ouverte.

— C'est bien lui !

— Monsieur le duc veut lui être utile ?

— Si je puis — mais auparavant je désire savoir qui il est, ce qu'il fait, et quels motifs l'attirent à Paris.

— Ce sera facile.

— Si les renseignements que tu obtiens sur son compte sont favorables, tu n'auras plus qu'une chose à faire.

— Quoi donc ?

— Ce sera de le présenter à Mousseline, qui en moins de quelques jours....

Spavento ne le laissa pas achever, et éclata en un rire sonore à réveiller le baron lui-même.

IV

MOUSSELINE.

Le duc fronça le sourcil.

— Çà, fit-il, qu'ai je donc pu dire qui soit de nature à exciter une si belle hilarité ?

Spavento revint à lui.

— C'est que monsieur le duc ignore sans doute, répondit-il, ce qui s'est passé après son départ, à l'auberge du *Sabot d'Or*.

— Eh ! comment pourrais-je le savoir ?

— C'est juste. — Eh bien, figurez-vous, monseigneur, que vous ne vous étiez pas éloigné d'un kilomètre quand M. Henri de Poll est arrivé à Longvilliers dans le dog-cart que vous connaissez.

— Après.

— Seulement il n'était pas seul.

— Et qui l'accompagnait ?

— Le jeune baron n'avait pu se résigner à laisser Mousseline à Paris, et l'avait emmenée avec lui.

— Je comprends.

— Mais comme il n'eût pas été bienséant d'arriver avec la jeune femme, à l'usine, il avait été convenu entre eux qu'elle passerait la nuit au *Sabot d'Or*.

— Diable....

— Mousseline, cependant, ne se méfiait de rien ; elle croyait que l'auberge en question était une de ces hôtelleries à table d'hôte et à Casino, comme on en rencontre dans les villes de plaisirs qu'elle a fréquentées. Mais lorsqu'elle a vu ce que c'était, elle s'est mise à jeter des cris de paon et a demandé à retourner à Paris.

— Et comment s'en est tiré ce cher baron ?

— Il lui a promis une parure qu'elle désirait depuis longtemps, un huit-ressorts qu'il lui avait refusé jusque-là ; enfin, tout ce qu'il fallait pour l'apaiser.

— A-t-il réussi au moins ?

— En apparence ; et quand il est reparti, la laissant seule, elle semblait tout à fait calmée. D'ailleurs, pendant la discussion, elle avait eu le temps d'apercevoir le jeune Raymond, et ma foi, c'est une justice à rendre à Mousseline, je crois qu'à partir de ce moment, elle n'a plus songé à la parure ni au huit-ressorts.

— Pauvre Henri !... fit le duc ; alors, la connaissance est faite.

— Si vous en doutiez, rien ne serait plus facile que de vous en assurer.

— Comment cela...

— Huit heures vont sonner à l'horloge de l'usine. Si vous le voulez, je vais faire seller deux chevaux et nous pourrons nous rendre à Longvillers.

— Il est de bien bonne heure...

— Nous irons au pas, en fumant... la route est charmante... Il va faire une matinée délicieuse...

— Comme tu voudras... répondit le duc avec insouciance.

Spavento allait s'éloigner — une idée soudaine lui traversa l'esprit et il revint rapidement sur ses pas.

— Qu'y a-t-il? demanda le duc.

— Une communication que j'allais omettre, et qui a son intérêt.

— Parle.

— M. le duc ne se souvient peut-être plus de la jeune femme, — qu'il a tant remarquée, il y a un an, au théâtre de la Scala.

— La *Nubienne!...* interrompit le duc, avec un cri mal étouffé.

— La *Nubienne,* — précisément ; il vous a plu de la désigner ainsi, quoiqu'il soit bien difficile de savoir à quelle nationalité elle appartient.

— Enfin.

— Enfin, l'existence mystérieuse de cette femme vous avait frappé, et vous m'ordonnâtes de vous apporter tous les renseignements que je pourrais recueillir sur son compte.

— Mais tu n'as rien appris.

— Rien, monseigneur.

— Quand tu t'es présenté à son hôtel, on t'annonça qu'elle était partie depuis le matin.

— Et son intendant poussa même la discrétion jusqu'à me cacher la route qu'elle avait prise.

— Eh bien ?

— Eh bien, monsieur le duc, pas plus tard qu'hier soir, j'ai vu cette femme.

— Où cela ?

— Aux Italiens.

— Seule ?

— Non ! Si elle avait été seule, je ne l'aurais pas remarquée ; mais avec son intendant ; et celui-là vous a une de ces figures de coquin que l'on ne peut oublier quand on l'a vue une fois.

— Alors tu es sûr que c'est elle ?

— Parfaitement sûr.

— Cela suffit... Pendant quelques jours tu me loueras la loge qui fait face à celle qu'occupait hier cette femme.., et, avant peu, nous saurons si tu as dit vrai.

Spavento s'inclina.

— Et maintenant, monseigneur, demanda-t-il, faut-il faire seller ?

— Soit ! repondit le duc ; allons à Longvillers ; et je souhaite, pour Henri, que tu aies calomnié la vertu de Mousseline.

Les préparatifs ne furent pas bien longs. Les deux chevaux demandés se trouvèrent sellés en moins de cinq minutes, et après avoir recommandé à l'un des valets du baron de prévenir Henri de son départ, le duc de Palmarès prit la direction du hameau de Longvillers, en compagnie de Spavento.

Il était environ neuf heures, quand ils arrivèrent, et le premier objet qui frappa leurs regards fut une voiture découverte, attelée de deux chevaux qui stationnait à la porte du *Sabot d'Or*.

Mlle Mousseline était déjà installée sur les coussins, dont sa robe tapageuse envahissait la plus grande partie, et un jeune homme en costume de voyage, se tenait debout auprès du marchepied.

— Que vous disais-je ? fit Spavento en se tournant vers le duc.

Ma... ait reconnu les deux
caval... Palmarès d'approcher.

— Ma foi, cher duc, s'écria-t-elle, je suis ravie de vous rencontrer. Vous voyez, je pars.

— Et où allez-vous donc, mon enfant?

— Je retourne à Paris.

— Sans le baron!

— Ah! parlons-en de votre baron, il m'a fait poser depuis hier, et c'est assez comme ça... Après tout, il sait bien où me retrouver, si le cœur lui en dit, — mais j'espère que maintenant que le voilà orphelin, il va un peu me négliger et qu'il songera sérieusement à se marier.

Pendant que la jeune femme parlait, le duc et Raymond s'étaient salués et donné la main.

— Tiens, vous vous connaissez! s'écria Mousseline.

— Depuis hier, répondit le duc, monsieur a eu l'obligeance de me prêter son cheval, et je ne saurais trop lui être reconnaissant de ce service.

— Vous me rendez confus, monsieur le duc, répliqua Raymond.

— Mais pas du tout, et je suis heureux au contraire de vous renouveler tous mes remercîments, — est-ce que vous vous disposez aussi à partir?

Raymond se prit à rougir à cette question, et hésita un moment à répondre.

— Mon Dieu..., dit-il enfin, je ne sais le parti que je vais prendre. J'attendais ici une personne que l'on devait envoyer de Paris à ma rencontre, et cette personne n'est pas encore arrivée.

— C'est que vous auriez pu faire route en compagnie de Mousseline, ajouta le duc avec un fin sourire; et la route vous eût paru plus agréable mille fois.

La jeune femme se prit à battre des mains.

— Ah! c'est gentil ce que vous dites, monsieur le duc, fit-elle; il n'y a encore que les gentilshommes pour trouver de ces choses-là. Eh bien, il paraît que M. Raymond n'est pas de cet avis.

— Qui vous le fait supposer?

— Dame! je lui propose de l'enlever, depuis une demi-heure, et il résiste.

— Ah! c'est mal....

— N'est-ce pas?

— A moins que M. Raymond ne craigne, en vous accompagnant, de se faire une mauvaire affaire avec le baron.

Ces paroles avaient été prononcées par Spavento, et Raymond ne les eut par plus tôt entendues qu'un éclair passa rapide dans son regard. Il fit un mouvement de la tête, et se tourna vers Mousseline.

— Allons, dit-il résolûment, j'aurais décidément mauvaise grâce à me faire prier davantage; vous m'offrez une place à vos côtés, madame, et les dernières paroles de monsieur me décident à accepter. Quand voulez-vous partir?

— Mais tout de suite, répondit la jeune femme.

— D'ailleurs, je n'ai plus de motifs sérieux pour demeurer. J'aperçois la personne que j'attendais; deux mots à lui dire, et je suis à vous.

En parlant ainsi, le jeune homme se dirigea vivement vers un nouveau personnage qui se disposait à entrer à l'auberge du *Sabot d'Or*, et quand il lui eut dit quelques mots à voix rapide et basse, il revint prendre sa place à côté de Mousseline.

Cette dernière donna alors le signal du départ, et presque aussitôt la voiture s'éloigna enveloppée d'un tourbillon de poussière.

Cependant Spavento était resté muet et pensif, et son regard s'attachait avec une étrange persistance à la porte par laquelle venait de disparaître le personnage auquel Raymond avait parlé.

Le duc lui toucha légèrement l'épaule.

— Eh bien, eh bien, Spavento! dit-il, est-ce que l'on rêve ainsi tout éveillé.

Spavento secoua fortement la tête.

— Bizarre! bizarre! murmura-t-il.

— Quoi! qu'y a-t-il?

— *Cet homme!* Avez-vous vu cet homme?

— Certes, je l'ai vu, et je ne lui trouve rien de particulier.

— C'est que vous ne l'avez pas reconnu, vous, monseigneur.

— L'ai-je donc déjà vu?

— Une fois.

— Où cela?

— A la Scala.

— Qu'est-ce-à-dire, et quel peut être cet homme?

— Cet homme, monsieur le duc, est tout simplement celui dont je vous parlais tout à l'heure.

— L'intendant de la NUBIENNE !

— Lui-même, monsieur le duc.

V

LA MAISON GUILLEMOT PÈRE ET FILLE.

La rue Saint-Maur, dans le faubourg du Temple, est une des voies les plus bruyantes de Paris, bien qu'elle soit bordée de rares maisons. Boueuse en hiver, poudreuse en été, elle est sans cesse sillonnée de lourds camions, transportant dans toutes les directions les produits fabriqués ou les matières premières qui font vivre les nombreuses usines qui animent ce quartier.

Vers le milieu de la rue, se dressait, à cette époque, un vaste bâtiment servant d'habitation de maître, derrière lequel s'étendaient de grands ateliers, des chantiers, des hangars, tout le matériel et l'attirail d'une usine en pleine voie de prospérité et de mouvement.

Là grondait la lourde machine à vapeur distribuant

ses forces dans toutes les parties de l'usine ; plus loin, grinçait la scie stridente ; les planches, les douilles, les parquets, les lambourdes s'entassaient à droite et à gauche ; des escouades d'ouvriers couraient les chantiers, vaquant aux divers travaux de l'établissement ; c'était partout cette activité bruyante et fiévreuse qui annonce la vie d'une grande industrie.

A côté du principal bâtiment dont nous avons parlé, s'élevait, en retour, un élégant pavillon précédé d'un petit parterre tout émaillé de fleurs rares.

La fabrique appartenait à Pierre Guillemot, que l'on disait riche à plusieurs millions.

Le pavillon était le retrait calme et parfumé d'Irène Guillemot, sa fille.

M. Guillemot était un petit homme vif, alerte, un peu replet, mais plein d'ardeur et d'emportement. Ses traits étaient nettement accusés ; ses petits yeux pétillaient sous ses gros sourcils ; il portait une moustache en brosse et de minces favoris gris, et il y avait dans son allure une sorte de rondeur cassante qui rendait son abord peu aimable.

Mais cet homme dont toute la vie semblait être circonscrite dans les limites étroites de son usine, cet homme que ses ouvriers, ses collaborateurs et ses amis même trouvaient sévère et dur, n'avait jamais assez de complaisances, de câlineries, de faiblesses pour Irène, sa fille bien-aimée.

La mère d'Irène était morte, il y avait bien longtemps déjà, et ce jour-là le malheureux industriel serait mort lui-même s'il n'avait pas eu près de lui la pauvre petite créature qui l'avait soutenu, et pour laquelle il s'était résigné à vivre.

Il en était du reste bien récompensé.

Irène avait grandi sous ses yeux attendris ; c'était maintenant une belle jeune fille, avec de grands yeux noirs, des dents éclatantes et dans toute sa personne, quelque chose d'indéfinissable, dont le charme s'imposait impérieusement.

A première vue, malgré soi, on se sentait attiré par cette nature toute de rêve et de sentiment.

Elle avait dix-sept ans; elle naissait à peine à la vie; elle était pure encore comme au sortir des mains de Dieu.

Et puis, il y avait autre chose.

Depuis quelque temps surtout, la pauvre enfant avait tout à coup changé, sans qu'aucune cause plausible fût venue donner raison à ce trouble inexplicable.

Le vif incarnat de ses joues avait disparu ; son regard s'était voilé. Ses mains pâles et aimaigries étaient devenues brûlantes et enfiévrées.

Que se passait-il en elle, et que fallait-il faire pour combattre cette altération mystérieuse de sa santé.

M. Guillemot se désolait, et était bien près d'en perdre la tête.

Son médecin, le docteur Benoît, le rassurait de son mieux, en lui affirmant qu'il n'y avait là rien de grave ; que toutes les jeunes filles de l'âge d'Irène éprouvaient les mêmes désordres passagers ; que le meilleur moyen de les combattre était les distractions telles que les promenades, le bois, le monde et les soirées aux Italiens ou à l'Opéra !

Le père Guillemot aurait vendu son usine pour rendre la santé à sa fille ; aussi, dès le jour où le docteur Benoît lui avait ainsi parlé, il s'empressait de louer une loge aux Italiens, et achetait à sa fille une paire de chevaux à rendre jalouses toutes les duchesses du faubourg Saint-Germain.

Depuis quinze jours environ, un mieux sensible s'était manifesté dans l'état d'Irène.

Le sang s'était remis à circuler plus régulièrement dans ses veines ; sa poitrine n'avait plus les mêmes oppressions ; ses mains perdaient insensiblement de leur chaleur fiévreuse.

M. Guillemot ne se possédait pas de joie. Il avait cru sa fille perdue. Il la croyait sauvée maintenant.

Le bonheur le transformait à ce point qu'il s'oubliait jusqu'à faire des mots.

— Drôle de médecin que nous avons là ! disait-il avec enjouement ; ma pauvre petite Irène n'est bien portante que lorsqu'il ne la soigne pas.

Depuis quinze jours, en effet, le docteur Benoît avait été appelé auprès du baron de Poll.

Le soir où nous pénétrons chez Mlle Irène Guillemot, la jolie enfant devait se rendre aux Italiens, et, debout devant son armoire à glace, elle donnait un dernier coup d'œil à sa toilette qui était ravissante.

Derrière elle, allait et venait, rattachant un volant, ajustant une fleur, relevant un nœud, le plus joli minois de soubrette qu'il fût possible de rêver.

On l'appelait Salomé, et elle était exclusivement attachée au service d'Irène.

Salomé était le type de la bonne délurée, de la camériste intrigante et rusée.

Petite, potelée, nez au vent, lèvre retroussée, taille cambrée, jambe tendue et pied hardi, elle présentait dans toute sa personne un composé vivant de toutes les provocations.

Salomé n'était que servante, mais elle entendait bien devenir maîtresse un jour.

Du reste, il faut lui rendre cette justice : il se fût agi de sa propre toilette qu'elle n'y eût pas mis plus de soin et de goût qu'elle n'en apportait à celle d'Irène.

Une demi-heure s'écoula dans ces rectifications minutieuses et c'est seulement lorsqu'elle se fut assurée que tout était bien en place, qu'elle se releva avec un soupir de satisfaction et déclara son examen terminé.

— Voilà qui est parfait ! dit-elle alors, et ceux qui vous verront ce soir, n'auront garde de vous oublier.

Irène continuait de regarder son image dans la glace, et nous ne pouvons cacher qu'elle y prenait un secret plaisir.

Toutefois, à un moment, une rougeur candide colora vivement ses joues.

— Ne trouves-tu pas, Salomé, dit-elle aussitôt, que ma robe me découvre un peu trop les épaules.

Salomé fit une petite moue impertinente.

— Bah ! répliqua-t elle, il n'est pas bienséant de cacher ce qui est bon à voir. Mettez-moi vite votre sortie sur ces épaules-là, et nous en reparlerons quand vous serez de retour.

— Quelle heure est-il donc ?

— Huit heures moins dix.

— Et papa qui n'est pas prêt !

— Voilà ! voilà ! dit en ce moment la voix de M. Guillemot, qui apparut sur le seuil de la porte : la voiture est attelée, le cocher est sur le siége, on n'attend plus que toi.

Irène alla présenter son front à son père, et lui demanda comment il la trouvait.

S'il n'eût écouté que son cœur, l'excellent homme l'eût prise dans ses bras, et eût fripé toute sa robe dans son étreinte paternelle.

Mais il se contenta d'admirer.

— J'ai vu quelquefois des duchesses, s'écria-t-il d'un air convaincu ; et vrai, tu n'as rien à leur envier...

— Alors, nous partons.

— Salomé, éclaire l'escalier ! ordonna M. Guillemot.

Et ils descendirent.

Dès que le père et la fille eurent pris place dans la voiture, le cocher fouetta vivement les chevaux, et ils s'éloignèrent avec fracas.

Salomé était restée dans la cour pour les accompagner du regard jusqu'à la rue.

Une fois qu'ils eurent disparu, elle remonta dans l'appartement à l'effet d'y remettre toute chose en ordre, mais au moment où elle posait le pied sur la première marche de l'escalier, elle se trouva face à face avec un homme qu'elle n'avait pas vu entrer, et qui souffla la bougie qu'elle tenait à la main.

Elle poussa un cri d'effroi, pendant que l'homme lui prenait la main.

— Eh bien ! dit ce dernier, est-ce qu'on a besoin de voir ses amis pour les reconnaître.

— C'est donc vous, monsieur Spavento? fit Salomé tout à coup rassurée.

— Moi-même, étoile de mon cœur.

— Et depuis quand êtes-vous de retour?

— Depuis hier, et vous le voyez, malgré vos rigueurs, ma première visite est pour vous.

— Alors, c'est que vous avez besoin de moi?

— Méchante! pourquoi vous obstinez-vous à calomnier l'amour si pur que je vous ai voué.

— Ma foi, s'il est pur, il n'est pas généreux.... Car voilà plusieurs mois que vous me prodiguez des promesses qui mettent bien du temps à se réaliser.

— Eh bien!... c'est ce qui vous trompe, mignonne, car le but de ma visite est précisément de m'acquitter envers vous de tout ce que je vous dois.

— Vraiment! eh bien, je ne suis pas curieuse, mais je voudrais voir ça.

— Il ne tient qu'à vous.

— Comment?

Spavento tira de sa poche un petit écrin qu'il ouvrit, et montra à la soubrette une boucle d'oreilles dont les diamants scintillèrent dans l'obscurité.

— Qu'est-ce que cela? s'écria Salomé stupéfaite.

— Ceci, mon ange adorée, répondit Spavento, est une humble boucle d'oreilles, — et si vous le voulez, demain soir, je vous apporterai celle qui manque à l'écrin.

Le cœur de Salomé tressauta dans sa poitrine.

— Demain! balbutia-t-elle.

— Vers minuit, répondit Spavento. J'ai à vous parler de choses graves, et si vous consentez à me servir, votre fortune est assurée.

— A demain donc, murmura la soubrette, dont les regards ne pouvaient quitter les brillants que Spavento lui avait laissés dans la main.

Quant à ce dernier, il était déjà loin.

VI

AUX ITALIENS.

En quittant Salomé, Spavento se jeta dans le coupé du duc qui l'attendait à la porte, et se dirigea vers l'hôtel de Bade, où il devait rejoindre Raymond pour le conduire aux Italiens.

Le duc avait tenu à offrir sa loge au jeune homme dont il était l'obligé, et il mettait son coupé à sa disposition, en attendant que Raymond eût monté sa maison.

Spavento et Raymond arrivèrent aux Italiens quelques minutes avant que le rideau ne fût levé.

Ils s'installèrent dans la loge, Raymond sur le devant, Spavento un peu dans la pénombre, et, ainsi placés, ils firent le dénombrement de l'élégante société qui avait là ses plus illustres représentants des deux sexes.

Spavento connaissait de longue date toutes les illustrations de la capitale, et il les désignait à Raymond à mesure qu'elles paraissaient dans la salle.

C'était, du reste, une représentation extraordinaire. L'affiche annonçait la retraite de Mario, et, bien que le célèbre ténor eût considérablement perdu de ce talent qui avait fait le succès de ses débuts, il exerçait encore une grande influence sur le public.

Et puis, la saison finissait; les Italiens allaient fermer; la société parisienne était menacée de se voir privée pendant de longs mois de l'une de ses plus chères *distractions*. Aussi toutes les notabilités du High life

s'y étaient donné rendez-vous et aucune des notoriétés du *Tout Paris* d'alors n'y manquait.

— La personne qui vient d'entrer, en face de nous, dit Spavento, est M. Guillemot, un grand industriel du faubourg Saint-Martin ; sa fille l'accompagne.

— Délicieuse enfant! fit Raymond en arrêtant son regard charmé sur Irène.

— Délicieuse, en effet, répliqua Spavento ; et ce qui ne gâte rien, c'est qu'elle aura un bon million dans la main le jour où elle se mariera.... Au côté droit, vous pouvez remarquer la princesse Dimitri, séparée de son mari au lendemain de son mariage, sans qu'on ait jamais bien su pourquoi ; à gauche, la marquise de Frileuse, qui est en quelque sorte le prototype de l'élégance et du bon goût.

— Et un peu plus loin? interrogea Raymond ; cette grande femme sèche.... inondée de repentirs éplorés.

— Mme de Fontenoy, répondit Spavento ; et près d'elle, le banquier espagnol Luis de Medina, qui a, dit-on, réalisé des bénéfices considérables sur les chemins de fer de la Péninsule....

Raymond écoutait avec un vif intérêt les renseignements que lui donnait son cicérone, et en moins d'un quart d'heure, il passa ainsi en revue toute la clientèle aristocratique de la salle Ventadour.

Près de lui, se trouvait la belle comtesse de Sylvanire, une étrangère, que sa distinction rare et son goût exquis avaient, en moins de deux années, naturalisée française. Elle était veuve, et acceptait les soins d'un certain Colonna, ami du duc de Palmarès, auquel on ne connaissait point d'état social, bien qu'il se prétendît issu, en ligne directe, des Colonna d'Italie.

A côté, s'étalait Mme Briolaye, une grosse bourgeoise enrichie, couverte de gaze et de dentelles, et qui minaudait avec le plus bizarre cavalier servant que l'on eût encore vu à Paris.

On l'appelait il signor Ricordi, et il avait quarante ans.

Ses cheveux et ses favoris, teints avec violence, étaient noirs et lustrés comme l'aile d'un corbeau ; ses lèvres empruntaient leur éclat au carmin le plus vif, et comme s'il eût voulu rivaliser avec la montre de Fontana, non content d'orner chacun de ses doigts d'un diamant de la plus belle eau et du scintillement le plus pur, il en avait placé à ses manchettes, aux boutonnières de sa chemise, et jusqu'au nœud de sa cravate....

En dépit du ridicule de cette exhibition, il signor Ricordi était fort bien vu des femmes.

Enfin, presque contiguë à la loge de Mme Briolaye, se trouvait celle du duc de Palmarès qui venait d'y faire son entrée, et vers laquelle tous les regards s'étaient un instant portés.

— Cette énumération est vraiment fort intéressante, dit Raymond, quand Spavento eut fini ; mais il y a au milieu de tout cela une chose qui me frappe et m'étonne au delà de toute expression.

— Quelle chose ? demanda Spavento.

— Les deux loges vides qne je vois là... et dont les lampes ont été baissées comme à dessein. — pourquoi cette ombre au milieu de la lumière prodigue des diamants ? Pourquoi cette sombre note à travers ce concert de rires parfumés et d'harmonieux murmures?

Spavento esquissa un sourire sous son épaisse moustache.

— Ça, cher monsieur, répondit-il, c'est la vie même, et il faudra vous faire à ces étonnements ; vous ne voyez là que la surface des choses et des hommes ; chacun de ceux ou de celles qui sont ici, se sont parés pour y venir, et ont emprunté le masque du rôle qu'ils veulent jouer dans la soirée, masque de mélancolie ou d'amour, de dédain ou d'enthousiasme, que sais-je ; mais si, au sortir de cette représentation, vous les suiviez l'un après l'autre, jusqu'au retrait mystérieux où chacun va déposer son masque ou son attitude d'emprunt, que de drames, de tragédies, d'épouvantables mystères ne verriez-vous pas se dérouler devant vous !

— Oh ! oh ! vous êtes sceptique, monsieur Spavento, objecta Raymond en souriant ; et vous me permettrez bien de n'accepter vos paroles que sous bénéfice d'inventaire. Voyons, est-il possible d'admettre, par exemple, que cette jeune femme qui est à nos côtés...

— Comme il vous plaira, et pensez-en ce que vous voudrez.

— En tout cas, je vous demande grâce au moins pour cette enfant que vous m'avez dit tout à l'heure être la fille de M. Guillemot.

— Irène ?

— Précisément.

— Vous vous intéressez à elle ?

— Elle est si jeune.

— Et puis elle regarde si souvent de ce côté, n'est-ce pas

— Que voulez-vous dire ?

— Bon ! je m'entends... toutefois, il est peut-être utile, en passant, de vous donner un conseil.

Le ton dont ces dernières paroles étaient prononcées frappa particulièrement le jeune homme qui jeta un vif regard sur son interlocuteur.

— De votre part, répondit-il, avec une pointe d'ironie, un conseil sera toujours bien accueilli.

— Vous raillez ! fit Spavento.

— Pas le moins du monde ; mais je désire savoir ce que vous avez à me dire.

— Eh bien, jeune homme, il est bon que vous sachiez que Mlle Irène Guillemot est déjà recherchée par quelqu'un qui ne vous verrait pas avec plaisir marcher sur ses brisées.

— Alors, c'est une menace.

— Un avis seulement.

Le jeune homme releva le front avec une certaine hauteur qui lui seyait à ravir.

— Je vous remercie, monsieur Spavento, répondit-il d'un ton légèrement impertinent ; mais vous me connaissez bien peu si vous avez pu penser que je tiendrais compte de pareils avis.

— Comment?

— J'ai vingt-deux ans, monsieur Spavento ; je manie passablement une épée; je tire suffisamment le pistolet; personne, en outre, autour de moi à qui je tienne ou qui me soit attaché : ni père, ni mère, ni parents, ni amis, rien que je puisse regretter; rien, par conséquent, que je puisse craindre. Dans cette situation, je fais avec loyauté, avec honneur ce que je crois devoir faire, je marche droit dans le chemin que je me suis tracé, et tant pis pour ceux qui voudraient se mettre en travers.

Spavento se mordit les lèvres, et ses doigts nerveux se crispèrent sur le velours de son fauteuil.

— Soit! soit! dit-il, n'en parlons plus, puisque ce sujet paraît vous déplaire; mais laissez-moi ajouter qu'en ce qui touche la famille Guillemot, vous feriez peût-être bien de vous tenir sur une extrême réserve.

Raymond fit un geste d'impatience.

— Pardon, interrompit-il, mais il me semble que vous vous disposiez à me donner une explication qui est restée suspendue à vos lèvres.

— Vous avez raison... Eh bien, l'une des deux loges que vous m'indiquiez appartient au jeune baron de Poll, et la mort de son père explique pourquoi elle n'est pas occupée.

— C'est juste, mais l'autre?

— L'autre... répondit Spavento.

Et il allait continuer, quand la porte de la loge qui attirait leur attention s'ouvrit tout à coup, et livra passage à la plus singulière apparition.

Mais déjà les premières mesures de l'orchestre se faisaient entendre et le rideau venait de se lever.

Un profond silence s'établit dans la salle, et le spectacle commença....

VII

LA NUBIENNE.

Raymond, en toute autre circonstance, n'eût pas perdu une note de l'admirable partition que l'on jouait en ce moment ; mais, à cette heure, toute sa curiosité était pour cette apparition étrange dont ses regards venaient d'être frappés.

Étrange, en effet, plus étrange mille fois que tout ce que l'on pourrait supposer.

Figurez-vous une femme grande, svelte, dont la taille élégante et souple était enveloppée par un long burnous de cachemire blanc, et dont le visage était entièrement caché par un haïk d'étoffe plus légère, semblable à celui que portent les femmes de la Kabylie.

Un filet de satin noir courait autour du burnous et en faisait ressortir la blancheur mate ; et le haïk attaché à son front par un cercle d'or était retenu par deux gros diamants qui jetaient leurs feux étincelants sur les angles obscurs de la loge.

Aucune attraction n'eût pu être comparée à celle qu'exerçait cette sorte de blanc fantôme, dont la silhouette se dressait tout à coup comme une énigme vivante, au milieu de ce monde de l'insouciance et du plaisir.

Raymond se tourna vivement vers Spavento.

— Cette femme ? demanda-t-il d'un ton ardent.... Quelle est cette femme ?

— Ça, je l'ignore, cher monsieur, répondit Spavento.

— Vous ne savez pas qui elle est?

— Je sais que le duc l'appelle la *Nubienne*, et voilà tout!

Et comme Raymond paraissait presque aussi ému qu'intrigué :

— Du reste, ajouta Spavento, de toutes les personnes présentes à cette heure dans cette salle, vous êtes peut-être la seule qui puissiez donner sur ce mystère quelques éclaircissements certains.

— Moi! fit Raymond; et comment? voilà la première fois que je la vois.

Spavento eut un geste de discrétion ironique.

— A Dieu ne plaise, répliqua-t-il, que je me permette de pénétrer vos secrets.... Mais enfin, on a des yeux pour voir, et j'ai vu.

— Quoi?

— A Longvillers.

— Qui?

— Un homme auquel vous avez dit quelques mots à voix basse.

— Bernhardt?

— Bernhardt ou non; interrogez cet homme, et il vous dira ce que c'est que la *Nubienne*.

Raymond haussa les épaules.

— Quelle plaisanterie! dit-il en souriant. Bernhard est un ami de mon intendant, et c'est tout ce que je sais de lui. A Longvillers, je le voyais pour la seconde fois de ma vie!

— *Concedo*, cher monsieur, *concedo;* seulement faites-moi l'amitié de prendre ces jumelles, braquez-les, sans avoir l'air, sur la loge de la *Nubienne*, et dites-moi, je vous prie, ce que vous aurez aperçu dans le fond de cette loge.

Raymond fit ce qu'on lui conseillait; et, il n'eût pas plus tôt braqué sa lorgnette dans la direction indiquée, qu'il laissa échapper un geste de surprise.

— Eh bien? dit Spavento.

— Vous aviez raison! répondit Raymond.

— C'est bien lui ?

— A n'en pas douter.

— En ce cas, il vous sera facile d'être renseigné aussi complétement que votre curiosité pourra le désirer.

— C'est ce que je ne manquerai pas de faire, dès que la représentation sera terminée.

Le premier acte était fort court, et venait de finir. Raymond pria Spavento de le conduire à la loge du duc qu'il tenait à saluer, et tous deux sortirent dans les couloirs, mais ils n'avaient pas fait vingt pas, qu'ils rencontrèrent Palmarès.

Ce dernier venait spontanément inviter Raymond à passer le prochain acte auprès de lui.

— Décidément, vous me comblez ! dit Raymond, ravi de l'offre qui lui était faite.

— Dites-moi merci, si vous le voulez, répondit simplement le duc. Mais serrez-moi la main, c'est tout ce que je vous demande.

Raymond tendit ses deux mains enthousiastes à son interlocuteur.

— Là ! voilà qui est fait, dit le duc en riant ; et maintenant, laissez-moi dire quelques mots, tant à Spavento qu'au docteur Benoît, que j'aperçois là-bas, et dans dix minutes je vous attendrai chez moi.

Raymond salua d'un geste plein de grâce, et alla se perdre dans la foule des promeneurs, pendant que le duc faisait quelques pas avec Spavento.

Ce dernier avait l'habitude de lire sur le front du maître toutes les pensées qui venaient s'y refléter. Il vit tout de suite que le duc était soucieux et préoccupé.

— Per Baccho ! s'écria-t-il, en prenant un air grave, il me semble, monseigneur, que le temps est à l'orage, — que s'est-il donc passé depuis tantôt ?

— Rien encore, répondit le duc ; mais il faut veiller toujours, et plus que jamais nous devons nous montrer attentifs et prêts à tout.

— Est-ce de la *Nubienne* qu'il s'agit, monsieur le duc ?

— Oui, oui, de la *Nubienne;* dès cette nuit même je veux savoir quelle est cette femme.

— Ce ne sera pas facile.

— Tu prendras dix mille francs, vingt mille francs s'il le faut, plus encore si c'est nécessaire, — mais il faut que je pénètre le mystère qu'elle cache sous son voile !

— Soit ! monseigneur ; vous serez obéi, et j'irai vous rendre compte de ma tentative ; mais où vous retrouverai-je?

— Chez Mousseline ; nous y souperons.

Spavento s'éloigna, pour céder la place au docteur qui se tenait à distance, attendant que son tour fût venu.

Le duc lui fit signe d'approcher.

— Deux mots seulement, docteur, dit-il aussitôt ; je viens d'apercevoir tout à l'heure Mlle Irène Guillemot, avec son père... et vraiment, c'est affaire à vous !... la gracieuse enfant a repris ses fraîches couleurs, et les soins que vous lui avez prodigués ont porté leurs fruits.

— Je vous jure ! commença le malheureux Benoît.

— Pourquoi vous en défendre... monsieur, cela ne peut que vous faire honneur.

— Monsieur le duc...

— Seulement, je désire savoir si vous comptez retourner bientôt rue Saint-Maur.

— Demain, monseigneur, dès demain j'y serai.

— Et vous reprendrez le traitement que vous avez dû interrompre pour vous rendre auprès du baron.

— Puisque vous l'ordonnez...

— Moi ! Allons donc, je n'ordonne rien... Je vous laisse libre d'agir comme bon vous semblera, me réservant seulement de vous faire savoir si je suis satisfait ou mécontent !

Et en parlant ainsi, le duc gagna le foyer, pendant que le docteur inclinait son front blême sous ces paroles qui, pour lui, avaient un sens mystérieux et terrible.

Cependant, Raymond s'était, comme nous l'avons dit, mêlé à la foule des promeneurs, et la vue de ce monde au milieu duquel il se trouvait, éveillait en lui des sensations qu'il n'avait pas soupçonnées jusqu'alors.

L'air était imprégné de senteurs enivrantes; à chaque instant, son regard ébloui rencontrait, sans pouvoir les fixer, des regards chargés de langueurs ou de provocations.

Il lui semblait vivre comme en un rêve où tout son être était baigné à la fois d'idéal et de réalité, et instinctivement, malgré lui, il se sentait frissonner jusqu'au plus profond de son cœur.

A un moment même, brisé de fatigue et d'émotion, il alla s'adosser à l'une des colonnes du couloir, et ainsi placé, il regarda passer devant lui ces flots humains, pleins de doux murmures et de parfums pénétrants.

Il y avait quelques minutes à peine qu'il était là, lorsqu'il sentit soudain un souffle glisser contre son oreille.

Il voulut se retourner, mais une main s'appuya sur son épaule.

— Ne bougez pas et écoutez ! dit en même temps une voix à peine perceptible.

— Michel ! fit Raymond.

— Quoi qu'il arrive, continua la voix, en quelque endroit que vous me rencontriez, sur votre vie et sur la mienne, monsieur Raymond, ne dites jamais que vous me connaissez... et gardez-vous de prononcer le nom que je porte, ou celui que vous avez promis d'oublier.

— Cependant.

— On nous épie peut-être ; je n'en puis dire davantage, mais rappelez-vous mes paroles... et tenez votre promesse... adieu !

Quand Raymond se retourna, l'homme s'était éloigné...

Il avait bien envie de se lancer à sa recherche, pour avoir l'explication de ses singulières recommandations, mais déjà les couloirs se vidaient, le second acte allait

commencer, il n'avait que le temps de se rendre auprès du duc.

Un instant après, il entrait dans la loge.

VIII

SIMPLE CONVERSATION.

Le duc l'accueillit de son geste le plus amical, et lui offrit un siége.

— Arrivez donc, mon cher ami, dit-il en même temps, j'ai hâte de vous recevoir et d'apprendre à toute cette société élégante et titrée que je vous connais et que vous êtes des miens.

— Que voulez-vous dire, monsieur le duc? fit Raymond étonné de ce début.

— Comment, ce que je veux dire, repartit Palmarès; vraiment, il est charmant de penser qu'il n'y a que vous ici qui ne vous doutiez pas du succès que vous obtenez.

— Je ne vous comprends pas, sur l'honneur.

— Eh bien, — mon cher Raymond, — laissez-moi vous parler ainsi, — apprenez, puisque vous paraissez l'ignorer, que vous avez produit un réel effet sur tous ces hommes et ces femmes un peu blasés qui nous environnent. Plus de cinquante personnes m'ont demandé qui vous étiez.

— Je cherche vainement à quoi je dois ce bienveillant intérêt.

— Ne cherchez pas, mon ami, car je puis vous le dire. D'abord, vous devez cet intérêt à une chose qui ne se rencontre pas tous les jours. Tout le monde se

connaît ici, et l'on ne vous connaît pas. Puis, vous êtes fort bien de votre personne ; élégant, jeune, distingué, mis avec un goût simple et sûr; vous n'êtes évidemment pas le premier venu, et je gage que plus d'une femme regrette à cette heure que vous ne vous appeliez pas le vicomte ou le marquis Raymond.

— Alors, je suis une sorte d'énigme.

— Précisément, et ce monde qui raffole des énigmes, est tout disposé à adorer les sphinx !

— Vous me ravissez...

Le duc eut un sourire plein d'aménité.

— Ah ! prenez garde, cependant, se hâta-t-il d'ajouter, il ne faudrait pas faire un trop grand fonds sur cet engouement. Nous savons, nous autres, ce qu'il vaut et combien il dure; car chacun de nous l'a provoqué à son tour, et vous pouvez voir ce qu'il en reste aujourd'hui.

— Au moins, est-ce un souvenir exquis auquel on peut se reporter avec plaisir.

— Plaisir amer, mon cher Raymond : et tenez, jugez-en vous-même : Hier encore, cette société n'avait de regards et d'applaudissements que pour les folies de ce pauvre Henri de Poll. Eh bien, à cette heure, que sa loge est vide, dites-moi, qui pense à lui, qui songe à s'apercevoir de son absence?

— Mais c'est odieux.

— C'est logique seulement.

— Et pourquoi a-t-on oublié si vite le baron ?

— Pour deux raisons également respectables : la première, c'est qu'il n'est pas là ; la seconde, c'est qu'il est ruiné ?

— Ruiné ! est-ce possible ?

— Je n'en sais rien, mais on le dit, et cela suffit pour commander la réserve.

— Quel monde, monsieur le duc !

— Bah! vous vous y ferez; le plus prudent en attendant, est de s'entourer, quand on y entre, de cet *æs triplex* dont parle Horace, et de veiller à ce qu'aucune surprise ne puisse l'entamer.

— J'espère, monsieur le duc, que ce que vous dites là ne s'applique qu'aux hommes.

— Cela s'applique surtout aux femmes, mon ami ; en d'autres termes, c'est contre elles surtout qu'il faut être armé.

Raymond eut un geste qui voulait dire qu'il ne croyait pas à tant de perversité, et instinctivement, comme pour protester contre le scepticisme de son interlocuteur, il chercha du regard la loge de M. Guillemot.

Est-ce attraction ; y avait-il quelque fluide magnétique qui, de la loge du duc, allait à celle de l'industriel ; fut-ce tout simplement hasard, toujours est-il que le regard de Raymond rencontra celui d'Irène, et que les deux jeunes gens se prirent à rougir chacun de son côté.

Le duc observait tout, avec une rapidité de perception qui tenait du merveilleux ; le mouvement d'Irène, et celui de Raymond ne lui échappèrent point, et il en demeura presque interdit.

Mais ce ne fut qu'un éclair, et presque aussitôt il reprit son aménité sereine.

— Tiens ! tiens !... fit-il avec enjouement, il me semble, mon cher Raymond, que, pour un nouveau débarqué, vous placez assez bien vos affections.

— Moi ! mes affections..., répéta le jeune homme, dont la rougeur n'était point encore dissipée.

— Bon ! dit le duc, je suis indiscret, peut-être ; mais je ne puis m'empêcher de vous féliciter. De toutes les femmes ici présentes, Mlle Irène est sans contredit la plus charmante et la plus pure.

— Je vous jure...

— Eh ! où est le mal ?... Croyez bien que je n'attache pas plus d'importance que vous-même à ces échanges d'œillades qui ne sont, pour ainsi dire, que la carte de visite d'un cœur à un autre... et d'ailleurs, elle est délicieuse cette enfant ; l'œil clair, la lèvre rose, des épaules divines, et des cheveux à porter une couronne de marquise....

A son tour, Raymond leva un regard ironique vers le duc.

— Voilà donc, dit-il, une femme qui trouve grâce devant vous.

— Elle a dix-sept ans, je crois ! répliqua le duc... et puis.... tenez.... je ne sais pourquoi, mais j'ai toujours pensé que la pauvre enfant n'était pas destinée à vivre.

— Que dites-vous ?

— Il y a un mois environ, elle était si délicate et si pâle ; elle souriait si tristement — quand elle souriait — qu'on ne pouvait se défendre d'une douloureuse impression en la voyant.

— Regardez comme elle est fraîche ce soir; quelle vie dans ces yeux, quel candide bonheur dans ce sourire.

— Vous avez raison, mon ami ; mais moi, qui vois au fond des choses, je me rappelle toujours les paroles du docteur qui lui donne ses soins.

— Que disait-il ?

— Oh ! un mot de médecin : cruel et vrai jusqu'à la barbarie. Il disait.... que celui qui épouserait Irène, aujourd'hui, ferait à coup sûr une bonne affaire.

— Pourquoi cela ?

— Parce qu'avant deux ans, la pauvre enfant ne serait plus de ce monde !

Raymond sentit un frisson glacé courir sur ses épaules, et il devint tout à coup pensif et triste.

C'était la première fois qu'il voyait Irène ; la veille encore, il ne savait pas même qu'elle existât ; cette soirée terminée, peut-être ne devait-il plus la revoir jamais ; et cependant, il lui semblait qu'elle lui avait pris quelque chose de lui-même, que désormais, son image passerait bien souvent dans ses rêves, et une sorte de révolte soulevait son cœur, quand il venait à songer que la pauvre et charmante créature était fatalement destinée à une mort prochaine.

— Comment ? dit tout à coup le duc qui l'observait avec intérêt ; est-ce que vous allez vous laisser attrister

par les paroles que je viens de prononcer? Aviez-vous donc sérieusement formé quelque projet sur cette jeune fille?

— Moi! fit vivement Raymond; si j'avais eu une pareille pensée, j'y renoncerais bien vite, de peur que mon amour ne fût soupçonné de calcul.

— A la bonne heure.

— Seulement, il y a une chose qui me touche plus peut-être que tout cela.

— Qu'est-ce donc?

— Vous me permettez de tout vous dire.

— Je vous y invite même.

— Depuis le jour où j'ai eu l'honneur de vous rencontrer je me suis senti pour vous, monsieur le duc, la sympathie la plus vive; et laissez-moi ajouter l'amitié la plus sincère. Eh bien, vous ne sauriez croire combien je souffre, à quel point je me sens blessé parfois, quand je vous entends traiter avec tant de légèreté et de dédain tout ce que, jusqu'à ce jour, j'ai considéré comme sacré, l'amour, l'amitié, l'honneur, c'est-à-dire les seuls sentiments auxquels je veuille suspendre ma vie.... Est-ce vraiment que vous pensez ainsi que vous parlez, monsieur le duc; ou n'est-ce pas là plutôt une sorte de tenue, un langage de convention auquel vous avez recours, pour vous garantir des surprises dont vous m'entreteniez.

Pendant que le jeune homme parlait, le duc n'avait cessé de l'écouter avec une profonde attention; lorsqu'il eut fini, il arrêta longuement son regard sur ses yeux.

— J'aurais beaucoup de choses à répondre à la question que vous m'adressez, dit-il, et ce n'est ni le lieu, ni le moment d'un pareil entretien. Accordez-moi donc crédit de quelques jours, mon cher Raymond, et je vous promets que, d'ici là, je vous fournirai à ce sujet des explications aussi satisfaisantes que vous pouvez le désirer.

Au surplus, ajouta le duc, vous m'avez donné

votre soirée ; j'espère bien que nous finirons la nuit ensemble.

— Où allez-vous donc me conduire?

— Chez Mousseline....

— Pour quoi faire ?

— Vous savez déjà ce que l'on y fait quand il n'y a personne. Vous apprendrez ce qui s'y passe quand il y a du monde.

Raymond fit un geste d'acquiescement, et il se tourna vers la scène, où l'opéra continuait.

Le troisième acte se passa, du reste, sans aucun incident digne d'être rapporté.

Quand la représentation fut terminée, chaque loge se vida, les couloirs et les escaliers se remplirent, et la foule s'écoula lentement par les issues.

Raymond sortit avec le duc.

Dans la mêlée, il aperçut Irène au bras de son père, et cette fois encore leurs regards se confondirent en de vives effluves ; mais un autre objet vint à passer, qui détourna impérieusement l'attention de Raymond et celle du duc.

C'était la *Nubienne !*

Elle était suivie à peu de distance par Bernhardt, son intendant.

Et, à quelques pas derrière, marchait Spavento.

En passant près du duc, Spavento fit un signe.

Et ce signe voulait dire :

« Vos ordres seront exécutés. Cette nuit, vous saurez quelle est cette femme. »

IX

SPAVENTO-BERNHARDT.

Voici, en effet, ce qui s'était passé entre l'intendant de la Nubienne et Spavento, pendant le second entr'-acte.

Tandis que le duc et Raymond s'oubliaient dans le charme de la conversation qu'ils avaient entamée, Spavento, désireux de satisfaire son maître, était allé rôder autour de la loge de la Nubienne.

A ce moment la jeune femme était seule, Spavento se dit que l'intendant ne devait pas s'être éloigné pour bien longtemps, et que, selon toute vraisemblance, il n'allait pas tarder à revenir.

Il se plaça donc en sentinelle devant la porte de la loge et attendit.

Ce ne fut pas longtemps.

Quelques minutes à peine s'étaient écoulées qu'il vit poindre Bernhardt, tout de noir habillé, l'air grave et compassé, le cou orné d'une belle cravate blanche, bien empesée.

Il prit position de telle sorte qu'il eût fallu lui passer sur le corps pour pénétrer dans la loge.

Bernhardt arrivait sans penser à mal, et il n'aperçut Spavento que lorsqu'il fut sur lui.

Il fit un mouvement et une grimace.

Spavento salua.

— Pardon, monsieur, dit-il sur un ton de politesse exquise, mais n'est-ce pas à M. Bernhardt que j'ai l'honneur de parler ?

L'intendant cligna de l'œil, et l'étonnement le plus naïf se peignit sur ses traits.

— Bernhardt, moi.... sans doute, répondit-il avec un peu d'hésitation ; serais-je assez heureux, monsieur, pour être connu de vous?

— Il y a des hommes qu'il suffit de voir une fois pour ne les oublier jamais.

— Et vous m'avez vu ?

— A Milan.

— Ah ! ah !

— Vous en souvient-il ?

— Attendez donc, oui, je crois, en effet. Vous vous nommez Spavento....

Et un sourire innocent erra sur les lèvres de l'intendant.

Si Spavento avait pu concevoir quelques doutes sur le résultat de sa tentative, en ce moment il dut être rassuré.

— Mais cela ne me dit pas, poursuivit Bernhardt, à quel motif je dois votre démarche.

— Je vais vous le dire, monsieur, répondit Spavento ; j'ai l'honneur d'être attaché à la personne du duc de Palmarès, un grand seigneur aussi prodigue que riche, et le duc désire que j'aie avec vous quelques minutes d'entretien.

— Vraiment ! et à quel propos ?

— Oh ! cela serait fort long peut-être à expliquer, et si vous vouliez bien m'accorder un rendez-vous....

— Quand cela !

— Quand vous voudrez.

— En quel endroit ?

— Celui que vous choisirez vous-même.

L'intendant se prit à réfléchir, et pendant qu'il réfléchissait, Spavento tira un portefeuille de sa poche, qu'il glissa doucement, presque avec timidité, dans la main de son interlocuteur.

Ce dernier reçut le portefeuille, sans paraître blessé

de cette tentative de corruption, et fit un signe de tête qui signifiait : j'entends ce que vous voulez.

Spavento, de son côté, se disait déjà : Voilà un coquin dont j'aurai bon marché.

— Eh bien ? demanda-t-il au bout d'un instant.

— Eh bien, répondit Bernhardt, c'est convenu ; mais il faut y mettre des formes.

— Parbleu !

— Ce soir donc, le spectacle fini, vous suivrez la voiture de ma maîtresse, après avoir eu le soin de donner à votre cocher l'ordre de vous arrêter à cinquante pas de l'hôtel.

— Ce sera fait.

— Une fois là, vous attendrez.

— Bon.

— Puis, un quart d'heure ou une demi-heure après, je ne puis préciser, un homme viendra vous trouver. — Cet homme dira : Spavento, — vous répondrez : Bernhardt ; il vous priera de descendre de voiture, et vous vous éloignerez avec lui.

— C'est parfait.

— Vous avez bien compris ?

— Allons donc ! un enfant comprendrait.

— Alors, à ce soir, monsieur Spavento.

— A ce soir, monsieur Bernhardt.

Et les deux hommes se séparèrent.

Quand l'intendant rentra dans la loge, la Nubienne tourna la tête de son côté et lui commanda de s'approcher.

— C'est avec Spavento que vous causiez là tout à l'heure ? demanda-t-elle alors d'un ton sous lequel vibrait un peu d'émotion.

— Oui, madame, répondit Bernhardt.

— Que vous veut-il ?

— Il veut m'entretenir quelques instants.

— Et vous avez promis ?

— Cette nuit je dois l'introduire dans l'hôtel.

Il y eut un silence.

La Nubienne se consultait peut-être.

— Soit ! dit-elle enfin ; aussi bien, c'était prévu. Recevez-le donc, et faites surtout ce que je vous ai recommandé.

Bernhardt s'inclina sans répondre.

Les choses se passèrent, du reste, ainsi qu'il avait été convenu entre Spavento et l'intendant.

Quand la voiture de la Nubienne s'éloigna des Italiens, un coupé la suivit jusqu'au moment où elle s'arrêta rue du Faubourg-Saint-Honoré, au seuil d'un splendide hôtel.

— Porte, s'il vous plaît ! cria le cocher.

La porte s'ouvrit, la voiture disparut, et Spavento, posté à distance, attendit la suite de l'aventure.

Bernhardt fut tout à fait exact.

Un quart d'heure après, tout au plus, un homme se présenta à la portière du coupé, et dit : *Spavento.*

Spavento répondit : *Bernhardt*, et, sautant aussitôt sur le trottoir, il se mit à marcher sur les pas de son guide.

Celui-ci pénétra dans l'hôtel par une porte de service, longea les remises, gagna le parc qui confinait aux Champs-Élysées, et atteignit enfin un pavillon qui se dérobait au fond, sous d'épais massifs de verdure.

Alors une porte s'ouvrit devant lui, et il pénétra dans un ravissant petit salon qu'éclairait une lampe à la lumière doucement voilée. Dès qu'il parut, l'intendant se souleva du divan sur lequel il était assis, et, lui ayant offert un siége, il l'invita à prendre un cigare.

Spavento ne se fit pas prier.

— Voilà, sans contredit, dit l'intendant en poussant sa fumée vers le plafond, le meilleur instant de la journée. Les maîtres sont couchés, toute la valetaille dort, et l'on n'appartient plus qu'à soi-même ; n'êtes-vous pas de mon avis, monsieur Spavento ?

Spavento finissait d'allumer son londrès.

— Permettez-moi, monsieur Bernhardt, répondit-il, de vous faire observer que vous me semblez moins à

plaindre qu'à envier... Vous devez être fort heureux ici !

— Peuh ! fit l'intendant d'un ton léger.

— Votre maîtresse est jeune...

— C'est-à-dire qu'elle serait vieille dans son pays, et qu'en France elle peut encore passer pour une jeune femme.

— Quel âge a-t-elle donc ?

— Entre trente et trente-cinq ans.

— Et jolie ?

— Oui.

— Généreuse aussi ?

— Autant qu'un intendant peut le désirer.

— C'est à merveille : je m'en doutais — la maison est bonne.

— Je ne dis pas non ; mais c'est égal, voyez-vous, monsieur Spavento, si vous saviez ce qui se passe ici, à certaines heures...

— Je ne demande que cela ; expliquez-vous.

— C'est difficile à dire. — Certes je ne suis pas plus scrupuleux qu'un autre, et cependant...

— Diable !

— Mon Dieu ! je sais bien que j'ai tort de vous raconter ces choses-là ; mais vous avez été si généreux pour moi, et votre duc paraît un si galant homme, qu'en vérité c'est peut-être un devoir que j'accomplis.

— N'en doutez pas, monsieur Bernhardt... et croyez, en outre, que la générosité du duc ne s'arrêtera pas là.

— Vous me rendez confus.

— Donc, il y a un mystère ?

— Oui !

— Une faute..., un crime peut-être !

— Qui sait ! frissonna l'intendant, en prêtant l'oreille, comme s'il eût craint d'être surpris.

Et se rapprochant de son interlocuteur :

— Tenez ! ajouta-t-il, en étendant le bras vers un des angles de la chambre ; vous voyez cette porte, n'est-ce pas ?

— Sans doute.

— Eh bien, là, dans cette chambre... il y a une chose que je n'ai jamais pu voir sans me sentir glacé d'horreur.

— Qu'est-ce donc? demanda Spavento qui, malgré lui, se sentait gagner par le côté saisissant de la situation.

L'intendant mit un doigt sur ses lèvres.

— Chut!... fit-il mystérieusement, de ces choses-là il faut parler à voix basse; tout à l'heure, quand nous serons bien certains que la princesse n'a plus besoin de moi, et qu'elle ne peut venir nous surprendre, je vous introduirai dans la chambre.

— Et qu'y verrai-je?

— Le GUILLOTINÉ!...

Spavento se souleva effaré.

Mais à ce moment même, et par une coïncidence bizarre, trois coups retentirent contre la porte que Bernhardt venait de désigner.

Les deux hommes échangèrent un regard terrifié.

— Avez-vous entendu? fit Spavento d'une voix qui n'était pas trop rassurée.

— Parfaitement, répondit Bernhardt.

— Qui cela peut-il être?..

— Ne bougeons plus... faites silence... et bientôt nous saurons à quoi nous en tenir.

X

LE GUILLOTINÉ.

Cinq minutes se passèrent sans autre incident...

Puis, on entendit un bruit de pas sur le sable du parc.

Alors les deux hommes, qui s'étaient levés, virent une forme blanche s'éloigner sous les allées vaguement éclairées par la lune, et bientôt tout retomba dans le calme et le silence.

— Qui cela peut-il être? répéta Spavento au bout d'un instant.

— C'est la princsese, répondit Bernhardt.

— Que vient-elle faire ici?

— Je vous raconterai cela.

— Alors, nous allons entrer dans cette chambre?

— Tout à l'heure.

— Pourquoi pas tout de suite?

— Parce que la princesse pourrait revenir, et qu'il vaut mieux attendre, de crainte d'être surpris.

En parlant de la sorte, l'intendant avait allumé un nouveau cigare, et Spavento venait d'imiter son exemple.

Bien que les dernières confidences de Bernhardt eussent jeté un froid dans la conversation, cependant la curiosité de Spavento était violemment excitée, et c'est autant pour lui que pour le duc qu'il désirait connaître le mot de ce singulier mystère.

— Savez-vous, cher monsieur Bernhardt, reprit-il peu après, que ce qui m'arrive ce soir ferait le sujet du roman le plus original que l'on ait écrit depuis longtemps?

L'intendant sourit d'un air docte.

— A qui le dites-vous? fit-il avec un geste important; le plus clair de mes bénéfices, après huit années passées au service de la princesse, sera de pouvoir livrer à l'impression un des livres les plus dramatiques des temps modernes.

Spavento ne put retenir un rire sardonique.

— Dieu me pardonne! s'écria-t-il, en se renversant sur son fauteuil; seriez-vous homme de lettres, par hasard?...

— Pas encore, mais je le deviendrai.

— Et vous faites un livre?

— J'y travaille.

— Et vous raconterez dans ce livre l'histoire de la princesse.

— Précisément.

Spavento avait bonne envie d'éclater; mais en voyant le sérieux avec lequel son interlocuteur répondait à toutes ses questions, il n'eut garde de le prendre sur le ton de la raillerie.

— Encore un détail... poursuivit-il avec complaisance; quel titre comptez-vous donner à votre ouvrage?

— Un titre à sensation.

— J'entends bien, mais encore...

— Cela s'appellera la LANTERNE ROUGE.

Spavento eut un regard stupéfait.

— Voyons! voyons! dit-il; voilà que je ne comprends plus, et je me demande quel rapport un titre pareil peut avoir...

— Avec l'histoire de la princesse?

— C'est cela même.

L'intendant sourit avec bonhomie.

— Je vais vous l'expliquer, répondit-il. Avant d'entrer au service de la princesse j'avais un emploi que j'occupais depuis longues années.

— Il faut bien vivre...

— Parbleu! — et c'est par reconnaissance pour le métier qui m'a nourri si longtemps, et m'a fait ce que je suis... que...

Spavento fronça le sourcil, et se mit à examiner l'intendant avec attention.

— Ah ça, reprit-il bientôt, quel métier faisiez-vous donc avant d'entrer au service de la princesse?

— Ne vous l'ai-je pas dit?

— Assurément non.

— Eh bien, j'étais employé rue de Jérusalem.

— Vous dites! fit Spavento, en cessant tout à coup de fumer.

— Agent de la police de sûreté, quoi! tous les métiers sont dans la nature; et j'ai la conviction d'avoir rendu quelques services pendant l'année que j'ai exercé.

Spavento ne répondit pas ! seulement son œil s'était fait ardent, et il s'attachait avec une volonté sombre sur le visage de Bernhardt.

Mais ce visage n'avait de remarquable que sa placidité même, et Spavento ne put s'empêcher de penser que le pauvre homme n'avait peut-être donné dans sa vie qu'une preuve d'intelligence, et c'était le jour où il avait quitté la carrière d'agent de police.

Il ne poussa pas, du reste, ses observations plus avant, car au même instant, on vint prier Bernhardt de se rendre auprès de sa maîtresse.

Bernhardt se tourna vers Spavento.

— Vous le voyez, dit-il ; on ne peut pas causer une demi-heure sans être dérangé.

— Que vous veut-on ?

— Le sais-je ?... Quelques lettres à écrire, des mémoires à rédiger ; cette femme est infatigable.

— Faut-il vous attendre ?

— Sans doute.

— Et si vous ne reveniez pas.

— Prenez cette clef. Si je n'étais pas de retour dans une heure, descendez dans le parc, par l'allée de gauche, et gagnez la porte qui donne sur l'avenue des Champs-Elysées.

— Mais je vous reverrai ?

— Je serai après-demain soir aux Italiens.

— A bientôt donc, en tout cas.

— A bientôt.

Et l'intendant s'éloigna.

Quand il eut disparu, Spavento essaya de se replonger dans son fauteuil et de continuer à fumer.

Mais au bout de cinq minutes, il se levait avec agitation, et se mettait à parcourir le petit salon à grands pas.

Tout ce que lui avait dit l'intendant lui revenait à l'esprit, et mille suppositions inquiétantes se dégageaient des paroles et de l'attitude de son hôte.

Pourquoi ce Bernhardt avait-il été agent de police ?

Quelle était cette histoire de *guillotiné*, au moins invraisemblable, qu'il venait de lui raconter? Que fallait-il enfin chercher au fond de ces mystères?

Bientôt le regard de Spavento se dirigea du côté de la porte qui donnait accès dans la chambre du mort, et ne put plus s'en détacher.

C'est là qu'était le mot de l'énigme, et un irritant désir d'y pénétrer s'empara de lui.

Instinctivement il marcha vers cette porte, et sa main chercha à l'ouvrir.

Chose singulière, la clef était dans la serrure.

Spavento eut une hésitation suprême, et comme un frisson de terreur.

Il était brave cependant... mais les circonstances au milieu desquelles il agissait, n'étaient pas ordinaires, et de plus hardis eussent tremblé peut-être.

Enfin, il fit un effort sur lui-même, et tourna la clef.

La porte s'ouvrit.

Et d'abord, dans le premier moment il ne vit rien.

Une lampe suspendue au plafond ne jetait dans la chambre qu'une lumière douteuse et en quelque sorte sépulcrale.

Mais peu à peu son regard se familiarisa avec l'obscurité que rayait cette faible clarté, et il put distinguer quelques objets.

La chambre était tendue de velours noir dans toute sa hauteur ; à droite et à gauche il y avait un prie-dieu ; au fond, un grand crucifix d'ivoire se détachait d'un cadre d'ébène.

Puis, au milieu, un cercueil au couvercle de verre, à travers lequel on pouvait voir à l'intérieur!...

Quelque empire que Spavento exerçât sur lui-même, il était, en ce moment, fortement impressionné, et pendant quelques secondes il resta indécis et troublé, n'osant avancer ni reculer.

La curiosité cependant fut plus forte que toutes ses appréhensions. — Il fit deux pas encore, se pencha avide sur le cercueil... et regarda!

L'effet ne se fit pas attendre; et presque aussitôt, il se releva avec un cri.

Le cadavre était là !...

Mais non un cadavre ordinaire, et comme nous les présentent les procédés usuels d'embaumement ; à celui-ci, la tête manquait, et les bras aussi bien que les jambes paraissaient avoir été rapportées, après avoir été violemment détachées.

Spavento sentit ses cheveux se dresser d'horreur sur son crâne, pendant qu'une sueur glacée inondait ses tempes.

— Qu'est-ce que cela signifie ? balbutia-t-il d'une voix qui s'étranglait dans sa gorge.

Et désormais poussé par un intérêt supérieur, il se pencha de nouveau sur le cercueil, et se remit à examiner avec plus d'attention encore l'étrange cadavre qu'il avait sous les yeux.

Il ne s'était pas trompé.

Ce qu'il avait vu, il l'avait bien vu.

Toutes les particularités qu'il avait observées existaient bien. Il n'était plus possible de douter.

La réalité saisissante, terrible, se dressait devant lui, et son esprit surexcité cherchait l'explication de cette sinistre exhibition.

Tout à coup, il fit un soubresaut effaré, se cramponna aux rebords de la bière pour ne pas tomber, et proféra une imprécation rauque et inarticulée.

— Là ! là... murmura-t-il ; cette tache noire... au-dessus du sein gauche. Vais-je devenir fou ! C'est impossible... Où suis-je donc ici ? Quel démon m'a poussé dans cette demeure maudite ?

Il pressa son front de ses deux mains violentes, comme pour y fixer la raison près de s'échapper, et bondit hors de la chambre.

Il n'y avait personne, — la bougie s'était éteinte, — Bernhardt n'était pas revenu.

Au dedans, l'obscurité la plus complète, au dehors, le silence le plus profond.

Il fit quelques pas pour gagner la porte et se prit à frissonner en entendant le parquet craquer sous ses pieds.

Alors, une terreur sans nom s'empara de lui ; il tourna de tous côtés ses regards terrifiés, sentit sa gorge se serrer à l'étouffer, et oppressé, haletant, la tête en feu, il bondit dans le parc et courut sans savoir précisément où il allait.

XI

LE COUSIN D'IRÈNE.

Mlle Mousseline habitait, rue du Cirque, un charmant petit hôtel que lui avait fait meubler Henri de Poll, et dans lequel elle donnait, le jeudi, des soirées un peu excentriques qui avaient le privilége d'attirer toute la jeunesse titrée ou simplement dorée de Paris.

Mousseline était une bonne fille, qui ne manquait ni d'esprit, ni de cœur. Elle avait été fort mal élevée, bien qu'elle appartînt à une famille honorable.

Son père avait autrefois occupé une position importante dans la finance ; puis, il avait fait de mauvaises affaires, et obligé de passer à l'étranger, il avait laissé sa femme et sa fille dans le dénûment le plus complet. Sa femme en était morte. Quant à sa fille, que vouliez-vous qu'elle devînt ?

Mousseline, restée seule au monde à l'âge de huit à dix ans, avait d'abord cherché à vivre du travail de ses mains ; mais les fréquentations de l'atelier ne tardèrent pas à la perdre ; elle était fort jolie, le travail lui répugnait ; un soir elle oublia de rentrer dans sa petite mansarde et alla s'installer dans le quartier Bréda.

A partir de ce soir-là, elle devint mademoiselle Mousseline.

Certes, la jolie enfant ne pouvait guère espérer finir autrement que ses compagnes de plaisir.

Au bout de ce chemin de fleurs, qu'elles prennent toutes au printemps de leur vie, il y a un coude redoutable par lequel il faut fatalement passer.

Tant qu'on ne l'a pas atteint, tout semble sourire. Les buissons de la route sont en fleurs, l'air est parfumé, les oiseaux et les amoureux chantent à droite et à gauche le doux hymne de l'amour et de la volupté.

On rêve de bonheurs sans fin, d'ivresses éternelles, et l'on arrive ainsi, sans s'en douter, au tournant fatal...

La veille encore on ne voyait rien de ce qui est derrière. Le lendemain la perspective se déroule désolée, poignante, horrible !

Derrière cet angle fait d'ombre, il y a la décrépitude, l'abandon, la misère, la vieillesse !

Mousseline n'en était pas là ; il est probable même qu'elle ne songeait pas que sa vie pût jamais s'assombrir à ce point.

Du reste, elle avait eu du bonheur ; et puis, nous le répétons, elle était bonne fille.

Une fois même, disait-on, elle avait aimé sincèrement.

Il y avait longtemps de cela ; elle ne se le rappelait peut-être plus.

Après tout, peu importait !

Ceux qui la fréquentaient n'avaient que faire de son passé. Ce qu'ils lui demandaient, c'était son présent, et elle l'accordait avec le plus complet abandon.

Donc ce soir, il y avait réunion chez Mousseline.

Dès neuf heures, les lustres étaient allumés ; des tables de jeu avaient été dressées un peu partout, et dans le salon, un pauvre diable d'artiste attendait, assis derrière le piano, qu'on voulût bien l'inviter à donner le signal de la valse ou de la polka.

A vrai dire, on dansait peu chez la jeune femme. Mais, en revanche, on y jouait beaucoup.

Vers dix heures quelques femmes commencèrent à arriver. Mousseline alla à leur rencontre, et leur fit, avec une grâce charmante, les honneurs de sa maison. — Le bruit ayant couru que le baron de Poll était ruiné, elle avait tenu, comme elle disait elle-même, à faire prendre l'air à tous ses bijoux.

Elle était resplendissante.

— Attends-tu beaucoup de monde, ce soir? demanda l'une des jeunes femmes qui venaient d'entrer.

— Ce sera plein, ma chère, répondit Mousseline, et on va tailler un *bac!*... Je ne te dis que çà. Ricordi, Colonna, Spavento, Medina, Perrotte, Canerbe, Lussan, tous nos habitués enfin!

— Et le duc!

— Le duc aussi.

— Et Hector?

— Oh! lui, il n'en manque pas une; ça l'amuse, celui-là, de perdre son argent.

— En ce cas, il n'a pas le temps de s'ennuyer ici... car je n'ai jamais vu une déveine de cette force.

Quelques hommes arrivèrent, qui allèrent serrer la main de Mousseline.

Puis, la circulation s'établit; et bientôt, ce fut une véritable cohue dans les salons et les boudoirs.

Jusque-là, le jeu s'était localisé autour de trois ou quatre tables où quelques rares louis amusaient piteusement le tapis.

Mais à ce moment, parurent successivement les hôtes que Mousseline avait annoncés, et l'heure sérieuse du baccarat ne tarda pas à sonner.

Toutefois, bien que Ricordi, le cavalier servant de Mme Briolaye, eût pris place à une table, il y avait encore peu de partners; la glace était rompue seulement, et l'on pelotait en attendant partie.

Tout à coup, un grand cri s'éleva dans les premières pièces, et l'on vit peu après apparaître dans le salon un

grand jeune homme élégant et presque débraillé qu'accompagnait un véritable cortége de femmes.

C'était Hector.

Hector Beaulieu — un gandin — un cocodès si vous aimez mieux, à peine âgé de vingt-cinq ans, et qui depuis deux années au plus prodiguait ses jours et ses nuits à cette vie de plaisirs, de jeu, de fantaisies de toutes sortes.

Hector Beaulieu avait, en ces deux années, dissipé la fortune qu'il tenait de son père — deux cent mille francs environ.

Il avait fait courir, il avait voyagé, il avait joué; si bien qu'un beau jour, il se trouva complétement ruiné!

Comme c'était, après tout, un garçon de cœur, il pensa un moment à se tuer.

Et il eût accompli son projet s'il ne se fût produit un incident qui l'en avait brusquement détourné.

Quel était cet incident? — nous le saurons dans un instant.

Ce qu'il y a de certain, c'est qu'au lendemain de sa ruine, et après avoir un moment médité sur le parti qu'il lui restait à prendre, il se replongea de nouveau dans la vie dissipée et folle qu'il menait, et jeta, avec plus de prodigalité encore que par le passé, l'or et les billets de banque dans les tripots dont il était l'hôte habituel.

A peine fut-il entré chez Mousseline, que les choses changèrent de face, et que l'animation la plus grande se répandit de toutes parts.

Hector était un véritable gamin de Paris; vif, ardent, moqueur, léger, repoussant avec horreur les perspectives ennuyeuses de la vie, et ne songeant à donner à la sienne que les occupations qui pouvaient la distraire.

Dès qu'il eût pénétré dans le salon, il prit place à la table de jeu et se trouva en face de Colonna.

Les deux hommes se saluèrent.

— Nous allons donc recommencer! fit Hector, avec un accent de belle humeur.

— Tant que vous voudrez, répondit Colonna.

— Au train dont je vais, je devrais pourtant être assez sage pour m'arrêter.

— Si vous le désirez, nous en resterons là.

— Allons donc ! vous m'avez gagné dix mille francs avant-hier soir ; il est trop juste que vous me donniez ma revanche.

— Combien jouons-nous ?

— Voici un billet de mille.

Colonna tailla les cartes. Hector les retailla après lui, — son partner les reprit de nouveau ; puis, enfin, la partie commença.

Les premiers coups furent favorables à Hector, et, en moins de dix minutes, l'or s'entassa sous sa main, sans qu'il y fît grande attention. Mais la chance ne tarda pas à tourner, et en aussi peu de temps, tout ce qu'il avait gagné et tout ce qu'il avait sur lui passa entre les mains de son partner.

Au nombre des gens qui suivaient la partie avec un vif intérêt se trouvaient le duc et Raymond, qui venaient d'entrer sans que personne les vît.

Raymond surtout prenait un réel plaisir à ce tableau. La figure ouverte et avenante d'Hector lui avait plu dès le premier abord, et il éprouva une vive contrariété quand il le vit se lever de table absolument décavé.

— Quel est donc ce jeune homme ? demanda-t-il au duc de Palmarès.

— On l'appelle Hector Beaulieu, répondit ce dernier.

— Il est riche ?

— Il est complétement ruiné.

— Mais il joue gros jeu, cependant.

— Certes... et vous voyez qu'il joue comptant.

— Il a donc d'autres ressources ?

— Il n'en a aucune.

— Alors, expliquez-moi où il peut trouver l'argent il répand ici à pleines mains.

duc réfléchit un moment avant de répondre à cette

question ; puis, entraîné peut-être malgré lui à cette confidence, il emmena Raymond dans l'embrasure d'une fenêtre.

— La prodigalité d'Hector, dit-il alors, a son explication naturelle et facile, et je vais vous la donner telle que je crois l'avoir devinée. Seulement, vous me promettez de n'en rien dire à personne.

— Je vous le jure.

— Eh bien... Vous vous rappelez, n'est-ce pas, ce que je vous ai dit tantôt de Mlle Irène Guillemot ?

— Sans doute.

— La pauvre enfant est, dit-on, condamnée par son médecin, et c'est à peine si elle a deux années à vivre.

— Après.

— Dans cette hypothèse, la fortune du père Guillemot, qui est considérable, reviendra naturellement à ses héritiers.

— M. Hector est donc un parent d'Irène ?

— Son cousin ! — la sœur de M. Guillemot ayant épousé M. Beaulieu, et étant morte en lui donnant le fils que vous voyez !

La parole s'arrêta glacée sur les lèvres de Raymond.

XII

UNE PARTIE D'ÉCARTÉ.

— Ainsi, reprit-il au bout d'un instant, et en désignant Hector, ce jeune homme spécule odieusement sur la santé de sa cousine ! — Et moi, qui me sentais déjà disposé à m'intéresser à lui.

— Oh ! que cela ne vous gêne pas ! répliqua le duc ;

le jeune homme n'est pour rien dans ce calcul ; et c'est un autre qui y a pensé pour lui.

— Qui cela?

— Celui qui lui prête de l'argent.

— Quel est-il?

— Medina!

— Le banquier! ah! celui-là, au moins, est un fier coquin.

Le duc haussa les épaules.

— Mon Dieu? répondit-il, il y a des nuances; je ne me sens pas d'humeur, je l'avoue, à défendre Luis de Médina sur le compte duquel je suis tout près de penser comme vous; mais dans l'affaire qui nous occupe, cet homme joue gros jeu, et je ne suis pas certain qu'il gagnera la partie.

— Comment cela?

— Dame! il a deux chances contre lui.

— Lesquelles?

— D'abord, la jeune fille elle-même qui peut revenir à la santé, et déjouer tous ses calculs — puis le hasard, l'amour, qui peuvent lui donner un mari... et un enfant!

— C'est juste! répondit Raymond, qui devint pensif.

Il y eut un moment de silence.

— Allons! allons! reprit bientôt le duc de Palmarès; en voilà assez sur ce sujet — nous sommes ici pour passer plus agréablement notre temps. Dites-moi ce que vous voulez faire. Voulez-vous jouer; préférez-vous causer avec ces dames?... Je suis votre hôte, et je vous dois de me soumettre cette nuit à toutes vos fantaisies.

Raymond fit un geste énergique, comme s'il eût voulu chasser une pensée importune. Et il leva les yeux vers le duc.

— Savez-vous, dit-il, que depuis un quart d'heure, il m'est venu une furieuse envie.

— De quoi s'agit-il?

— La malechance de M. Beaulieu m'a irrité, et je brûle de donner une leçon à ce M. Colonna dont la figure ne me revient pas.

— Oh! oh! fit Palmarès, en souriant, une leçon à Colonna peut vous coûter cher, de quelque nature qu'elle soit.

— Qu'entendez-vous par là, monsieur le duc?

— J'entends que maître Colonna est un des plus fins joueurs, et une des meilleures lames qui soient à Paris.

— Bon! j'ai de quoi lui répondre, repartit Raymond; et s'il se fâche quand je l'aurai gagné, je pourrai faire une tout autre partie avec lui.

— Songez que c'est un personnage qui descend du Colonna des Républiques italiennes.

— Dites plutôt qu'il en dégringole, répliqua encore Raymond.

Et quittant Palmarès sur ce mot, il marcha d'un pas résolu vers la table, où précisément, le nouveau partner de Colonna levait le siége, après avoir été complétement mis à sec.

— Vous êtes en veine, monsieur, dit Raymond, en prenant la place vacante, et en saluant le Colonna.

Ce dernier s'inclina.

— Désirez-vous faire une partie? demanda-t-il, en examinant attentivement son adversaire.

— Je n'ai pas d'autre désir..., répondit Raymond.

— Au baccarat?

— A l'écarté, si vous le voulez bien.

— A l'écarté, soit!

Colonna se tourna vers Ricordi qui se tenait derrière lui.

— Ricordi! dit-il, rendez-moi donc le service de demander à Mousseline un double jeu d'écarté.

Au moment où Ricordi s'éloignait, le duc l'arrêta par le bras, et se penchant vivement à son oreille :

— Sur ta vie! tu m'entends, dit-il à voix basse, sur ta vie point de cartes biseautées, cette fois...

— Mais... voulut répliquer l'homme aux diamants.

— Tais-toi! et fais ce que j'ordonne...

Cependant les deux adversaires étaient restés en pré-

sence, et il y avait eu dans la galerie un redoublement de curiosité facile à comprendre.

— Au fait ! dit tout à coup Colonna ; en attendant qu'il signor Ricordi nous apporte les cartes, nous pourrions toujours faire notre jeu.

— C'est juste ! approuva Raymond qui tira aussitôt son portefeuille.

— Combien jouez-vous ?

— Ce que vous voudrez.

— Est-ce trop de cinquante louis?

Raymond eut un geste dédaigneux.

— Fi donc ! s'écria-t-il, mille francs !... mais à ce compte-là, on peut perdre toute une nuit sans se décaver... cela n'en vaut vraiment pas la peine... Moi, monsieur, je ne joue jamais que trois parties — sur la première, j'engage dix mille francs ; sur la seconde vingt mille ; enfin sur la dernière, quarante mille. — De cette façon, au moins, que l'on gagne ou que l'on perde, on se retire de table sans s'être trop fatigué, et avec la satisfaction de n'avoir ruiné ni soi-même ni son partner.

— Mais on peut perdre soixante-dix mille francs à ce jeu-là ! objecta Colonna un peu interdit.

— Comme on peut les gagner, monsieur, répliqua Raymond. Et tenez, ajouta-t-il, voici M. Ricordi, qui a la bonté de nous offrir des cartes, soyez assez bon pour me dire si vous acceptez mon offre.

— Ma foi, dit Colonna, c'est la première partie de ce genre que j'engage. Mais pour la singularité du fait....

Raymond étala sur la table dix billets de mille francs, et son partner en fit autant de son côté.

La galerie n'avait jamais vu chose pareille. On ne jouait pas d'habitude si gros jeu chez Mousseline, et l'énormité de la somme qui allait passer sur cette table attira en un clin d'œil tous les invités autour des deux joueurs.

Il faut tout dire cependant : ce qui éveillait cette émotion et cette curiosité, c'était bien moins la scène atten-

due, que celui qui l'avait provoquée ; tous les regards s'arrêtaient surpris sur ce jeune homme au visage sympathique et doux, qui sous l'apparence d'un enfant cachait tant de décision et de fermeté, et les femmes qui voyaient avec quelle prodigalité insouciante il allait sur une carte jouer une fortune n'avaient pas assez d'admiration et d'entraînement pour lui.

Tout à coup, un profond silence s'établit, tous les yeux devinrent ardents et fixes, et chaque poitrine retint son souffle.

La partie était commencée, et Colonna venait de retourner un roi.

Raymond y fit à peine attention ; seulement, après avoir examiné ses cartes d'un regard rapide, il les abattit l'une après l'autre et annonça *la vole*.

Cela lui faisait deux points.

Alors il se mit en devoir de servir son adversaire ; et comme lui, il tourna le roi.

La lèvre de Colonna eut une crispation nerveuse.

— Je demande des cartes ! dit-il d'une voix sèche.

Raymond répondit par un geste négatif.

Et cette fois encore, il marqua deux points, ce qui lui fit partie gagnée.

— Continuons-nous ? demanda Raymond, après avoir réuni les billets de son partner aux siens.

Pour toute réponse, Colonna tira de sa poche vingt mille francs qu'il déposa sur la table.

Et la partie recommença !

Dire ce qui se passait dans les groupes attentifs serait impossible. La curiosité était bien près d'atteindre son paroxysme ; pas un mot, pas un souffle ne troublait le silence ; on suivait chaque mouvement des deux adversaires, on cherchait à lire d'avance sur leur visage les impressions que la vue de leur jeu pouvait exciter en eux, et l'on attendait, anxieux, le corps tendu, le résultat de cette lutte dramatique.

Enfin, un cri partit qui fit frissonner tous les assistants.

Raymond venait de gagner pour la seconde fois, et sans manifester plus d'émotion, il ramassait froidement les vingt billets de mille francs de Colonna.

Ce dernier était blême. Une petite bulle d'écume brillait au coin de ses lèvres pincées.

— Continuons nous? répéta Raymond en battant les cartes?

— Non! non! assez, intervint Mousseline qui avàit pitié du descendant des Républiques italiennes.

Colonna eut un geste superbe et jeta quarante mille francs sur le tapis.

Il n'avait pas prononcé une parole. Sa gorge était serrée, ses yeux roulaient dans leur orbite, ses joues tournaient au vert.

Pour la troisième fois, la partie recommença.

Et, dans les premiers moments, la chance parut tourner.

Colonna marqua quatre points, sans que son adversaire en eût pris un seul.

— Avouez, dit alors Raymond, avec le doux et fin sourire qui lui était famillier, avouez que cette partie est vraiment intéressante.

— Sans doute! sans doute! répondit machinalement Colonna; voulez-vous me donner des cartes?...

— Impossible.

— Vous avez beau jeu, à ce qu'il paraît?

— J'ai le roi, et le point.

— Voyons cela.

Raymond montra son jeu.

La fortune lui revenait.

Quand il releva les cartes que son partner venait de lui donner, il ne put s'empêcher de faire un mouvement.

— Qu'y a-t-il? demanda vivement Colonna, qui l'observait.

— Il y a, répondit Raymond, que j'ai encore gagné.

— Vous croyez?

— J'en suis sûr.

— C'est ce qu'il faut voir.

— Voyez donc, monsieur, et jugez vous-même !

Colonna demeura anéanti, il avait perdu, et Raymond reprenait un à un les quatre-vingts billets qu'il venait de gagner.

Comme il allait les placer dans son portefeuille, il sentit une main se poser sur son épaule.

Il se retourna et aperçut Hector Beaulieu.

XIII

CE QUE C'ÉTAIT QUE LA NUBIENNE.

— Ma foi, monsieur, dit Hector, quoique je n'aie pas l'honneur d'être connu de vous, voulez-vous me permettre de vous serrer la main ?

— Avec plaisir, répondit Raymond, mais puis-je savoir à quoi je dois cette bonne fortune.

— A votre chance donc !

— Comment cela ?

— Eh ! sans doute, vous venez de me venger de mon plus terrible adversaire, il me manquerait quelque chose si je ne vous remerciais pas.

Raymond s'était levé. Il fit quelques pas avec son interlocuteur.

— Il y aurait une manière de me remercier, dit-il, qui me serait encore plus agréable.

— Laquelle ?... fit Hector.

— Avez-vous, ici, quelque chose ou quelqu'un qui vous retienne ?

— Ni l'un, ni l'autre.

— En ce cas, vous êtes libre ?

— Parfaitement.

— Eh bien, si vous le voulez, nous pourrons partir ensemble, à pied, en causant.

— Tiens..., c'est une idée cela.

— Et vous acceptez ?

— Je suis tout à vous.

Les deux jeunes gens se séparèrent, et Raymond se disposait à aller saluer le duc quand un homme fendit tout à coup la foule des invités, et se dirigea précipitamment vers Palmarès, qui causait avec Colonna.

L'homme qui venait d'entrer, était Spavento.

Son visage était pâle, ses cheveux en désordre ; il passa sans remarquer Raymond que la contraction de ses traits frappa, et qui s'arrêta pour le regarder.

Ce que Spavento cherchait, c'était le duc.

Il arriva auprès de lui essoufflé et hors d'haleine.

Le duc fronça le sourcil à sa vue.

— Pardieu ! que vous est-il donc arrivé, monsieur Spavento, demanda-t-il à haute voix ; et d'où vous vient l'air étrange que vous apportez ici ?

— Monseigneur, monseigneur, il faut que je vous parle, dit Spavento, en respirant avec force.

— Eh bien.... je vous écoute.

— Pas ici.

— Pourquoi cela ?

— Tirons de ce côté... mettons-nous à l'écart ; les choses que j'ai à vous dire sont de la plus haute gravité !

Le duc pensa qu'il devait s'être passé quelque chose de sérieux, et, tout en conservant son attitude calme, il fit quelque pas, et s'enfonça dans l'embrasure d'une fenêtre.

— Et maintenant, parle, dit-il ; qu'as-tu à m'apprendre ?

— Je sors de chez la Nubienne, répondit Spavento.

— Tu l'as vue ?

— Non, monseigneur; mais ce que j'ai vu dans l'hôtel est plus effrayant cent fois que tout ce que vous pourriez imaginer.

— Qu'est-ce donc ?

— Un cadavre !

— Hein !

— Un cadavre, SANS TÊTE ; vous entendez, monsieur le duc, sans tête ! et qui porte, au-dessous du sein gauche, cette petite marque noire que vous connaissez.

Un frémissement involontaire agita les lèvres du duc, et son regard s'arrêta avec une sombre expression sur son interlocuteur.

— Tu as mal vu ! répliqua-t-il avec un ricanement ; ce que tu rapportes là est impossible ....

Spavento passa ses doigts crispés dans ses cheveux.

— Impossible ! répondit-il d'un ton ardent ; c'est aussi ce que je me suis dit ; mes sens pouvaient avoir été trompés, je pouvais être le jouet de quelque hallucination ridicule ; je l'ai cru un moment.... mais j'étais seul dans la chambre, j'ai eu le temps d'examiner à mon aise ; et je vous le répète, et sur ma vie, je le jure, c'était bien une marque noire comme les autres, et la marque était bien au-dessous du sein gauche, et pas autre part !

Le duc secoua la tête avec énergie.

— Cette femme ! dit-il avec l'accent de la rage ; quelle est cette femme ?

— Je l'ignore.

— Et ce Bernhardt.

— Impénétrable.

Le duc eut un geste violent.

— C'est bien ! poursuivit-il ; il y a là un mystère inexplicable que je découvrirai à tout prix. — Demain, nous irons tous les deux à l'hôtel de la Nubienne.

— Y songez-vous, monseigneur ? se récria Spavento.

— Demain, je le veux ; ne réplique pas, et songe seulement à obéir.

Spavento se tut.

A ce moment, du reste, Raymond venait de s'approcher pour prendre congé de lui.

Mais au lieu de s'éloigner, après les banalités d'

il se tourna tout à coup vers Spavento, comme si une pensée soudaine avait traversé son esprit.

— Parbleu ! dit-il, je suis bien aise de vous rencontrer, car j'ai un renseignement précieux à vous donner.

— A moi ! fit Spavento.

— Vous avez paru tantôt désireux de pénétrer le secret que semble cacher cette femme que vous appelez la Nubienne.

— En effet, nous nous en sommes entretenus aux Italiens.

— C'est cela même : eh bien ! en passant à mon hôtel, avant de venir chez Mousseline, j'ai trouvé mon intendant, qui est l'ami de Bernhardt, et je lui ai demandé les renseignements que vous désiriez obtenir.

— Et il vous les a donnés ?

— Aussi complets que possible..., et je puis vous les redire.

Spavento et le duc échangèrent un regard, et s'apprêtèrent à écouter.

— La Nubienne, poursuivit Raymond, sans paraître s'apercevoir de l'intérêt profond avec lequel ses paroles étaient recueillies ; la Nubienne est la fille d'un puissant chef maronite ; et elle s'est vue obligée d'abandonner son pays, à la suite d'une sédition dans laquelle son père a perdu la vie. Se trouvant seule au monde, ne voulant accepter aucune consolation de quelque nature qu'elle fût, elle a adopté le costume que vous lui voyez, et s'est mise à voyager. Voilà deux années au moins qu'elle mène cette existence.

— Et son père est mort ? insista Spavento.

— Il a été décapité ! — et c'est ici que s'affirme la bizarrerie de la jeune femme ; son père mort, elle n'a jamais pu se résigner à s'en séparer, et après l'avoir fait convenablement embaumer, elle voyage avec le cadavre mutilé, auquel, dans tous les hôtels où elle séjourne, elle réserve une chambre spéciale placée expressément sous la garde de son intendant.

Et maintenant, monsieur Spavento, ajouta Raymond,

vous en savez aussi long que moi sur le compte de la Nubienne, et vous pouvez en faire votre profit.

Puis il salua courtoisement le duc, et gagna la porte, sur le seuil de laquelle il rejoignit Hector Beaulieu.

Le duc resta un moment indécis et troublé.

— Que dis-tu de l'histoire du Maronite ? demanda-t-il aussitôt à Spavento.

Celui-ci remua la tête en signe d'incrédulité.

— Je trouve l'histoire ingénieuse, monseigneur, répondit-il ; mais l'intendant de notre jeune inconnu a oublié une chose importante.

— La marque noire, n'est-ce pas ?

— Précisément.

— J'y pensais comme toi.

— Et j'en conclus, acheva Spavento, qu'il est urgent de surveiller l'hôtel des Champs-Élysées, et qu'il ne faut pas perdre de vue l'hôtel de Bade.

— Aurais-tu des soupçons sur Raymond ?

— Monsieur le duc, j'ai des soupçons sur tout le monde. Demain, la Varlope ira s'installer rue du Faubourg-Saint-Honoré, et son homme stationnera sur le boulevard des Italiens ; nous jouerons de malheur, si nous n'arrivons pas sous peu à un résultat satisfaisant.

Pendant ce rapide colloque, Raymond était sorti en compagnie d'Hector, et, après avoir allumé un cigare, ils avaient pris, par la rue du Faubourg-Saint-Honoré, la direction du boulevard.

Ce fut Raymond qui, le premier, rompit le silence.

— Je vous demande mille pardons, dit-il à Hector, de vous avoir détourné sans motif bien sérieux, mais il ne faut en accuser que la sympathie très-vive que j'ai éprouvée pour vous, en vous rencontrant chez Mousseline.

— Vous êtes tout excusé, monsieur, répondit Hector ; et moi-même je suis très-heureux de vous connaître.

— Vous avez perdu avec tant de bonne grâce, conti-

nua Raymond, qu'en vérité, ce calme, cette sérénité dans l'infortune m'ont paru l'indice d'un bon caractère.

— Et vous ne vous trompez pas. — Le cœur ! c'est encore ce que j'ai de mieux dans la figure : seulement il ne faut pas trop s'y fier, et l'insouciance avec laquelle j'ai perdu mes billets de mille francs surtout de ce que je suis très-endetté.

— Comment cela ?

— Ah ! voilà, — en moins de deux années j'ai dissipé quelque chose comme deux cent mille francs, et quand je me suis vu au bout du fossé, prêt à me lancer la tête la première dans l'abîme, la Providence s'est présentée à moi, sous la forme visible du banquier Médina.

— Ah ! ah ! et que vous a dit cette providence d'une nouvelle essence ?

— Elle m'a tenu à peu près ce langage :

XIV

L'ANNIVERSAIRE.

— Hector, mon ami (c'est la Providence ou le banquier Médina qui parle), Hector, mon ami, tu es ruiné ; tu n'as plus même une pièce du pape dans ton escarcelle, et demain ta ressource suprême, et la seule honorable, sera le suicide...

— Ah ! diable !

— Eh bien, je veux te sauver. Tu as des dettes criardes, je les payerai ; tu as vendu tes chevaux, je les rachèterai pour te les rendre ; tu aimes le jeu et les femmes, je te donnerai de l'argent autant que tu en voudras pour satisfaire ta passion. Vous comprenez si j'étais étonné

d'un tel langage : Et qu'exige-t-on de moi pour toutes ces faveurs? demandai-je.

— Rien, sinon le reçu régulier de toutes les sommes que je te prêterai.— Ma foi! c'était trop beau, j'acceptai la proposition. Et voilà pourquoi je joue, et pourquoi ces dames ont encore pour moi quelque respect!

Raymond était devenu pensif et soucieux.

— Et vous ne vous êtes jamais demandé, dit-il, ce qui poussait Médina à vous gratifier de ses faveurs?

— Je m'en serais bien gardé!

— Il doit y avoir une raison à ces libéralités?

— Probablement.

— Et vous ne l'avez pas cherchée.

— A quoi bon?

Raymond se tut un moment, — il était fort ému, — on eût dit que quelque chose d'anormal se passait en lui.

Enfin, il releva le front et attacha son regard sur son interlocuteur.

— Si ce que m'a dit le duc de Palmarès est vrai, reprit-il, vous êtes allié de M. Guillemot?

— Son propre neveu, répondit Hector.

— Et je crois, toujours d'après le duc, que vous êtes même son seul parent.

— En effet..., où voulez-vous en venir?

— De sorte que si, par impossible, Mlle Irène venait à mourir, c'est vous qui hériteriez de l'énorme fortune des Guillemot.

Hector fit un mouvement.

— Voyons! voyons! dit-il avec une sorte de défiance; il me semble que pour un jeune homme de vingt-deux ans, vous envisagez singulièrement les choses....

— C'est à les regarder ainsi, répondit Raymond, que l'on se fait une juste idée des hommes.

— Ah! ça... Ce n'est pas pour moi que vous dites cela.

— Sur ma vie et sur mon honneur, monsieur, je vous le jure!

— A la bonne heure !

— D'ailleurs, je crois que vous êtes fort mal avec M. Guillemot.

— Le père Guillemot m'a en horreur. Ce qui ne l'empêche pas, cependant, de m'adresser une invitation chaque fois qu'il donne une soirée.

— Et vous n'y allez pas ?

— Jamais ! quoique j'en aie été pourtant bien tenté. Mais cette tentation tenait à une raison particulière.

— Laquelle ?

— C'est que les invitations dont je vous parle, et qui m'ont été expédiées tout l'hiver dernier, portaient mon adresse, écrite de la main même de ma cousine.

— Elle regrette de ne pas vous voir !

— Oh ! je ne confonds pas Irène dans l'indifférence que m'inspire la famille. La pauvre enfant ! nous avons été élevés ensemble ; jusqu'à l'âge de douze ans, nous ne nous sommes pas quittés. Seulement, moi je suis devenu ce que le père Guillemot appelle un mauvais sujet, tandis qu'elle est restée un bon petit ange bien innocent et bien doux.

— Alors vous ne savez rien de ce qui se passe rue Saint-Maur ?

— Est-ce qu'il peut s'y passer quelque chose ?

— Peut-être.

— Quoi donc ?

— Retournez-y.... et vous ne tarderez pas à l'apprendre.

— Voilà que vous m'intriguez. Vous m'en dites trop ou trop peu.

Raymond prit la main de son jeune compagnon dans les siennes, et la serra avec une effusion sincère.

— Vous faire la confidence de ce que je sais, y ajouter ce que je devine, répondit-il, serait vraiment beaucoup trop long, et peut-être dangereux en ce moment. J'espère bien d'ailleurs que nous nous reverrons et, dans quelques jours, il me sera permis d'être plus explicite.

— Vous voilà chez vous, je crois, répliqua Hector.

— Et mon intendant doit m'attendre.

— Songez que je ne vous tiens pas quitte.

— Je compte sur votre mémoire, mais je me fie encore plus à mon cœur.

Les deux jeunes gens se serrèrent la main. Hector continua son chemin jusqu'à la rue Richelieu où il demeurait, et Raymond entra à l'hôtel de Bade.

Ainsi qu'il l'avait dit, son intendant l'attendait, et ce fut lui qui vint lui ouvrir.

— Tu ne t'es pas couché, Michel ! fit Raymond, en remettant son pardessus aux mains de ce dernier.

— Non, monsieur. répondit l'intendant.

— Pourquoi cela ?

— J'avais à vous parler.

— A quel propos ?

L'expression du visage de Michel devint tout à coup sérieuse et triste.

— Hier, répondit-il, je n'ai pu dire que quelques mots à monsieur, dit Michel ; mais je ne voudrais pas laisser passer la nuit sans lui rappeler que c'est demain l'anniversaire !

Raymond se leva à demi, et un sanglot gonfla sa poitrine.

— Le 13 ! tu as raison.... le 13 ! répondit-il d'une voix sombre, et comme avec un frisson ; il faut que nous partions.

— Oui, monsieur.

— Y as-tu songé ?

— Tout est prêt.

— Et nous pourrons quitter Paris...

— A onze heures, par le train express.

— Bien ! bien ! Michel.... tu me réveilleras à neuf heures; et demain, nous serons où m'appelle le plus sacré et le plus douloureux de mes devoirs !

Michel salua et sortit.

Quoique la nuit fût bien avancée, Raymond ne se coucha pas tout de suite.

Et, pendant quelques minutes, il se prit à réfléchir à la nuit qu'il venait de passer, et à ce monde singulier auquel il s'était trouvé mêlé.

Quand par hasard, les silhouettes de Colonna, de Ricordi ou de Spavento, venaient à se profiler devant ses yeux, son visage prenait tout à coup une farouche expression, et son cœur se soulevait dans sa poitrine avec des rugissements de lion emprisonné.

Mais cela ne durait pas longtemps.

Presque aussitôt l'image d'Irène se présentait à sa pensée, et alors tout ce qu'il y avait en lui de jeune, d'ardent, d'enthousiaste se frayait une issue à travers ses autres préoccupations ; et son front reprenait sa sérénité.

Raymond se sentait entraîné, malgré lui, par une pente insensible vers un sentiment nouveau, ignoré jusqu'alors et dans lequel il puisait des jouissances inconnues.

Il n'avait jamais aimé encore, et au trouble de son esprit, à l'espèce d'énervement de tout son être, il comprenait qu'il touchait à une phase imprévue de la vie.

C'est dans ces dispositions qu'il se coucha. Il était bien près de quatre heures du matin. Le jour commençait à poindre.

Toutes les images qu'il avait entrevues dans sa rêverie, flottèrent encore pendant quelque temps autour de son chevet. Puis, ses yeux se fermèrent, et le sommeil s'empara de lui....

Vers neuf heures, Michel vint le réveiller.

Il sauta à bas de son lit, s'habilla à la hâte, et prit à peine quelque nourriture.

Michel se tenait debout, et attendait ses ordres en silence.

— La voiture qui doit nous conduire à la gare est prête ? demanda-t-il en finissant de déjeuner.

— J'ai réfléchi, monsieur, répondit l'intendant ; et je crois qu'il serait imprudent de prendre le train à la gare de Paris.

— Pourquoi cela ?

— On pourrait nous suivre.... soupçonner la direction que nous allons prendre et deviner peut-être le but de notre voyage.

— C'est bien invraisemblable.

— Pas autant que vous le supposez, — depuis une heure il y a, à la porte de l'hôtel, un mendiant estropié que je n'y ai jamais vu, et qui me semble suspect.

— Soit! mais quel est ton projet?

— J'ai fait venir un coupé.... nous aurons l'air de sortir pour aller en courses, et arrivés aux Champs-Élysées, avec quelques louis, nous déterminerons le cocher à nous mener à la première station.

— Comme tu le voudras.

— Alors nous partons !

— Partons.

Quelques minutes plus tard, Raymond et Michel disparaissaient au trot allongé des deux chevaux du coupé.

Ainsi que l'avait dit l'intendant, il y avait à la porte de l'hôtel un mendiant qui, d'une voix lamentable, cherchait à apitoyer les passants sur ses infirmités.

Il était là depuis une heure.

Mais à peine eut-il vu Raymond s'éloigner qu'il tira un petit carnet de sa poche et y écrivit quelques mots au crayon.

— N° 10787, dit-il, ne pas oublier ce renseignement! L'intendant est malin, mais on n'est pas plus bête qu'un autre, et demain, nous saurons où ils sont allés !

XV

LES REPORTERS DU DUC.

Le lendemain, vers deux heures de l'après-midi, le duc de Palmarès, qui venait de déjeuner, se promenait en fumant sous les allées de son parc.

Il faisait une journée délicieuse.

Le soleil dont les jeunes feuilles des arbres tamisaient doucement les rayons, tombait en pluie d'or sur le sable ; les oiseaux chantaient sous les charmilles, c'était partout une sorte de résurrection de toutes choses sous les tièdes haleines du printemps.

Malgré lui, le duc se sentait pénétré par les effluves de la saison nouvelle, les sombres pensées qui souvent agitaient son sommeil, aux heures noires de la nuit, semblaient avoir pris leur vol, comme ces orfraies que le jour épouvante. Et son esprit rasséréné se retrempait au souffle d'avril qui passait dans l'air en le parfumant.

Il avait donné l'ordre d'atteler sa victoria ; le temps invitait à la promenade, et il voulait faire un tour de bois.

Mais au moment où il se disposait à rentrer à l'hôtel, il vit venir à lui Spavento qui s'avançait suivi à peu de distance par un mendiant aux vêtements sordides.

— Monseigneur, dit Spavento, si vous voulez bien le permettre, voici Gérôme qui a une communication importante à vous faire.

Celui que Spavento venait de désigner par le nom de Gérôme, n'était autre que l'homme que nous avons présenté au lecteur comme le mari de la Varlope.

Il fit quelques pas, et se trouva en présence de Palmarès.

— Voyons, dit ce dernier ; tu as à me parler. A quel propos ?

— A propos du jeune homme.

— Raymond ?

— Oui, monseigneur.

— Que sais-tu sur son compte ?

— Voici.... hier, vers onze heures, je m'étais installé à la porte de l'hôtel de Bade, avec l'intention d'y passer ma journée pour voir ce qu'on y faisait, lorsque à l'air affairé de l'intendant, et à certaines dispositions qui me parurent suspectes, je me doutai que l'on se préparait à un voyage.

— Un voyage ! Mais Raymond n'y a fait aucune allusion, dit le duc.

Le mendiant reprit :

— Ce qu'il y a de certain, dit-il, c'est que je ne m'étais pas trompé. A onze heures moins cinq, je vis arriver un coupé à deux chevaux, le jeune homme et son intendant y prirent place, et fouette cocher ! Le coupé eut bien vite disparu par la Chaussée-d'Antin.

— Où allait-il ?

— Je n'en savais rien.... et il m'était difficile de le suivre, sans donner l'éveil, d'autant qu'il allait bon train ; seulement, j'avais retenu le numéro du sapin, et avec ça, il y avait de la ressource.

— Enfin....

— Enfin, ce matin, vers huit heures, j'ai aperçu un coupé qui me sembla bien avoir la tournure de la veille. — Il était couvert de poussière, les chevaux paraissaient éreintés, et le cocher dormait comme un sénateur sur son siége. — Je m'approchai du coucou, et je vis qu'il portait le numéro 10787.

— C'était le tien ?

— Comme vous dites, monsieur le duc, et cette fois, je le pigeai de façon à ce qu'il ne m'échappât plus. — Bref, et pour ne pas fatiguer l'attention de monsei-

gneur, j'ai appris du cocher qu'il avait conduit son chargement à Maisons, et qu'il avait reçu un bon billet de cent francs pour sa course !

— C'est tout,... fit Palmarès.

— Oui, monseigneur.

— Cela suffit. Spavento, donne un louis à cet homme, et qu'il s'en retourne par le chemin qu'il a pris pour venir.

Cependant Gérôme avait reçu le louis promis et il ne faisait pas mine de vouloir s'éloigner.

Le duc fronça le sourcil.

— Qu'y a-t-il encore ? demanda-t-il avec impatience.

— Pardon, monseigneur, répondit Gérôme, c'est que je ne suis pas venu seul.

— Qu'est-ce à dire ?

— C'est-à-dire, que la Varlope et moi, nous nous sommes rencontrés en chemin — on l'avait chargée de surveiller l'hôtel du faubourg Saint-Honoré, et je crois qu'elle a aussi des choses importantes à vous rapporter.

Le duc fit un geste qui voulait dire de laisser approcher la Varlope.

Et celle-ci s'avança, toujours longue, efflanquée, famélique.... mais la démarche grave et digne.

— C'est vous, dit le duc, que Spavento avait envoyée rue du Faubourg-Saint-Honoré....

— Oui, monseigneur.

— Qu'avez-vous vu ?

— Pendant la journée d'hier, rien qui soit intéressant. La princesse est allée au bois à cinq heures ; à sept, elle est rentrée à l'hôtel, et toute la nuit s'est passée sans incident. Seulement, ce matin il y a eu quelque chose.

— Quoi donc ?

— Vous connaissez peut-être l'intendant de la princesse.

— Bernhardt ?

— C'est cela. — Eh bien, ce matin, vers neuf heures,

je l'ai vu sortir de l'hôtel en costume de voyage, et avec un petit sac de cuir en sautoir.

— Il partait !

— C'est ce que je me suis dit, et ça m'a paru louche ; alors je l'ai suivi de loin, sans avoir l'air, et je suis arrivée en même temps que lui, à la gare Saint-Lazare.

— Mais quelle ligne a-t-il prise ?

— Ah ! voilà le chiendent, voyez-vous ; et, à ce moment, j'ai *queuté*.

— Comment ?

— Sans doute. Comme vous, je me disais : tant que je ne saurai pas où il va, c'est comme s'il n'y avait rien de fait, et alors, je me suis mise à marcher dans ses bottes en sollicitant son aumône ; ça alla bien pendant quelques minutes, mais à un moment, il se retourna vers moi brusquement, et me lança un regard dans lequel il y avait peut-être plus de surprise encore que de colère. Puis, avisant un agent de police, qui flânait dans le vestibule, il courut lui dire quelques mots à l'oreille, et, après ça, ce ne fut pas long ; l'agent me prit par le bras, et me reconduisit jusqu'au bas de l'escalier, en me menaçant du dépôt, si je récidivais. Pendant ce temps, mon intendant avait disparu !

Le duc demeura un moment pensif après ce récit, et réfléchit à ce qu'il devait faire.

Ce qu'il venait d'apprendre n'était pas après tout fort grave, et tout au plus, pouvait-on en conclure qu'il y avait dans la vie de Raymond certains secrets dont il n'était point disposé à faire la confidence à tout le monde.

Toutefois, le duc invita la Varlope et son homme à continuer leur mission d'investigation, et il les renvoya largement payés de leur peine.

Pour lui, il n'y avait qu'un mystère digne d'attirer son attention, et ce mystère, était celui que cachait l'hôtel de la Nubienne.

Instinct ou divination, il sentait qu'il y avait là un danger pour lui, — de quelle nature était-il ? que fal-

lait-il faire pour le conjurer? — il se creusait en vain l'esprit, et ne trouvait rien.

Or, comme complément à ce que nous venons de raconter, voici ce qui se passa le même jour, à quelques heures de distance, à l'hôtel de Bade et à l'hôtel de la Nubienne.

Vers deux heures, une voiture de place s'arrêta boulevard des Italiens ; un garçon de l'hôtel vint en ouvrir la portière, et deux voyageurs sautèrent sur le trottoir.

C'étaient Raymond et Michel.

Comme Raymond s'empressait de gagner son appartement, le concierge courut après lui pour lui remettre une lettre que l'on avait apportée pendant son absence.

— Une lettre ! pour moi ! fit Raymond étonné, — et il la décacheta vivement.

Elle était d'Hector Beaulieu.

« J'ai suivi votre conseil, disait Hector ; je suis allé voir Irène, et je ne le regrette pas. Elle m'a accueilli comme autrefois, et cela m'a fait du bien. Bref, le papa Guillemot donne un bal samedi prochain, et j'ai promis de m'y rendre. Seulement, j'ai un service à vous demander. Si je me trouvais transporté seul, tout à coup et sans transition, dans ce monde inconnu, je pourrais y commettre quelque sottise. Quoique plus jeune que moi, vous me paraissez beaucoup plus sage, et je compte que vous voudrez bien m'y accompagner.

« Je serai samedi, à neuf heures, chez papa Guillemot ; faites-moi l'amitié de vous y trouver à neuf heures un quart. Il paraît que, sous ces latitudes ignorées, on se couche de bonne heure ; mais soyez tranquille, si nous nous y amusons, je me charge de faire durer le cotillon jusqu'à six heures du matin.

« Ci-joint une invitation que j'ai demandée à Irène pour vous, et dont elle a daigné écrire l'adresse de sa jolie petite menotte. »

Raymond avait alternativement rougi et pâli en lisant

cette lettre. Mais il se hâta de la faire disparaître dans sa poche, et se dirigea vers son appartement.

Le même soir, à onze heures, la Nubienne venait de rentrer des Italiens, où elle n'avait passé qu'une heure ; à peine fut-elle dans sa chambre, que Bernhardt lui fit demander si elle voulait bien le recevoir.

La Nubienne tressaillit.

— Bernhardt est de retour ! dit-elle d'une voix frémissante, ah ! qu'il vienne.... tout de suite.... je l'attends....

Bernhardt parut aussitôt sur le seuil. Il tenait un splendide bouquet qu'il présenta à la Nubienne.

Celle-ci le reçut d'une main tremblante, et le porta doucement à ses lèvres.

— Ainsi, dit-elle d'une voix émue, il était au rendez-vous ?

— Oui, madame.

— Depuis huit années, il n'a pas manqué un seul anniversaire.

Et elle ajouta en frissonnant, pendant que deux grosses larmes coulaient le long de ses joues :

— Ah ! quel amour pourrait jamais remplacer celui-là ! Bien malheureuses sont celles qui ne l'ont pas connu !

XVI

L'AVEUGLE ET LE MUTILÉ.

Le samedi, à neuf heures du soir, Raymond, fidèle au rendez-vous que lui avait donné Hector, prenait place dans son coupé et se dirigeait vers les hauteurs du faubourg du Temple.

Pour tout dire, il était fort ému, et ce n'est pas sans un certain pincement de cœur qu'il approcha de la rue Saint-Maur.

Il allait voir Irène de près, il allait pouvoir lui parler, sentir sa main dans la sienne, et entourer de son bras, pendant l'espace d'une valse ou d'un quadrille, sa taille souple et jeune.

Comment allait-il être accueilli? comment devait-il l'aborder lui-même? Quelle impression rapporterait-il de cette soirée qu'un hasard favorable accordait à son amour naissant?

Après tout, était-ce bien de l'amour qu'il éprouvait pour la charmante enfant, et n'était-ce pas plutôt un intérêt qui prenait sa source dans tout ce que le duc lui avait dit d'Irène!

Comme il approchait de la demeure de M. Guillemot, il aperçut un rassemblement considérable qui s'était formé à quelques pas de la porte principale, laquelle était éclairée par de nombreux becs de gaz placés là pour la circonstance.

Le coupé s'était arrêté; Raymond passa la tête à la portière, et, dans le milieu du groupe, il remarqua avec un profond étonnement deux acteurs principaux dont l'un était un vieux mendiant à barbe grise, dont l'autre était Hector Beaulieu.

Hector paraissait avoir pris à partie le vieux bohème, qui se défendait avec chaleur.

L'accusation ne devait pas, du reste, être fort grave, car chaque fois qu'Hector prenait la parole, c'était, dans la galerie, une explosion de fous rires, et une gaieté à laquelle le mendiant lui-même ne dédaignait pas de prendre part.

Raymond ne tarda pas à apprendre ce qui s'était passé.

Hector venait, en effet, de l'apercevoir, et après avoir jeté brusquement une pièce de cinq francs dans la main de son interlocuteur en haillons, il courut au coupé et aida Raymond à en descendre.

Il riait encore de son aventure, quand il aborda ce dernier.

— Ma foi ! dit-il en lui serrant la main, vous m'excuserez, cher monsieur, mais, vrai.... on en met dans le journal qui ne valent pas celle-là.

— Que vous est-il donc arrivé ? demanda Raymond.

— Au fait, tout en marchant, je vais vous la raconter... Figurez-vous que tout à l'heure, au moment de pénétrer chez le papa Guillemot, je me suis trouvé nez à nez avec un vénérable mendiant, portant sur la poitrine un large tableau, et qui, la main tendue, sollicitait ma pitié en s'autorisant de son titre de *pauvre aveugle, s'il vous plaît !* Moi, vous savez, je suis badaud, et j'ai l'aumône facile. J'y suis donc allé de ma pièce de dix sous. Mais le tableau avait attiré mon attention, et, tout en déposant mon offrande, j'y jetai un regard, et reculai épouvanté.

— Le tableau était atroce, dit Raymond.

— Ça... je n'en sais rien, mais, ce qui m'avait frappé, c'était le sujet même qui s'y trouvait représenté. Sur le devant, la mer bleue ; sur le rivage, des Français débarqués, qui marchent contre une forteresse mal défendue par des Arabes ; puis, dans un coin, sur le premier plan, un obus qui éclate et va enlever la jambe droite et le bras gauche à un pauvre soldat du 37e de ligne. Vous voyez ça d'ici.

— Mais, quel rapport ?...

— Et au-dessous, cette légende : *Armand Darbie, âgé de cinquante-cinq ans, privé de deux membres essentiels, par suite d'un éclat d'obus reçu au siége d'Alger. — Prie ses vieux compagnons d'armes de lui venir en aide.*

— J'avoue que je ne comprends pas.

— Moi, j'avais flairé la chose ; et, sans autre forme de procès, je mis la main sur l'épaule de mon mendiant. — Ah ! çà, vieux farceur, lui dis-je en même temps, expliquez-moi pourquoi vous vous dites un pauvre aveugle, s'il vous plaît, quand le tableau qui est là vous représente amputé de la jambe et du bras ?

Le noble vieillard tressaillit à ma voix, ouvrit des yeux démesurés et me regarda avec stupéfaction.

— Tonnerre de Brest ! grommela-t-il d'un ton de fureur concentrée ; c'est encore un tour de cette satanée Varlope ; elle se sera trompée de tableau.

— Que voulez-vous dire ?

Le bohème eut un sourire bienveillant.

— Tenez ! dit-il ; je vois que vous êtes un bon zigue, vous ne débinerez pas le truc, et l'on peut tout vous confier.

— Ah ! ah ! il paraît que vous n'êtes pas aveugle ?

— Non, mon bon monsieur.

— Pas plus que mutilé.

— Comme vous dites.

— Mais alors...

— Voilà la chose, je suis saltimbanque de mon état. En été, ça donne assez, et la Varlope et moi nous n'avons pas trop à nous plaindre du métier ; mais c'est l'hiver qui est dur, et quand il vient....

— Vous devenez aveugle ou estropié.

— Vous comprenez.

— A peu près.

— Aveugle.... quand je stationne à la porte des églises ; vieux soldat mutilé, quand j'exerce autour des Invalides ou dans les faubourgs : seulement, aujourd'hui, cette chienne de Varlope s'est trompée, et elle m'a accroché sur la poitrine le tableau du vieux soldat pour celui du pauvre aveugle.

Raymond rit de bon cœur à l'histoire que lui racontait Hector ; ce dernier, d'ailleurs, l'avait dite mieux que nous ne la racontons, avec ce brio, cet entrain qui est le propre du gamin de Paris.

XVII

LE BAL.

Cependant, ils venaient d'atteindre la porte cochèr de la demeure des Guillemot.

— Ici, il faut être grave, dit tout à coup Hector, en achevant de mettre ses gants; et vous allez voir comme nous allons produire notre effet.

— Est-ce que vous devenez fat?... fit Raymond avec un sourire.

— Non.... mais nous trancherons un peu sur leur personnel de danseurs aux mains rouges.

— M. Guillemot est-il prévenu?

— Plus souvent! il m'aurait peut-être refusé, et ça m'aurait gêné. Tandis que, de cette façon, il n'osera pas me faire la mine; et puis, Irène sera là pour me protéger: elle me l'a promis.

Ils montaient l'escalier qui conduit au premier étage. C'était splendide; des lampes de tous côtés, des tapis partout, une double rangée de fleurs exotiques à chaque marche. M. Guillemot avait bien fait les choses.

Il était à peine dix heures, et déjà la musique des quadrilles retentissait, et l'on entendait le bruit des voix et des rires.

Un valet en livrée vint recevoir les deux jeunes gens qui se débarrassaient de leurs paletots.

— Qui faut-il annoncer? demanda le valet.

— Annoncez M. Raymond et M. Hector Beaulieu.

C'était précisément pendant un entr'acte.

M. Guillemot causait avec un riche industriel du

quartier. Il ne fit pas d'abord grande attention au nom de Raymond; mais quand celui d'Hector Beaulieu retentit, il poussa une exclamation de surprise.

Mais déjà Hector avait fendu la foule, et courait se jeter dans ses bras.

— Mon oncle ! mon cher oncle ! s'écria-t-il avec une effusion un peu exagérée.

— Comment ! toi ici, chez moi, et qu'y viens-tu faire, mauvais sujet ?

Hector s'inclina, et prenant la main de Raymond avec un geste théâtral :

— J'y suis venu, répondit-il, pour vous présenter un de mes amis, le marquis Raymond de Santa-Fé !

Pendant que cette présentation avait lieu, une petite scène d'un autre genre se passait sous le vestibule du rez-de-chaussée.

Une voiture venait de s'y arrêter, et un homme en était descendu, tenant à la main un énorme bouquet.

Par hasard, était-ce bien un hasard, Salomé passait justement par là.

Elle ne put retenir un geste d'admiration à la vue du bouquet.

— Comment, monsieur Spavento, dit-elle, est-ce donc pour ma maîtresse que vous apportez ces magnifiques fleurs ?

— C'est pour vous, petit démon, répondit Spavento; seulement, il faut qu'avec ce bouquet vous me rendiez ce soir un service important.

— Lequel ?

— Il y a derrière le grand salon où l'on dansera un petit boudoir, où ceux qui ne danseront pas iront chercher le repos et la fraîcheur; obligez-moi de placer là pour cette nuit le bouquet que je vous offre.

— Avec ça que vous êtes gentil ! répliqua Salomé d'un ton un peu sec; vous m'aviez promis, l'autre jour, quelque chose qui se fait bien attendre.

— La seconde boucle d'oreilles ?

— Précisément.

Spavento tira de sa poche un petit écrin qu'il mit dans la main de la jeune fille.

— Silence ! amour et discrétion, dit-il en même temps, et comptez sur moi comme je compte sur vous.

Salomé ne répondit pas, mais elle mit l'écrin dans sa poche, prit le bouquet qu'on lui offrait, et remonta précipitamment l'escalier.

Cependant, ainsi que l'avait prévu Hector, son arrivée, en compagnie de Raymond, produisait un profond effet sur les invités ordinaires de M. Guillemot....

Le retour du neveu eût suffi, en toute autre circonstance, à provoquer un étonnement sérieux dans ce monde de l'industrie ; mais le charme, la distinction, le titre surtout de son compagnon ajoutaient encore à l'émotion générale.

Raymond avait été surpris plus que tout autre, et il se disposait même à protester énergiquement contre les paroles d'Hector quand ce dernier lui avait dit en se penchant à son oreille :

— Si vous réclamez, j'ajoute que vous êtes le fils du président du Honduras ! Que diable, c'est pour nous amuser que nous sommes ici. Une fois cette nuit passée, vous ne reverrez plus jamais le papa Guillemot; laissez-moi donc faire, et tâchez de ne point trop vous ennuyer. Voilà tout !

Raymond était loin de partager l'avis d'Hector, et peut-être eût-il quitté une partie où son caractère pouvait être compromis, si son regard n'avait en ce moment rencontré celui d'Irène, dont le visage était devenu pourpre en l'apercevant.

— Ne me présentez-vous pas à votre cousine? demanda-t-il d'un ton qu'il s'efforça de rendre indifférent.

— Je la cherchais tout à l'heure.

— Moi, je viens de l'apercevoir.

— Où celà?

— Là-bas, dans l'angle du boudoir.

— J'y suis ! et même elle nous a vus — car il me semble qu'elle en a rougi : le moment est favorable, — allons !

— Allons ! répondit Raymond ; seulement, devant cette enfant, sur votre honneur, pas de plaisanterie déplacée !

Quand il le voulait, Hector était de fort bonne compagnie, et la présentation fut faite dans les meilleurs termes.

— Oserais-je, Mademoiselle, dit Raymond après les phrases banales, profiter de ce moment pour vous prier de m'accorder un des prochains quadrilles.

— Oh ! c'est que j'ai déjà bien promis ! répondit Irène en consultant son petit carnet d'ivoire, et ce ne serait que pour le sixième !... à moins, cependant....

— A moins ! répéta Raymond.

Irène leva son regard vers Hector.

— A moins, continua-t-elle, que mon cousin ne consente à vous céder une des trois contredanses que je lui ai promises.

Raymond ébaucha un fin sourire :

— Cela coûtera beaucoup à M. Beaulieu, j'en suis sûr, répondit-il ; mais il comprendra qu'il doit bien cette complaisance à son ami, et qu'il serait cruel à lui de me priver du seul plaisir que je me promettais de cette soirée.

Hector fit de l'index un signe menaçant à Irène.

— Et voilà, dit-il avec enjouement, voilà comment les cousins sont toujours sacrifiés !... Mais je veux me montrer bon prince, et je consens à céder mes droits....

— Alors ? fit Raymond, en regardant Irène.

— Alors... ce sera pour le troisième quadrille, répondit la jolie enfant, qui ne put pas assez dissimuler sa joie.

Raymond salua et se retira dans une pièce voisine, où les hommes étaient entassés comme des émigrants sur les paquebots de Hambourg ou de Rotterdam.

Quant à Hector, il était déjà parti à la recherche d'une danseuse.

Quoi qu'il en eût dit à Raymond, et quelque sincères que fussent les appréhensions qu'il avait manifestées,

Hector ne tarda pas à se mettre au diapason de ce monde qu'il avait peu fréquenté jusqu'alors, et, pendant les premiers quadrilles, il se dévoua avec tant de désintéressement pour faire danser les *tapisseries*, il débita tant de drôleries aux mamans, raconta de si étourdissantes histoires aux pères, qu'en moins d'une demi-heure il avait conquis toutes les sympathies, et était proclamé un cavalier accompli de tous points.

Quelques grincheux essayèrent bien de le diminuer, en le comparant à son ami, le marquis de Santa-Fé. Mais l'immense majorité, tout en reconnaissant que Raymond était plus distingué, et d'une tenue plus digne, trouvait à relever en lui une certaine froideur que, dans ce monde, on est tout disposé à prendre pour du dédain.

Du reste, Hector jouissait naïvement de son triomphe; et, par un effet naturel de l'esprit humain, plus il amusait les autres, plus il prenait plaisir en leur compagnie.

Raymond l'observait avec un vif intérêt, et il éprouvait un réel entraînement pour cette nature exubérante qui se donnait tout entière et sans marchander.

Certes, ses plaisanteries n'étaient pas toujours d'un goût très-pur; il avait bien le verbe trop élevé, portait ordinairement des vêtements aux couleurs voyantes, et certains côtés de sa personnalité témoignaient évidemment d'habitudes et de fréquentations vulgaires.

Mais il ne fallait pas détailler Hector!... Quand on le prenait en bloc, c'est-à-dire, tel qu'il se présentait, plein de gaieté, de verve et d'esprit boulevardier, il était vraiment charmant et justifiait le succès qu'il obtenait.

Raymond, du reste, ne s'occupait pas d'Hector seulement, et son regard discret suivait habilement Irène à travers les méandres de fleurs et de gaze que les quadrilles dessinaient devant lui.

Instinctivement, il se sentait aimé ; depuis qu'elle l'avait regardé, le jour s'était fait dans son cœur, et il com-

prenait que désormais sa vie était indissolublement liée à la sienne.

Aussi, avec quelle impatience attendait-il le moment du tête-à-tête qui lui était promis....

Cela devait durer un quart d'heure à peine ; mais que de choses pouvaient se passer dans ces quinze minutes : une pression de main, un regard imprudent, une parole échappée du cœur et que le cœur recueille précieusement, comme en un vase d'or pur, une idylle, un poëme quelquefois, le bonheur de toute une vie qui se joue dans l'espace d'une contredanse !

Voilà ce que se disait Raymond, voilà à quel espoir enivré son âme était suspendue.

Enfin, la ritournelle du troisième quadrille se fit entendre, et il s'empressa d'aller offrir son bras à Mlle Guillemot.

Dès qu'ils eurent pris place, Irène leva son beau regard radieux sur Raymond, et faisant une petite moue charmante :

— Vous allez bien vous ennuyer ici, monsieur, dit-elle, si vous passez toute votre nuit, comme cela, sans danser.

— Et comment savez-vous, mademoiselle, que je n'ai pas dansé ? objecta Raymond en souriant.

— Dame, répondit Irène avec candeur, je vous ai vu pendant les deux derniers quadrilles, et vous êtes resté là dans le coin sans bouger.

— Il y avait une bonne raison à cela.

— Laquelle ?

— C'est que c'était la seule place d'où je pouvais vous bien regarder.

Irène se tut et baissa les yeux.

— Et en vous regardant, poursuivit Raymond, savez-vous l'observation que j'ai faite, et qui m'a un moment profondément ému ?

— Dites, monsieur.

— En sortant des Italiens, l'autre jour, j'avais emporté votre image heureuse et souriante, et ce soir en vous re-

voyant, j'ai éprouvé une impression presque douloureuse.

— Vous m'effrayez.

— Vous voilà bien toujours souriante, et vous me paraissez tout aussi heureuse; mais est-ce une illusion, ou une erreur? comment dire cela; il me semble que vous êtes plus pâle, que vos yeux ont un peu perdu de leur éclat, enfin, qu'il s'est opéré en vous un changement auquel personne peut-être ne prend garde, mais qui ne pouvait échapper à mon regard, à moi!... Voyons, mademoiselle, ne vous offensez pas, je vous en prie, de mes paroles, et dites-moi franchement, sans détours, si depuis cette soirée où je vous ai vue pour la première fois, vous n'avez pas été souffrante, si rien d'extraordinaire ne s'est passé, — si....

Raymond allait continuer. Il s'arrêta.

Irène venait de faire un geste mystérieux qui commandait la discrétion.

Il la regarda étonné.

— Chut! dit Irène, avec un sourire contraint; il ne faut pas parler de cela. Tenez, ce soir, pour la première fois, je me suis oubliée jusqu'à mentir à mon père.

— Vous!

— Oh! c'est bien innocent, allez! D'abord, ce que vous dites est vrai. J'ai été souffrante.

— J'en étais sûr.

— C'est l'autre soir, en rentrant des Italiens: mais ça n'a rien été, et avec quelques gouttes d'éther, ou d'autre chose, que le docteur m'a fait prendre, j'ai été remise tout de suite.

— Quel est votre médecin?

— Le docteur Benoît. — Le lendemain, il n'y paraissait rien, sinon que j'étais pâle, légèrement oppressée, et que j'avais un peu de fièvre. Mon pauvre père était fort effrayé, il voulait que l'on remît le bal à une autre semaine, et j'ai eu si peur que ça ma guérie.

— Cependant...

— Et comme il ne restait plus que cette maudite

pâleur qui trahissait un reste de malaise... pour la faire disparaître... savez-vous ce que j'ai fait?

— Vous avez mis du rouge.

— Ça ne me va pas mal, n'est-ce pas?

Irène souriait en parlant ainsi, et Raymond sentit son cœur se déchirer.

Mais il n'eut pas le temps de répliquer; c'était leur tour de figurer, et déjà Irène était partie au-devant du cavalier qui lui faisait vis-à-vis.

XVIII

LE BOUQUET.

Irène dansait à ravir, sans affectation, avec un abandon charmant, et comme si elle eût été sous l'influence d'une sorte d'enivrement factice.

D'ailleurs, elle était heureuse en ce moment, elle éprouvait une satisfaction si douce de tout ce qu'elle voyait ou entendait, que jamais la vie ne lui avait paru plus facile ni si bonne!

C'était comme une fête des yeux et du cœur, et elle eût volontiers demandé à Dieu que cette nuit durât toujours.

— Vous aimez beaucoup le bal? lui dit Raymond, au bout d'un instant.

— Est-ce que vous ne trouvez pas cela amusant? repartit Irène.

— Pas toujours.

— Moi, d'abord, cela m'est recommandé par la Faculté. Il paraît que j'ai besoin d'exercice; M. Benoît m'ordonne les distractions, l'Opéra, les voyages, les bains

de mer. Oh ! c'est ça surtout qui est intéressant ; est-ce que vous n'allez jamais aux bains de mer, monsieur ?

— Si, quelquefois, répondit Raymond.

— Moi, je les adore. Voilà deux ans que mon père me conduit à Trouville. J'y reste seule avec une vieille parente ; nous avons un petit pavillon sur la plage, et c'est toujours un crève-cœur, quand il faut s'en aller.

— L'air de la mer doit vous être excellent.

— Je n'en sais rien ; le docteur le dit, et il faut bien le croire. Mais ce qui est vraiment attrayant, c'est la plage, de deux à six heures ; le casino, le soir, avec les jolis bébés, que l'on voit sauter ; les concerts, les courses, les bals ; on n'a pas le temps de s'ennuyer une seconde.

— C'est vrai.

— Vous connaissez Trouville, monsieur ?

— J'y vais tous les ans.

— Tiens, je ne vous y ai jamais vu !

Raymond eut un triste sourire.

— Oh ! moi, mademoiselle, reprit-il ; quoique je sois fort jeune, j'ai une vie tout à part, et jusqu'à présent je me suis peu mêlé au monde des villes d'eaux. J'habitais à Trouville un cottage situé derrière l'hôtel des *Roches-Noires*. J'avais un petit yacht à bord duquel je faisais quelques excursions en mer, et je n'ai pas mis le pied une seule fois au Casino.

Irène était devenue pensive.

— Attendez donc, dit-elle tout à coup ; un yacht ! mais je me le rappelle... avec des filets blanc, noir et or — on l'avait baptisé d'un nom singulier ?

— Le JUSTICIER !

— C'est cela. Comment, c'était vous ?

— C'était moi, *le propriétaire*.

Irène eut un frisson.

— C'est étrange... dit-elle, comme se parlant à elle-même, et je me rappelle que l'on faisait courir des bruits bizarres sur le compte de ce *justicier*.

— Lesquels ?

— Mais ce n'est pas vrai ! Maintenant que je sais que c'est vous, je vois bien qu'on s'était trompé.

— Que disait-on ?

— Faut-il le répéter ?

— Je vous en prie.

— Eh bien, poursuivit Irène, on disait que le maître du yacht était un personnage mystérieux et sombre ; que son humeur farouche éloignait tous ceux qui auraient tenté d'approcher de sa demeure ; enfin qu'il devait y avoir dans son passé quelque drame terrible qu'il ne voulait laisser pénétrer par personne.

Raymond remua doucement la tête.

— La seule chose qui soit vraie dans tout ceci, c'est ce que vous avez dit sur mon passé.

— Comment ? fit Irène.

— C'est là, en effet, le point sombre de ma vie, le souvenir poignant qui torture chacun de mes jours.

— Ainsi, vous viviez seul dans ce pavillon isolé.

— Tout à fait seul.

— Mais vos amis ?

— Je n'en ai pas.

— Des parents... au moins...

— Je n'ai jamais connu mon père — et ma mère est morte voilà bientôt huit années.

Un nuage passa sur le front d'Irène, tandis qu'une jolie petite larme perlait au bord de sa paupière.

— Eh quoi, dit-elle d'un ton ému, seul au monde !... Ah ! je vous plains, monsieur, et du plus profond de mon cœur... Moi, voyez-vous, j'ai perdu ma mère, aussi ; il y a longtemps de cela ; je ne sais même plus si ce sont bien ses traits que je revois quand je pense à elle ; mais ce que je n'ai pas oublié, ce qui est resté vivant, ce qui restera éternel dans mon souvenir, c'est son regard si bon, ses caresses si tendres... ses baisers dont quelquefois je crois sentir encore la douce empreinte sur mon front... Ah ! il n'y a pas d'amour qui puisse remplacer celui que l'on éprouve pour sa mère.

— Peut-être !... fit Raymond.

— Y songez-vous... et lequel donc ?

— L'amour de la femme aimée.

— Monsieur...

— Amour chaste et pur, profond et sacré, qui naît d'un regard, et ne s'éteint qu'avec la vie !.. Sentiment ineffable qui emplit le cœur à le faire déborder, et pour lequel on donnerait son sang goutte à goutte, sa vie jour à jour... Ah ! si jamais vous connaissez cette affection sainte, Irène, vous ne regretterez rien du passé, vous espérerez tout de l'avenir.

Irène ne répondit pas ; elle était émue et rougissante, et tremblait, comme la feuille d'un jeune arbuste aux baisers des premières brises d'avril.

Heureusement le quadrille finissait ; et le désordre qui se produisait de tous côtés, lui permit de dissimuler sa confusion au milieu de l'animation générale.

Elle posa son bras nu sur le bras de Raymond, et regagna lentement sa place.

Comme elle gardait le silence et paraissait un peu embarrassée de sa contenance, Raymond, pour prolonger le tête-à-tête, lui fit prendre le chemin des écoliers.

Et sans peut-être avoir conscience de ce qu'il faisait, il entra dans le petit boudoir qui attenait au grand salon.

Il n'y avait personne à ce moment ; l'air y était plus respirable, et le bruit n'y parvenait que notablement affaibli.

— Vous ne m'en voulez pas, mademoiselle, lui dit-il tout en marchant, de vous avoir parlé comme je l'ai fait ?

— Non, sans doute, répondit Irène, avec une mélancolie douce ; mais c'est bien la première fois que l'on me dit de ces choses-là.

— Chère enfant ! — Il faut me pardonner ; voyez-vous, il y a des jours où mon âme déborde, où je ne suis plus maître de mon secret.

— Mais qui êtes-vous donc, mon Dieu !

— Ah ! tenez, dit Raymond avec feu ; il y a, vous le

savez maintenant, il y a dans mon passé un souvenir terrible qui pèsera éternellement sur ma pensée et sur mon cœur ; ce souvenir, je le cache à tous, parce qu'il faut que tout le monde l'ignore... Mais à vous, mon enfant, à vous seule, je dirai ce secret redoutable, le jour où vous me le demanderez...

Ils avaient fait le tour du boudoir, et ils allaient rentrer dans le salon, où leur absence pouvait être remarquée.

Mais en passant près d'un charmant meuble de Boule, placé à gauche de la porte d'entrée, Raymond eut un tressaillement étrange, et il s'arrêta, l'œil ardent, le visage couvert d'une pâleur livide.

— Qu'avez-vous, mon Dieu, s'écria Irène presque épouvantée.

Raymond avait abandonné son bras, et de ses deux mains crispées, il pressait ses tempes près d'éclater.

— Non ! non ! c'est impossible ! balbutia-t-il, avec un geste heurté et fébrile, comme s'il eût été subitement frappé de vertige.

— Monsieur Raymond !... supplia Irène.

Elle n'acheva pas.

Raymond venait de s'emparer de sa main, et il la serrait avec force entre ses doigts nerveux.

La pauvre enfant jeta un cri de douleur.

— Vous me faites mal ! murmura-t-elle presque défaillante.

Mais il n'entendait plus rien. Son œil était hagard, sa poitrine avait des sifflements de râle, et son bras tendu se dirigeait affolé vers un bouquet posé sur la console.

— Ce bouquet ! là ! répondez ! s'écria-t-il ; qui vous l'a donné ?... quel est le misérable qui a osé commettre une pareille profanation ?

Quelques personnes attirées par le bruit de cette scène singulière, étaient venues s'informer de ce qui se passait, et l'œil de Raymond plongeait dans ce groupe, cherchant avidement une proie qu'il pût immoler à sa colère et à son indignation.

Mais il ne rencontra que des visages placides et honnêtes, et qu'on ne pouvait avoir la pensée d'accuser.

Tout à coup, cependant, un éclair traversa son regard, un cri rauque jaillit de sa poitrine, et il bondit vers l'un des assistants dont il saisit le bras d'une main énergique.

— Ah çà, mais il devient fou ! s'écria celui qu'il venait d'appréhender de la sorte...

C'était Spavento.

XIX

DES AFFAIRES DE FEMME.

Spavento eut beau chercher à se dégager, Raymond le tenait entre ses doigts implacables, et force lui fut de rester en place.

— Par les cornes du diable ! grommela-t-il, voilà une plaisanterie qui vous coûtera cher.

Raymond lâcha prise, quelques curieux arrivaient, et il voulait éviter un scandale...

D'un regard impérieux, il commanda à Spavento de le suivre, et ils se dirigèrent vers un angle du boudoir.

Une fois là, Raymond se pencha vers son interlocuteur, et à voix basse, pendant qu'il le couvait d'un œil plein d'éclairs :

— Nous sommes seuls, dit-il alors, tous les deux, face à face. Répondez-moi donc, monsieur ; c'est vous, n'est-ce pas, qui avez apporté ici ce bouquet, pour voir si je le reconnaîtrais ?

— Mais... se récria Spavento.

— C'est vous ! je le sens à la colère que votre vue

m'inspire, et je veux savoir quelle a été votre pensée, — qui vous a donné ces fleurs, ou plutôt en quels lieux vous êtes allé les voler?

Spavento redressa le front.

— Ah ça, dit-il d'un ton ironique, voilà cinq minutes que vous jouez ici une charade impertinente dont je cherche en vain le mot... A qui en avez-vous, je vous prie ; et ne vaudrait-il pas mieux nous dire tout de suite que c'est une affaire que vous cherchez?

— Avez-vous l'habitude de les accepter, quand on vous les propose?

— Toujours, mon petit monsieur.

— Alors, je puis compter sur vous?

— Comment donc!

— Demain?

— Demain, soit... Vous tirez l'épée?...

— J'espère qu'après notre rencontre, vous n'aurez plus aucune raison d'en douter.

Les deux hommes se séparèrent.

Quand Raymond rentra dans le salon, il passa près d'Irène sans l'apercevoir, et se dirigea vers Hector.

— Eh bien, lui dit celui-ci, dès qu'il le vit venir : vous savez la nouvelle! je suis au mieux avec le papa Guillemot.

— Voilà qui me ravit! répondit Raymond en souriant.

— Ne plaisantez pas! répliqua Hector; c'est très-sérieux ; j'ai produit ici mon petit effet ; les mères m'adorent, les papas répètent mes mots, et quant aux jeunes filles, je n'ai qu'à choisir parmi les plus belles dots.

— Je gage que vous allez m'annoncer votre mariage.

Hector eut un fin sourire, et prit Raymond sous le bras.

— Voyez-vous, dit-il, les hommes comme moi, on ne les connaît jamais!... — parce que vous me voyez léger, inconstant, lâchons le mot, *hurluberlu*, vous vous dites : Il n'a pas même un milligramme de bon sens. — Eh bien, c'est ce qui vous trompe.

— Vraiment !

— Oh ! c'est cela, raillez ! Ne vous gênez pas !... Eh bien, savez-vous ce que ce pauvre imbécile d'Hector a fait cette nuit — il a gagné son petit million... rien que ça... et, pour un décavé, ce n'est pas trop mal manœuvré.

— Vous avez donc séduit une héritière?

— Je n'ai séduit personne.

— Cependant....

— Tenez ! à vous, on peut tout dire. Vous n'êtes pas de ce monde, et il n'y a pas de concurrence à redouter; d'ailleurs Irène m'a parlé de vous, et malgré la sympathie qu'elle a témoignée pour votre personne, j'ai vu tout de suite que vous n'étiez pas dangereux.

— C'est donc d'Irène qu'il s'agit ! fit Raymond.

— Plus bas ! plus bas ! mon ami, vous allez me compromettre, que diable ! il faut être adroit. Eh bien, oui, c'est d'elle qu'il est question.

— Elle vous aime !

— Bon ! il ne s'agit pas de cela. Vous comprenez bien qu'une jeune fille de la rue Saint-Maur ne va pas si vite. Mais on sait ce que parler veut dire... et vous verrez.

Raymond n'insista pas...

Les quelques paroles d'Hector avaient ramené sa pensée vers Irène, et en ce moment, il eût voulu oublier tout ce qui se rapportait à elle.

Une amertume sans nom emplissait son cœur et troublait son esprit. Il songeait à cette mauvaise affaire qu'il venait d'engager avec Spavento, et bien qu'en toute autre circonstance il eût volontiers fait bon marché de sa vie, à cette heure, il ne pouvait envisager de sang-froid la rencontre qui l'attendait le lendemain.

Depuis quelques minutes surtout, son regard avait plusieurs fois rencontré celui d'Irène, et au pli soucieux qui creusait son front, à son attitude inquiète et brisée, il ne comprenait que trop ce qui se passait dans son cœur.

Cependant il parvint à chasser toutes ces préoccupations énervantes, et revint énergiquement à la réalité.

— Vous ne doutez pas, mon cher Hector, dit-il de la part sincère que je prendrai à votre bonheur ; mais nous n'en sommes encore qu'aux préliminaires, et je puis remettre à vous faire mon compliment. Permettez-moi donc, mon ami, de vous parler un peu de moi, car j'ai un service sérieux à réclamer de votre obligeance.

— Je ne puis pas malheureusement vous offrir ma bourse, répondit gaiement Hector, car elle n'est vraiment pas présentable, pour le quart d'heure ; mais, cette réserve faite, disposez de moi comme vous l'entendrez.

— Merci.

— De quoi s'agit-il ?

— D'une rencontre.

— Vous vous battez?

— Demain.

— Mais vous ne m'en aviez rien dit.

— Par la raison fort simple que l'affaire ne s'est conclue que tout à l'heure.

— Où cela?

— Ici!

Hector fit un geste étonné.

— Eh bien, c'est à faire à vous ! dit-il ; moi, j'aurais cru qu'il fallait plus de temps que ça, pour trouver chez mon oncle quelqu'un avec qui croiser le fer.

— Vous voyez que vous étiez bien près de calomnier son monde.

— Et avec qui vous battez-vous ?

— Avec Spavento !...

Hector devint tout à fait sérieux.

— Diable! murmura-t-il ; mais que s'est-il donc passé ?

— Je vous raconterai cela.

— C'est grave, alors?

— Très-grave.

— Enfin, je veux dire... qu'il n'y a pas moyen d'arranger l'affaire.

Raymond eut un regard et un sourire d'une singulière expression.

— Bon ! bien ! je comprends... fit Hector... moi, ce que j'en dis, c'est parce que je connais le particulier; je l'ai vu chez Gatechair, et il tire mieux encore que Colonna et Ricordi.

— Ce qui ne veut pas dire qu'il tire mieux que moi.

Hector serra la main de Raymond.

— Ah ! sacrebleu ! s'écria-t-il avec feu, vous pouvez être certain que ce n'est pas pour la peau du Spavento que je ferai des vœux.

— Donc, je compte sur vous, dit Raymond... Demain, à six heures, chez moi...

— Je ne me coucherai pas... Comme cela, je serai bien sûr de ne pas manquer l'heure du rendez-vous.

Raymond remercia son ami, et quelques minutes plus tard, il se retirait.

Hector resta un moment indécis, et un peu ému de la confidence que Raymond venait de lui faire.

Il savait, lui, que Spavento était, à n'en pas douter, la plus habile lame de Paris, et ce n'est pas sans une appréhension bien naturelle, qu'il songeait au sort de Raymond.

Comme il en était là de ses réflexions, il sentit une petite main se glisser sous son bras, et entendit son nom murmuré à son oreille.

Il se retourna et aperçut Irène.

— Mon cousin ! dit la jolie enfant; n'est-ce pas avec votre ami, M. Raymond, que vous causiez tout à l'heure?

— En effet, cousine, répondit Hector, et il me racontait même des choses fort drôles.

— Vous savez qu'il a eu une vive altercation avec un invité que je ne connais pas.

— Précisément.

— Et quel était le sujet de leur querelle ?

— Oh ! des bêtises !... répliqua Hector, qui avait hâte de se tirer de cet interrogatoire.

— Ils avaient pourtant l'air bien irrités l'un et l'autre.

— Eh ! sans doute, mais ça n'en valait pas la peine.
— Je vois que vous ne voulez rien me dire.
— Eh bien ! oui, cousine ; vous avez deviné..., après tout vous devez comprendre qu'il y a des choses que l'on ne peut pas raconter à une jeune fille.
— Pourquoi donc, s'il vous plaît ?
— Eh ! mais.... parce que.... ce sont des affaires de femme !

XX

L'ENVELOPPE NOIRE.

Quand Raymond rentra à l'hôtel de Bade, il était à peu près une heure du matin.

Michel, l'intendant, se couchait rarement avant l'arrivée de son maître. C'est donc lui qui vint lui ouvrir, et comme Raymond lui tendit la main et lui serra la sienne avec une sombre énergie, Michel devina tout de suite que quelque chose de grave avait dû se passer.

Dès qu'ils eurent gagné la chambre à coucher, Raymond jeta son paletot sur un fauteuil, et revint vers Michel qui attendait anxieux l'explication qu'on ne pouvait manquer de lui donner.

— Michel ! dit alors le jeune homme, d'un ton ferme et résolu, je me bats demain matin, avec Spavento.

Michel fit un mouvement.

— Demain ?... répéta-t-il : mais vous venez de chez M. Guillemot.

— Oui.

— Et vous avez rencontré là le familier du duc?

— Lui-même.

— Il vous a insulté.

— Non.

— Alors.

Raymond eut un geste violent.

— Spavento doit être sur la voie des découvertes, répondit-il; tes appréhensions de l'autre jour, au moment de notre départ, se sont vérifiées cette nuit. Pendant notre voyage, on a dû nous suivre, nous épier; enfin, sais-tu ce que j'ai trouvé ce soir, chez M. Guillemot?

— Quoi donc?

— Le bouquet du cimetière des Herbiers!

— Est-ce possible?

— Alors, je n'ai pas été maître de moi; une colère aveugle s'est emparée de tout mon être, à la pensée de cette profanation, et la rencontre ne pouvait plus être évitée.

— Spavento tire bien! objecta Michel soucieux.

— Qu'importe! répliqua Raymond; tu m'as appris cet art de l'escrime dont tu connais tous les secrets; j'ai l'œil aussi sûr que le sien et la main au moins aussi ferme.

— Il a pour lui l'expérience.

— J'ai pour moi la justice de ma cause, et Dieu qui ne m'abandonnera pas.

— Sans doute..., mais.

— N'y pensons plus! Tu prépareras mes fleurets; tu auras soin que rien ne manque, et, si j'étais endormi, tu me réveillerais à cinq heures.

— Est-ce tout ce que monsieur a à m'ordonner?

Le jeune homme se dirigea sans répondre vers un meuble en bois de rose et y prit un petit coffret d'ébène qu'il porta sur une table placée au milieu de la chambre; puis il tira du coffret une large enveloppe, encadrée de deuil, scellée d'un cachet noir, et il se mit à parcourir les quelques lignes qui s'y trouvaient écrites.

Voici ce qu'elles contenaient :

« A MON ENFANT BIEN-AIMÉ

« SOUS CETTE ENVELOPPE SE TROUVE RACONTÉ LE DRAME SANGLANT DE MA VIE, ET JE LE CONJURE, AU MOMENT DE PARAITRE DEVANT DIEU, DE N'EN BRISER LE CACHET QUE LE JOUR OU UN DANGER DE MORT LE MENACERAIT. »

Raymond tenait la lettre d'une main frémissante ; et c'est avec une sorte de religieuse épouvante que son regard s'arrêtait sur ces lignes — les dernières qu'eût tracées la main de sa mère....

Pendant quelques minutes, il resta immobile et hésitant, regardant cette enveloppe mystérieuse qui renfermait un secret terrible, sous ses plis funèbres — mais un sentiment de pudeur filiale l'empêchait d'en briser le cachet, et tout son être frissonnait à la pensée d'une indiscrétion, qu'il était bien près de regarder comme une profanation.

— Non ! non ! jamais, dit-il enfin ; je ne me sens pas assez fort, et l'heure de la révélation n'est pas venue encore... J'attendrai !

Seulement, ajouta-t-il en se tournant vers Michel, si demain je devais succomber dans cette rencontre, tu brûlerais le coffret avec ce qu'il contient....

— Oui, monsieur Raymond.

— Sur ta vie, tu me le promets ?...

— Par le souvenir de votre mère, je le jure !

Raymond serra avec affection la main de son intendant.

— Et maintenant que tout est bien convenu, dit-il, je vais essayer de prendre un peu de repos.

Michel s'empressa de quitter son maître, et Raymond ne tarda pas à se jeter sur son lit.

Le lendemain à cinq heures, il était debout, et procédait à sa toilette.

Jamais il ne s'était senti plus dispos ; toute ombre de préoccupation avait disparu de son esprit; à peine éprou-

vait-il quelques pulsations plus rapides, quand le souvenir d'Irène se présentait à lui.

Il avait ouvert sa fenêtre ; l'air vif du matin entrait dans sa chambre ; il était moins agité qu'impatient.

Comme six heures et demie sonnaient, une voiture s'arrêta à la porte de l'hôtel.

— Déjà ! fit Michel qui jeta un regard sur le boulevard.

Mais, presque aussitôt il se retira brusquement en arrière.

— Qu'est-ce donc? demanda Raymond.

— Palmarès ! répondit Michel.

— Ah ! ah ! il paraît que c'est le témoin de Spavento. Va le recevoir.

Michel disparut, mais au lieu d'exécuter l'ordre de son maître, il passa dans une pièce contiguë, et laissa à un valet le soin d'annoncer le duc.

Un instant après, ce dernier entrait chez Raymond.

L'accueil fut cordial de part et d'autre, et l'on échangea une poignée de main, avec une courtoisie du meilleur goût.

— J'ai devancé l'heure, dit le duc en s'asseyant, parce que je désirais vous parler avant l'arrivée de votre témoin.

— Vous, monsieur le duc, dit Raymond, et à quel propos?

— C'est Beaulieu, je crois, qui vous sert de second.

— Lui-même.

— J'en suis fort aise, c'est un charmant garçon que j'aime beaucoup, et avec lequel nous pourrons nous entendre.

Raymond jeta un regard étonné à son interlocuteur.

— Pardon, monsieur le duc, dit-il ; mais il n'y a aucune difficulté possible à prévoir ; M. Spavento a accepté l'épée comme arme de combat ; la rencontre doit avoir lieu à sept heures, et je ne vois pas....

— Est-ce donc que vous tenez absolument à mourir de la main de Spavento, ou à le tuer lui-même

— Je tiens à punir l'infamie de cet homme, monsieur le duc, et aucune considération ne m'arrêtera.

Le duc se prit à sourire.

— Eh bien, moi, mon cher ami, répliqua-t-il, je sais un moyen infaillible d'empêcher ce duel.

— Et quel est ce moyen ?

— Pour qu'il y ait duel, il faut qu'il y ait deux combattants; et.... je viens vous annoncer que l'un des deux fera défaut ce matin.

— Spavento?

— Certainement.

— Il refuse de se battre?

— Il a fait mieux.... il est parti.

Raymond fit un geste de colère.

— Mais avant de s'éloigner, continua le duc, il m'a remis pour vous cette lettre, dans laquelle vous trouverez ses excuses les plus complètes.

Raymond prit la lettre qu'on lui présentait, la parcourut rapidement, et la froissa avec dépit.

— Infâme et lâche ! murmura-t-il, en jetant la lettre froissée loin de lui.

— Lâche.... pas précisément, repartit le duc ; sans être un héros de bravoure, Spavento a fait ses preuves.

— Alors, il y a une autre raison à son refus.

— Peut-être bien.

— Vous l'a-t-il fait connaître ?

— Il ne m'en a pas soufflé mot.

— Au moins, vous a-t-il confié le motif de notre querelle.

— Pas davantage. Il m'a dit seulement que vous l'aviez fort maltraité, voilà tout.

Raymond se mordit les lèvres.

— Soit ! dit-il d'un ton de fureur concentrée ; soit. Il y a là-dessous quelque horrible machination qu'il m'est impossible de pénétrer à cette heure, mais que je saurai bien découvrir quelque jour. En attendant, ce n'est que partie remise, et quand je devrais l'aller chercher au bout du monde, je saurai bien l'atteindre.

Sept heures venaient de sonner. Le duc s'était levé, et Raymond se disposait à l'accompagner jusqu'à la porte, lorsque le timbre retentit et que Hector fit irruption dans la chambre.

Il était suivi d'une personne que ni le duc, ni Raymond ne connaissaient.

— Messieurs, dit Hector, je vous prie d'agréer toutes mes excuses ; je tenais à amener avec moi un docteur, de mes amis, fort expert en l'art de guérir les blessures, et comme il demeure au diable, que les sapins marchent comme des cloportes, je me suis mis en retard.... Enfin, me voilà, et nous allons filer daredare.

— Toutefois, ajouta-t-il, avant de descendre, permettez-moi de vous présenter mon ami, M. Ludovic Malon, un des plus habiles médecins de la capitale.

Raymond salua, en tendant la main au jeune docteur, pendant que le duc, qui avait tressailli à son nom s'était pris à l'examiner avec une curieuse et profonde attention.

XXI

UN RICANEMENT.

Ludovic Malon avait tenu toutes les promesses que ses débuts avaient fait concevoir.

Il était devenu un grand médecin.

La célébrité ne s'était pas encore emparée de lui, et on ne le citait pas parmi ceux que l'on est convenu d'appeler les princes de la science. Mais son nom [illegible] estimé de toute la Faculté à l'égal des plus gr[illegible] noms ; on le consultait souvent dans les circonst[illegible]

graves, et son opinion était recueillie et commentée avec autant de respect que celle des maîtres.

Deux choses avaient surtout contribué à le mettre en évidence.

C'était, en premier lieu, un traité de toxicologie, qui en quelques années avait été traduit dans toutes les langues, et dans lequel il analysait avec une lucidité et une précision incomparables, non-seulement les diverses propriétés d'empoisonnement que recèlent toutes les substances connues, mais encore les procédés multiples, ignorés, terribles à l'aide desquels tous les toxiques peuvent être employés.

C'était, en second lieu, la puissance de diagnostic dont la nature l'avait doué, et qui, dans certains cas remarquables, lui avait permis de déterminer tout à coup et presque sans examen apparent, l'état morbide d'un sujet.

Physiquement, Ludovic Malon avait beaucoup changé.

Son crâne était devenu presque entièrement chauve ; des rides précoces creusaient son front studieux, et son visage portait la forte empreinte des études obstinées et sérieuses.

Il avait du reste continué la vie inaugurée naguère à l'École de médecine. Il vivait retiré, au milieu de ses livres, de ses instruments, de ses cornues, voyait fort peu le monde, et ne visitait que ses malades.

Encore était-il obligé de limiter sa clientèle, pour ne pas priver ses études du temps qui leur était rigoureusement nécessaire.

Cependant, Hector Beaulieu s'était tourné vers Raymond après la présentation, et voyant qu'il ne se disposait pas à partir :

— Ah çà..., dit-il vivement, est-ce que nous ferions relâche pour cause d'indisposition.. Sept heures sont sonnées depuis déjà dix minutes, et si nous ne mettons les morceaux doubles, nous allons faire attendre Sa Grâce, monseigneur Spavento !...

Raymond eut un sourire ironique.

— Je suis vraiment désolé de vous avoir dérangés, dit-il ; mais M. le duc vient de me remettre une lettre par laquelle M. Spavento s'excuse, et annonce qu'il ne se battra pas....

— Spavento ! fit Hector stupéfait.... Spavento refuser une rencontre.... Ah ! par ma foi, voilà qui est fort....

— Et pourquoi ?... répliqua le duc.

— Mais parce qu'il s'est battu vingt fois, à ce qu'on dit du moins, et qu'il a fallu un motif bien grave....

— Quel que soit ce motif, répondit le duc en se levant, il est certain que l'on ne se battra pas aujourd'hui. Notre présence ici, à cette heure, est donc sans objet, et vous me permettrez de me retirer.

— Adieu, monsieur le duc, dit Raymond en lui tendant la main.

— Au revoir, mon cher ami, répondit Palmarès ; mais croyez-en mon expérience des choses de la vie, vous avez eu une querelle avec Spavento, il vous a fait des excuses : tout l'avantage est de votre côté. Si donc vous le rencontrez un jour sur votre chemin, évitez toute discussion, elle ne pourrait être que terrible. Spavento n'en sera peut-être pas fâché, mais j'estime que vous ne vous en plaindrez pas vous-même.

Et il salua et sortit, en accompagnant ces derniers mots d'un ricanement ironique.

Jusque-là, Ludovic Malon avait écouté avec indifférence ce que disait Palmarès.

Il ne le connaissait pas ; il ne l'avait jamais vu ; aucun désir ne le prit de se mêler de l'affaire....

Mais quand, après les dernières paroles prononcées par le duc, il entendit son ricanement strident et moqueur siffler à son oreille, un frisson involontaire courut sur sa peau, son cœur se prit à battre violemment dans sa poitrine, et il fit quelques pas vers la porte par laquelle Palmarès venait de disparaître.

— Cet homme ! demanda-t-il, avec un regard fulgurant ; quel est cet homme qui vient de sortir ?...

— C'est le duc de Palmarès, répondit Hector.

— Tu le connais ?

— Pardieu !

— Que fait-il ?

— Rien ! — et c'est une chose qui prend bien du temps.

— Y a-t-il longtemps qu'il habite Paris ?

— Il y a vingt ans peut-être.

— Voilà qui est étrange !... balbutia le jeune docteur.... Je me serai trompé, et pourtant.... ce ricanement !... oh ! ce ricanement....

Hector regardait son ami et il ne revenait pas de sa surprise. Jamais il ne l'avait vu ainsi.

— Ah çà, dit-il, après un court silence, que se passe-t-il donc? Connais-tu aussi le duc de Palmarès ?

— Moi ? fit le docteur....

— Ça me semblerait invraisemblable. En tout cas, le duc mène la vie à grandes guides, il fréquente un monde que tu ne vois pas, et à moins que tu n'aies eu l'occasion de le rencontrer au chevet de quelque malade.

— Oui, c'est cela peut-être..., répondit vaguement Ludovic Malon — ou plutôt je l'aurai pris pour un autre, — n'y pensons plus....

— Et partons ! acheva Hector.

Puis s'adressant à Raymond :

— Voyez-vous, ajouta-t-il, ce n'est pas pour dire, mais si j'avais su que je venais pour rien, je serais certainement resté rue Saint-Maur.

— Je vous ai arraché à vos triomphes, dit Raymond avec complaisance.

— Ne m'en parlez pas ! depuis trois heures, nous dansions le cotillon, quand je me suis aperçu que le jour commençait à blanchir les fenêtres, — je n'avais que le temps de m'éloigner, — mais bah ! quand j'ai parlé de partir, ça été une clameur universelle. — Alors il ne m'est plus resté qu'une ressource, la fuite honteuse et précipitée, et ma foi, j'ai gagné les cuisines et me suis dérobé par l'escalier de service. Sans cet acte d'héroïsme, je crois que je danserais encore.

Comme Hector achevait ces mots, le timbre de l'antichambre retentit.

Hector fit un bond.

— Maître Spavento s'est ravisé ! s'écria-t-il, en se précipitant vers la porte.

La porte venait de s'ouvrir, et Michel était sur le seuil.

— Pardon, monsieur, dit-il à Hector ; c'est vous que l'on demande.

— Moi ! fit ce dernier. — Ah çà, est-ce que je vais avoir un duel, à mon tour ?

— Je ne crois pas qu'il s'agisse de duel, répondit Michel.

— Qui donc me demande ?

— Une femme !

— A-t-elle dit son nom ?

— Salomé.

— La bonne d'Irène ! s'écria Hector.

Et il se rua dans le salon avec impétuosité.

C'était bien Salomé qui l'attendait, envoyée, dit elle, par M. Guillemot. L'honnête industriel, au dire de Salomé, était inquiet de ce qui s'était passé entre Spavento et Raymond, et il priait Hector de vouloir bien venir dans la journée, pour lui faire connaître l'issue de cette malheureuse affaire.

Hector ne fut pas dupe de la ruse de sa petite cousine, mais il ne voulut pas paraître suspecter sa démarche.

— Soit ! répondit-il, vous pouvez assurer mon oncle, que vers deux heures, je serai rue Saint-Maur.

— Et comme vous ne trouverez pas monsieur à cette heure, acheva Salomé, vous voudrez bien demander mademoiselle, qui sera très-heureuse de vous recevoir. — C'est bien entendu, n'est-ce pas?

— Parfaitement.

— Alors, à deux heures ?

— A deux heures.

Et Salomé s'éloigna.

Resté seul, Hector se prit à réfléchir.

— Voyez-vous, ces petites pensionnaires, se dit-il ; on croit qu'elles n'y touchent pas, et elles ne laissent passer aucune occasion ! Certainement, que je serai exact, ma belle cousine, et quelque désir que vous ayez de voir votre cousin, croyez bien que celui-ci n'a pas une moins grande impatience de passer une heure en votre compagnie !

Et il revint vers Raymond en se frottant les mains.

Sa mission était d'ailleurs tout à fait terminée, et il n'avait plus qu'à se retirer avec son ami.

Il serra donc la main de Raymond, le félicita avec cordialité d'une affaire dont l'issue était à son seul avantage, et l'assura du plaisir qu'il aurait à cultiver son amitié.

Raymond, de son côté, ne se montra pas moins affectueux, et les deux jeunes gens se séparèrent en se promettant de se revoir souvent.

Hector regagna son appartement de la rue de Richelieu, et Ludovic Malon se fit reconduire rue de Tournon où il demeurait.

Quoi qu'il eût pu faire, le jeune docteur n'était pas parvenu à maîtriser entièrement l'émotion qu'il avait éprouvée après le départ du duc de Palmarès.

Ce ricanement, aux notes aiguës et irritantes, résonnait encore à ses oreilles ; c'était comme un écho sonore de celui qui l'avait tant frappé jadis dans une circonstance terrible de sa vie, et il se demandait s'il n'y avait pas quelque chose de providentiel et de fatal dans cette réminiscence qui lui était si énergiquement imposée par le hasard.

Toute la journée, il resta sous cette impression bizarre, et peut-être la nuit l'eût-elle enfin rendu au calme et à l'apaisement, si un événement inattendu n'était venu, cette nuit même, le rejeter brusquement dans la plus dramatique des complications.

XXII

L'AFFAIRE DE CLAMART.

Ludovic Malon habitait au n° 6 de la rue de Tournon.

L'appartement qu'il occupait était simple, meublé avec un goût sévère, et tout y avait été sacrifié aux exigences de sa profession.

Le jeune docteur s'était réservé seulement un petit salon dont il avait fait son cabinet de travail et dans lequel il passait une partie de ses nuits.

Le soir, quand il n'avait point de visites à faire, il rentrait à neuf heures, s'installait dans son cabinet, et y restait fort souvent jusqu'à l'aube.

Sa vieille bonne se couchait vers dix heures, et quand, par hasard, quelque visiteur nocturne sonnait à la porte, c'est lui-même qui allait ouvrir.

Mais ces cas étaient fort rares, et depuis cinq ou six ans qu'il habitait cet appartement, c'est à peine si deux ou trois fois il s'était vu dérangé la nuit.

Ce soir-là il rentra un peu plus tard que d'habitude.

Les préoccupations provoquées par la rencontre du matin, l'avaient rejeté dans un passé presque oublié, et le souvenir de la nuit sanglante de Clamart avait pendant de longues heures absorbé son esprit et réveillé sa curiosité.

Il y avait dix années de cela.

Jamais, depuis cette époque, il n'avait entendu parler de ce crime qui un moment avait passionné et épouvanté

Paris ; jamais non plus il n'avait revu Héloïse Brochon.

La justice, impuissante devant le mystère de cette sombre aventure, s'était résignée vraisemblablement à abandonner la poursuite des coupables ; ils avaient disparu probablement, sans laisser de traces sur leurs pas, et aucun des agents de la police n'y pensait plus à cette heure.

Mais Héloïse Brochon ! qu'était-elle devenue ?

Enlevée par son hospodar avait-elle été finir sa vie dans ce pays lointain, où elle avait trouvé la fortune et le bonheur ?

Ludovic n'éprouvait pas un bien violent désir de la revoir, mais il eût voulu apprendre d'elle, qui peut-être en savait plus long qu'elle n'en avait dit, quelle part revenait à son amant dans l'aventure.

Il rentra fatigué rue de Tournon.

Dix heures étaient sonnées. Marthe, sa vieille bonne, l'attendait avec impatience.

La lampe était allumée dans son cabinet ; il s'y rendit tout de suite, sans même songer à questionner Marthe sur les incidents de la journée.

— Il n'est venu personne ? demanda-t-il enfin, en se jetant dans son fauteuil.

— Pardon, monsieur, répondit la vieille femme, il n'y a pas une demi-heure qu'un homme est venu vous demander.

— Un malade ?

— Je ne pense pas.

— Que me voulait-on ?

— C'est à Monsieur que cette personne désirait parler.

— A-t-elle dit son nom ?

— Elle a dit qu'elle reviendrait.

— Ce soir ?

— Oui, monsieur.

Ludovic Malon regarda l'heure à la pendule.

— Il est bien tard déjà, répondit-il ; mais enfin, si cette personne revient, j'irai moi-même la recevoir.

— Monsieur n'a plus besoin de mes services ?

— Non, Marthe, vous pouvez vous retirer.

Marthe sortit sur cette autorisation, et le jeune docteur resta seul.

Les fenêtres de son cabinet donnaient sur ce splendide jardin, que tout le Paris d'alors a connu, et où Victor Considérant donnait des soirées aux abonnés et aux adhérents de la *Démocratie pacifique*.

Le jeune docteur ouvrit une de ces fenêtres, et alla s'y accouder.

Il faisait une nuit sereine ; un souffle frais et pur courbait doucement les grandes cimes des arbres, et il régnait de toutes parts un calme harmonieux et doux qui rafraîchissait à la fois le cœur et l'esprit.

Ludovic appuya son front dans sa main, et sous la bienfaisante influence de l'atmosphère, il chercha à reprendre possession de lui-même, et à remonter la pente de ce passé au fond duquel il se débattait depuis le matin.

En ce moment, la sonnette de l'appartement se fit entendre.

C'était la visite annoncée par Marthe, et le docteur hésita à aller ouvrir.

Qui cela pouvait-il être ? Un importun sans doute. Il consulta la pendule : il était onze heures, et moitié curieux, moitié contrarié, il finit par se diriger vers la porte.

— M. Ludovic Malon ? demanda la personne devant laquelle il se trouva, dès qu'il eut ouvert.

— C'est moi, monsieur, répondit le docteur.

— Voudriez-vous me faire l'honneur de m'accorder quelques minutes d'entretien ?

— Est-ce une consultation que vous désirez ?

— Non, monsieur. Il s'agit de quelque chose de plus grave.

— Cependant...

— Et quand vous m'aurez entendu, je puis vo
rer que vous ne regretterez pas de m'avoir reçu

Le jeune docteur examina le visiteur.

C'était un homme de trente-cinq à quarante-cinq ans; on n'eût pu préciser; figure banale, mise vulgaire, avec des yeux un peu enfoncés sous l'arcade sourcilière.

Ludovic Malon ne fut que médiocrement satisfait de l'examen.

— Au moins, répliqua-t-il, ne pouvez-vous me dire le motif de cette visite nocturne ?

— Je vous le dirai, si cette confidence peut seule vous déterminer à me recevoir.

— Monsieur...

— Ah ! je suis loin de me formaliser des mesures de précaution que vous croyez devoir prendre, elles sont fort naturelles, et je les approuve de tous points. Moi-même d'ailleurs, avant d'entamer le sujet pour lequel je viens, j'aurai à vous imposer certaines conditions de discrétion sans lesquelles mes confidences resteraient suspendues.

— Des conditions ! fit Ludovic ; à moi !

— Assurément.

— Ma foi ! vous finissez par m'intéresser.

— Je regrette de ne pas avoir commencé par là.

— Voyons donc, monsieur, voyons ces conditions ; j'avoue que je serais curieux de les connaître.

— Rien de plus simple.

Le jeune docteur avait reculé de quelques pas. — Le visiteur était entré dans l'antichambre, la porte restait ouverte.

— La première, reprit l'inconnu, c'est que vous vous engagerez à ne parler à personne au monde de la démarche que je fais en ce moment.

— Et quelle sorte d'engagement m'imposerez-vous?

— Votre parole me suffira.

— Vous êtes bien bon, — après !...

— Après, vous promettrez de ne point chercher à me reconnaître si nous devons nous rencontrer plus tard ; à renoncer à toute investigation ultérieure que la curiosi-

té pourrait vous conseiller; enfin, si, — ce que j'espère, — vous voulez bien m'écouter, et si, après m'avoir entendu, vous consentez à me suivre, vous vous laisserez bander les yeux, pour aller comme pour revenir, et quoi que vous puissiez voir, quoi que vous puissiez entendre, dans le trajet, ou sur les lieux où je vous conduirai, vous jurerez de vous abstenir de toute manifestation, vous engageant dès à présent, à ne faire aucune action, à ne prononcer aucune parole qui pourrait donner, au dehors, le soupçon des choses que vous auriez vues !

Pendant que son bizarre interlocuteur parlait, le jeune docteur s'était repris à l'examiner de nouveau, et soit qu'il ne l'eût pas bien observé la première fois dans l'ombre de l'escalier, soit qu'un changement se fût opéré dans la personne de l'inconnu, il fut frappé de l'expression de ses traits qui, à n'en pas douter, témoignait d'une sagacité extraordinaire et d'une grande force de volonté.

Toutefois, en dépit de cette modification du premier jugement qu'il avait porté, quand l'inconnu eut fini de parler, il remua la tête en signe de refus.

— Et vous avez cru, dit-il, que je souscrirais à de pareilles conditions ?

— Je n'en ai pas douté un seul instant.

— Eh bien, vous vous êtes trompé, monsieur.

— Je m'obstine à croire que non.

— Mais quelle est donc enfin cette affaire dont vous avez à m'entretenir ?

L'inconnu se prit à sourire.

— Il s'agit, répondit-il, d'un drame qui remonte déjà à une dizaine d'années, mais que vous ne pouvez avoir oublié tout à fait puisque vous y avez joué un rôle important.

— L'affaire de Clamart !... interrompit Ludovic avec violence.

— Précisément !... dit l'inconnu.

XXIII

VISITE NOCTURNE.

— Clamart ! répéta Ludovic, au bout d'un instant; est-ce de ce crime que vous venez me parler ?

— Oui, monsieur, répondit l'inconnu.

— Il y a, en effet, dix années que ce drame s'est accompli, et jamais que je sache, la justice n'est parvenue à découvrir la trace des coupables.

— C'est vrai...

— Ils se sont enfuis, ils ont disparu.

— Probablement.

— La police a renoncé à les atteindre.

— N'en croyez rien.

— Enfin, personne ne songe plus depuis longtemps à cette sanglante affaire.

— Personne, — excepté moi.

— Vous, monsieur !

— Sans doute.

— Mais qui donc êtes-vous, alors ?

L'inconnu s'inclina et présenta sa carte à Ludovic Malon.

Celui-ci y jeta un coup d'œil et son visage prit une expression soudaine de gravité.

— Depuis le jour où cette affaire est venue à la connaissance de la justice, poursuivit l'inconnu, je n'ai pas cessé un jour d'y penser, et malgré les obstacles sans nombre que j'ai rencontrés, j'ai poursuivi obstinément mon but sans renoncer jamais à l'espoir de l'atteindre.

— Voilà un zèle qu'on ne saurait trop louer, dit le jeune docteur.

— Et vous comprenez maintenant, n'est-ce pas, quel intérêt il y a pour moi, pour la justice, pour les honnêtes gens enfin, à ne point compromettre le succès de mon entreprise.

Ludovic sentait une curiosité violente s'emparer de lui. Cette visite, au moins singulière, coïncidant avec ce qui lui était arrivé le matin, réveillait tout à coup tous ses souvenirs, et lui communiquait un ardent désir d'en apprendre davantage.

Il reprit sa lampe, invita le visiteur à le suivre, et l'introduisit dans son cabinet.

Une fois là, il lui indiqua un siége, et quand l'inconnu y eut pris place :

— Une dernière observation, dit-il, un dernier éclaircissement pour la suite de notre entretien. Expliquez-moi, je vous prie, pourquoi c'est aujourd'hui et non pas hier, que vous êtes venu me trouver ? pourquoi, depuis dix années, vous n'avez pas cru opportun de m'interroger ? pourquoi enfin, vous qui prétendez n'avoir pas cessé de poursuivre vos investigations, vous avez tant tardé à me demander l'entretien que vous sollicitez à cette heure ?

— Je vais répondre à vos questions, répliqua l'inconnu ; seulement, je vous le déclare de la façon la plus formelle, c'est la seule concession qu'il me soit possible de vous faire, à moins que vous ne vous engagiez sur l'honneur, à observer rigoureusement les conditions dont je vous ai parlé.

— Mais du moment où je vous ai invité à franchir le seuil de ce cabinet, répondit le docteur, c'est que mon parti était pris, et que j'étais disposé à faire ce que vous désiriez.

— Alors, c'est bien convenu ?

— Parfaitement.

— Il n'est pas besoin de vous rappeler les termes de l'engagement ?

— C'est inutile.

Paris ; jamais non plus il n'avait revu Héloïse Brochon.

La justice, impuissante devant le mystère de cette sombre aventure, s'était résignée vraisemblablement à abandonner la poursuite des coupables ; ils avaient disparu probablement, sans laisser de traces sur leurs pas, et aucun des agents de la police n'y pensait plus à cette heure.

Mais Héloïse Brochon ! qu'était-elle devenue ?

Enlevée par son hospodar avait-elle été finir sa vie dans ce pays lointain, où elle avait trouvé la fortune et le bonheur ?

Ludovic n'éprouvait pas un bien violent désir de la revoir, mais il eût voulu apprendre d'elle, qui peut-être en savait plus long qu'elle n'en avait dit, quelle part revenait à son amant dans l'aventure.

Il rentra fatigué rue de Tournon.

Dix heures étaient sonnées. Marthe, sa vieille bonne, l'attendait avec impatience.

La lampe était allumée dans son cabinet ; il s'y rendit tout de suite, sans même songer à questionner Marthe sur les incidents de la journée.

— Il n'est venu personne ? demanda-t-il enfin, en se jetant dans son fauteuil.

— Pardon, monsieur, répondit la vieille femme, il n'y a pas une demi-heure qu'un homme est venu vous demander.

— Un malade ?

— Je ne pense pas.

— Que me voulait-on ?

— C'est à Monsieur que cette personne désirait parler.

— A-t-elle dit son nom ?

— Elle a dit qu'elle reviendrait.

— Ce soir ?

— Oui, monsieur.

Ludovic Malon regarda l'heure à la pendule.

— Il est bien tard déjà, répondit-il ; mais enfin, si cette personne revient, j'irai moi-même la recevoir.

— Monsieur n'a plus besoin de mes services ?

— Non, Marthe, vous pouvez vous retirer.

Marthe sortit sur cette autorisation, et le jeune docteur résta seul.

Les fenêtres de son cabinet donnaient sur ce splendide jardin, que tout le Paris d'alors a connu, et où Victor Considérant donnait des soirées aux abonnés et aux adhérents de la *Démocratie pacifique*.

Le jeune docteur ouvrit une de ces fenêtres, et alla s'y accouder.

Il faisait une nuit sereine ; un souffle frais et pur courbait doucement les grandes cimes des arbres, et il régnait de toutes parts un calme harmonieux et doux qui rafraîchissait à la fois le cœur et l'esprit.

Ludovic appuya son front dans sa main, et sous la bienfaisante influence de l'atmosphère, il chercha à reprendre possession de lui-même, et à remonter la pente de ce passé au fond duquel il se débattait depuis le matin.

En ce moment, la sonnette de l'appartement se fit entendre.

C'était la visite annoncée par Marthe, et le docteur hésita à aller ouvrir.

Qui cela pouvait-il être ? Un importun sans doute. Il consulta la pendule : il était onze heures, et moitié curieux, moitié contrarié, il finit par se diriger vers la porte.

— M. Ludovic Malon ? demanda la personne devant laquelle il se trouva, dès qu'il eut ouvert.

— C'est moi, monsieur, répondit le docteur.

— Voudriez-vous me faire l'honneur de m'accorder quelques minutes d'entretien ?

— Est-ce une consultation que vous désirez ?

— Non, monsieur. Il s'agit de quelque chose de plus grave.

— Cependant...

— Et quand vous m'aurez entendu, je puis vous assurer que vous ne regretterez pas de m'avoir reçu.

L'inconnu se tut un moment, parut réfléchir et reprit peu après :

— Depuis dix ans, dit-il, je n'ai rien oublié du drame mystérieux auquel vous vous êtes trouvé mêlé, et en dépit du découragement que l'insuccès des premières recherches avait jeté dans l'esprit des autres, j'ai conservé le ferme espoir d'arriver tôt ou tard à la découverte de la vérité. Pour cela, il ne fallait que de la patience et j'en ai à revendre. Ce que j'ai fait pendant ces dix années, vous le saurez bientôt. — J'ai voyagé, je suis allé au Nord, au Midi, aux quatre points cardinaux, flairant une piste, recueillant une parole, attentif à tout ce qui pouvait se rattacher de près ou de loin à l'affaire de Clamart.

Bien que je fusse souvent par monts et par vaux, je revenais de temps à autre prendre langue à Paris, où, chaque fois, je constatais votre présence. Je savais donc que je vous trouverais toujours au moment où j'aurais besoin de votre concours, et je me gardai bien de vous déranger de vos occupations et de vos travaux.

Du reste, la seule personne à laquelle je me fusse intéressé jusqu'alors, était naturellement Mlle Héloïse Brochon, dont le départ avec un hospodar, au lendemain du crime, m'avait souvent paru suspect.

— Comme à moi, répondit Ludovic.

— Après tout, cependant, c'était possible, et l'on a vu des choses plus extraordinaires.

— Sans doute.

— J'ai donc un beau matin pris un train de plaisir pour la Moldavie, et j'y suis resté pas mal de temps à battre les buissons sans faire lever le moindre lapin.

— Et vous en êtes revenu...

— Bredouille.

— Héloïse Brochon n'avait pas d'hospodar, ou du moins celui qu'elle possédait ne l'avait pas conduite dans son pays ?

— Parfaitement raisonné...

— Qu'avez-vous fait alors ?...

— J'y ai renoncé. J'étais bien sûr d'ailleurs que si la jeune femme n'avait pas été assassinée elle-même, je la retrouverais quelque jour sur le trottoir de la capitale.

— Et vous l'avez revue ?

— Je ne la connais pas.

— Enfin, vous pensez qu'elle est à Paris ?

— J'ai tout lieu de le croire ; mais sur ce point c'est vous qui me renseignerez.

— Comment ?

— Je vous la montrerai tout à l'heure.

— Où cela ?

— N'oubliez pas que cet entretien n'est en quelque sorte que le prologue de notre nuit. Dans un quart d'heure, nous monterons en voiture ; je vous banderai les yeux et vous vous laisserez conduire, comme c'est convenu.

— Qu'avez-vous encore à m'apprendre ?

— Un dernier détail qui n'est pas le moins intéressant.

— De quoi voulez-vous parler ?

— Du cadavre, parbleu !...

— Celui du malheureux que j'ai disséqué !

— Précisément... et je sais où il est.

— Vous !

Le docteur fit un haut le corps.

Tout ce qu'il entendait lui semblait du domaine du rêve ; cette accumulation d'événements commençait à fatiguer outre mesure son attention, et il se demandait si réellement il était bien éveillé.

Mais il n'était pas au bout de ses étonnements.

L'inconnu reprit :

— Pendant le cours des premières investigations, dit-il, et après que l'émotion soulevée par cette affaire se fût un peu calmée, la police qui continuait infatigablement ses recherches, recueillit un à un tous les membres du malheureux assassiné, et elle put reconstituer ainsi presque complétement le corps même du dé

— Et c'est là ce que vous voulez me montrer !

Le visiteur s'était levé, et était allé regarder l'heure à la pendule.

— Minuit moins un quart ! dit-il, c'est le moment; et si vous voulez bien me suivre, une voiture m'attend à la porte, en dix minutes nous serons rendus.

Le jeune docteur s'était levé à son tour, mais au moment de suivre l'inconnu il s'arrêta.

— Je suis à vous, dit-il, mais avant de m'éloigner, je désire que vous m'éclairiez sur un point important que vous n'avez pas touché.

— Lequel? fit l'inconnu.

— Vous m'avez bien dit pourquoi vous n'êtes point venu me trouver jusqu'à présent; vous ne m'avez pas expliqué pourquoi vous êtes ici à cette heure.

— C'est limpide cependant; je suis venu aujourd'hui, parce que depuis quelque temps je tiens la piste ; parce que nos hommes sont à Paris, qu'un rien peut leur donner le soupçon de la surveillance dont ils sont l'objet, et qu'à tout prix il faut éviter que par faiblesse, par pitié, ou par amour, ils n'échappent au piége où je les attends.

— Que parlez-vous d'amour et de pitié ?

— Oh ! je m'entends.

— Il y a donc une femme dans tout ceci ?

— Il y en a une.

— Quelle étrange histoire !

— Étrange ou non, venez ! nous n'avons plus à nous que quelques minutes : le moindre retard peut tout faire manquer. Hâtez-vous, je vous en supplie.

— Allons ! fit Ludovic surmontant ses derniers scrupules.

Et il descendit.

Il y avait à la porte un splendide carrosse à deux chevaux.

Ils y montèrent.

Une fois qu'ils y eurent pris place, l'inconnu pria Ludovic de vouloir bien se laisser bander les yeux, ce que

le docteur lui accorda de la meilleure grâce du monde.

Maintenant que le premier pas était fait, il avait hâte d'arriver au but.

Son compagnon lui appliqua donc un épais bandeau sur les yeux, et dès que l'opération fut terminée, il passa la tête à la portière, et dit au cocher :

— A l'hôtel !

La voiture partit aussitôt.

XXIV

DANS LES FOSSÉS DE STRASBOURG.

Quelques jours s'étaient passés...

Un après-midi, vers six heures, le duc venait de rentrer, quand son valet de chambre se présenta dans son cabinet, et lui demanda s'il voulait bien recevoir Colonna.

— Colonna ! fit le duc surpris ; je le croyais avec Spavento.

— Il était parti, en effet, répondit le valet, mais il est revenu.

— Seul ?

— Oui, monseigneur.

— Eh bien, qu'il vienne à l'instant ! Je suis curieux de savoir ce que signifie un retour si précipité.

Le duc avait à peine donné l'ordre d'introduire Colonna, que ce dernier entrait.

En le voyant, Palmarès ne put s'empêcher de faire un mouvement.

Colonna était fort pâle ; son visage paraissait fatigué, un certain désordre se remarquait dans sa toilette.

— Eh bien ! dit le duc... que se passe-t-il donc, et quelle est la raison de ce brusque retour ?

— Un malheur ! monseigneur, répondit Colonna.

— Un malheur ? Explique-toi. Qu'est-il arrivé... J'attends.

— Ce qui est arrivé, je vais vous le dire, monsieur le duc, poursuivit Colonna, et c'est une aventure si imprévue, qu'en vérité, il y a des moments où je me demande si je ne rêve pas.

— Parle ! parle !

— Voici... Vous vous souvenez que, il y a quelques jours, vous avez ordonné à Spavento d'aller faire un tour à Bade, parce que vous ne vouliez pas qu'il tuât ce petit bonhomme qui m'a volé soixante-dix mille francs chez Mousseline.

— Oh ! volé, fit le duc.

— Enfin ! — je passe et je continue. — Un voyage à Bade, à ce moment de l'année, ne plaisait que de sorte à Spavento, et je lui avais offert de l'accompagner.

— Je sais cela.

— Nous partîmes donc ensemble, bien résolus d'ailleurs à ne pas tarder à revenir.

— Abrége, abrége.

— Ça alla bien jusqu'à Strasbourg. Nous nous y étions arrêtés. Spavento raffole de la choucroute ; moi, j'adore le vin du Rhin, et ma foi, nous songions déjà à passer là le temps de notre exil, quand survint l'incident que j'ai à vous raconter.

— Quel incident ?

— Hier matin, vers neuf heures, comme nous sortions de l'hôtel, Spavento et moi, pour aller flâner sur le Breuil, nous nous trouvâmes tout à coup en face du petit monsieur.

— Raymond !

— Lui-même.

— Et qu'allait-il faire à Strasbourg ?

— Il nous avait suivis.

— Dans quel but ?

— Vous allez voir. — C'est Spavento qui le reconnut le premier ; il me donnait le bras, et j'en sentis tous les muscles se contracter dès qu'il l'aperçut ; je cherchai bien à le contenir, mais bah !... il avait trop rongé son frein depuis deux jours, et il n'y eut pas moyen de le raisonner... d'un mouvement énergique, il retira son bras de dessous le mien, et en trois bonds il fut auprès de Raymond.

— Et il l'a insulté, n'est-ce pas ? dit le duc avec colère...

— Ce n'est pas tout à fait cela.

— Cependant...

— Dès que Raymond se trouva en présence de Spavento, il laissa échapper un geste de surprise ironique :

— Eh quoi, vraiment, c'est vous ! dit-il, d'un ton sarcastique ; est-il possible que vous me reconnaissiez ? Eh bien... cela me fait plaisir, monsieur Spavento, car après la lettre que le duc m'a remise de votre part, je m'attendais à vous voir m'éviter...

Vous comprenez, monsieur le duc, quelle pouvait être en ce moment l'attitude de Spavento ; il devint vert, rouge, blanc, de toutes les couleurs ; les yeux lui sortaient de la tête, il était hideux !

— Ah ça ! s'écria-t-il enfin, avec une fureur aveugle, est-ce donc après moi que vous couriez ?

— La distance ne m'a pas effrayé, comme vous voyez, répondit Raymond.

— Alors vous venez pour vous battre ?

— A moins que vous n'ayez une seconde lettre à m'offrir !

— Per Baccho ! s'écria Spavento dont la figure s'épanouit, ce n'est pas moi qui suis allé le chercher, et ma foi ! le duc en pensera ce qu'il voudra, mais l'occasion est trop belle pour la laisser échapper. — Voyons, quand voulez-vous vous battre, mon petit monsieur ?

Le jeune Raymond lui éclata au nez.

— Décidément, vous baissez, monsieur Spav
pondit-il, mais songez-y donc ! le train pour

partir sous peu et si je ne suis pas rendu à la gare dans une heure, je suis exposé à perdre toute une journée.

Spavento tourna vers moi un regard qui voulait dire: *Tu entends! je ne le lui fais pas dire!*

— Bien! bien! répliqua-t-il; je suis à vous — le temps seulement d'aller prendre des fleurets.

— J'ai les miens, dit alors Raymond; ils sont dans ma voiture, et si vous voulez bien les accepter....

— Marchons! répondit Spavento.

Et nous voilà partis!

— A vingt pas, nous trouvâmes la voiture annoncée; un homme occupait déjà une place à l'intérieur. C'est, je crois, l'intendant. Il s'appelle Michel. Nous montâmes l'un après l'autre, et sur l'indication de Spavento, on se dirigea vers la citadelle.

Derrière la forteresse, il y a des fossés très-favorables pour une rencontre; point d'importuns, ni de curieux, et pour les sentinelles, c'est une distraction.

Nous descendîmes.

Spavento avait examiné les fleurets; ils étaient tout à fait convenables, et les poignées semblaient faites pour lui.

On choisit le terrain; les deux adversaires avaient ôté leur habit, et ils ne tardèrent pas à prendre place.

— Ça, dit alors Spavento avant de commencer; j'espère que ceci est un duel sérieux, et que nous n'allons pas nous arrêter pour une égratignure.

— Si je l'avais cru, répliqua Raymond, je n'aurais pas fait un si long voyage.

— Alors le combat ne cessera?...

— Que lorsque je vous aurai tué!

J'avoue, monsieur le duc, que malgré tout l'intérêt que je portais à Spavento, je commençais à m'intéresser furieusement à son adversaire. A cet âge, avec ce visage si doux, faire preuve de tant de fermeté et de courage, cela n'est pas ordinaire, et je suivais ses mouvements, j'observais ses traits pour surprendre une défaillance ou une forfanterie.

Rien de tout cela.

Il restait calme, élégant, digne, comme si sa vie n'eût pas été en jeu dans cette redoutable partie.

Mais ce fut bien autre chose, quand après le signal d'attaque, je le vis se mettre en garde, et fouetter l'air de son épée impatiente.

Sa physionomie prit alors une expression inattendue; ses sourcils se froncèrent, son œil eut des reflets fauves, et la partie supérieure de son corps parut se rassembler, pour ainsi dire, comme s'il se fût préparé à prendre son élan pour fondre sur son adversaire.

Spavento ne s'attendait pas à une pareille attitude; il comprit qu'il allait avoir affaire à forte partie, et il en fut un moment déconcerté.

Aussi, pendant les premières secondes, il se contenta de jouer du bout de son fleuret avec celui de son adversaire; il multiplia lentement ses feintes et successivement, dégagea ou engagea sa lame, pour lui donner le change : — mais celui-ci ne bougeait pas plus qu'une statue!

Seulement de temps à autre, d'un geste insensible, presque discret, mais rapide comme l'éclair, il écartait la pointe de Spavento, sans perdre une ligne de sa garde, et loin de se sentir troublé ou ébloui de ces escarmouches, son regard ferme, impassible et froid continuait de couver son adversaire.

Nous gardions tous un profond silence qui n'était coupé de loin en loin que par le grincement de l'acier.

Pour moi, qui connais Spavento, et qui lui ai servi de second dans plusieurs rencontres, il était manifeste qu'il se passait quelque chose d'inusité en lui. Il était un peu désorienté, et une sourde irritation grondait dans sa poitrine.

— Eh bien! dit-il enfin avec colère, est-ce que nous allons rester longtemps à nous regarder ainsi; qu'attendez-vous donc, mon petit monsieur, et n'avez-vous pas envie de commencer?

Le jeune homme ne répondit pas.

Mais une légère contraction crispa le coin de ses lèvres; sa main serra fortement la poignée de son épée, et deux éclairs terribles, farouches, sauvages jaillirent à la fois de ses deux prunelles.

— Et alors? fit le duc violemment intéressé.

— Ah! ce que je vis, monseigneur, je ne l'oublierai de ma vie, — la pointe de Raymond se mit alors mollement, et comme avec des mouvements félins, à tourner autour de l'épée de Spavento; à peine la voyait-on évoluer, et le bruit qu'elle faisait en touchant l'acier était doux comme une caresse.

Puis, tout à coup, sans transition, elle passa foudroyante à travers les parades de son adversaire, et aussitôt j'entendis un grand cri, suivi de la plus horrible des imprécations.

— Spavento était touché!

— Oui, monseigneur; et chose bizarre, inexplicable, fatale peut-être!... Quand après m'être précipité au secours de mon malheureux ami qui venait de rouler sur le sol, je déchirai sa chemise pour examiner sa blessure, savez-vous ce que j'ai vu?

— Quoi donc? quoi?... interrogea le duc anxieux.

XXV

RÉSOLUTION.

— La blessure de Spavento, répondit Colonna, consistait en une simple piqûre qui avait determiné, au-dessus du sein gauche, une petite tache rouge à peine perceptible.

Le duc frissonna, et fronça le sourcil.

Mais cette impression dura une seconde, et presque aussitôt il reprit tout son sang-froid et son impassibilité.

— Et Spavento ? demanda-t-il en relevant le front ; il n'est pas mort, au moins ?

— Peuh !... il n'en vaut guère mieux, répondit Colonna.

— Où est-il ?

— Dans le pavillon qui est au bout du jardin.

— As-tu fait appeler un médecin ?

Malgré la gravité de la situation, Colonna ne put s'empêcher de sourire.

— Ç'a été ma première pensée, répondit-il ; et j'ai envoyé chercher Benoît... mais Spavento ne l'eut pas plus tôt aperçu qu'il s'est répandu en cris désespérés, et a demandé si on voulait se défaire de lui !

Pour éviter un accident, j'ai dû en prendre un autre.

— Qui cela ?...

— Un ami d'Hector Beaulieu.

— Ludovic Malon, peut-être !

— C'est cela.

— Et il est auprès de Spavento ?

— Il vient de le quitter.

Le duc parut vivement contrarié de l'incident, et il se hâta d'aller voir par lui-même ce qui s'était passé.

Il descendit donc dans le parc, et gagna d'un pas rapide le pavillon où Spavento avait été déposé.

Sur le seuil de la porte il rencontra Gérôme.

— Comment va le blessé ? demanda le duc.

— Fort mal, monseigneur, répondit Gérôme.

— Et qu'en pense le médecin ?

Gérôme secoua la tête d'un air singulier.

— Le médecin a dit que ça ne sera rien, répondit-il, mais tout de même, voyez-vous, je crois que l'on a eu tort de l'amener ici.

— Pourquoi cela ?

— Vous ne savez donc pas qui il est ?

— Qu'importe?

— Mais c'est celui de Clamart.

— Eh bien, après?

Et le duc eut un regard devant l'éclat duquel Gérôme fut obligé de baisser les yeux.

— Ce que j'en dis, poursuivit-il humblement, c'est dans l'intérêt de Monsieur le duc.

— Hein!...

— Parce que depuis trois jours j'ai appris bien des choses.

— De quelles choses veux-tu parler?

Gérôme se rapprocha mystérieusement de Palmarès :

— Vous vous souvenez bien, n'est-ce pas, dit-il, de l'hôtel des Champs-Elysées?

— Celui de la *Nubienne.*

— Juste !... Voilà trois jours que je n'en ai pas quitté les abords.

— Que s'y passe-t-il?

— Je vais vous dire : l'autre soir, vers minuit, j'allais quitter mon poste d'observation, quand au moment de m'éloigner mon attention a été attirée par le pas de deux hommes qui se dirigeaient vers l'hôtel... je me rejetai brusquement dans l'angle d'une porte, et j'attendis. Les deux hommes venaient de mon côté, et ils devaient passer à quelques pas de moi. Mon instinct ne m'avait du reste pas trompé, et je ne tardai pas à être complétement édifié? le premier qui passa ce fut Bernhardt, l'intendant, une mauvaise figure, que j'ai certainement vue quelque part. Quant à l'autre, c'était le médecin de Clamart.

— Ludovic !

— Oh! je ne l'ai vu qu'une fois ; mais on a l'œil américain, et je le reconnaîtrais entre mille.

— Après tout, qu'est-ce que cela prouve? — Il y avait probablement des malades chez la Nubienne.

— C'est ce que je me suis dit, et j'ai pris des renseignements auprès du concierge — il faut avoir des amis partout — et celui-là est un ancien avec lequel je me

suis rencontré quelquefois sur les bancs de la correctionnelle.

— Enfin que t'a-t-il appris ?

— Une chose dont je me doutais ; c'est-à-dire, que l'état sanitaire de l'hôtel était excellent, et qu'il n'y avait pas un malade pour le moment...

— Alors, pourquoi un médecin ? Pourquoi surtout celui-ci plutôt qu'un autre ?

— Je me suis adressé les mêmes questions, et moi, voyez-vous, monsieur le duc, si j'ai une qualité, c'est celle-là : quand je ne comprends pas tout de suite, ça m'*ostine !* et à tout prix, il faut que je comprenne.

— Qu'as-tu fait ?

— J'ai passé la nuit devant la porte de l'hôtel.

— Et à quelle heure Ludovic Malon est-il sorti ?

— Il n'est pas sorti du tout.

Le duc haussa les épaules.

— L'hôtel, dit-il, a une seconde porte qui donne sur les Champs-Elysées, et c'est par cette issue... sans doute...

— Pas plus par celle-là que par l'autre ; mes précautions étaient trop bien prises.

— Quelles précautions ?

— J'avais tout simplement brisé dans la serrure la pointe de mon *eustache*.

Le duc se tut.

Ce que Gérôme racontait, était certainement très-grave, et la présence de Ludovic dans la demeure de cette femme mystérieuse qu'il appelait la *Nubienne*, était pour le moins singulière.

— Tes renseignements se bornent là ? dit-il peu après ; tu n'as revu personne, tu n'as rien appris de plus ?...

— Rien, monsieur le duc, sinon que le lendemain, quand je revins pour relever la Varlope qui m'avait remplacé, j'ai constaté avec stupéfaction que l'hôtel avait été abandonné.

— Est-ce possible ?

— Portes closes, volets fermés, concierge disparu, pas plus de locataires que dans mon œil ; on ne voit de ces choses-là que dans les féeries.

— Et tu n'as pas eu l'idée de pénétrer dans l'hôtel ?

— Pour quoi faire ?

— Pour t'assurer par toi-même qu'on n'a rien laissé traîner.

Gérôme fit un mouvement.

— Tiens, c'est une idée ! dit-il... et si j'y avais pensé...

— C'est une négligence que l'on peut réparer facilement.

— Mais il n'y a plus rien.

— Qui sait !... fit le duc, en devenant songeur, et oubliant que Gérôme l'écoutait ; l'appartement est désert, mais il n'est pas vide ; on n'en a pas enlevé les meubles, les tentures, ces mille objets qui constituaient la vie intime de la femme qui l'habitait. Qui sait si je ne retrouverai pas là quelque chose de son cœur même et la révélation d'un mystère si obstinément dérobé à tous ?

Palmarès secoua la tête avec force.

C'était un homme de résolution prompte, et son parti fut vite pris...

— Cette nuit, dit-il brusquement, tu m'accompagneras à l'hôtel.

— Monseigneur...

— Je le veux !

— Et si nous trouvons les portes fermées ?

— Tu les ouvriras...

— Mais nous pouvons être surpris dans notre visite.

— J'en fais mon affaire...

— Alors je n'ai plus d'objection à présenter.

— A minuit, je serai à la porte du parc ; trois coups frappés dans la main serviront de signal et tu auras fait d'ici là le nécessaire pour que je trouve la porte ouverte.

— Soit, monseigneur, je n'ai qu'à obéir, et tout sera prêt comme vous le désirez.

Et Gérôme s'éloigna pendant que le duc entrait dans le pavillon..

Quoi qu'il pût faire, ce dernier était soucieux ; dans tout ce qui lui arrivait depuis quelques jours, il sentait l'intervention d'une force inconnue qui semblait vouloir faire échec à ses desseins.

L'amour de Raymond pour Irène ; son duel avec Spavento ; la visite nocturne de Ludovic Malon à l'hôtel de la Nubienne, tout cela appartenait à un ordre de faits imprévus et nouveaux qui menaçaient les projets qu'il avait formés, et dont il poursuivait implacablement la réalisation.

C'était comme un nuage glissant dans un ciel jusqu'alors serein et calme, et qui projetait son ombre sur la route qu'il suivait.

A tout prix, il fallait faire le jour dans ces ténèbres, et reconquérir la sécurité des jours précédents.

Cependant, Gérôme avait pris la direction de l'hôtel de la Nubienne.

Chemin faisant, il entra chez un marchand de vins pour prendre quelques cordiaux, destinés à le soutenir, si quelque complication se produisait dans la nuit.

Vers onze heures, il atteignit les derrières du parc... L'endroit était absolument désert ; à peine y rencontrait-on un passant toutes les demi-heures.

Gérôme connaissait déjà les êtres ; il savait qu'il n'y avait qu'un moyen pour entrer dans le parc, et que ce moyen consistait à escalader le mur de clôture.

En quelques minutes, l'escalade fut opérée.

Puis, une fois dans le parc, il s'orienta, et chercha la porte qu'il s'agissait d'ouvrir...

Il fit quelques pas, et se mit immédiatement à l'œuvre.

Ce ne fut pas long.

La serrure était en fort mauvais état ; à l'aide d'une grosse pierre ramassée dans l'une des allées, elle ne
da pas à voler en éclats, et la porte tourna aussit
comme d'elle-même, sur ses gonds.

Gérôme poussa un soupir de satisfaction.

— Allons..., dit-il en même temps, voilà qui est bien, et M. le duc peut venir quand il voudra.

Mais au moment où il achevait ces paroles, une main se posa sur son épaule, et cinq doigts énergiques le saisirent à la cravate.

Le misérable faillit étouffer.

— *La Rousse !* balbutia-t-il d'une voix défaillante.

Et il tourna un regard suppliant vers celui qui venait de l'appréhender si rudement.

XXVI

LA MAISON ABANDONNÉE.

— Si tu dis un mot, tu es mort ! dit alors une voix à son oreille.

— Mais vous m'étranglez, voulut répliquer l'infortuné bohème.

— Tais-toi et marche.

— Où me conduisez-vous ?

— Tu le sauras tout à l'heure.

— Ah ! pour une mauvaise affaire, voilà une mauvaise affaire.

Gérôme ne chercha pas à opposer la moindre résistance. Il sentait qu'il était en bonnes mains — dans l'une de ces mains brillait d'ailleurs un revolver dont les canons étaient braqués sur sa poitrine ; il n'avait qu'à se soumettre, et se mit en marche.

Comme il s'éloignait, minuit sonna à l'horloge de Saint-Philippe du Roule...

Malgré lui, il s'arrêta et prêta l'oreille.

Et presque aussitôt, trois coups frappés dans la main retentirent derrière le mur du parc.

C'était le duc qui donnait le signal convenu.

Après avoir frappé les trois coups convenus, Palmarès, qui était loin de se douter de ce qui se passait, attendit quelques minutes que Gérôme vînt lui ouvrir.

Il était persuadé que les choses s'étaient accomplies comme il l'avait prévu, et il se tenait debout devant le mur, prêtant l'oreille aux bruits qu'il pouvait percevoir.

Mais au bout de quelques instants, et comme il n'entendait rien répondre à son appel, l'impatience le prit, et il se dirigea vers la porte.

Il allait frapper avec force, quand il s'aperçut qu'elle était entre-bâillée.

Il la poussa et elle céda.

Le chemin était ouvert, et quoiqu'il fût bien un peu surpris de ne point voir le bohème, il pénétra résolûment dans le parc.

Un doux rayon de lune éclairait les allées, juste assez pour se guider. La silhouette grise de l'hôtel se profilait dans le fond silencieux et morne, et c'est de ce côté qu'il dirigea ses pas.

A deux ou trois reprises, il s'étonna bien encore de ne pas rencontrer Gérôme ; mais après tout, il n'avait pas besoin de lui pour le moment, et continua de marcher, envoyant au diable l'ivrogne qui l'avait abandonné.

C'est ainsi qu'il atteignit l'hôtel.

Gérôme ne s'était pas trompé sur ce point.

Le bâtiment avait tout l'aspect d'une demeure abandonnée.

Les volets en étaient soigneusement fermés ; les portes du rez-de-chaussée paraissaient hermétiquement closes, et rien ne trahissait la présence d'un locataire quelconque.

Le duc s'en félicita.

Il préférait visiter l'hôtel à son aise, et sans crainte d'être dérangé.

Seulement, il se demandait comment il allait procéder, en l'absence de Gérôme, pour ouvrir les serrures s'il les trouvait fermées...

Il venait d'arriver à l'escalier qui conduisait au premier étage, et avait allumé une lanterne sourde dont il s'était muni par excès de précaution.

La porte du vestibule était ouverte, et jusque-là il n'y avait rien de précisément surprenant.

Mais quand il parvint au premier étage, et qu'il vit celle de l'antichambre céder à sa première pression, un vague soupçon traversa son esprit.

— Oh ! oh ! murmura-t-il ; qu'est-ce donc que cela veut dire... Voilà bien des indices qui trahissent un départ précipité. La Nubienne et son intendant ne seraient-ils tout simplement que des chevaliers d'aventures, mâle et femelle !

Le duc se prit à sourire, et continua sa visite.

De l'antichambre, il passa dans la salle à manger, de la salle à manger, dans le salon, et enfin atteignit la chambre à coucher où une main prodigue semblait avoir assemblé à plaisir toutes les fantaisies, et toutes les excentricités du luxe moderne.

Le duc s'y arrêta.

Et, pour y mieux voir, il alluma les bougies à moitié consumées dans les candélabres.

C'était vraiment une chose curieuse et rare que l'ameublement de cette chambre à coucher.

Mais quoique le duc fût un fin connaisseur en matière de luxe et d'art, son regard passa rapide et presque indifférent sur tous les détails de ces richesses accumulées ; et dès que les bougies eurent répandu la lumière dans toutes les parties de la chambre, il se dirigea vivement vers un prie-Dieu au-dessus duquel était suspendu un tableau recouvert d'un voile de crêpe noir.

Son œil s'éclaira à cette vue, et un soupir de satisfaction gonfla sa poitrine.

— Quand je le disais, murmura-t-il, c'est là qu'est le

secret. — Voilà le mystère que l'on nous cachait, — et je vais savoir enfin...

En parlant ainsi, il fit quelques pas vers le prie-Dieu, et étendit la main vers le tableau...

Mais à ce moment, il se retourna, et prêta l'oreille.

Etait-ce une illusion, ne se trompait-il pas?...

Il avait cru entendre du bruit dans la pièce voisine...

Il courut à la porte qu'il secoua avec force. Mais la porte était fermée, et il ne put parvenir à l'ouvrir.

Alors, il revint sur ses pas.

Et de nouveau, il écouta, le corps tendu, retenant son souffle, fermant les yeux pour mieux entendre.

Au bout de quelques instants, il se releva, et se prit à ricaner...

— Ah çà... est-ce que moi aussi, je vais devenir fou! s'écria-t-il; allons, point de ridicules faiblesses ni de scrupules niais... et sachons enfin...

Pour la seconde fois, il se précipita vers le prie-Dieu, — mais cette fois encore, au moment où sa main fiévreuse allait toucher le voile noir, il s'arrêta et jeta autour de lui un regard effaré.

Les sons d'une harpe venaient de se faire entendre dans la chambre contiguë, et une voix de femme s'était élevée tout à coup au milieu du silence de la nuit.

Et ce qu'elle chantait était une mélodie bizarre que vous ne trouverez cet hiver sur aucun piano de la capitale, et où vous eussiez cherché vainement la passion de Verdi, ou l'esprit d'Auber. C'était plutôt une de ces mélopées alpestres, mélancoliques et douces, avec lesquelles on endort les enfants, et qui font pleurer les vieillards.

La voix était pleine et grave, d'une sonorité voilée, dont le charme vous pénétrait jusqu'au fond de l'âme.

Dès les premières notes, le duc s'était dressé, le front pâle, hésitant, troublé, en proie à une angoisse terrible, et il avait pressé ses tempes de ses deux mains glacées.

— Oh! ce chant! ce chant! balbutia-t-il hors de lui.

Et la voix continuait toujours, et voici les paroles qui parvenaient jusqu'au duc.

Manoli, Manol,
O maître Manol!
Assez de ce jeu
Car je vais être mère.
Manoli, Manol,
Le mur se resserre
Et tue mon enfant.
Mon sein souffre et pleure
Des larmes de lait.

Mais Manol se tait
Et bâtit toujours,
Le mur monte encore
Et couvre l'épouse
Jusqu'à ses chevilles.
Jusqu'à ses genoux,
Et jusqu'à ses hanches,
Et jusqu'à son sein,

Et jusqu'à ses yeux.
Et jusqu'à sa tête.
Si bien qu'aux regards
Elle disparaît,
Et qu'à peine encore
On entend sa voix
Gémir dans le mur :

Manoli, Manol,
O maître Manol,
Le mur se resserre
Et ma vie s'éteint!

La voix avait cessé de chanter depuis quelques secon-s, et le duc demeurait immobile, écoutait toujours, la itrine oppressée, l'œil fixe, les doigts crispés à son nt.

Tout à coup, il revint à lui, proféra une imprécation, et se redressa de toute sa hauteur.

En même temps, un éclair jaillit de son regard ; et se tournant avec un mouvement de fauve vers le tableau mystérieux, il bondit, la main affolée.

Cette fois, rien ne pouvait plus l'arrêter ; d'un geste plein de colère, il déchira et fit voler en morceaux le voile de crêpe, et le tableau apparut dans tout son éclat.

C'était un portrait !...

Au bas, sur le cadre noir, en lettres d'or, on lisait ce nom :

MIKAEL

Le duc recula frappé de surprise.

— Mikaël ! dit-il en frissonnant.

Et ses yeux se tournèrent vers la chambre d'où le chant était parti.

— Est-ce possible, est-ce vraisemblable seulement !... balbutia-t-il.

Et il fit quelques pas de ce côté.

Mais à ce moment, la porte s'ouvrit lentement, et une femme parut sur le seuil.

Le duc jeta à sa vue un cri épouvanté...

XXVII

DERNIÈRE PRIÈRE.

— Germaine ! s'écria-t-il, en faisant un pas pour aller à elle.

— Mais il se contint presque aussitôt, et reprit, en un instant, toute sa froideur et toute son impassibilité.

— Oui... c'est moi, Mikaël, répondit la veuve ; et il est surprenant, après tant d'années douloureuses passées loin de vous, que vous ayez pu me reconnaître, ainsi, du premier regard...

Mikaël garda le silence et se tourna à demi vers la porte, comme s'il eût songé à se retirer.

Germaine vit ce mouvement, et elle courut se placer entre la porte et lui.

— Ah ! ne me fuyez pas, Mikaël, supplia-t-elle, ne vous éloignez pas sans m'avoir entendue.

— Vous avez donc à me parler?

— Vous le demandez?

— Mais... à quoi bon?

Germaine mit ses deux bras sur sa poitrine.

— Voilà dix années, poursuivit-elle, dix années que je ne vous ai vu, pendant lesquelles vous m'avez crue morte, n'est-ce pas...

— On m'avait dit, en effet, que vous aviez succombé à la douleur de la séparation ; mais je vois avec satisfaction qu'il n'en est rien, et j'ajouterai même que ces dix années ont développé encore cette beauté à laquelle rien, autrefois, n'eût pu être comparé.

Germaine eut un sourire amer.

— Vous raillez ! répondit-elle. Vous avez ce triste courage devant une femme que la vieillesse va atteindre. Ah ! vous êtes toujours le même, Mikaël. Et pourtant si vous saviez...

Elle voulut comprimer son sein et sa bouche. Mais sa poitrine débordait, et les paroles montaient violentes à ses lèvres.

Elle ne put se contenir.

— Tenez, poursuivit-elle, écoutez-moi. Par pitié pour moi, par pitié pour vous, écoutez-moi. Quand je me suis vue seule dans cette ferme de Normandie, où vous m'aviez abandonnée, sans espoir de vous revoir jamais, j'ai senti tout mon cœur se soulever de colère, et à la place de cet amour profond que je vous avais voué, je n'ai

plus trouvé qu'un seul sentiment, qu'un seul désir, la vengeance !

— Vraiment !

— Oh ! vous ne savez pas ce que peut une femme à laquelle on a déchiré le cœur, comme vous avez déchiré le mien. Si vous l'eussiez voulu, Mikaël, j'aurais été votre esclave la plus humble ; je vous aurais servi à genoux ; j'aurais donné tout mon sang pour vous épargner une seule larme... Mais vous avez repoussé ce dévouement avec votre froideur de glace, et moi je n'ai plus eu qu'un refuge, le désespoir !

— Eh bien ?.. fit Mikaël.

— Alors, de même que j'avais vécu de votre amour, je me suis mise à vivre de votre haine. J'ai comprimé les élans de mon être qui voulait vous pardonner encore, j'ai étouffé toutes les voix qui me parlaient de miséricorde, j'ai commencé mon œuvre ténébreuse, et, dans l'ombre, j'ai préparé le châtiment. — Une seule chose m'effrayait encore cependant ; je me disais : tant qu'il me croira vivante, peut-être un remords suprême le pénétrera-t-il ; peut-être, à un moment inattendu, un mot de lui, un regard, une caresse, mon Dieu ! viendra briser d'un seul coup la trame que j'aurai mis tant de soin à tisser ; et pour rendre à jamais impossible un pareil retour, j'ai fait répandre le bruit de ma mort, et l'on m'a même inhumée à peu de distance des lieux où j'ai vécu.

Mikaël leva les yeux et arrêta son regard sur Germaine.

— Mais savez-vous que tout cela est fort ingénieux, dit-il d'un ton ironique, et me voilà tout à fait intéressé...

La malheureuse femme mordit ses lèvres jusqu'au sang.

— O Mikaël !... Mikaël ! revenez à vous, dit-elle, ne défiez pas Dieu ; ne tentez pas davantage le démon qui me pousse. Quelles paroles faut-il vous dire pour toucher votre âme ou pour vous rendre attentif ?... mais vous ignorez donc que je connais tout le mystère du

Clamart! que depuis dix années je vous enserre comme en un cercle fatal qui va chaque jour se rétrécissant, que demain, aujourd'hui peut-être, il ne vous restera plus une seule issue pour en sortir.

— Vous croyez.

— J'en suis sûre.

Mikaël haussa les épaules.

— Et qu'ai-je donc fait, répliqua-t-il, pour avoir à redouter le châtiment dont vous me menacez?

— Ce qu'il a fait? — Il le demande! s'écria Germaine. — Et le baron de Poll! monsieur le duc, et la belle Nida, Mikaël! et le prince Karpèles, Marcus le Tzigane!!!

Et à chacun des noms qu'elle prononçait, Germaine, les bras croisés sur son sein, s'avançait vers Mikaël, le front menaçant et l'œil plein d'éclairs.

Mikaël n'avait fait jusqu'alors aucun mouvement. — Au premier nom, il n'avait pas bougé, — au second, une rougeur légère vint colorer imperceptiblement ses joues; — mais au troisième, à cette appellation de Marcus le Tzigane, tout son être sembla tressaillir, et un grondement souleva sa poitrine.

— Assez! taisez-vous! tais-toi! murmura-t-il, les dents serrées; et si tu sais comment est morte la fille du prince Karpèles, prends garde que le même sort ne te soit réservé!

Germaine eut un geste de triomphe.

— Ah! tu as peur! dit-elle d'un air de défi; tu trembles.

— Moi!

— Je t'ai vu pâlir.

Mikaël eut un ricanement farouche.

— Peut-être, répondit-il d'un ton plus calme; mais Nida aussi m'a vu pâlir, et elle savait bien que ce n'était pas la peur.

— Qu'est-ce donc alors?

— Que t'importe!

— O âme endurcie et criminelle, qui pourra sonder jamais tes effroyables abîmes?

Mikaël était devenu tout à coup sombre et taciturne. Sa colère s'était dissipée, mais il restait soucieux et se promenait agité et sinistre à travers la chambre.

Soudain il cessa de marcher.

Il se trouvait à deux pas de la malheureuse femme; il lui prit les mains et les serra avec force.

— Criminel ! dit-il en relevant le dernier mot prononcé par Germaine. Criminel ! Ah ! celui qui pénétrerait au fond de mon âme serait bien surpris des étranges sentiments qu'elle cache dans ses replis. — Oui, j'ai tué le prince Karpèles. — Oui, c'est moi qui ai frappé... la belle Nida, sa fille. C'était par une nuit sombre, nuit faite pour le meurtre. Le vieillard me suppliait pour sa fille ; la fille me demandait grâce pour son père. Et j'ai frappé Nida la première, afin que le vieux Karpèles la vît expirer sous ses yeux.

— Horrible ! horrible ! balbutia Germaine.

— Horrible, dis-tu ?... et tu oses parler de vengeance ! Eh bien, va au petit village de Mirzil ; informe-toi auprès de ceux qui y vivaient il y a vingt-cinq ans, et demande-leur comment le prince Karpèles traita naguère Marcus le Tzigane !

Et s'ils t'interrogent à leur tour sur ce que je suis devenu, dis-leur que le jour où Marcus s'est fait appeler le duc de Palmarès, il a scellé son cœur, comme on fait d'une tombe de marbre, et qu'il y a enseveli tous les sentiments qu'il avait connus autrefois ; que depuis vingt ans il ne reste plus rien d'humain en lui ; qu'il va à travers la vie, sans jamais se détourner de sa route, brisant tout ce qui lui fait obstacle, énergique, farouche, implacable, ne croyant plus à l'amitié, ne se souvenant plus même d'avoir cru à l'amour.

— Mikaël !

Le duc eut un mouvement d'hésitation. Tout en parlant, son regard avait rencontré celui de Germaine, et une sorte de frémissement avait parcouru ses membres.

— Et cependant !... poursuivit-il d'un ton vague et à

demi rêveur, une fois — je me rappelle cela; je fus bien près d'être vaincu ! — Elle était belle, dévouée, aimante comme jamais femme ne le fut en ce monde, et quand mon regard s'oubliait dans le sien, quand perdues dans le même rêve, nos deux âmes se confondaient en un même sentiment de tendresse et d'abandon... on eût dit que ma vie allait s'éclairer de lueurs nouvelles et que Dieu ne m'avait pas complétement déshérité.

— Et cette femme. Quelle était cette femme? demanda Germaine en se penchant haletante vers le duc.

— Je ne le sais plus ! répondit celui-ci.

— Ah ! rappelez-vous ! rappelez-vous !

— A quoi bon? tout est fini maintenant. Je suis vieux, moi, et l'amour est le privilége des jeunes.

— Mais à défaut d'amour, Mikaël, n'y a-t-il pas l'amitié — est-ce que le dévouement vieillit; après tant d'orages essuyés ne peut-on trouver enfin un port calme où se réfugier?

Mikaël eut un geste de dédain.

— Non ! non ! dit-il avec force, je ne veux plus me laisser reprendre aux mensonges de la vie, et j'irai jusqu'au bout avec la même fermeté et la même résolution.

— Ainsi, vous me repoussez ! fit Germaine accablée; mon dernier appel a été vain ; vous n'aurez pas voulu entendre l'avertissement suprême que je vous apportais.

— Est-ce encore une fois une menace?

— Ce sera une prière, si vous le voulez.

— Il est trop tard ! — Je veux rendre aux hommes tout le mal qu'ils m'ont fait, et le bourreau lui-même ne me fera pas reculer.

— C'est votre dernier mot !

Mikaël enveloppa la malheureuse d'un regard sinistre.

— Et toi... toi ! ajouta-t-il avec énergie, si par impossible il te prenait fantaisie de te mettre un jour en travers de ma route et de donner la main à mes ennemis, souviens-toi du prince de Karpèles, et n'oublie jamais le sort de sa fille Nida.

Sur ces mots, il franchit le seuil de la porte, descen-

dit rapidement l'escalier, et gagna les Champs-Elysées.

Il était près de trois heures du matin quand il rentra à son hôtel.

Comme il allait se jeter sur son lit, son valet de chambre vint lui remettre une lettre que l'on avait apportée dans la soirée.

Le duc s'empressa de l'ouvrir.

Elle était ainsi conçue :

« Jeu part. Gé vus rhoder dé movais phigurs otoure de l'autel — une surtout — jeu teu diré pourcoi. Jeu vé a onbour ou tu pourra mécrir.

« Jeu neu cigne paz. »

La lettre ne portait aucune signature — mais l'orthographe suffisait.

Le duc l'approcha de la bougie, et il ne la rejeta dans le foyer que lorsqu'elle fut entièrement consumée.

FIN DE LA PREMIÈRE PARTIE.

TROIS CHAPITRES ENTRE PARENTHÈSES

MARCUS.

Pour la rapidité de ce récit, nous avons dû laisser dans l'ombre certaines parties de notre drame, nous réservant de revenir sur nos pas et de faire graduellement la lumière sur tous les points qui auraient pu rester obscurs.

Que le lecteur nous permette donc la courte disgression qui va suivre, et dans laquelle nous n'entrons que pour éclairer tout à fait les dernières scènes que nous venons de raconter.

Avant l'année 1830, les Tziganes qui habitaient la Valachie étaient traités comme esclaves, et, à quelques rares exceptions près, nul d'entre eux ne s'était élevé à l'aspiration d'un meilleur état social.

Race étrange, d'ailleurs, mélange bizarre de tribus dispersées et de basses castes de l'Inde, que l'on ne retrouvait plus guère à cette époque que sur les rives du Sind, à Bucharest, au Malabar et en Syrie.

Ni le temps, ni la misère, ni l'esclavage n'avaient pu détruire complétement leur langue, leur croyance ni leurs traits indous, et ils avaient passé près des civilisations modernes sans se résigner au croisement.

Ils sont bruns de peau, d'un brun foncé, bistré ou olivâtre — quelques-uns sont presque noirs ; d'autres ont la pâleur mate des races caucasiennes.

La plupart, dit un auteur contemporain, sont sveltes, bien pris, souples et agiles ; leur visage est ovale, leurs yeux noirs, grands et bien fendus, et ombragés de longs cils qui versent sur leur visage une teinte de mélancolie. Ils ont le nez presque grec, les lèvres minces et vermeilles, les dents blanches et bien rangées, les mains et les pieds petits, les cheveux noirs et épais, durs et mats, longs et droits, mais souvent aussi, bouclés comme ceux de Pâris ou d'Ascagne.

En Moldavie et en Valachie, leur nombre atteignait près de trois cent mille.

Avant 1830, ils étaient esclaves ; mais vers cette époque le parti libéral de Valachie posa la question de leur affranchissement, et quelques riches propriétaires donnèrent l'exemple à l'aristocratie.

En 1834, le patriote Campiniano affranchit les Tziganes ; les frères Golesco en firent autant pour les leurs, et ce fut un élan qui gagna de proche en proche et s'étendit sur toute l'étendue des deux principautés.

Malheureusement la vieille aristocratie des boyards ne montra pas les mêmes dispositions généreuses ; plusieurs même cherchèrent un prétexte pour persécuter leurs esclaves, et l'on cite, à ce propos, un parvenu de la veille, créature de la Russie, qui fit vendre en détail, aux enchères publiques, les nombreux serfs qu'il avait gagnés par son dévouement à l'oppresseur de son pays.

Le prince Karpèles habitait alors, dans les environs de Giurgevo, un de ces vieux burgs du moyen âge qui restent encore debout et menaçants sur le versant de montagnes inaccessibles, comme les sentinelles du passé que le présent aurait oublié de relever.

Le prince était, pour ainsi dire, la dernière incarnation du despostime russe ou turc; il ne pouvait admettre — ne l'ayant jamais compris — qu'un Tzigane fût un homme comme lui, et il traitait les malheureuses tribus qui vivaient sur ses terres, comme de véritables bêtes de somme.

La cruauté du prince était connue dans toute la principauté, et la haine qu'il avait soulevée dans le cœur de ses esclaves eût amené peut-être depuis longtemps quelque révolte terrible, si, à côté du vieillard implacable, Dieu n'avait placé un de ses plus beaux anges, en la personne de Nida, la fille de Karpèles.

Nida avait seize ans à cette époque, et c'était bien la plus délicieuse créature qui fût au monde.

Elle avait de beaux cheveux blonds qui encadraient son front charmant; ses lèvres étaient pures et fraîches comme la fleur de l'yèble, et ses yeux avaient la douceur confiante et timide de la gazelle.

Tout le monde l'adorait autour du burg, et le prince avait pour elle cet amour naïf et profond que les vieillards portent aux enfants.

Le vieux boyard eût mieux aimé un fils, sans doute; mais dans la solitude où il vivait, dans les ténèbres qu'il voyait chaque jour monter davantage jusqu'à lui, Nida apparaissait comme une vision céleste, et les quelques bonnes œuvres qu'il avait pu faire dans les dernières années étaient certainement dues à l'influence de la gracieuse enfant.

Un jour donc, le prince Karpèles traversait avec sa fille la grande place de Giurgevo, quand tout à coup Nida pâlit affreusement et jeta un cri effaré.

— Qu'y a-t-il? demanda le boyard, d'un ton farouche, en cherchant ce qui avait pu provoquer cette émotion chez son enfant.

— Là! regardez! là! répondit Nida, le sein ému et la voix troublée. Ne voyez-vous pas ces malheureux que l'on va vendre?

— Ce sont les Tziganes de Davila.

— O mon père !

— Qu'as-tu donc ?

— Ces malheureux vont tomber peut être en des mains cruelles.

— Et tu voudrais en racheter quelques-uns, n'est-ce pas ? fit le prince en souriant.

— Ah ! vous êtes bon... mon père.

Le prince fit signe à son intendant d'approcher, et après lui avoir donné l'ordre d'aller choisir quelques Tziganes parmi les groupes qu'il lui désigna, il se rejeta dans le fond de sa voiture qui s'éloigna au trot rapide des chevaux.

Le soir, quand ils arrivèrent au burg, l'intendant présenta à sa jeune maîtresse les trois esclaves qu'il lui avait achetés.

Il y avait un vieillard, une enfant de dix ans et un jeune homme de vingt.

Nida fut surtout frappée des traits de ce dernier, de l'élégance de sa taille, et de l'éclat de son regard.

— Basile ! dit-elle à l'intendant, faites, je vous prie, approcher ce jeune homme, je désire l'interroger.

Et avant que Basile eût transmis cet ordre, le Tzigane dont on venait de parler s'était approché de la jeune fille, devant laquelle il s'inclina avec une soumission sans obséquiosité.

Nida le regarda avec surprise.

— Vous entendez donc notre langue ? demanda-t-elle vivement.

— J'ai beaucoup voyagé, répondit simplement le jeune homme.

— Quel est votre nom ?

— Marcus.

— Vous êtes de ce pays...

— Je suis né libre dans un pays qui est plus près du soleil. Mais ma tribu a reçu un jour l'ordre de se mettre en route et de venir camper sur les bords du Danube ; moi j'ai suivi ma tribu.

— Ce vieillard que j'ai vu tout à l'heure est votre père sans doute?

— Mon père était le chef. Il est mort, et c'est moi qui lui ai succédé.

— A votre âge... Si jeune !

Marcus montra ses dents blanches dans un sourire d'une singulière expression. Mais il garda le silence.

— Vous savez, reprit Nida au bout d'un instant, que mon père vous a acheté, et que désormais vous lui appartenez.

— Qu'importe à l'esclave le nom de son maître !

— Vous vivrez ici près de nous, et j'espère que vous n'aurez pas à vous plaindre de votre sort.

— Si c'est le prince qui ordonne, nous serons soumis ; si c'est sa fille qui commande, je serai dévoué !

Et le jeune Tzigane accompagna ses paroles d'un regard dont Nida ne put soutenir l'éclat.

Elle fit un geste à l'intendant et celui-ci s'empressa de conduire les nouveaux serfs du burg aux logements qu'ils devaient occuper.

Quant à Nida, elle rentra mélancolique et triste dans sa chambre, et passa une partie de la nuit à sa fenêtre.

Le lendemain, quand elle alla présenter son front aux baisers de son père, elle était bien pâle et ses traits étaient bien fatigués.

Pour se distraire, elle voulut se rendre sur les bords du Danube. C'était, en temps ordinaire, sa promenade favorite, mais ce jour-là, on eût dit que rien ne l'intéressait plus ; car elle rentra de bonne heure au burg et s'empressa de monter sur une plate-forme, d'où l'on découvrait tout le cours du Danube.

Elle y trouva l'enfant qui, depuis la veille, était son esclave.

On lui avait fait à la hâte un habillement valaque, et sous ce costume pittoresque elle avait réellement bon air. Elle-même ne pouvait se défendre d'un certain mouvement d'orgueil, en se voyant si bien parée et si belle.

Nida la fit asseoir près d'elle, et se mit à l'interroger.

— On m'a appris que tu t'appelais Angelesca, dit-elle, et que tu étais orpheline de père et de mère... est-ce vrai?

— C'est vrai! répondit l'enfant en levant vers sa maîtresse ses beaux yeux noirs. Ma mère est morte et son âme s'est envolée dans le corps de l'oiseau sacré. Quant à mon père, je ne l'ai pas connu, et l'on m'a dit qu'il a été tué dans un combat.

— Depuis le jour où tu es restée seule au monde, qui a pris soin de toi?

— Marcus...

— Est-il vrai qu'il soit votre chef?

— Marcus l'a dit, et le mensonge n'a jamais souillé sa lèvre!

— Mais pourquoi les hommes de ta tribu ont-ils choisi un chef si jeune?

— Parce qu'il est le plus brave, le plus redouté et le plus aimé.

— Je vois que tu lui es bien dévouée.

— Moi! fit l'enfant, en joignant les mains — si je ne l'aimais pas, je serais bien ingrate! — et puis, vous ne l'avez pas regardé, vous, ma belle maîtresse — un esclave, ce n'est pas un homme pour vous — mais pour les filles de notre tribu, voyez-vous, il n'y a pas au monde de visage plus mâle que le sien, de sourire plus doux, de regard plus beau!... et même, je puis ajouter...

L'enfant ne continua pas... et la parole s'arrêta glacée sur ses lèvres.

— Eh bien, tu te tais! dit Nida.

— Il est là, murmura l'enfant.

— Qui cela?

— Marcus! et il m'a commandé le silence.

La jeune fille se retourna presque effrayée, et aperçut, en effet, le jeune homme qui se tenait debout à quelque distance.

— Comment ! dit-elle avec une vivacité pleine de dépit, vous vous permettez, devant moi, d'imposer silence à cette enfant !

Mais au lieu de répondre, le Tzigane fit un nouveau signe à Angelesca, qui disparut, et il resta seul avec la fille du prince Karpèles.

MIKAEL.

Nida eut un moment d'hésitation, — presque de peur, — mais elle réfléchit bien vite qu'elle était entourée de serviteurs fidèles, qu'elle n'avait qu'à appeler pour qu'on vînt à son secours, et elle rit elle-même bientôt de sa frayeur.

Toutefois, restait l'acte étrange dont Marcus venait de se rendre coupable, et elle voulut en avoir au plus tôt l'explication.

— Que signifie tout ceci? dit-elle d'un ton au fond duquel vibrait un commencement d'irritation, et voulez-vous me faire repentir déjà de la bonté que j'étais disposée à vous témoigner?

— Pardonnez-moi, madame, répondit humblement le Tzigane en baissant le front, mais si j'ai agi comme je l'ai fait, c'est que je désirais vous parler.

— A moi !

— A vous, seule, loin de tout témoin.

— Et qu'avez-vous à me dire !

— J'ai une prière à vous adresser.

— Laquelle ?

Le jeune homme fit quelques pas, et s'approcha de Nida à la toucher.

— Ecoutez-moi, dit-il alors, écoutez-moi sans colère ; les anges doivent avoir un peu de la bonté de Dieu, et vous m'êtes apparue comme un ange, dans cet enfer de la vie. Ecoutez-moi..., je suis malheureux !

— Mais !

— Ce que j'ai souffert déjà, nul ne le sait au monde, et moi seul ai pu sonder l'abîme qui est dans mon cœur; la vie que je mène est odieuse; chaque fois que mon orgueil se révolte, et que je veux relever mon front d'homme, je sens le joug de l'esclavage qui pèse sur mes épaules, — tout à l'heure, je suis monté sur cette plate-forme, j'ai mesuré la distance qui sépare ce parapet du gouffre qu'il domine, et une folle envie m'a pris de m'y précipiter. A quoi bon prolonger plus longtemps une existence misérable, vouée éternellement à la honte et à l'infamie? La mort est un refuge; c'est l'oubli, le repos, le néant ! — mais au moment où j'allais accomplir mon sinistre projet, je vous ai vue passer, et le désordre de mon esprit s'est calmé comme par enchantement.

— Mais je ne puis qu'adoucir le triste sort auquel vous êtes condamné.

— Vous pouvez faire de moi un homme.

— Comment?

— En me rendant la liberté.

— Y songez-vous?

— Le prince adore sa fille; il ne repousserait pas la prière qu'elle lui adresserait.

— Le prince, mon père, est engagé envers les hommes de sa race; il a refusé, jusqu'à ce jour, d'affranchir ses esclaves; en faisant ce que vous demandez, il donnerait raison à ses ennemis; et il ne le fera pas.

— Ainsi vous ne voulez pas même tenter de le gagner, dit le jeune homme en faisant un pas vers l'abîme.

Nida se leva brusquement et lui prit le bras.

— Arrêtez, dit-elle, plus morte que vive... Ce que vous faites est insensé... Voyons. Soyez plus calme; ne cherchez pas à m'effrayer. Je ne repousse pas votre demande. Quelque jour, bientôt peut-être, je parlerai au prince, et qui sait ! il m'aime et se laissera toucher par mes prières...

Mais en attendant, ajouta-t-elle, ne compromettez

rien. Retirez-vous, et ne doutez pas du sincère intérêt que je vous porte.

Le jeune homme ne répondit pas ; mais par un mouvement aussi prompt que la pensée, il saisit la main nue de Nida et y appuya ses deux lèvres brûlantes.

Puis l'enveloppant d'un long regard, qui était une nouvelle caresse, il releva son front hautain et fier et disparut.

Nida était restée muette, interdite, glacée, se demandant, au milieu de son trouble et de son émotion, si ce qui lui arrivait était un rêve ou une audacieuse réalité.

Ce qui advint à la suite de cette scène est facile à deviner.

Pendant quelques jours, Nida se tint enfermée dans sa chambre, refusant obstinément d'en sortir, prétextant un malaise passager, et ne descendant qu'aux heures des repas, pour ne pas trop inquiéter son père.

Elle espérait ainsi éviter la rencontre du beau Tzigane qui avait fait une si profonde impression sur son cœur ; mais, en dépit de ses résolutions, la solitude fit son œuvre mystérieuse, et la première fois qu'elle se retrouva en présence de Marcus, elle sentit qu'elle n'avait rien oublié, et qu'une force plus puissante que sa volonté la livrait sans défense au sentiment qui s'était emparé d'elle.

La pauvre enfant était trop jeune, trop confiante aussi. Il y avait dans son cœur trop de besoin d'expansion et d'amour pour qu'elle pût résister longtemps, et bientôt elle oublia d'imposer silence au jeune chef de la tribu de Mirzil.

Déjà, du reste, elle s'était plus d'une fois trahie sans s'en douter ; — un jour entre autres, voulant lui donner une preuve de son intérêt, elle l'avait prié de renoncer au nom de Marcus qui lui rappelait son passé d'esclave, pour prendre celui de Mikaël, qui était le nom du héros légendaire de la Valachie.

— *Vous êtes digne* de porter ce nom, lui avait-elle

dit ; et moi, je ne veux plus vous appeler autrement ; vous serez donc Mikaël, désormais, et ce sera déjà, à mes yeux, un commencement d'affranchissement.

Mikaël s'inclina en signe d'acquiescement.

Il était jeune, il avait l'ambition des âmes bien trempées ; son amour, à lui, s'augmentait de tout l'orgueil qu'il ressentait d'être aimé par la fille d'un prince !

Et tous deux, s'entraînant mutuellement sur cette pente redoutable, devaient bientôt rouler ensemble au fond de l'abîme !

Il y avait plusieurs mois que cette situation durait, sans qu'aucun incident se fût produit.

Un jour, le prince Karpèles annonça à sa fille que l'intérêt des affaires politiques l'obligeait à faire prochainement un voyage à Bucharest, et qu'il ne pourrait l'emmener avec lui. Il ajouta que son voyage serait de courte durée, et que pendant son absence il déléguait son autorité à son intendant Basile.

Il pria donc Nida de permettre à ce dernier de prendre les rênes du gouvernement du burg et de donner au besoin elle-même l'exemple de la soumission et de l'obéissance.

Nida promit de faire tout ce que son père demandait, mais à la nouvelle qu'il lui donnait, elle sentit un étrange sentiment mêlé de plaisir et d'appréhension, pénétrer son cœur oppressé.

Le jour tout entier fut occupé par les préparatifs du départ du prince, et quand vint la nuit, Nida alla, soucieuse et pensive, s'accouder à la fenêtre.

Quoi qu'elle fît, elle ne pouvait se défendre d'une secrète épouvante, dont elle ne découvrait pas encore l'objet ; son regard à demi voilé flottait irrésolu sur la campagne baignée de lumière et de vapeurs ; et elle semblait se complaire dans le spectacle de cet infini, plein de douloureux tressaillements, qui répondait si bien à l'état de son âme.

Elle en était là, quand une voix s'éleva des profondeurs du ravin au-dessus duquel le burg était bâti.

La voix, elle la reconnut tout de suite, c'était celle de Mikaël.

Elle releva la tête et prêta l'oreille.

Et la voix chantait :

Manoli, Manol,
O maître Manol !
Mon sein souffre et pleure
Et ma vie s'éteint ! etc.

La nuit était calme, le souffle qui passait était pur et parfumé, et l'air que chantait Mikaël semblait résumer toute la poésie mélancolique de ces bizarres contrées.

Quand l'aube blanchit à l'horizon, Nida était encore à sa fenêtre.

Elle se hâta de rentrer dans sa chambre. Le froid l'avait transie ; elle avait hâte de prendre un peu de repos.

Comme elle allait se jeter sur son lit, elle aperçut un billet que l'on avait déposé sur un grand bahut sculpté.

Machinalement, elle le prit et l'ouvrit.

Mais elle ne l'eut pas plus tôt parcouru, qu'elle pâlit affreusement.

Le billet était de Mikaël. Il lui demandait quelques minutes d'entretien pour le lendemain minuit !

La pauvre enfant cacha sa tête rougissante dans ses mains, et se jeta à genoux pour appeler Dieu à son aide.

Il n'y avait plus que Dieu qui pût la sauver.

Le lendemain donc, vers minuit, tout dormait ou semblait dormir au burg de Karpèles.

Le prince était parti la veille, et Basile, ainsi qu'il y avait été invité, avait pris en main l'autorité.

Basile était un homme dur et inflexible, et qui avait donné au prince de nombreuses et terribles preuves de dévouement.

Il avait promis au vieux boyard de se faire tuer plutôt que de manquer à ses devoirs, et il devait bientôt *tenir sa promesse*.

A minuit, Mikaël arriva sur la plate-forme ; Nida ne lui avait rien fait répondre — il pouvait donc croire qu'elle consentait à le recevoir.

Il était heureux. Une immense satisfaction, faite d'orgueil et de désirs, emplissait son âme, et rien à ce moment n'eût pu l'arrêter.

Cependant, au moment de mettre le pied sur la première marche de l'escalier, qui conduisait à la chambre de Nida, il recula de deux pas, et étouffa un cri de surprise.

Devant lui venait de se dresser la silhouette de Basile.

— Où vas-tu ? demanda celui-ci d'un ton brusque; pourquoi n'es-tu pas à ta niche, misérable esclave que tu es ? Allons, hors d'ici, ou je te fais donner le fouet comme à un chien.

Mikaël eut un grondement irrité qui souleva sa poitrine — il n'y avait rien à répliquer ; toute explication était inutile — il fallait obéir !

Et pourtant...

Tout ce qu'il y avait en lui de colères amassées, de haines longtemps couvées, de désirs ardents inassouvis, était près d'éclater dans son sein, ses oreilles bourdonnaient, un voile de sang aveuglait ses yeux.

Toutefois, il recula encore — et Basile le suivit, insolent, terrible, menaçant.

— Demain, ajouta-t-il, demain tu recevras le châtiment que tu as encouru, et en l'absence du prince, ce spectacle ne pourra que distraire agréablement ta maîtresse...

Basile ne prononça pas un mot de plus — c'en était trop déjà. — Mikaël avait bondi sur lui, et pendant qu'il comprimait ses lèvres d'une main de bronze, il fouillait sa poitrine avec son poignard.

Ce fut l'affaire de quelques secondes...

Après quoi, il traîna le cadavre jusqu'à la galerie et le lança dans le gouffre, où il devait servir de pâture aux oiseaux de proie.

LE DUC.

Les huit jours qui suivirent furent pour Nida une suite d'enchantements et d'ivresses au milieu desquelles l'appréhension du retour de son père ne se présenta pas même à son esprit.

L'amour de Mikaël la possédait tout entière, et elle y donnait toutes ses pensées et tout son cœur.

Elle fut bien un peu attristée de la disparition de Basile. — Dans le burg, on crut à un accident, mais l'explication manqua, tant que son corps ne fut pas retrouvé, et l'on en fut réduit aux conjectures. Au bout de quelques jours, on n'y pensa donc plus, et la vie continua sur l'ancien pied, comme si rien d'extraordinaire ne se fût passé.

Un soir cependant, Mikaël venait d'entrer dans la chambre de Nida, quand la petite Tzigane accourut annoncer aux deux amants que les vedettes du burg signalaient, depuis quelques minutes, l'arrivée du prince Karpèles.

En peu d'instants, tout le burg fut sur pied, et l'on dépêcha vers le boyard une troupe de serviteurs chargés de lui faire escorte.

Une demi-heure plus tard, le prince mettait pied à terre dans la cour d'honneur.

Il embrassa tendrement sa fille qu'il trouva un peu pâle, dit quelques paroles de regret pour la mort de Basile, et rentra dans son appartement après avoir congédié tous ses serviteurs.

Dès le lendemain, un changement complet s'opéra dans les habitudes du burg. Le prince était revenu de Bucharest, fort irrité contre les libéraux du pays, qui poussaient impérieusement à l'affranchissement des serfs et il avait résolu de défendre son autorité menacée avec plus de fermeté que jamais.

Les effets de cette disposition d'esprit ne tardèrent pas

A minuit, Mikaël arriva sur la plate-forme ; Nida ne lui avait rien fait répondre — il pouvait donc croire qu'elle consentait à le recevoir.

Il était heureux. Une immense satisfaction, faite d'orgueil et de désirs, emplissait son âme, et rien à ce moment n'eût pu l'arrêter.

Cependant, au moment de mettre le pied sur la première marche de l'escalier, qui conduisait à la chambre de Nida, il recula de deux pas, et étouffa un cri de surprise.

Devant lui venait de se dresser la silhouette de Basile.

— Où vas-tu? demanda celui-ci d'un ton brusque; pourquoi n'es-tu pas à ta niche, misérable esclave que tu es? Allons, hors d'ici, ou je te fais donner le fouet comme à un chien.

Mikaël eut un grondement irrité qui souleva sa poitrine — il n'y avait rien à répliquer ; toute explication était inutile — il fallait obéir !

Et pourtant...

Tout ce qu'il y avait en lui de colères amassées, de haines longtemps couvées, de désirs ardents inassouvis, était près d'éclater dans son sein, ses oreilles bourdonnaient, un voile de sang aveuglait ses yeux.

Toutefois, il recula encore — et Basile le suivit, insolent, terrible, menaçant.

— Demain, ajouta-t-il, demain tu recevras le châtiment que tu as encouru, et en l'absence du prince, ce spectacle ne pourra que distraire agréablement ta maîtresse...

Basile ne prononça pas un mot de plus — c'en était trop déjà. — Mikaël avait bondi sur lui, et pendant qu'il comprimait ses lèvres d'une main de bronze, il fouillait sa poitrine avec son poignard.

Ce fut l'affaire de quelques secondes...

Après quoi, il traîna le cadavre jusqu'à la galerie et le lança dans le gouffre, où il devait servir de pâture aux oiseaux de proie.

LE DUC.

Les huit jours qui suivirent furent pour Nida une suite d'enchantements et d'ivresses au milieu desquelles l'appréhension du retour de son père ne se présenta pas même à son esprit.

L'amour de Mikaël la possédait tout entière, et elle y donnait toutes ses pensées et tout son cœur.

Elle fut bien un peu attristée de la disparition de Basile. — Dans le burg, on crut à un accident, mais l'explication manqua, tant que son corps ne fut pas retrouvé, et l'on en fut réduit aux conjectures. Au bout de quelques jours, on n'y pensa donc plus, et la vie continua sur l'ancien pied, comme si rien d'extraordinaire ne se fût passé.

Un soir cependant, Mikaël venait d'entrer dans la chambre de Nidâ, quand la petite Tzigane accourut annoncer aux deux amants que les vedettes du burg signalaient, depuis quelques minutes, l'arrivée du prince Karpèles.

En peu d'instants, tout le burg fut sur pied, et l'on dépêcha vers le boyard une troupe de serviteurs chargés de lui faire escorte.

Une demi-heure plus tard, le prince mettait pied à terre dans la cour d'honneur.

Il embrassa tendrement sa fille qu'il trouva un peu pâle, dit quelques paroles de regret pour la mort de Basile, et rentra dans son appartement après avoir congédié tous ses serviteurs.

Dès le lendemain, un changement complet s'opéra dans les habitudes du burg. Le prince était revenu de Bucharest, fort irrité contre les libéraux du pays, qui poussaient impérieusement à l'affranchissement des serfs et il avait résolu de défendre son autorité menacée avec plus de fermeté que jamais.

Les effets de cette disposition d'esprit ne tardèrent pas

— Que dites-vous ?

— Demain, à tout prix, vous quitterez ce pays..., j'ai réuni quelques-uns de mes bijoux, les quelques épargnes que j'ai faites depuis ma plus tendre enfance, et vous les accepterez de moi, Mikaël, parce que vous m'aimez, et que je vous aime.

— Mais je ne veux pas vous quitter ainsi.

— Je vous ai dit qu'il le fallait, et je vous le répète; d'ailleurs, sais-je moi-même si je pourrai cacher longtemps à mon père ma honte et mon déshonneur.

— Que dites-vous ?

— Je dis, Mikaël... qu'avant six mois je serai mère.

— Grands dieux !

— Et c'est pour cela que je vous ordonne de partir. Si vous restez ici, nous sommes perdus, et l'on tuera peut-être notre enfant. Si vous partez, au contraire, je pourrai le soustraire à tous les regards, vous le faire remettre par une personne sûre, et qui sait, peut-être un jour, Dieu m'accordera-t-il la joie suprême d'aller l'embrasser là où vous serez.

— Ah ! je partirai ! je partirai ! dit Mikaël.

— Vous le promettez ?

— Je le jure.

— Merci, Mikaël, mon époux, et maintenant, prenez ce coffret; il renferme presque toute ma fortune, à moi; plus tard, si je vis, j'en ajouterai une autre, pour la pauvre petite créature. Ah ! que Dieu donne à sa vie tout le bonheur qui a manqué à la mienne... adieu !

— Déjà !

— Il le faut, Mikaël, mon Mikaël, aimez-moi, ne m'oubliez pas, et veillez sur celui qui aura tant besoin de vous.

Mikaël et la jeune fille restèrent quelques secondes étroitement embrassés ; puis enfin, Nida s'arracha à ses caresses douloureuses et elle disparut bientôt aux regards de son amant.

Les vœux qu'elle avait exprimés furent du reste suivis avec une scrupuleuse ponctualité.

Le lendemain soir, Mikaël disparut du burg pour n'y jamais revenir; il gagna Giurgevo, s'embarqua sur le Danube, et peu de temps après, il arrivait en Autriche.

Le trésor que Nida lui avait remis constituait une fortune, et il en usa largement.

Mikaël n'avait jamais vécu ; le monde dans lequel il entrait était tout nouveau pour lui, il ne demanda à ce monde que les plaisirs faciles qu'il lui offrait.

Le peu de sens moral qui était en lui s'oblitéra bien vite, au milieu des fréquentations auxquelles il s'adonna. Ses qualités d'énergie et de résolution se développèrent aux dépens de sa délicatesse, et quand Nida lui confia, ainsi qu'elle l'avait promis, la pauvre créature née de leurs amours — c'est peut-être horrible à dire ! mais — Mikaël était déjà gangrené à ce point, qu'il fut bien près de n'accepter l'enfant que comme un otage !

Au surplus, pendant quelque temps il n'y pensa guère.

Déjà le souvenir de Nida avait pâli à l'horizon ; d'autres amours ardentes avaient fait oublier celles du vieux burg, et le seul sentiment qui restât entier dans son cœur, était la haine implacable qu'il avait voué au prince.

Douze années se passèrent ! Mikaël était devenu duc de Palmarès, et il allait de Vienne à Hombourg, de Paris à Bade, donnant sa vie à tous les désordres, laissant un peu de son honneur à toutes les stations où il séjournait.

Au bout de douze années, il avait abreuvé sa lèvre à toutes les jouissances ; et avait roulé si vite sur la pente fatale où il était engagé, qu'il ne lui restait plus rien dans le cœur, et que ses ressources étaient presque épuisées. Qu'allait-il devenir, et que devait-il tenter ?

Il eut alors un moment de trouble plein d'angoisses.

Il ne pouvait plus désormais reculer dans la voie terrible qu'il avait choisie, la vie même l'emportait, et d'ailleurs, il avait autour de lui un groupe d'hommes qui ne lui eussent pas permis de s'arrêter.

Colonna, Spavento, Ricordi, natures subalternes, avaient trop besoin de lui, pour le laisser revenir sur ses pas.

Il fallait aller jusqu'au bout.

C'est alors, qu'un matin, en rentrant à son hôtel, au sortir d'une nuit de débauche, il trouva une lettre de Nida !

Nida lui disait qu'elle avait enfin décidé son père à faire le voyage de Paris ; que sa lettre ne précéderait son arrivée que de quelques heures ; et que son cœur débordait à l'idée de revoir Mikaël d'abord, mais surtout le cher petit être qu'elle avait à peine embrassé au moment où elle avait dû s'en séparer.

Elle ajoutait qu'elle apportait à son enfant une fortune considérable, *à laquelle le prince lui-même avait bien voulu contribuer*.

Le duc ne comprit qu'une chose à cette lettre, c'est que Nida allait arriver et qu'elle apportait avec elle une fortune.

Il n'eut pas une minute d'hésitation ; son plan fut aussitôt préparé, et quand la jeune mère arriva à Paris il avait déjà résolu que ni le prince, ni sa fille n'en sortiraient vivants !

Comment cet horrible drame s'accomplit-il ? Comment ce misérable parvint-il à tromper la pauvre jeune femme et le malheureux vieillard ?

C'est ce que nous aurons l'occasion d'expliquer dans les chapitres qui vont suivre, et où nous raconterons les dramatiques événements qui forment la seconde partie de ce récit.

FIN DES TROIS CHAPITRES ENTRE PARENTHÈSES.

DEUXIÈME PARTIE

I

A TROUVILLE.

Trouville est d'ordinaire le rendez-vous du monde élégant et titré. On y va comme à une exhibition, et bien plutôt pour s'y montrer que pour s'y reposer. On y est plus habillé qu'à Paris, on s'y couche au moins aussi tard, et on ne s'y lève pas de meilleure heure.

Si l'on s'y porte mieux, c'est bien involontairement, et on a du moins la satisfaction de n'avoir rien fait pour cela. Mais, il faut, en rentrant à Paris, pouvoir dire que l'on a passé la saison à la célèbre ville d'eaux, et si quelque indiscret chroniqueur égaré sur la plage a cité votre nom parmi ceux des hôtes habituels du Casi-

no, — c'est fini — le monde n'a plus rien à vous demander.

A vrai dire, on cite aussi bien les cocottes que les femmes du monde — peut être même plus volontiers celles-là que celles-ci ; mais qu'importe comment la notoriété s'obtient pourvu qu'on l'atteigne ; les plus difficiles et les plus prudes ont prouvé souvent qu'elles n'y regardaient pas de si près.

Cette année, la saison s'annonçait sous les plus brillants auspices.

Le Casino avait un orchestre excellent dont le contingent principal était fourni par les Italiens et l'Opéra — on parlait de courses splendides pour les premiers jours du mois d'août, et la mer elle-même, fière d'ajouter à ces attractions, se faisait caressante et douce et semblait accueillir avec pudeur les corps charmants que l'on voulait bien lui confier.

Dès les premiers jours de juillet, il y eut foule dans les hôtels, et le coup d'œil de la plage était ravissant à partir de deux heures de l'après-midi.

Quelques-uns des personnages qui ont figuré dans la première partie de notre récit étaient déjà arrivés.

C'est ainsi que l'on était sûr d'y rencontrer chaque jour la belle comtesse Sylvanire, que Colonna ne manquait jamais d'y venir retrouver.

Mme de Frileuse formait avec plusieurs de ses amies un groupe exquis à peu de distance ; plus loin, c'était les *Repentirs* de Mme Fontenoy, ondulant au souffle de la brise, ou encore la princesse Dimitri et sa suite de jeunes femmes empruntées au décaméron de toutes les Russies.

Quant à l'opulente Mme Briolaye, elle ne venait jamais sur la plage, où l'on rencontrait, disait-elle, des sables mouvants qui avaient à plusieurs reprises tenté de l'engloutir, elle et la chaise sur laquelle elle était assise.

A une centaine de mètres des divers groupes dont nous parlons, venait souvent s'asseoir en compagnie d'une vieille personne, une enfant douce et triste, dont

le regard suivait avec une sorte d'attention maladive les ébats des jolis bébés roses qui faisaient leur tapage à côté d'elle.

C'était Irène.

Ceux qui l'avaient vue l'année précédente la reconnaissaient à peine. Depuis deux mois surtout elle avait bien changé.

Un cercle bleu encadrait ses grands yeux noirs ; ses lèvres décolorées avaient perdu l'habitude de sourire ; et quand elle marchait, on eût dit que son beau corps n'avait plus ni la force ni la volonté de se mouvoir.

M. Guillemot était sérieusement inquiet. Un jour, il avait demandé au docteur Benoît la cause de ce changement inexplicable, et le docteur s'était contenté de remuer la tête.

— La pauvre enfant, répondit-il, est inconsciente elle-même de son état. Elle est si jeune encore !

— Mais quel remède y a-t-il à cet état ? Que faut-il faire ?

— Cela s'en ira comme cela est venu.

— Est-ce bientôt, au moins ?

— Quand elle se mariera.

Le malheureux industriel, dès le lendemain, avait pris son enfant à part, et après l'avoir longuement pressée sur son cœur :

— Tu souffres ! lui avait-il demandé, la voix brisée.

— Moi, mais non, je t'assure, répondit Irène.

— Cependant tu es pâle, tu as perdu ta gaieté ; voyons, y a-t-il quelque chose que tu désires, et que je puisse te donner ?

— Non, mon bon père.

— On dit que le climat du Midi est salutaire aux personnes qui souffrent. Si tu le veux, nous partirons demain pour l'Italie.

— Je veux aller à Trouville, père, et pas autre part.

— Alors, tu me promets de t'y bien porter ?

— Je vous promets de faire tout ce que je pourrai pour cela.

Le père Guillemot appuya ses deux lèvres émues sur le front de son enfant; et deux larmes y vinrent tomber en même temps que son baiser.

Irène eut un frisson.

— Vous pleurez, dit-elle avec un sanglot... Oh! mais, qu'avez-vous donc, mon Dieu... Est-ce que le médecin vous a dit que j'étais malade?

— Non... non! repartit l'infortuné Guillemot, en s'essuyant vivement les yeux... Vois-tu, je suis une vieille bête. J'étais si habitué à t'entendre vivre autour de moi, aller, venir, chanter, rire. Depuis que tout ce bruit a cessé, il me semble que je n'y vois plus..., et je me demande parfois si ce n'est pas moi qui te rends malheureuse.

— Vous, grand Dieu, voulez-vous bien vous taire!

— Ah! si ta pauvre femme de mère était là, tout cela n'arriverait pas. Un homme, ça n'y connaît rien. Chère petite âme, nous avons bien perdu l'un et l'autre, le jour où elle nous a quittés. Mais, c'est égal, tiens, il faut tout me dire, vois-tu, ne rien me cacher, et quoi que tu me demandes, quoi que tu désires, tu n'auras qu'à faire un signe, et papa Guillemot ira décrocher la lune, s'il le faut!

Irène eut un tendre sourire, et elle jeta ses deux bras autour du cou de Guillemot.

— Vous êtes le meilleur et le plus aimé de tous les pères, dit-elle d'un ton câlin; et pour vous récompenser, savez-vous ce que je vous promets?

— Quoi donc?...

— De vous dire quelque chose... quand nous serons à Trouville.

— Un secret?

— Précisément.

— Et pourquoi ne me le confies-tu pas tout de suite?

— Parce que vous êtes trop curieux... et que cela ne vous regarde pas encore!

Le père Guillemot se prit à rire. — Il y avait longtemps que cela ne lui était arrivé.

— Bien ! bien ! j'aime mieux ça, répondit-il avec enjouement ; et quand même ce serait un duc... je m'entends ! mais toi, dors sur tes deux oreilles... et aime toujours ton bon vieux père.

C'est un mois après cette conversation que Irène était arrivée à Trouville, en compagnie de sa vieille parente, et s'y était installée dans un pavillon placé sur les bords de la plage.

A ces personnes que nous venons de citer, il faut ajouter le duc de Palmarès, escorté de Spavento, qui depuis deux mois n'était pas encore complétement remis de sa blessure.

Dès le premier jour, le duc s'était informé de Raymond, mais depuis son aventure avec Spavento, Raymond avait en quelque sorte disparu. On savait seulement qu'il se faisait meubler un hôtel dans les Champs-Élysées, et que, par conséquent, il était probable qu'il y passerait l'hiver.

Quelques rapports faits au duc avaient, en outre, constaté sa présence sur plusieurs points différents. A Bade, notamment ; puis à Hombourg. Puis, enfin, à Vienne, où l'on avait perdu sa trace.

Qu'était-il devenu depuis ?

On n'en savait rien.

Il y avait huit jours que le duc était à Trouville, et il sortait un soir du Casino, quand au bas de l'escalier qui donne sur la plage il se trouva en face de Raymond.

Il fit un mouvement et lui tendit la main.

Raymond lui donna la sienne de fort bonne grâce.

— Enfin, vous voilà des nôtres, dit le duc, et j'espère que j'aurai le plaisir de vous voir souvent.

— Vous êtes mille fois bon... répondit Raymond.

— Qu'êtes-vous donc devenu depuis deux mois ?

— J'ai voyagé.

— Et où êtes-vous descendu ici ?

— Ma foi ! fit le jeune homme avec un geste de dépit, vous me voyez, à ce propos, on ne peut plus contrarié.

— Pourquoi donc ?

— Depuis deux années, je louais derrière l'hôtel des *Roches noires*, un pavillon auquel j'étais tout à fait habitué, et que je désirais conserver, malgré le prix excessif de la location — or, quand je m'y suis présenté ce matin, j'ai trouvé le nid occupé.

— Vous n'aviez donc pas prévenu.

— Je l'avais oublié... Mais c'est moins à ce manque de précautions, qu'à l'enchère offerte par mon successeur, que je dois d'être dépossédé. Je donnais cinq mille francs, il en a offert dix mille... et l'affaire a été conclue..

— Diable! fit le duc... mais c'est un Nabab que votre successeur!

— C'est tout simplement, dit-on, un vieux boyard de Valachie.

— Ah! et comment l'appelez-vous?

— Le prince Karpèles... répondit Raymond.

II

L'AMOUR D'IRÈNE.

Bien qu'il fût habituellement maître de lui-même, le duc ne put retenir un cri, à la réponse de Raymond.

— Le prince Karpèles! répéta-t-il; est-ce que c'est possible?

— Vous le connaissez? fit Raymond.

— Moi!

— Vous avez peut-être habité la Moldavie.

— En effet...

— *Le prince* serait-il de vos amis?...

Le duc eut un mauvais regard.

— J'ai beaucoup entendu parler du prince, répondit-il, mais je doute fort qu'il puisse venir passer cette saison à Trouville.

— Pourquoi donc...

— Eh ! mais, parce qu'il y a dix ans qu'il est mort !

— Alors, ce ne serait pas celui que vous avez connu.

— Il n'y avait que celui-là...

Raymond fit à son tour un geste de surprise.

— Voilà qui est étrange... reprit-il, au bout d'un instant. Se serait-on moqué de moi !... Cependant, on a été si explicite, qu'en vérité, je ne puis croire... Voyons... voyons, votre prince à vous, était-il marié?

— Il était veuf.

— Comme le mien : avait-il des enfants?

— Une fille de seize ans.

— Celui-ci en a une de vingt-six. Or, seize et dix, c'est bien cela. On vous aura trompé, monsieur le duc ; aussi, je me disais : l'homme qui m'a parlé n'avait aucun intérêt à me donner le change.

— Quel est donc cet homme?

— Il paraît que c'est l'intendant du prince.

— Et vous le nommez?

— Basile, je crois !

Pour la seconde fois, le duc jeta un cri, et Raymond lui prit la main.

— Ça, monsieur le duc, dit-il avec une pointe d'aimable ironie, il paraît que vous connaissiez aussi l'intendant du prince.

— Mais sans doute... pourquoi pas... balbutia le duc.

— Et... ce Basile... est-ce qu'on avait fait aussi courir le bruit de sa mort?

Le duc fit un mouvement énergique, comme s'il eût voulu chasser une pensée importune.

— Allons, je suis fou ! dit-il ; après tout, que m'importent à moi, le prince, sa fille et son intendant?... Nous avons tout le temps de nous en occuper... Est-ce *que vous entrez* au Casino?

— J'y vais entendre quelques notes de musique.

— Ferez-vous un tour au jeu ?

— Probablement.

— A cette nuit, alors.

— A cette nuit, monsieur le duc.

Les deux hommes se séparèrent, et Raymond entra au Casino.

Chaque soir, à partir de neuf heures, le Casino se transforme en un immense salon de conversation ; les jeunes filles apportent leur ouvrage, et travaillent sous l'œil de leurs mères ; on se groupe par sympathies ou par castes, les hommes causent politique, les femmes parlent chiffons et l'orchestre domine tous ces bruits en exécutant des quadrilles ou des mélodies.

Au lieu d'aller occuper une stalle dans ce que l'on peut appeler la salle du Casino, Raymond entra dans la galerie, et s'accouda à une colonne qui le dérobait à tous les regards, et d'où il pouvait voir facilement sans être vu.

Il y avait quelques heures à peine qu'il était descendu du train ; il n'avait pris que le temps de réparer le désordre de sa toilette, et était venu au Casino, attiré par l'espoir d'y rencontrer la délicieuse enfant qu'il n'avait pas revue depuis la soirée de la rue Saint-Maur.

Il ne fut pas longtemps à l'apercevoir.

Elle était assise auprès de sa vieille parente, et deux ou trois jeunes filles, ses amies, formaient un groupe à ses côtés.

On avait l'air de travailler à une tapisserie qui n'avançait guère, et l'on bavardait de tous les incidents de la journée.

Seule, Irène, pâle et triste, le regard perdu dans quelque rêve infini, ne prenait aucune part à la conversation, et Raymond put la contempler à son aise, sans qu'elle se doutât de l'attention dont elle était l'objet.

Il fut frappé du changement qui s'était opéré en elle ! il ne s'attendait pas à la revoir ainsi, et se rappela avec

amertume les cruelles paroles que le duc avait dites naguère sur le sort qui lui était réservé.

Quoique sa beauté eût perdu de son éclat depuis le bal où il l'avait rencontrée, elle avait gagné, en revanche, un charme idéal qu'elle devait à sa souffrance même.

Raymond n'avait pas besoin de la savoir souffrante pour l'aimer, et cependant son amour s'augmenta de cette douce pitié qui s'éleva de son cœur, quand il la revit le regard sans flamme et la lèvre sans sourire.

Et alors poussé par un sentiment qu'il ne lui était pas possible de maîtriser, il fit un pas de côté, et se découvrit.

Y a-t-il réellement dans le regard de l'homme qui aime, une puissance magnétique qui s'impose souverainement à la femme aimée, ou bien ne fut-ce que le résultat du hasard, comme tous ces phénomènes inexplicables que la science croit pouvoir rattacher à des causes purement physiques?

Qui le dira?

Toujours est-il que Raymond ne fut pas plus tôt sorti de l'ombre où il se tenait caché, qu'Irène sentit comme un frisson nerveux courir sur ses épaules, qu'une flamme rapide passa devant ses yeux, et que son regard, obéissant en quelque sorte à une attraction impérieuse, se dirigea vers l'endroit où il devait rencontrer celui de Raymond.

Et instantanément, sans transition, par l'effet logique et naturel de la sensation qu'elle éprouvait, son œil s'éclaira d'une vive lueur; un doux incarnat vint colorer ses joues, et un céleste sourire entr'ouvrit ses lèvres fraîches et roses.

Raymond comprima, à cette vue, sa poitrine près d'éclater. Le vertige du bonheur allait s'emparer de lui. Pour un rien, il eût bondi de sa place et fût allé se jeter aux genoux de la pauvre enfant.

Pendant un quart d'heure, il resta là, debout, immobile, retenant son souffle, enivré comme en un rêve

qu'il craignait de voir s'évanouir au moindre mouvement.

Le regard d'Irène avait son langage mystérieux dont il comprenait toutes les paroles, et ce doux et pur regard semblait lui dire :

— O mon ami, vous avez été bien longtemps à revenir. — Moi, je désespérais de vous revoir. — Prenez-y bien garde, si vous tardiez encore, une autre fois, vous pourriez ne plus me retrouver — que morte ! — Vous vous rappelez, n'est ce pas, ce bal, où je vous ai vu pour la première fois. Depuis, je pense à vous... toujours... C'est que je suis seule au monde ; j'ai perdu ma bonne et sainte mère, et j'ai besoin que quelqu'un m'aime, — c'est vous que j'ai choisi. — Oh ! ne me repoussez pas, mon ami ; et puis, demandez au docteur ! Ce ne sera pas bien long, allez !... Mais pourquoi restez-vous donc loin de moi ?... Ne désirez-vous pas vous-même me parler ?... Une demi-heure encore... et nous allons être séparés de nouveau !... Venez ! venez ! venez !

Que les sceptiques rient ! ils ont passé l'âge où l'on aime, et ne se rappellent plus qu'ils ont été jeunes...

Raymond, lui, n'en était pas arrivé à raisonner ses sensations, et il s'y abandonnait tout entier.

Aussi, au bout de quelques minutes, il n'y tint plus. Un aimant impérieux l'attirait, et il quitta sa place pour se diriger vers la jeune fille, l'âme troublée, et la poitrine émue.

Irène, dès les premiers pas qu'il avait faits, avait baissé les yeux et comprimé son sein.

Ce qui se passait en elle, était étrange.

C'était une ivresse exquise et douloureuse en même temps.

Son cœur battait à se rompre. Elle pâlissait et rougissait alternativement. Un moment, elle crut qu'elle allait s'évanouir.

Si cela avait duré, elle serait morte.

Mais, tout à coup, elle entendit sa voix, et de son

regard demi-voilé, elle le vit qui s'inclinait devant sa parente.

Raymond salua d'abord, en effet, la vieille dame, puis il se tourna vers le groupe des jeunes filles qui le regardèrent curieusement, puis enfin, il s'approcha d'Irène.

— Vous avez sans doute oublié, mademoiselle, dit-il alors hypocritement, que j'ai eu l'honneur d'être reçu il y a quelques mois chez M. Guillemot; mais tout à l'heure, en vous reconnaissant, je n'ai pu résister au désir de venir prendre de vos nouvelles.

Irène avait eu le temps de se remettre; elle releva son beau regard sur le jeune homme, et lui rendant son salut :

— Je me souviens, en effet, monsieur, répondit-elle, que vous avez bien voulu venir passer une soirée rue Saint-Maur; si j'avais pu l'oublier, il y a quelqu'un qui me l'aurait rappelé.

— Qui donc cela? fit Raymond.

— Hector. Il vient nous visiter quelquefois, et quand il vient, il ne manque jamais de nous parler de vous.

La glace était tout à fait rompue. La parente d'Irène avait repris son travail de tapisserie; les jeunes filles s'étaient remises à bavarder; les deux jeunes gens étaient bien seuls et pouvaient causer sans crainte d'être entendus.

III

OU HECTOR BEAULIEU REPARAIT.

— Quel charmant garçon que cet Hector! dit Raymond au bout d'un instant; je suis bien coupable envers lui; il a été excellent pour moi, et depuis deux mois, je ne me suis pas enquis de ce qu'il est devenu.

— Oh! il ne faut pas s'inquiéter de mon cousin, repartit Irène en riant; lui, d'abord, il se porte toujours bien; je ne sais pas comment il s'y prend, mais il est toujours gai, et d'humeur égale : cependant, à en croire Salomé, il serait dans une situation fort embarrassée, le pauvre garçon! C'est vraiment dommage, savez-vous? mais j'ai beau le gronder, c'est comme si je ne disais rien.

— Est-ce qu'il est à Trouville?

— Depuis huit jours.

— Et pourquoi ne le vois-je pas auprès de vous?

— Il y était quelques minutes avant votre arrivée. Mais quand neuf heures ont sonné, il nous a saluées et a disparu.

— Où est-il allé?

— Au jeu! Et c'est non-seulement dangereux, mais encore bien maladroit.

— Comment cela? fit Raymond qui ne comprenait pas.

Irène eut un sourire de douce malice.

— Dangereux, reprit-elle, parce qu'il paraît qu'il perd toujours et qu'il se ruine.

Maladroit, parce que ces demoiselles le trouvent

très-amusant, et qu'en restant auprès d'elles, il ne pourrait que gagner.

Raymond ne put lui-même s'empêcher de sourire à cette confidence.

— Si je le vois, ce soir, dit-il, avec enjouement, je vous promets de lui faire de la morale.

— C'est cela! Et venant de votre part... je suis certaine que ça fera un bon effet. Il vous aime beaucoup, d'abord.

— Vraiment...

— Et il ne vous reproche qu'une chose, nous a-t-il dit.

— Quoi donc, grands dieux!

— C'est de ne l'avoir pas emmené, quand vous êtes allé à Strasbourg.

Raymond fit un geste étonné.

— Eh quoi!... répliqua-t-il en fronçant le sourcil; il vous a raconté!...

— Est-ce que cela vous contrarie?

— Mon Dieu... je ne sais... Cependant j'aurais préféré qu'il vous laissât ignorer cette aventure.

Irène se tut. Mais il est vraisemblable qu'elle poursuivait mentalement une pensée obstinée, car elle reprit quelques secondes après :

— C'est égal, dit-elle d'un ton singulier, quand on m'a raconté cela, je ne pouvais y croire. C'est si étrange aussi, avouez-le, de penser qu'une personne avec laquelle on vient de danser s'en va tout d'un coup insulter un homme pour le tuer; et quand on m'a appris que vous aviez suivi cet homme jusqu'à Strasbourg, et que là, après l'avoir provoqué de nouveau, vous l'avez blessé presque mortellement, je me suis dit qu'il fallait des raisons bien graves pour justifier un pareil acharnement, car enfin vous n'êtes pas méchant, n'est-ce pas; et alors...

Pendant que la pauvre et naïve enfant parlait de la sorte, Raymond l'observait avec une curieuse attention, et il ne fut pas longtemps à comprendre à quel sentiment elle obéissait en lui adressant ces paroles :

— Ce que vous dites est fort juste, mademoiselle, répondit-il, et comme vous le supposez avec raison, il y a des motifs très-graves qui justifient cette poursuite acharnée.

— Mais mon cousin ne m'en a pas parlé..., objecta Irène.

— Et il ne pouvait rien en dire, continua Raymond; ni le duc, ni Spavento lui-même ne savent quel but mystérieux je poursuis... car le jour où ces deux hommes pénétreraient mon secret, ce serait fait de moi, peut-être.

— Ah! vous m'effrayez.

— Je vous effraye, et j'ai tort — mademoiselle; comment la pente de notre conversation nous a-t-elle entraînés jusque-là? je n'en sais vraiment rien. Laissons donc ce sujet qui n'a, du reste, rien de précisément aimable, et hâtons-nous, je vous en prie, de parler d'autre chose.

— Eh! de quoi donc?

— De moi, si vous le voulez bien...

Irène eut un regard étonné.

— De vous, répondit-elle avec embarras, mais... je le veux bien.

— Voilà deux grands mois que je ne vous ai vue; depuis cette nuit charmante de la rue Saint-Maur, votre image s'est présentée bien des fois à ma pensée — et en vous retrouvant tout à l'heure, en vous revoyant si pâle, si mélancolique et si triste, mon cœur s'est brisé — et j'ai senti un sanglot monter à ma gorge.

— Monsieur...

— Vous n'êtes pas heureuse, Irène, vous souffrez d'un mal inconnu, et je m'épouvante à la pensée que personne autour de vous ne s'inquiète d'une altération dont, moi, je cherche vainement la cause.

— Mais, je vous assure...

— Ecoutez-moi... tenez!... nous n'avons plus que quelques minutes à passer ensemble; laissez-moi vous dire certaines choses auxquelles est suspendu le bon-

heur de toute ma vie, et dont dépend peut-être aussi le bonheur de la vôtre.

— Que dites-vous ?

— Entre vous et moi, mon enfant, il y a désormais un secret... Vous avez deviné à mes regards l'amour profond, inaltérable que vous m'avez inspiré. Ah ! ne tremblez pas... n'ayez pas peur... je vous aime saintement, comme on aime les anges de Dieu, et le jour où vous mettrez votre main dans la mienne, toute amertume aura disparu de mon cœur, et j'aurai oublié les cruelles épreuves qui ont éprouvé ma vie... mais, d'ici là, Irène, quoi qu'il arrive, quoi qu'on puisse vous dire de moi, quoi que vous puissiez me voir faire, gardez en mon honneur une confiance absolue et sereine, et ne doutez jamais de mon amour... dites... le voulez-vous ?

— Mais... c'est un engagement que vous me demandez là ?

— C'est plus que cela. C'est un aveu.

— Mon Dieu !...

— Vous hésitez !

— Je ne sais... tout cela est si étrange, songez donc...

Raymond allait faire un mouvement comme pour se retirer, mais Irène eut un cri étouffé qui l'arrêta.

— Oh ! non ! non ! supplia-t-elle d'une voix douce comme un souffle, ne partez pas ainsi ! écoutez-moi... voyons.

— Parlez.... Parlez ! balbutia Raymond à voix basse.

— Eh bien ! puisque vous le voulez, je ferai ce que vous demandez.

— Et vous m'aimerez... N'est-ce pas... Vous m'aimerez ? Oh ! dites... dites...

Irène ne répondit pas... mais sans qu'elle se rendît compte de ce qu'elle faisait, et obéissant, pour ainsi dire, à un sentiment auquel elle savait qu'elle ne pouvait plus résister, elle laissa tomber sa main dans celle de Raymond.

— O Irène ! Irène ! murmura ce dernier... Soyez bénie pour tout le bonheur que vous me donnez !

Et saluant vivement le groupe des jeunes filles, il se hâta d'aller se réfugier sous l'immense vérandah qui donne sur la plage.

Il était dix heures. La plupart des promeneurs étaient partis ; il ne restait plus d'animés, que le café et les salles de jeu, dont l'illumination rayait l'ombre de sa lumière prodigue.

Raymond s'accouda sur la balustrade, et tout en plongeant son regard sur les flots sombres dont le vent lui apportait les mugissements lointains, il appuya son front dans sa main, et se prit à songer.

Son cœur débordait.

Il était heureux, autant qu'une créature humaine peut l'être. Jamais il n'avait éprouvé une si complète plénitude de bonheur et tout ce qu'il avait souffert, et ce but mystérieux si ardemment poursuivi jusqu'alors, tout cela avait disparu.

Il aimait — il était aimé.

Il n'y avait plus autre chose pour lui en ce monde, et ses lèvres avides trempaient profondément dans cette coupe pleine que lui versait l'amour.

Malheureusement, cet état dura peu : au bout de quelques minutes, il fut comme réveillé en sursaut par l'horrible spectre de la réalité.

Alors il souleva la tête avec force, comprima sa poitrine de ses deux mains énergiques, et s'arracha à cette contemplation extatique qui lui avait procuré un moment d'oubli.

Il rentra dans les salons, gagna les salles où les parties étaient engagées, et s'arrêta vivement intéressé à la première table près de laquelle il passa.

La galerie était nombreuse autour de cette table à laquelle étaient assis, d'un côté le docteur Benoît et de l'autre Hector Beaulieu.

Le jeu n'était pas entièrement fait du côté de ce dernier. Il manquait un billet de mille francs, et les parieurs ne semblaient pas bien désireux de courir la chance.

Raymond arrivait donc à point, il tira un billet de

banque de son portefeuille, et le jeta sur le tapis.

— Merci à la main qui m'étrenne! dit Hector, avec son enjouement ordinaire.

Et aussitôt il donna des cartes à son partenaire, et la partie commença.

IV

MENUS PROPOS.

L'esprit humain a parfois des bizarreries inexplicables.

En temps ordinaire, Raymond se fût contenté de jeter son or sur le tapis, sans s'inquiéter de savoir ce qu'il allait devenir.

Mais, ce soir-là, une vive curiosité le prit, et quoique indifférent au sort qui était réservé à son billet de banque, il se mit à suivre la partie, comme s'il y eût attaché un réel et sérieux intérêt.

Pourquoi en fut-il ainsi? il n'eût pu le dire.

Peut-être, après tout, était-ce tout simplement le docteur Benoît qui attirait son attention, car depuis qu'il l'avait reconnu son regard ne pouvait plus s'en détacher.

Chose étrange! dès les premiers coups, un soupçon presque grotesque à force d'être extravagant, traversa son esprit.

C'était insensé, ridicule, impossible surtout, et pourtant il lui plut de ne pas le repousser, et s'y attacha même avec une certaine complaisance.

Son regard semblait d'ailleurs avoir acquis, en une

seconde, une acuité presque fantastique ; c'était quelque chose comme cette puissance surnaturelle dont Hoffmann et Edgard Poë ont doté quelques-uns de leurs invraisemblables héros.

Raymond ne perdait donc rien de ce qui se passait ; il saisissait les moindres gestes du docteur, interceptant ses signes les plus insignifiants, et traduisant comme à livre ouvert chaque mouvement de ses lèvres, si rapides qu'ils fussent, ou si naturels qu'il cherchât à les rendre.

Dans le commencement, il s'amusa même de ces observations qui avaient leur côté intéressant au point de vue physiologique ; mais, peu à peu, les manœuvres qu'elles révélaient avec tant de précision l'effrayèrent, et il se demanda s'il était bien possible que l'homme qui s'en rendait coupable fût le docteur Benoît, celui-là même aux mains de qui étaient confiées la santé et la vie d'Irène.

Aussi, quand la partie fut finie, et qu'il vit le docteur ramasser l'or et les billets qu'il venait de gagner, sa main s'appuya avec autorité sur l'épaule d'Hector, qui se retourna en poussant un cri.

— Raymond ! dit-il, en se levant ; eh quoi, c'est vous, mon ami ! Ah ! pardieu, voilà une bonne fortune, et j'aime mieux cela que l'écarté en douze points.

Il avait pris le bras de Raymond en parlant de la sorte, et ils allèrent fumer un cigare sous la vérandah.

— Ah çà, voyons, reprit Hector sitôt après ; que diable êtes-vous donc devenu ? je vous ai demandé à tous les échos d'alentour. Et puis, il faut que je vous gronde. Moi, qui me faisais une fête de voir embrocher le Spavento ! Vous filez sans me prévenir, et vous allez à Strasbourg sans m'emmener... vrai ! Ce n'est pas d'un ami, cela. Ah ! si jamais je dois trouer la peau du moindre Ricordi, je vous jure de vous en donner le spectacle.

Raymond ne put s'empêcher de sourire à ces paroles.

— Je vous remercie, répliqua-t-il, et j'y compte, mais

en attendant, c'est moi qui aurais le droit de vous adresser des reproches.

— Vous ! Eh bien, je la trouve bonne celle-là... et à quel propos ?

— Ne viens-je pas de vous trouver encore à une table de jeu ? Ne m'aviez-vous pas promis de fuir à jamais les tripots ?

— Ça, c'est vrai.

— Vous l'avouez ?

— Je fais mieux, je le confesse ; mais il y a des circonstances atténuantes, et j'espère que le jury sera indulgent.

— Cependant...

— Cependant, mon cher ami ; pour bien raisonner de ces choses-là, voyez-vous, il faut être dans la peau du bonhomme... Moi, je suis dans la main de Médina ; il peut faire de moi ce qu'il voudra, c'est-à-dire, me mettre sur la paille et me réduire au suicide... Ce sera ma dernière ressource, j'y ai déjà songé ; mais, tant que ça durait, je chassais volontiers cette perspective, qui, après tout, vous en conviendrez, n'a rien de précisément attrayant.

— Eh bien ?

— Eh bien, depuis hier le vent a tourné.

— Qu'est-il arrivé ?

— Oh ! une chose prévue, du reste ; le Médina a fourré le nez dans mon compte, et il paraît qu'il se porte bien, mon compte... cent mille francs...

— Tant que cela ?

— Dame... vous savez... moi, je ne comptais pas ! je n'avais qu'à signer ; mon nom n'est pas long à écrire ; et je lui aurais donné de ce Beaulieu-là tant qu'il aurait voulu. Mais il a arrêté les frais !

— Pourquoi ?

— Ça, je n'en sais rien ; il n'avait pourtant pas à se plaindre de moi ! Seulement, ce matin, il m'a prié de passer à son bureau ; et une fois en sa présence, il m'a remis une somme complémentaire de cinq mille francs,

en me déclarant qu'il s'en tiendrait là pour le quart d'heure... alors, j'ai eu une idée... je me suis dit qu'il n'y avait qu'un moyen pour me rattraper, que c'était de tenter la chance, et j'ai joué.

— Avez-vous gagné, au moins?

— Il me reste cinq cents francs sur les cinq mille de ce matin.

-- Et qu'allez-vous faire?

— Bah!... la nuit n'est pas encore passée!

Raymond se tut un moment.

Les étoiles brillaient dans le ciel clair. On entendait au loin le clapotement des lames qui déferlaient contre la jetée.

— N'est-ce pas avec le docteur Benoît que vous jouiez tout à l'heure? reprit Raymond au bout d'un instant.

— Lui-même! répondit Hector.

— C'est un homme instruit que ce docteur?

— Bon! une vieille rengaine!... Si j'avais une jambe de bois, je lui défendrais bien d'y poser un cautère. Mais pour ce qui est de l'écarté, il en pince un peu proprement.

— Et c'est là le médecin qui soigne Mlle Guillemot!

— Pauvre petite cousine! Le fait est qu'elle n'a pas de chance. Mais vous savez, ces choses-là, ça se fait par relations. Médina est en rapport d'affaires avec le papa Guillemot. La première fois qu'il y a eu une indigestion, rue Saint-Maur, on a envoyé chercher le père Benoît, et depuis, comme on dit, *il est de la famille*. Au surplus, çà paraît être une manie caractérisée chez Médina. Il tient à placer son Benoît partout; il l'avait déjà fourré au baron Poll, qui en est mort, et s'il m'a retiré mon crédit, c'est peut-être uniquement parce que l'état de ma santé ne lui permet pas de m'insinuer son docteur.

Raymond accorda à peine un sourire aux frivolités de langage de son interlocuteur, et de sombres pensées envahirent son esprit...

L'intervention de Médina dans le choix du médecin de la famille Guillemot lui semblait presque une révélation,

et les remarques qu'il avait faites dans la salle de jeu, ajoutaient encore à la gravité de ses soupçons.

Toutefois, il n'eut garde de rien laisser paraître de ce qui se passait en lui, et quand il quitta Hector, celui-ci n'avait rien vu, ni rien compris.

Raymond se hâta de rentrer à l'hôtel des Roches-Noires.

Comme il descendait du Casino, deux hommes en sortaient derrière lui.

Le docteur et Médina.

Quand Raymond eut disparu au coin de la rue, le banquier prit le bras de Benoît.

— N'est-ce pas M. Raymond que nous venons de voir passer? demanda-t-il.

— Lui-même, répondit Benoît.

— Quel est ce jeune homme? que fait-il? d'où vient-il?

— On n'en sait rien. Le duc éprouve pour lui une sympathie très-vive dont il ne se rend pas bien compte lui-même, et il a défendu à Colonna et à Spavento de s'en occuper.

— Moi, je n'aime pas les énigmes... fit Médina.

— Moi non plus, repartit le docteur.

— J'espère au moins qu'il ne traversera pas nos projets.

— On le dit fort épris de la petite Irène.

— Ah! et la jeune fille a-t-elle quelque penchant pour lui?

— Je le crois.

— Diable! mais alors, les recommandations que je vous faisais tout à l'heure acquièrent une nouvelle autorité, il faudrait aviser.

Le docteur fit un geste équivoque.

— J'ai fait pour ce qui me regarde, répondit-il, tout ce qui m'était commandé.

— Sans doute! mais si ce n'est pas Hector qui épouse, j'aurai travaillé pour ce jeune Raymond.

— C'est probable...

— Combien avons-nous encore de temps à nous?

— Quelques mois au plus. L'enfant est d'une nature particulièrement délicate ; sa sensibilité s'est même développée depuis quelque temps d'une façon inquiétante; dans l'état où elle est, une émotion violente pourrait déterminer une crise qui l'emporterait.

— Savez-vous que ce que vous dites là n'est pas rassurant, et j'en conclus qu'il faut presser le dénoûment.

— Je vous y engage.

Médina réfléchit un moment.

— Vous rentrez à l'hôtel du *Bras d'Or?* dit-il presque aussitôt.

— Parbleu ! fit Benoît.

— Voyez Spavento qui y demeure également, et invitez-le à venir me voir demain matin, j'aurai à lui parler, il connaît Salomé... Bonsoir, docteur.

— A demain, mon cher banquier.

Et les deux hommes se séparèrent.

V

LE PRINCE KARPELÈS.

Quelques jours s'étaient écoulés.

Un soir, vers six heures et demie environ, et bien que l'heure du dîner eût sonné dans presque tous les hôtels, la plupart des habitants étaient restés sur la plage, retenus par le splendide spectacle que la mer offrait en ce moment.

Le vent s'était levé dans l'après-midi, au moment où la marée commençait à monter.

Le ciel s'était couvert presque subitement; de lourds nuages chassés du large passaient avec une rapidité vertigineuse au-dessus de la petite ville, secouant dans tous les sens une pluie d'écume salée...

A chaque instant l'atmosphère s'épaississait davantage; des ténèbres factices enveloppaient peu à peu l'horizon, et à travers leurs voiles sombres, que déchiraient de temps à autre quelques éclairs d'un blanc mat, on apercevait les vagues pressées, impatientes, furieuses, qui agitaient leurs crinières comme eussent fait des cavales irritées et haletantes.

On eût dit le prologue du déluge. Aussi, nul n'avait voulu manquer un pareil spectacle, et vous eussiez trouvé à cette heure sur la plage, bravant les violences de la tempête, toute la société aristocratique de Trouville.

La marquise de Frileuse et la comtesse Sylvanire occupaient les meilleures places de la première galerie; Mme Fontenoy et la princesse Dimitri étaient non loin d'elles, et Mme Briolay, défiant vent et marée, s'amusait comme une petite folle aux indiscrétions de la rafale!

Derrière, venaient les hommes; entre autres, le duc de Palmarès et Raymond.

Le duc et Raymond s'étaient revus depuis leur première rencontre, et comme ce soir-là Palmarès donnait à dîner à son chalet, il avait convié son jeune ami, comme il l'appelait, à venir s'asseoir à sa table.

Raymond voulut s'excuser d'abord; mais le duc mit tant d'instance et de bonne grâce dans son invitation, il se montra si contrarié du refus qu'on lui opposait, que Raymond finit par se laisser gagner et qu'il accepta.

— Au surplus, ajouta le duc, vous retrouverez chez moi un des jeunes gens de notre monde, que vous aimez beaucoup, Hector! Il m'a promis de venir, et je compte bien sur lui.

— Beau temps, pour une nuit d'orgie! dit tout à coup une voix sonore derrière les deux interlocuteurs.

Ceux-ci se retournèrent en souriant.

C'était Hector ; il avait pris une attitude moyen âge, et d'un geste passablement dramatique, il indiquait le chalet du duc.

— Toujours le même ! fit Raymond, en serrant la main du jeune homme. Ah ! dites-nous au moins à quoi vous devez cette belle humeur qui ne se dément jamais.

— A quoi? repartit Hector. Eh ! à la misère, parbleu ! depuis hier, je suis ruiné.

— Vraiment !

— C'est-à-dire que si je veux retourner à Paris, il faudra que je me fasse rapatrier ; mais je n'y songe pas encore, car depuis ce matin, je crois avoir trouvé un métier excellent et qui peut nourrir son homme.

— Lequel ?

— Celui de reporter.

— Que voulez-vous dire ?

— Je sens que j'en ai les qualités essentielles... voyez-vous, on peut devenir journaliste, mais on naît reporter.

— Quelle folie !

— Non ! je me suis essayé, et le succès est complet. Jugez-en vous-même... vous connaissez le chalet de l'Enclos ?

— Celui que j'occupais l'année dernière ?

— Nous y sommes. Eh bien ! depuis huit jours, qu'est-ce qui s'y passe ?

— Je n'en sais rien.

— Moi non plus... mais qu'en dit-on ?

— On dit qu'il a été retenu par le prince Karpèles, un boyard de Valachie.

— Parfait, nous y arrivons ; et ce prince Karpèles, quand doit-il venir ?

— Mais je l'ignore, dit Raymond.

— Et moi, compléta le duc, je vous affirme qu'il ne viendra pas.

Hector fit un geste de triomphe.

— Ça été long, mais nous y voilà, s'écria-t-il : M. le

duc affirme qu'il ne viendra pas; Raymond, de son côté, déclare qu'il ignore quand il viendra. La question est posée et c'est le moment où l'information apparaît! Eh bien! moi, messieurs, je vous annonce que le prince est arrivé.

— Allons donc! fit le duc.

— Si je ne l'ai pas vu, au moins j'ai rencontré sa voiture.

— Quand cela?

— Il y a une heure, et si vous désirez que j'administre la preuve de ce que j'avance, tirez un peu à gauche, et regardez à quelque distance de Mme Briolay: que voyez-vous?

— Une femme!

— La femme ne prouverait rien.... mais sous le manteau qui l'enveloppe, et que la rafale soulève avec violence, ne remarquez-vous pas le costume valaque?

— En effet! fit le duc... C'est bien cela, et vous avez raison... cependant.

— Quoi donc?

— Aujourd'hui, la mode se permet de telles excentricités, que je ne serais pas fâché d'examiner de plus près.

— C'est facile, approchons....

Le duc ne fit pas répéter l'invitation; et tous trois se dirigèrent vers la femme qu'Hector venait de leur désigner. Raymond fort indifférent, en apparence; le duc, au contraire, ardemment curieux.

La femme au costume valaque était enveloppée dans un long manteau d'étoffe brune; en outre, un voile épais couvrait son visage, et il eût été difficile de détailler ses formes et de juger de sa beauté.

Mais lorsque la rafale passait irritée sur le groupe, le voile s'agitait fortement au-dessus de sa tête, et alors, il était permis au regard attentif de saisir quelques traits de son visage.

Elle était jeune encore; grande, bien prise dans sa taille souple, et ses cheveux étaient noirs comme l'ébène du Gange...

Et puis, chose bizarre, chaque fois que l'éclair déchirait la nue, embrasant le ciel dans toute sa profondeur, un autre éclair sillonnait son regard, qui semblait s'illuminer à sa flamme.

Le duc l'observait avec une poignante attention; tout entier à la curiosité qui l'avait saisi, il cherchait avidement un indice quelconque qui pût le mettre sur la voie des révélations. A tort ou à raison, cette femme qui était là, ne lui semblait pas inconnue; et quoique rien ne lui rappelât celles qu'il avait rencontrées naguères, un secret sentiment lui disait qu'elle ne lui était pas étrangère...

Quel était donc ce nouveau mystère, et que fallait-il en redouter!

— Eh bien! dit à ce moment Hector en se penchant à son oreille... n'avais-je pas raison?

— Je crois en effet que vous aviez deviné juste, répondit le duc, — mais est-ce là tout ce que vous avez appris?

— Ah! dame! vous savez, je commence; et il ne faut pas être trop exigeant.

— Une autre fois, vous ferez mieux.

— Je vous le promets.

Pendant que le duc et Hector échangeaient ces quelques paroles, la jeune Valaque près de laquelle ils se trouvaient, avait paru faire un mouvement, comme si elle eût voulu se retourner.

Était-ce la voix de l'un des interlocuteurs qui l'avait frappée; était-ce tout simplement la crainte d'être remarquée et observée par quelques jeunes gens...

Ce qu'il y a de certain, c'est qu'après avoir hésité plusieurs secondes, elle prit résolûment son parti, et se retournant comme pour s'éloigner, elle jeta un regard sur les deux personnes qui se trouvaient le plus près d'elle.

Hector d'abord...

Mais elle y fit à peine attention, et allait quitter la plage, quand elle s'arrêta tout à coup, comme pétrifiée

d'étonnement et croisa ses deux bras sur sa poitrine.

Elle venait d'apercevoir le duc.

Et dans le premier moment, peut-être douta-t-elle elle-même de ce qu'elle voyait.

Ce qui lui arrivait lui paraissait si étrange, si invraisemblable, si impossible, qu'elle resta incertaine, troublée, prise d'un saisissement indéfinissable, cherchant à fixer ses souvenirs, le corps penché, l'œil avide, les mains crispées.

Enfin, elle n'y put plus tenir, et se rapprochant davantage du duc, elle étouffa un cri près de jaillir de ses lèvres, et cacha son front dans ses mains par un geste d'épouvante et de stupeur.

— Marcus! Marcus! répéta-t-elle affolée.

Et comme si elle eût été soudainement prise de vertige, elle se rejeta brusquement en arrière, et gagna rapidement le chemin du chalet qu'elle habitait.

Cependant, au nom de Marcus, le duc avait pâli, et sans tenir compte de la présence d'Hector, ni de celle de Raymond qui venait d'approcher, il bondit de sa place, prêt à s'élancer sur les pas de la jeune femme.

— Eh bien! eh bien! fit Hector, en le retenant, est-ce que vous connaissez cette femme?

— Moi! fit le duc avec effort.

— Au moins, avez-vous entendu parler de ce Marcus dont elle vient de prononcer le nom?

— Pas davantage.

— Alors pourquoi perdre son temps à la suivre?— elle arrive d'aujourd'hui — soyez tranquille, nous la retrouverons, sans courir après — et tenez, voici justement ces messieurs; l'heure du dîner va sonner. Rentrons chez vous, si vous le voulez bien, et ne pensons plus qu'à passer une heureuse nuit!

Puis, se tournant vers les invités du duc qui s'avançaient :

— Et maintenant, Messeigneurs, à la tour de Nesle!... ajouta-t-il en imitant le geste de Bocage.

VI

LE SOUPER DU DUC.

Le duc de Palmarès donnait quelquefois à souper, et ces réunions, où il conviait à tour de rôle toute la jeunesse dorée de l'époque, étaient fort suivies et fort courues.

Le duc était un amphytrion des plus séduisants; il avait beaucoup voyagé; les relations qu'il entretenait encore dans toutes les capitales où il avait séjourné, appartenaient au meilleur monde et à la société la plus élevée. On lui supposait une fortune énorme; il avait toujours des équipages d'un prix fou et le train qu'il menait témoignait évidemment d'une prodigalité que nul ne suspectait, parce que lui-même y apportait un naturel qui devait éloigner toute supposition équivoque.

Il avait été beaucoup aimé, et l'on était disposé à lui beaucoup pardonner.

Les femmes le recevaient avec orgueil; il n'y en avait pas une qui ne se fût montrée fière d'être distinguée par lui.

Les jeunes gens avaient pour sa personnalité une considération mêlée de respect : le duc restait, à leurs yeux, comme le type de l'élégance, du bon ton, et de ce que dans le monde on est convenu d'appeler la distinction.

Ses invitations étaient donc accueillies toujours avec un vif empressement, et l'on n'avait garde de manquer à ses réunions.

Le dîner était servi dans la vaste salle à manger du chalet qu'il habitait — à droite, de plain-pied, il y avait une serre éblouissante de fleurs exotiques ; à gauche ouvrait le fumoir meublé de chinoiseries du plus haut goût.

Les deux grandes fenêtres de la salle donnaient sur la plage, et tout en dînant, on assistait à l'épouvantable tourmente qui grondait en ce moment.

On se mit à table comme sept heures et demie sonnaient.

Le spectacle de la mer et l'air trempé d'écume avaient aiguisé l'appétit des convives, et pendant les premières minutes un silence significatif plana au-dessus de la table.

— Bon ! nous voilà tous devenus muets ! dit Médina.

— C'est la faim ! répliqua un jeune coulissier qui lui faisait vis-à-vis.

— D'où je conclus, acheva Hector, que *le silence, c'est la faim du monde !*

Un hourra formidable accueillit cette ineptie, et les invectives s'élancèrent à l'envi sur l'imprudent qui l'avait éditée...

Mais Hector ne s'effrayait pas pour si peu, et il était de taille à tenir tête à tous.

— Vous n'en voulez pas... dit-il... Eh bien, on ne vous en servira plus... Mais si nous n'avons que l'esprit de *Bébé* pour nous distraire, ça ne sera pas drôle.

Bébé c'était le jeune coulissier.

Il devint rouge comme une cerise et voulut répliquer.

Mais les paroles s'arrêtèrent sur ses lèvres, et il ne put que balbutier quelques mots.

— Qu'est-ce que je disais ! s'écria Hector... l'habitude de la Bourse !... Quand on lui demande de l'esprit, argent comptant, il ne manque jamais de se faire reporter.

Le feu était ouvert, les escarmouches continuèrent plus vives, plus spirituelles à mesure que le dîner avançait.

— Ah ça! dit tout à coup Edmond de Presles, un jeune habitué du sport, savez-vous, messieurs, qu'il se passe d'étranges choses dans notre monde, sans que nous ayons l'air de nous en douter?

Tous les convives tournèrent les yeux vers celui qui venait de parler.

— D'étranges choses? fit l'un deux, et lesquelles?

— Une disparition, parbleu, rien que ça!

— Hein!...

— Expliquez-vous, qui a disparu?

— Ingrats que vous êtes! continua Edmond de Presles, heureux de l'attention dont il était l'objet; et que c'est bien là le monde? On vous entoure, on vous adule, on vous adore tant que vous êtes debout. Mais vous n'avez pas plus tôt quitté la place que l'on vous oublie, comme si vous étiez scellé à six pieds sous terre.

— Tu deviens lugubre... répliqua Hector... voyons! qui a-t-on scellé? le nom! le nom!

— Le nom! crièrent vingt voix en même temps.

— Mousseline... messieurs!

Et d'un accord unanime, les vingt voix dirent en même temps : *Tiens, c'est vrai!*

— Où est-elle? qu'est-elle devenue? poursuivit Edmond; voilà deux mois qu'elle a quitté Paris. On dit qu'elle est allée à Bade; d'autres assurent l'avoir rencontrée à Hambourg, certains même prétendent qu'elle est morte! Où est la vérité, et qui la sait? Enfin, quels motifs impérieux l'ont poussée à s'exiler ainsi, et d'où vient que personne de nous n'a eu de ses nouvelles?

— M. de Presles a raison, dit un ancien magistrat de Louis-Philippe, et il serait peut-être bon...

— Les voilà emballés! interrompit Hector... et pour peu qu'on les laisse faire, avant cinq minutes ils auront ouvert une enquête... Eh bien, moi, messieurs, je puis vous donner les nouvelles que vous demandez.

— Vous! toi! parle... parlez.

— Quand je dis moi, poursuivit Hector, ce n'est pas

tout à fait ça... Seulement, je connais ici quelqu'un qui pourra vous renseigner, s'il le veut.

— Qui cela ?

— Raymond...

L'objectif changea... et ce fut ce dernier qui devint instantanément l'objet de la curiosité générale.

Raymond rougit imperceptiblement ; et un sourire ironique effleura ses lèvres.

— Mon Dieu, messieurs, répondit-il, il y a du vrai dans ce que vient de dire mon ami Hector ; mais tout n'est pas absolument exact. Si vous le désirez cependant, je puis rétablir les faits, en vous disant la vérité, mais, bien entendu, rien que la vérité.

Un murmure d'acquiescement fit le tour de la table, et Raymond continua :

— J'ai en effet, dit-il, rencontré la personne dont vous parlez.

— Où cela ?

— Il y a quelques semaines, à Ems ; elle y jouait gros jeu, était fort entourée, et elle a eu la bonté de me reconnaître.

— Et quel motif a-t-elle donné à sa fuite ? demanda le magistrat qui avait déjà parlé.

— Le premier jour elle s'est contentée de prendre un prétexte..., le soin de sa santé altérée, le besoin de distraction, que sais-je ; mais le lendemain...

— Dans l'intimité, appuya Edmond de Presles.

— Dans l'intimité, si vous voulez, répliqua Raymond, elle se montra plus explicite.

— Et elle a fait des aveux, insinua le magistrat.

— A peu près.

— Voyons, voyons, cela devient intéressant.

Le visage de Raymond prit une teinte de gravité.

— Messieurs, dit-il, je consens volontiers à vous faire cette confidence, mais c'est à la condition formelle que vous ne la divulguerez pas.

— Nous le jurons ! dirent les convives.

Et toutes les mains s'étendirent solennellement au-dessus de la table.

— Eh bien, continua Raymond, il y a dans la vie de Mousseline un mystère qui remonte à bien des années déjà... Elle était fort jeune, et elle s'est trouvée mêlée, inconsciemment, innocemment, on peut dire, à un drame terrible... dont les acteurs avaient depuis longtemps disparu, et auxquels elle ne pensait plus... Or il y a quelques mois, tout d'un coup, sans préparation, quelques-uns de ces acteurs qu'elle avait oubliés... ont reparu ! alors la peur l'a prise, elle a craint de voir son nom *compromis*, sa personne livrée à la publicité indiscrète des journaux, et en fille prudente et avisée, elle s'est empressée de gagner l'étranger.

Un silence significatif succéda aux paroles de Raymond... un pli soucieux creusa le front du duc à cette confidence, et le magistrat devint pensif.

La tempête continuait de mugir au dehors, secouant avec violence le pavillon où se passait cette scène. La mer, qui avait atteint son plein de marée, poussait les vagues jusqu'aux pieds de l'habitation, et les éclairs faisaient par instant pâlir l'éclat des bougies.

En ce moment la porte de la salle à manger s'ouvrit avec vivacité, et un valet de chambre s'avança à pas rapides vers le duc.

— Quoi ! qu'y a-t-il ? demanda ce dernier.

— Pardon, monseigneur, répondit le valet, mais il y a là une personne qui désire vous parler.

— Impossible ! vous savez que je ne reçois pas... priez cette personne de revenir.

— C'est ce que j'ai fait... Mais elle a insisté avec tant d'énergie, que j'ai cru devoir prévenir Monsieur le duc.

— Qui est-ce donc ?

— Une femme.

— La connaissez-vous ?

— Je ne crois pas l'avoir jamais vue... Du reste, elle porte un costume étranger, et son visage est voilé.

— Mais lui avez-vous dit que je donnais à dîner à quelques amis ?

— Je le lui ai dit.

— Elle a insisté pour être reçue ?

— Elle a même ajouté qu'à la condition qu'elle garderait son voile elle consentait à voir Monsieur le duc devant ses amis.

Le duc fit un geste résolu.

— Qu'elle vienne donc ! dit-il vivement, et fais-la entrer dans la serre.

Puis s'adressant à ses hôtes pendant que le valet se retirait :

— Messieurs ! ajouta-t-il à haute voix, je vous prie de m'excuser, une affaire importante m'appelle et je vous demande cinq minutes. Quand je reviendrai, je vous retrouverai à la table de jeu et je ne vous quitterai plus.

Alors il entra dans la serre, dont il ferma la porte derrière lui.

La femme annoncée s'y trouvait déjà, et il suffit d'un regard à Palmarès pour la reconnaître.

C'était la jeune femme valaque qu'il avait rencontrée un instant auparavant sur la plage.

Dès qu'elle le vit, celle-ci ôta lentement son voile et montra son visage au duc qui recula de stupeur.

VII

ANGÉLESCA.

— Angélesca ! fit le duc, en allant vivement à la jeune femme ; toi, ici !... et d'où viens-tu, pauvre enfant ? qui t'a amenée en France ?

Palmarès ne s'était pas trompé ! C'était bien la jolie enfant de la tribu de Mirzil qui plus de vingt années auparavant, avait été l'esclave de Nida !...

A la vue du duc, elle n'avait pu contenir son émotion ; elle s'était prosternée devant lui, et avait pieusement baisé ses mains.

— Ah ! mon cœur vous remercie de m'avoir reconnue, dit-elle avec un sanglot, car vous le voyez, moi, je ne vous ai pas oublié, et tout à l'heure, quand vous m'avez regardée !...

Mais elle s'arrêta presque aussitôt, et un frisson glacé courut sur ses épaules.

— Ah ! malheureuse ! s'écria-t-elle, en se relevant, effarée, j'oubliais déjà pourquoi je suis venue. Marcus, un grand danger vous menace ! Une odieuse machination se trame contre vous, et si vous n'y prenez garde... vous êtes perdu ! Ah ! ne traitez pas légèrement mes paroles... Marcus, la femme qui vous parle vous a voué un culte pareil à celui que l'on rend à Dieu même... et elle vient vous dire : Fuyez sans perdre une minute, sans attendre une seconde... car si vous hésitez !... on sera sans pitié, et vous périrez de la plus terrible mort que la vengeance d'une femme ait jamais inventée.

— Une femme ! la mort ! répéta le duc, avec ironie.

— Oh ! il ne me croit pas !... s'écria la jeune Valaque, en tordant ses bras avec désespoir. Mais vous ignorez donc qui habite, depuis ce matin, le *Chalet de l'Enclos!*

— Qui donc ?

— Connaissez-vous Germaine, monsieur le duc ?

— Elle est ici !

— Et elle vous hait... entendez-vous ! Et elle veut se venger... et dans quelques jours, demain peut-être, elle recevra ici, à Trouville, une alliée dont vous avez, m'a-t-on dit, à redouter les révélations terribles.

— Et cette alliée, quelle est-elle ?

— Mousseline !

Le duc fit entendre un ricanement sec et strident.

— Mousseline ! dit-il.

Et il haussa les épaules.

— Soit ! reprit-il avec un geste de défi. Soit ! que Germaine agisse... Je l'abandonne à sa colère stérile et à sa vengeance impuissante ; mais, quant à l'autre..., à Mousseline, si elle poussait l'imprudence jusqu'à revenir malgré les ordres qu'elle a reçus, ses révélations ne seraient pas longtemps à craindre, car je sais un moyen prompt et sûr de la réduire au silence !

— Ainsi vous me renvoyez, dit la jeune femme avec tristesse.

— Oui ! mon enfant ! répondit le duc ; retire-toi, et laisse ma destinée s'accomplir.

— Ah ! je vais prier Dieu pour vous, Marcus.

— Non ! ne cherche pas à attendrir le ciel en ma faveur ! Il y a longtemps que Dieu et moi nous ne nous connaissons plus !

La jeune femme baissa la tête à ce blasphème, et elle s'éloigna le cœur terrifié.

Le duc, lui, était rentré dans la salle.

Le dîner venait de finir.

Les convives avaient quitté la table, et quelques parties de lansquenet ou de baccarat s'étaient organisées.

Ricordi avait pris place des premiers ; et comme per-

sonne ne paraissait disposé à lui servir de partenaire, Hector s'était assis en face de l'homme aux diamants, et avait jeté quelques louis sur le tapis.

La galerie ne tarda pas à se garnir, et l'on s'apprêtait à suivre les coups avec un certain intérêt, quand, au grand étonnement de tous, Ricordi, au lieu de faire le jeu, ramassa les quelques billets qu'il avait placés devant lui, et se leva de table sans mot dire.

Un murmure parcourut le groupe des spectateurs, et Hector fut quelques secondes à comprendre la signification de ce mouvement.

— Eh bien ! dit-il, s'obstinant à douter encore, où allez-vous donc, monsignor ? est-ce que vous fuyez devant le danger ?

— Non, répliqua Ricordi, mais j'ai réfléchi.

— A quoi ?

— A ce que j'allais faire... décidément, je préfère ne pas jouer.

— Pour quel motif ?

— Ça, c'est mon affaire.

D'un bond, Hector fut sur Ricordi, qu'il prit violemment à la gorge.

— A quelle heure vous battez-vous d'ordinaire ? dit-il alors d'une voix sourde et la lèvre frangée d'écume.

— Mais... à toute heure, répondit Ricordi en se dégageant ; seulement, je ne me bats pas avec tout le monde.

— Misérable !...

Hector leva le bras, et il allait frapper, quand on se précipita pour les séparer.

C'est Raymond qui le premier s'était jeté entre les deux adversaires ; il saisit avec autorité le bras de son ami et l'entraîna près de la fenêtre ouverte.

— Voyons ! du calme, lui dit-il en lui pressant les mains.

— Mais vous n'avez donc pas vu ? grommela Hector.

— J'étais là ! répondit Raymond.

— Il faut que je me batte.

— Sans aucun doute.

— Que je le tue.

— J'espère que cela finira ainsi... mais je vous le répète, calmez-vous... reprenez votre sang-froid et comptez sur moi pour vous faire rendre satisfaction pleine et entière.

Pendant que ces paroles s'échangeaient entre les deux jeunes gens, Médina avait accosté le docteur Benoît, et venait de l'entraîner dans un angle du fumoir.

— Tout est-il prêt? lui demanda-t-il à voix basse.

Benoît consulta sa montre.

— Minuit moins un quart! répondit-il; dans une heure, l'effet sera produit.

— Salomé est-elle à nous?

— Spavento s'en est chargé.

— Et vous avez la clef de la grille?

— La voici.

Le docteur passa à Médina une clef que celui-ci mit dans sa poche.

— Un mot encore, ajouta-t-il d'un ton mystérieux : *la liqueur de conversation?*

— Elle est préparée; quand vous désirerez être servi, vous n'aurez qu'à faire un signe à Dubois.

Médina rentra dans la salle, et la première personne qu'il rencontra fut Hector, que précisément il cherchait.

Hector ne l'eut pas plus tôt aperçu qu'il alla à lui.

— Ah! c'est vous, dit-il d'un ton presque farouche; savez-vous ce qui m'est arrivé ce soir?

— On vient de me l'apprendre, répondit le banquier.

— Votre Ricordi est un imprudent coquin.

— Bon! Ricordi est presque innocent de tout cela... c'est moi qui suis le seul vrai coupable.

— Vous?

— Sans doute.

— Et vous osez me le dire, à moi, en face?

Médina haussa les épaules.

— Allons ! n'allez-vous pas recommencer, répliqua-t-il... d'ailleurs, moi, vous savez, je ne me bats pas.

— Et vous ne voulez pas que les autres se battent, peut-être ?

— Dame !... quand on est engagé de cent mille francs, vous comprenez... mais au surplus, ce n'est pas de cela qu'il s'agit pour le moment. Voulez-vous m'accorder quelques minutes d'entretien ?

— Pourquoi faire ?

— J'ai quelque chose à vous dire... une proposition à vous adresser... et si vous l'acceptez... je jure que, demain, je vous donne cent autre mille francs, avec la permission de vous faire tuer par Ricordi.

— Vous feriez cela ! s'écria Hector. Ah ! venez ! venez ! car je suis capable de tout pour atteindre un tel but !

Ils se dirigèrent vers la serre et s'assirent à une table cachée derrière deux énormes cactus.

— Dubois ! dit alors Médina à un valet qui les avait suivis, Dubois ! apporte-nous des cigares, et joins-y cette fière et généreuse liqueur que le duc ne donne qu'à ses meilleurs amis. Tu sais ce que je veux dire.

— Oui, monsieur, répondit le valet.

— Eh bien, obéis et hâte-toi...

Le valet sortit avec empressement.

Cependant Raymond avait quitté le fumoir et gagné le vestibule.

Il éprouvait un grand besoin de solitude.

La tempête s'était un peu calmée au dehors ; la marée descendait depuis deux heures déjà ; il prit son pardessus et sortit.

Comme il descendait sur la plage, minuit et demi sonnait.

Il fit quelques pas pour respirer à pleins poumons, et machinalement, instinctivement plutôt, il se dirigea vers le chalet de M. Guillemot.

Une fenêtre seule était éclairée — celle d'Irène — il la connaissait bien et resta un moment à la contempler.

Puis — tout à coup — il se prit à tressaillir.

Un pas furtif venait de se faire entendre dans le jardin; et presque aussitôt la grille s'ouvrit et une femme descendit sur la plage.

A cette vue, il ne put réprimer un mouvement qui fit retourner la femme.

C'était Salomé.

— Vous! vous! monsieur Raymond! s'écria-t-elle avec un geste de surprise; ah! c'est le ciel qui vous envoie.

— Qu'y a-t-il donc? fit Raymond d'une voix frémissante.

— Il y a, monsieur, que Mlle Irène se meurt, et qu'elle m'a ordonné de vous aller chercher.

VIII

LA LIQUEUR DE CONVERSATION.

Cependant Médina et Hector s'étaient assis l'un en face de l'autre. Hector avait allumé un cigare; Médina avait rempli deux verres de cette liqueur, particulièrement désignée à Dubois, et que Dubois s'était empressé d'apporter.

— Et d'abord, dit Médina, goûtez-moi cette sorte de chartreuse exotique que ce diable de Palmarès a découverte dans je ne sais quelle contrée bénie du soleil... Cela ouvre les idées, réconforte l'esprit, et rend l'âme plus généreuse et plus bienveillante.

Hector vida son verre d'un trait, et Médina le remplit de nouveau dès qu'il l'eut posé sur la table.

— Et maintenant, causons, dit Hector.

— Causons! répéta le banquier, en mettant son coude sur la table et son menton dans la paume de sa main. Je ne vous apprendrai rien, n'est-ce pas, mon cher ami, en vous disant qu'à l'heure qu'il est vous êtes dans une situation qui ne vous permettrait pas d'emprunter vingt-cinq louis au plus juif de tous les Israélites de la capitale.

— Vous ne m'apprenez là rien de nouveau, répondit Hector.

— Vous êtes absolument ruiné, et sans le crédit que je vous ai ouvert chez moi, depuis quelque temps, je ne sais vraiment pas ce que vous seriez devenu.

— Je me serais fait sauter le caisson, parbleu! Ce n'est pas plus malin que ça.

— Triste moyen!

— Quand il n'y en a pas d'autres.

— Qui sait...

— En connaissez-vous un?...

— Peut-être.

— Lequel?

— Un bon mariage...

Hector redressa vivement la tête.

— Allons donc! répliqua-t-il en fronçant le sourcil... Epouser une femme pour sa dot, ne rechercher dans cette compagne que l'on veut donner à sa vie que l'argent qu'elle doit vous apporter! Fi!... C'est indigne, et je ne mange pas de ce pain-là!

Médina trempa ses lèvres dans son verre, pendant que son interlocuteur vidait une seconde fois le sien.

— Voilà de grands mots... poursuivit le banquier; et si le sentiment est respectable, l'expression en est assurément exagérée. Que voyez-vous, en effet, dans le monde que vous fréquentez? des hommes auxquels vous donnez la main, que vous appelez vos amis, et qui n'ont pas fait autre chose.

— Ah! par exemple.

— Eh bien... qu'était Durbain avant son mariage?

un pauvre petit clerc, dans une étude de Paris. — Un jour une femme vient consulter son patron — la femme n'était pas jolie, mais elle avait cinquante mille livres de rente. — En passant, elle distingue Durbain, le trouve à son goût, s'enquiert de sa position, et finalement elle l'épouse. — Aujourd'hui, Durbain a deux cent mille francs de rente, — tout Paris va à ses fêtes, et les plus rigoristes lui doivent de l'argent.

— Ça, c'est un peu vrai, fit Hector.

— Et Pratton ! il devait à tout le monde. Vous vous le rappelez, j'espère. On hésitait à tenir ses paris. Mais il était jeune, mis avec beaucoup de goût, et fort bien, d'ailleurs, de sa personne. Qu'a-t-il fait? Il a épousé une jeune vierge qui avait bien souvent dénoué sa ceinture, et il ne s'en trouve pas plus mal ; aujourd'hui, on le voit partout. Il fait courir et donne chez lui des raouts dont tous les journaux parlent et où nous allons. Je vous en citerais cent autres de la même farine. Férot, qui a payé son étude avec la dot de sa femme ; Corbret, qui doit son cautionnement à son beau-père ; Lubar, Harty, Morion, tous vos amis, et en somme les meilleurs garçons du monde.

Hector garda le silence.

Depuis quelques secondes, il se passait en lui quelque chose d'extraordinaire.

Son sang s'était mis à circuler plus rapide dans ses veines ; une certaine exaltation s'était emparée de son esprit, et on eût dit que les objets revêtaient à ses yeux une forme qui ne leur était pas habituelle.

Il cherchait bien, par instant, à réagir contre ces sensations bizarres qui l'envahissaient ; il secouait la tête, raffermissait son regard, pressait son front de sa main énergique, — mais rien n'y faisait.

— Je vois, dit-il alors d'un ton goguenard, que vous avez un rossignol à placer... Dites-le donc tout de suite, sans ambage, et ne tournez pas ainsi autour de l'autel.

— Eh bien... oui, répondit Médina... vous avez deviné, et si vous le voulez...

— Est-elle vieille ?...

— Elle a seize ans.

— Bossue alors... pis que cela, peut-être.

— Une beauté idéale, au contraire ; et sage, et douce, et bonne, un ange enfin !

— Mais son nom... est-il indiscret de vous demander son nom ?

— Au fait ! répondit Médina, à quoi bon tant de mystère ? Il faudra toujours en venir là. La personne dont je vous parle, c'est Mlle Guillemot.

— Irène !

— Qu'en dites-vous ?

Hector regarda le banquier jusqu'au fond de l'âme.

— Irène ! répéta-t-il sur un ton singulier, pauvre petite cousine ! Oui, quelquefois, je ne dis pas, j'y ai songé, et s'il n'y avait qu'elle... Mais papa Guillemot ne consentirait jamais.

— Bah ! fit Médina en baissant la voix, on se passera du consentement paternel.

— Et comment ?

Le banquier se pencha davantage encore vers son interlocuteur.

— Tout est préparé... ajouta-t-il, — vous entendez !... le père est absent. Salomé quittera sa maîtresse vers minuit... Irène aura pris à cette heure une potion légèrement mélangée d'opium... et avec cette clef qui ouvre la porte du jardin...

En parlant ainsi, Médina tira de sa poche la clef qui lui avait été remise par le docteur, et la glissa dans la main d'Hector.

Ce dernier n'avait fait ni un geste ni un mouvement ; il avait écouté passivement les paroles de son interlocuteur, d'un air hébété, sans comprendre, pour ainsi dire, le sens de ces paroles.

Mais quand il sentit la main du banquier toucher la sienne, quand ses doigts se furent fermés sur la clef que l'on venait de lui remettre, une trépidation nerveuse agita tous ses membres, et son œil se fixa grand ouvert

sur Médina, pendant que deux grosses larmes coulaient le long de ses joues.

Médina eut un moment de stupeur.

Toutefois, il se dit que c'était là sans doute l'effet de la liqueur qu'il venait de lui verser, et le calme rentra aussitôt dans son esprit.

— Eh bien ! dit-il au bout d'un instant.

— Voyons ! voyons ! répondit Hector... j'ai bien entendu, n'est-ce pas ?... je ne rêve pas... je suis bien éveillé ?

— Eh ! sans doute.

— Je vais me rendre auprès d'Irène.

— C'est cela.

— Avec cette clef, j'ouvrirai la porte du chalet. Irène sera seule dans sa chambre, endormie d'un lourd et profond sommeil, et demain, le papa Guillemot ne pourra plus me refuser la main de sa fille.

— Et moi, ajouta Médina, moi, demain, je vous remets les cent mille francs promis. Est-ce marché conclu ?

Hector s'était levé.

— Où est la clef? demanda-t-il d'un ton vague.

— Mais je viens de vous la remettre.

— C'est juste.

— Vous partez?

— Tout de suite.

— Et je vous reverrai ?

— Demain, à la première heure.

Médina serra la main du jeune homme.

— Allons ! de la résolution, dit-il, et soyez bien maître de vous ; toutefois, un dernier détail...

— Lequel ?

— Dame ! comment me prouverez-vous que vous avez pénétré dans la chambre d'Irène ?

— Tiens ! vous avez raison ; il faut une preuve ; ma parole ne vous suffirait pas, à vous.

— Il y en a d'ailleurs une qui sera irrécusable.

— Voyons?

— Sur la cheminée de la chambre d'Irène, vous trouverez une petite fiole.

— Et je vous la rapporterai ?

— C'est cela même.

Hector ne répondit pas. Il étouffait.

Il sortit rapidement du chalet et descendit sur la plage.

Il était une heure.

Son cœur battait à se rompre ; un feu ardent brûlait sa poitrine, c'est à peine s'il pouvait marcher.

La marée, en se retirant, avait laissé çà et là quelques larges flaques d'eau dans le sable.

Il y courut, y plongea ses deux mains frémissantes et, à plusieurs reprises, trempa son front et ses tempes dans cette eau glacée.

Après cette ablution et quoique encore violemment ému, il recouvra un peu de son sang-froid et de sa présence d'esprit.

De temps à autre, son regard se tournait vers la demeure d'Irène, et une vive rougeur montait alors à ses joues.

Mais cela durait peu.

Un sourire sardonique plissait aussitôt ses lèvres et une résolution farouche brillait dans ses yeux.

Enfin, il se dirigea vers le chalet Guillemot, mit la clef dans la serrure et entra dans le jardin.

Nous avons dit que la tempête s'était apaisée, mais le ciel était toujours voilé d'épais nuages, et il lui fut bien difficile de s'orienter.

C'est presque à tâtons qu'il s'avança à travers les allées.

Tout à coup un bruit arriva jusqu'à lui, qui l'arrêta court.

Quelqu'un venait de fermer la porte du chalet, et descendait vers la grille de la plage.

IX

LE FLACON DU DOCTEUR.

Raymond n'avait pas hésité une seconde, et c'est le cœur glacé d'épouvante, qu'il avait suivi Salomé...

Chemin faisant, il lui adressa à la hâte quelques questions auxquelles Salomé répondit, mais sans le satisfaire complétement.

Il apprit seulement qu'Irène avait été fort agitée à la suite de l'ouragan, que le docteur était venu dans la soirée, et que la trouvant dans cet état, il avait ordonné une potion calmante qu'il avait préparée lui-même.

L'effet n'ayant pas tardé à se faire sentir, son agitation avait presque instantanément cédé ; une somnolence l'avait prise, et vers minuit, Salomé se disposait à se retirer, quand elle s'était réveillée de nouveau, dans une disposition nerveuse plus prononcée encore et plus inquiétante...

— Alors la pauvre enfant a pris peur, continua Salomé, elle a cru qu'elle allait mourir, et elle m'a ordonné de vous aller chercher.

— Et c'est tout? fit Raymond.

— C'est tout... Du reste, nous voici arrivés, vous allez juger par vous-même de son état.

Salomé ouvrit, en parlant ainsi, la porte de la chambre, et fit entrer Raymond.

Ce dernier s'arrêta un moment sur le seuil.

Irène était assise dans une longue causeuse, non loin de la fenêtre, le corps replié sur lui-même, le regard errant incertain dans la chambre.

Au bruit que fit la porte, elle tressaillit, et se tourna vers Salomé qui venait d'entrer.

Mais elle n'eût pas plus tôt aperçu Raymond, qu'elle jeta un cri, vif et doux comme celui d'un oiseau, et qu'elle cacha sa tête rougissante dans ses mains.

Raymond courut à elle.

— Vous m'avez appelé, Irène, dit-il, en cherchant à contenir son émotion ; et vous le voyez, je suis venu tout de suite.

Irène remercia du geste ; puis elle fit signe à Salomé de s'éloigner.

Et comme celle-ci semblait hésiter à obéir, Raymond la prit vivement à part.

— Ne vous éloignez pas, lui dit-il, à voix basse ; tenez-vous dans la pièce voisine, et venez tout de suite, à mon premier appel.

Salomé se retira alors, et Raymond revint s'asseoir auprès d'Irène.

Ce qui se passait chez la pauvre enfant était inexplicable.

Ses joues étaient fortement colorées ; un feu sombre brillait dans ses yeux, et ses mains étaient brûlantes et moites.

Raymond l'observa un moment en silence, et quoi qu'il pût faire, il se sentit troublé jusqu'au plus profond de son cœur.

— Vous avez bien souffert tout à l'heure, reprit-il après un court silence ; Salomé m'a dit que vous aviez eu peur de vous trouver seule.

Irène eut un sourire bizarre.

— Ce n'est pas d'être seule que j'avais peur, répondit-elle ; c'était de vous savoir loin de moi.

— Chère enfant !

— Parce que je vous aime, Raymond ! et que vous m'aimez aussi... et j'avais besoin de vous voir là, près de moi, d'entendre votre voix ; de sentir votre main dans la mienne, comme cela, et puis... il y a autre chose encore...

— Quoi donc ?

— Je ne sais plus.

— Essayez de vous rappeler.

— Je n'ose pas — tenez — je n'ai jamais rien éprouvé de pareil — entendez-vous comme mon cœur bat ! Je ne suis pas plus malade qu'hier, cependant... et je crois bien que c'est cette potion...

Irène n'acheva pas.

Elle venait de se soulever à demi, son regard plein de fièvre s'était fixé sur Raymond ; et de ses doigts nerveux, elle déchirait avec violence les dentelles de son peignoir.

Puis, sans transition, sans que rien pût justifier un pareil désordre, un sanglot gonfla sa poitrine, un frisson courut sur sa peau, et elle se précipita en pleurant dans les bras de Raymond.

— Oh !... c'est mal ! j'ai honte... balbutia-t-elle, le visage inondé de larmes ; ne me méprisez pas, mon ami, et ayez pitié de moi...

— Mais qu'avez-vous donc ! supplia Raymond, au comble de la surprise.

— Non ! taisez-vous... ne me parlez pas, continua Irène ; ou plutôt... tenez ; partez... ne restez pas un instant de plus près de moi... J'ai eu tort de vous appeler ! j'étais folle ! oubliez cela... Vous voyez que je ne m'appartiens plus... Raymond... ma tête brûle, ma poitrine est en feu... Oh ! par pitié... par grâce... partez ! et dites à Salomé... que je meurs !...

Elle poussa un cri, et Salomé accourut juste à temps pour la recevoir dans ses bras.

Elle était évanouie.

Raymond aida la soubrette à la transporter sur son lit ; et demeura un moment, immobile et pensif, auprès de son corps inerte.

— C'est la troisième crise ! dit Salomé ; celle-ci a été moins forte... et il faut espérer que ce sera la dernière.

Raymond gardait le silence.

Il fit deux ou trois fois le tour de la chambre, et revint s'accouder à la cheminée.

Il y avait là une énigme, et il en cherchait vainement le mot.

En ce moment, ses yeux s'arrêtèrent sur une petite fiole à demi-pleine, qui se trouvait sur la cheminée.

Une pensée soudaine traversa son cerveau, et d'un geste prompt comme l'éclair, il saisit la fiole et la fit disparaître dans sa poche.

Salomé, occupée de sa maîtresse, n'avait pu rien voir.

— Voilà certes une chose étrange, dit-il peu après à la jolie soubrette, je commence à croire que vous avez donné à votre maîtresse une trop forte dose de la potion du docteur.

Salomé se tourna à ces mots vers la cheminée et y chercha la fiole.

— Pour ce qui est de ça, répondit-elle, c'est impossible; du reste le flacon est là, et si vous voulez voir...

Salomé cherchait et ne trouva rien.

— Qu'est-ce qu'il est donc devenu, ajouta-t-elle ; tout à l'heure encore, il était sur le coin de cette cheminée.

Raymond gagna la porte.

— Après tout, dit-il, je crois que votre maîtresse est en ce moment dans une phase d'apaisement, et que je puis me retirer...

— Oh! je ne la quitterai pas... Je vous le promets, répondit Salomé.

— Et puis! continua Raymond, je vais fumer un cigare sur la plage, si quelque incident grave survenait, vous m'y trouveriez sûrement... Seulement, ajouta-t-il, si je ne vous revoyais pas d'ici demain, il est une recommandation à laquelle je désire que vous ne manquiez pas de vous conformer.

— Quelle recommandation?

— Demain, quand le docteur Benoît se présentera au chalet, vous lui ferez dire que Mademoiselle Irène repose, et qu'il veuille bien revenir dans la journée. Vous le promettez?

— Ah! je le jure.

— Songez que la vie de votre maîtresse dépend peut-

être du soin que vous apporterez à observer cette recommandation.

Raymond jeta alors un dernier regard à Irène qui reposait avec beaucoup de calme, et après avoir mis quelques louis dans la main de Salomé, il s'éloigna et descendit dans le jardin.

Tout à coup, il suspendit sa marche.

Il venait de dépasser un bouquet de lilas, quand il crut entendre, à deux pas de lui, son nom prononcé à voix basse, comme en une sourde exclamation.

Il se retourna.

Et dans l'ombre projetée par le massif, il distingua quelque chose qui ressemblait à la silhouette d'un homme.

— Hector ! s'écria-t-il avec un geste épouvanté, vous ! ici, à cette heure !..

— Tiens ! vous y êtes bien vous-même, repartit Hector.

Raymond se frappa le front, comme si un éclair avait soudainement illuminé son esprit.

— Non ! non ! dit-il avec force ; c'est impossible, et je ne croirai jamais à une pareille infamie de votre part.

— Qu'est-ce qui vous prend ?... fit Hector un peu troublé... et que croyez-vous ?...

Raymond ne le laissa pas achever.

D'un geste plein d'autorité, il entraîna Hector à travers les allées du jardin, franchit avec lui la grille de la plage, et une fois dehors :

— Hector ! dit-il d'un accent impérieux, sur votre honneur auquel je crois encore, dites-moi ce que vous veniez faire cette nuit dans le chalet de M. Guillemot. Et quand vous m'aurez répondu à cette question, je vous jure sur mon honneur à moi... que je vous dirai, à mon tour, pourquoi vous m'y avez trouvé à cette heure.

Hector n'eut qu'une seconde d'hésitation.

C'était une bonne et chevaleresque nature, après

tout, et il y portait à Raymond une sincère et profonde affection.

— Soit ! répondit-il, et je vais vous le dire : J'allais chez le père Guillemot, sur l'invitation de Médina — il paraît qu'il a un grand intérêt à ce que j'épouse ma cousine, et toutes choses étaient préparées pour que demain le papa Guillemot ne pût pas me refuser la main de sa fille.

Raymond eut un geste de dégoût.

— Et vous vous prêtiez, vous, Hector, vous, mon ami, à une aussi abominable machination !

Pour toute réponse, Hector se répandit en un rire homérique.

X

RÉSOLUTION.

— Eh bien ! non... Vrai, ça n'est pas gentil de votre part, dit Hector, quand son rire se fut calmé. On est léger, joueur, mauvais sujet, pour parler comme papa Guillemot... Mais il y a encore une certaine distance de là au degré d'infamie que vous supposiez.

— Cependant, vous aviez pénétré dans le jardin, dit Raymond interdit.

— Médina m'en avait remis la clef.

— Et si je ne vous avais pas rencontré ?...

Hector haussa les épaules.

— Si vous ne m'aviez pas rencontré, acheva-t-il, savez-vous ce qui serait advenu ? De deux choses l'une : ou je serais resté une heure à baguenauder dans les allées, pour en sortir comme j'y étais entré, ou je serais allé

trouver Irène, et me serais jeté à ses genoux, pour lui demander pardon d'avoir pu même laisser croire à d'autres que j'acceptais leur odieuse proposition.

— Mais alors... balbutia Raymond — dont l'âme s'épanouissait.

— Alors... répliqua Hector, tout ceci était une pure comédie, jouée à seule fin de recouvrer ma liberté devant Médina et en même temps de me permettre quelques entailles à la peau du célèbre Ricordi.

Raymond eut un élan spontané qu'il ne fut pas maître de réprimer ; il jeta ses bras autour du cou d'Hector, et l'embrassa à plusieurs reprises.

— Bien ! bien — dit-il avec effusion — et vous ne sauriez croire combien je suis heureux de vous rendre mon estime...

— Il y avait un moyen bien simple pour éviter cela, répliqua Hector; c'était de ne pas me la retirer si vite. — Mais, bah ! n'y pensons plus... je serai privé du plaisir de voir Médina demain matin, et il n'en sera que ça...

— Mais, pourquoi n'iriez-vous pas lui rendre visite?... Peut-être n'est-il pas prudent de lui laisser soupçonner que l'on est plus honnête que lui.

— Eh ! je le sais bien ; mais je m'étais engagé à lui rapporter, comme preuve de mon infamie, un objet de la chambre d'Irène... et vous comprenez...

— Quel objet?

— Oh ! un rien... une petite fiole, que je devais trouver sur la cheminée.

Raymond prit le bras de son interlocuteur et l'entraîna vers l'hôtel des Roches-Noires.

En une seconde, tout un plan était né dans son esprit, et il ne voulait pas tarder à le mettre à exécution.

— Voyons, dit-il vivement à Hector ; maintenant que ce petit nuage est passé, et que je sais quel cœur d'or bat dans votre poitrine, je n'hésite pas à m'ouvrir à vous, et à réclamer votre concours dévoué pour l'œuvre à laquelle je travaille.

— Quelle œuvre? fit Hector étonné.

— Je vous expliquerai cela... plus tard. Pour le moment, écoutez-moi bien, et surtout ne cherchez pas trop à comprendre ce qui pourra vous paraître obscur. Qu'il vous suffise de savoir que le but que je poursuis est sacré, et que si je réussis, vous m'aurez aidé à tirer une vengeance éclatante du plus abominable de tous les crimes.

— Si c'est de Ricordi ou de Médina qu'il s'agit, répliqua Hector, je ne vois pas d'obstacle.

— C'est d'eux et d'autres encore... Ecoutez-moi.

— Parlez.

— Demain, j'irai à votre place trouver Médina.

— Vous, et pourquoi faire?

— Pour retirer les billets que vous avez souscrits, et lui remettre, en échange, la somme que vous lui devez?

Hector fit un bond.

— Cent mille francs! s'écria-t-il, vous allez donner cent mille francs à ce vampire!

— N'est-ce pas la somme que vous lui devez?

— Il me l'a dit — je lui en dois peut-être plus — peut-être moins — mais enfin...

— Quelle qu'elle soit, je la payerai.

Hector remua la tête avec hésitation.

— C'est que, vous savez, reprit-il d'un ton embarrassé, c'est une assez mauvaise créance et je ne crois pas que je sois destiné à hériter prochainement.

— Cela me regarde. — Acceptez-vous?

— Dame!

— Songez que c'est le seul espoir qui vous reste de châtier l'insolence de Ricordi.

— Ah! faites, faites; avec cette perspective, on m'entraînerait au bout du monde; mais pendant que vous irez trouver Médina, qu'est-ce que je ferai, moi?

— Vous, Hector, vous partirez pour Paris.

— Hein!

— Demain, par le premier train. Vous irez trouver votre

ami Ludovic Malon, et vous lui direz qu'à tout prix, il faut qu'il vienne à Trouville.

— Quand cela ?

— Tout de suite.

— Mais son temps est bien pris... Malon est un docteur très-occupé.

— S'il hésite à vous suivre, vous lui direz qu'il s'agit de l'affaire de Clamart, et je vous jure que c'est lui-même qui pressera le retour. Voyons, est-ce convenu ?

Hector consultait sa montre.

— Trois heures ! dit-il ; je prends le train de six heures, je suis rue de Tournon à midi, je cause, nous dînons, et en repartant à six heures cinquante du soir, je puis être de retour ici à minuit.

— Avec le docteur ?

— Bien entendu.

— Alors, à ce soir.

— A ce soir. Seulement, croyez-moi, ne vous laissez pas emballer avec Médina. Et surtout que personne ne touche au Ricordi avant mon retour.

Les deux jeunes gens se serrèrent la main avec affection. Raymond jeta un dernier regard sur la fenêtre d'Irène, et comme il vit que toute lumière était éteinte, il prit le chemin des *Roches-Noires*, et rentra peu après à l'hôtel.

Le lendemain matin, vers neuf heures, Raymond venait de prendre pour se rendre chez Médina, la passerelle en planches qui borde la plage le long des cabanes.

Il avait à peine fait cinquante pas sur ce sentier factice, quand il fut accosté et suivi avec une certaine insistance par un homme vêtu d'une blouse bleue, qui se mit à lui offrir des *cigares et du feu* concurremment avec le journal de Trouville.

Raymond ne prit pas garde, tout d'abord, à cet homme ; mais son insistance obséquieuse finit par le fatiguer, et il s'arrêta pour l'inviter à le laisser continuer en paix son chemin.

Mais au premier regard qu'il jeta sur cet homme, il changea d'attitude.

— Lefiot ! dit-il avec un cri étouffé.

L'homme mit un doigt sur ses lèvres.

— Plus bas ! plus bas ! murmura-t-il ; il n'y a pas grand monde à cette heure sur la plage, mais c'est égal, il ne faut étonner personne.

Et pendant que Raymond se remettait de sa surprise :

— Voyons ! continua-t-il ; prenez-moi ce journal, ça vous donnera une contenance, payez-le-moi avec un jaunet, et pendant que je chercherai la monnaie à vous rendre, nous pourrons jaboter un brin.

Raymond fit machinalement ce que lui conseillait Lefiot, et ce dernier, à peine en possession du louis, se mit à fouiller dans toutes ses poches.

Et tout en fouillant, voilà ce qu'il trouva moyen de dire au jeune homme.

— Et d'abord, une excellente nouvelle, dit-il d'un ton rapide, Mousseline est à Trouville.

— Tu l'as vue ?

— J'ai fait mieux... c'est moi qui l'ai amenée.

— Comment t'y es-tu pris ?

— Ah ! ça n'a pas été sans peine, mais enfin, ça y est ; elle a eu un trac de tous les diables, et elle m'a suivi, sans trop savoir à quoi je la destinais.

— Et depuis quand est-elle arrivée ?

— Depuis hier soir, — je l'ai installée dans un petit appartement, sur le quai — et je lui ai promis que vous iriez la voir — ça l'a rassurée tout à fait.

— Pauvre fille !

— Bah ! quel danger court-elle ?

— Mais si les autres se doutent ?

— Je les en défie bien.

— Ne dis pas cela — depuis quelques heures les événements se précipitent — nos ennemis soupçonnent la trame que nous préparons — ils ne savent peut-être pas encore où est le danger, ni de quelle nature il est ; mais

à coup sûr, ils sentent qu'il y en a un, et ils veillent.

— Bon ! bon ! nous causerons de cela — pour le moment, il faut être prudent, et disperser les rassemblements — tirez de votre côté, moi du mien, et à bientôt — mon prince !...

Lefiot s'éloigna sur ces mots, et Raymond continua sa route vers l'habitation de Médina.

Un quart d'heure plus tard, il se faisait annoncer chez le célèbre banquier.

Ricordi, Colonna et le duc se trouvaient en ce moment réunis chez ce dernier.

Les quatre associés venaient d'apprendre par Spavento l'arrivée de Mousseline à Trouville, et ils avaient cru devoir se concerter sur la conduite qu'il importait de tenir en cette circonstance.

Toutefois, la visite de Raymond était si inattendue, que Médina ne voulut pas remettre à le recevoir. Il fit donc passer ses acolytes dans une pièce voisine et donna l'ordre d'introduire !

Raymond entra aussitôt.

XI

RAYMOND CHEZ MÉDINA.

— Eh parbleu, cher monsieur, dit Médina, en allant à Raymond, je suis ravi de vous voir ; serais-je assez heureux pour que vous ayez un service à me demander ?

Il lui offrit un siége, et quand Raymond se fut assis, il prit place lui-même à côté de lui.

— Mon Dieu! dit le jeune homme, en saluant, ma visite a été déterminée par deux motifs bien distincts et qui n'ont absolument rien de commun.

— Ah! ah! et quels sont ces motifs?

— Le premier me concerne personnellement, il s'agit d'une somme relativement importante que mon intendant doit toucher ces jours-ci, et dont je désirerais faire le dépôt entre les mains d'un homme sérieux, qui m'offrît non-seulement des garanties d'honorabilité, mais encore les chances d'un placement fructueux.

— Et vous avez pensé à moi, fit Médina avec un sourire.

— Précisément.

— Cette confiance m'honore, cher monsieur, et croyez que je suis tout à vous. De quelle somme s'agit-il?

— Un million environ.

— Ah! diable, dit le banquier, dont l'œil brilla de convoitise.

Raymond poursuivit :

— Mes parents, dit-il, possédaient d'immenses propriétés qui ne rapportaient presque rien... A leur mort, j'ai pensé qu'il était vraiment par trop naïf de conserver ces terres improductives, ces châteaux inhabités et inhabitables, et je me suis résolu, sans regret, à les mettre en vente.

— C'est parfaitement raisonné... et je suis convaincu que vous avez doublé ainsi votre revenu.

— Dites, monsieur, que je l'ai presque décuplé. — Ainsi, ce domaine dont la vente a atteint le chiffre dont je vous parle, me rapportait à peine six mille livres de rente!

— C'est fabuleux.

— Et si le reste se place dans les mêmes conditions, avant la fin de l'année, j'aurai formé un capital de trois ou quatre millions.

— A la bonne heure! s'écria Médina sur un ton enthousiaste; vous comprenez les affaires, cher monsieur,

et quoique jeune, je vois que vous avez l'esprit positif et sainement imbu des idées modernes.

— Je puis donc compter sur vous, dit Raymond, d'un air confiant.

— Je vous le répète, je suis entièrement à votre disposition, et vous pouvez être certain de vous faire un revenu qui atteindra facilement 7 1/2 et 8 0/0.

— C'est plus que je n'espérais !

Il y eut un silence, et Raymond semblait se préparer à se lever, quand Médina le retint.

— Pardon! lui dit-il, mais ne me parliez-vous pas d'une autre affaire, dont vous désiriez m'entretenir.

Raymond se frappa le front.

— C'est juste, répondit-il, fort juste, et j'allais l'oublier. C'est qu'aussi cette affaire ne me touche qu'indirectement, et, qu'en réalité, j'aurais pu la traiter demain tout aussi bien qu'à cette heure.

— Autant vaut les terminer toutes deux tout de suite.

— Vous avez raison... Eh bien, voici la chose ; M. Hector Beaulieu, mon ami, est votre débiteur, et il vous a souscrit pour cent mille francs de billets.

— Mais, en effet, je crois... au fait, est-ce bien cent mille francs ?... répondit Médina.

— Oh ! le chiffre importe peu... seulement, ces billets que M. Beaulieu a faits un peu légèrement, il entend qu'ils lui soient rendus dans le plus bref délai, et c'est moi qu'il a chargés de la réclamation.

— Et pourquoi M. Beaulieu n'est-il pas venu lui-même ? fit Médina d'un ton singulier.

— Je ne saurais le dire, répliqua Raymond; Hector, que j'ai rencontré ce matin, n'avait pas l'air tout à fait dans son état normal — et, chose bizarre, il m'a prié en même temps de vous remettre ce flacon, ajoutant que vous sauriez ce que cela voulait dire.

Médina prit le flacon avec un geste fébrile, et le posa sur son bureau.

— Oui, oui, dit-il un peu embarrassé ; je me rappelle

cela ; mon Dieu, je tiens à ce flacon ; je ne pourrais peut-être pas dire pourquoi ; il me l'avait pris — je le lui ai redemandé, et...

— C'est bien naturel.

— N'est-ce pas?

— Mais que lui dirai-je pour les cent mille francs?

— Oh ! ce n'est pas pressé... je le verrai... nous en causerons.

— Pardon ! pardon ! monsieur Médina, je crois que vous ne m'avez pas bien compris... je vous ai dit, je prends la peine de vous répéter, que Beaulieu m'a chargé de la réclamation ; je la fais dans les termes dictés par lui-même, et je tiens à lui rapporter une réponse bien précise et bien nette... quelle raison auriez-vous d'ailleurs à lui opposer... dites-le-moi, et si elle est juste, je m'y rendrai de la meilleure grâce.

— A la bonne heure, répondit Médina, et je n'attendais pas moins de votre courtoisie, — eh bien, la raison, c'est que je suis banquier, moi, et qu'un banquier ne se dessaisit pas ainsi de son titre.

— N'avez-vous pas d'autres scrupules?

— Ah ! je le jure.

— En ce cas, c'est facile à arranger.

— Comment?

— Eh pardieu, en vous remettant, contre livraison, une égale somme en billets de banque.

— Vous feriez cela !

— Parbleu... et avec un véritable plaisir !

— C'est que vous ne savez peut-être pas...

— Quoi donc ?

— Dame... je ne voudrais rien dire qui pût être désobligeant pour mon client, mais la créance n'est pas précisément de premier ordre.

— Vous avez bien prêté à Hector, sur sa signature, la somme dont je suis disposé à répondre pour lui.

— Oh ! moi, c'est différent...

— Soit ! je n'insiste pas, cependant ma proposition est

faite, et je serai heureux de donner à mon ami cette preuve de confiance et d'estime.

— Vous le voulez ?

— Absolument. Combien vous doit-il ?

— Cent mille francs.

— Et vous avez les reçus ?

Médina sonna. Un commis parut.

— Apportez-moi le dossier Beaulieu ? dit le banquier, en faisant un signe à son employé.

Un moment après, le commis revenait, et remettait à Médina une *chemise* d'où il tira une grosse de paperasses.

— Est-ce bien tout ? fit Médina.

— Oui, monsieur.

— Et à combien s'élève le compte de M. Beaulieu ?

— A cent cinquante mille francs !

Raymond fit un mouvement.

— Diable ! dit-il en souriant, il paraît qu'il allait bien, notre ami.

— Je vais vous dire, repartit Médina... J'avais donné des ordres pour qu'on ne fît aucune observation. J'aurais été désolé qu'il pût croire à une mauvaise volonté de ma part. De sorte que, vous voyez... Je ne connaissais pas moi-même bien exactement le chiffre de la dette. Toutefois, si cela devait vous arrêter...

Raymond prit son portefeuille, compta sur le bureau du banquier cent cinquante billets de mille francs, et reçut en échange les paperasses, et la *chemise* dans laquelle elles étaient enveloppées.

Puis, il plia négligemment le tout, et le fit disparaître dans la poche de son pardessus.

— Eh bien ! dit Médina stupéfait... vous ne vérifiez pas.

— A quoi bon ? répondit Raymond... Si je n'avais pas en vous une absolue confiance, je ne serais pas venu vous offrir le dépôt d'une partie de ma fortune.

Médina lui tendit la main.

— Mille grâces, monsieur, dit-il, avec un éclair de

Médina se hâta d'aller rejoindre ses associés qui, d[e] leur côté, l'attendaient avec une vive impatience.

— Eh bien? demanda Ricordi dès qu'il l'aperçut.

— Eh bien, répondit Médina, le visage rayonnan[t], je viens d'avoir affaire avec le plus naïf et le plus cha[r]mant de tous les millionnaires.

Et il leur raconta ce qui venait de se passer.

— Voilà qui est singulier! fit Colonna, quand il e[ut] cessé de parler, et c'est à n'y plus rien comprendre.

— Ce que je vois de plus clair, objecta Ricordi, c'[est] que je vais avoir un duel avec M. Beaulieu.

— Ce n'est pas là qu'est le mal, répliqua le duc... en ce moment, c'est Benoît que je voudrais voir.

Comme il achevait ces mots, la porte s'ouvrit e[t le] docteur entra.

Ce dernier était sombre, et il promena un reg[ard] inquiet sur ceux qui l'entouraient.

— Messieurs, dit-il d'une voix grave, il se pass[e à] cette heure quelque chose de terrible, et le moment [est] venu pour chacun de nous d'agir sans faiblesse et a[vec] une résolution implacable et prompte.

XII

LE SORT DE MOUSSELINE.

Médina se précipita vers Benoît.

— Quoi? qu'est-il arrivé? demanda-t-il, et d'où vous vient cet air sinistre?

— Ce matin, répondit le docteur, je me suis présenté au chalet Guillemot, et l'on m'a refusé l'entrée de la chambre d'Irène.

— Qu'est-ce que cela prouve? dit le banquier.

— Cela prouve que quelqu'un a éveillé les soupçons de Salomé ou ceux d'Irène, et que quelque chose de nos projets a transpiré.

— Mais Hector?

— Hector Beaulieu n'a pas passé la nuit chez Guillemot, et celui qui l'a remplacé n'est autre que le jeune Raymond.

— Cependant, fit Médina.

— Cependant, poursuivit Benoît, tout ce que je vous dis là, j'en suis sûr et si vous voulez que j'aille plus loin encore, apprenez que ce matin Hector est parti pour Paris.

Un même sentiment arracha une exclamation aux quatre auditeurs.

— Hector! parti? demanda le duc; de qui tenez-vous ces détails?

— De Spavento, répondit le docteur; depuis que le pauvre diable a été si fatalement blessé dans les fossés de Strasbourg, il se trouve condamné à une

qu'il ne supporte qu'avec peine. Comme il ne peut plus agir, il pense, et son esprit a gagné ce que son corps perdait en activité. Il va, vient, furète, écoute tout ce qui se fait. C'est ainsi qu'il a su que Mousseline était à Trouville, une heure après son arrivée, et qu'il a pu, tout à l'heure, m'indiquer sa demeure et celle de l'homme qui l'accompagne.

— Mousseline n'est donc pas seule à Trouville ?

— Ne le saviez-vous pas ?

— Mais qui est avec elle ?

— Lefiot.

— L'agent de police ?

— Lui-même.

Un silence de stupeur accueillit cette dernière révélation.

— Enfin, que concluez-vous de tout ceci ? fit Médina, avec un pli sombre sur le front.

— Je conclus que nous sommes en présence d'une situation dont il ne faut plus se dissimuler la gravité. Il y a quelqu'un qui veut nous perdre, et qui, mystérieusement, mais implacablement, nous enserre chaque jour davantage, dans un cercle de fer ; — quel est cet ennemi ? je l'ignore. Lefiot n'est pas assez puissant pour faire mouvoir de tels ressorts. — Germaine aurait des défaillances inévitables, que sa nature nerveuse rend faciles à prévoir — quant à Hector, s'il tue Ricordi, c'est tout ce qu'il pourra faire ; il n'a ni l'ampleur ni la témérité d'un vengeur.

— Mais il n'y en a point d'autres que je sache, fit Médina.

— Peut-être ! répondit Benoît.

Et il fit quelques pas vers le bureau sur lequel il reprit le flacon rapporté par Raymond.

— Tenez ! .. pousuivit-il d'un ton acéré, cette nuit j'ai laissé sur la cheminée de la chambre d'Irène le flacon que voici, à moitié rempli d'une liqueur des plus dangereuses. Si un juge d'instruction savait que j'ai *donné la* moitié du contenu de ce flacon à une jeune

fille, mon affaire serait claire, et je ne tarderais pas à prendre la route de Toulon. Or, ce flacon était à moitié plein, je le répète. Eh bien ! regardez vous-mêmes maintenant ; plus rien ! le flacon est vide... qu'a-t-on fait de son contenu ?

— Pensez-vous donc qu'Hector ait conçu quelque soupçon ? objecta le duc.

— Lui ! fit Benoît avec dédain.

— Mais qui donc, alors ?

Le docteur remua la tête et son regard s'attacha à son interlocuteur avec une étrange fixité.

— Je sais reprit-il après un court silence, je sais que votre orgueil se révolte à l'idée de défendre votre vie menacée ; vous préférez ne pas croire à la réalité de la menace, et vous nous défendez de soulever le linceul sanglant qui recouvre les victimes de Clamart. Eh bien, prenez-y garde, monsieur le duc, car les spectres vont enfin secouer leur suaire, et ils viendront bientôt vous demander compte du passé.

Et comme le duc se taisait, Benoît étendit le bras dans la direction du chalet de l'Enclos.

— Avez-vous quelquefois, dit-il, arrêté votre regard sur cette habitation, monseigneur, et vous êtes-vous demandé pourquoi Germaine en défend l'accès, et quel personnage elle cache derrière ces portes si hermétiquement fermées ?

— Prétendez-vous aussi que c'est le prince Karpèles ?

— Ceux que j'ai tués ne sont jamais revenus, monseigneur, je ne parle pas de ceux-là ; mais, prince ou aventurier, l'hôte du chalet est à coup sûr notre ennemi redoutable ; et malheur à nous si nos cœurs ou nos mains hésitent !

Il y eut un long silence.

Le duc impatient, sourdement irrité, se promenait à travers la chambre, s'arrêtant parfois pour jeter un regard farouche sur le chalet de l'Enclos ; plus souvent encore, observant ses complices dont l'attitude était loin de témoigner d'une grande énergie.

Le moment était critique. Le docteur avait évidemment raison. Il fallait agir.

Le duc y était résolu, et ce n'est pas chez lui que l'on pouvait craindre de rencontrer de la mollesse.

Son passé répondait de l'avenir; il avait jusqu'alors déployé une telle audace dans le crime, qu'il ne devait pas se laisser arrêter par des considérations secondaires de sentiment.

— Pour le moment, dit-il bientôt, je ne vois de danger que dans le retour de Mousseline; nous avons commis naguère l'imprudence de la laisser vivre, et nous payons chèrement cette heure de faiblesse dans le passé. Mais, comme le dit Benoît, tout peut encore être réparé, et j'espère qu'il se chargera de rendre à jamais muettes ces lèvres qui voudraient nous trahir.

Benoît approuva du geste.

— J'ai déjà pris certaines mesures de précaution, répondit-il; Gérôme, qui est au service de Spavento, a reçu mes instructions, et, dès ce soir...

— Du reste, poursuivit le duc, c'est un dernier acte d'énergie à accomplir... ne nous abandonnons pas nous-mêmes: restons unis comme par le passé, et s'il faut en finir avec cette Germaine dont la haine est plus irritante que redoutable... Je vous jure qu'avant huit jours nous n'aurons plus rien à craindre du chalet de l'Enclos.

Le duc se tut encore une fois, et il secoua la tête comme un lion acculé dans les étroites limites d'une basse-fosse.

— Les imprudents! poursuivit-il presque aussitôt avec une sorte de rugissement, un rugissement de fauve; ah! qu'ils prennent garde de réveiller le Marcus que les enivrements de leur civilisation avaient un moment endormi! — Benoît, vous le connaissez celui-là — Colonna, tu l'as vu à l'œuvre, — Ricordi, tu sais si le sang ou les larmes peuvent le détourner de sa route!... — Eh bien! par le crâne de mon père! s'ils veulent le revoir, on pourra encore leur en donner le spectacle!

Un ricanement amer scanda cette dernière phrase d'une façon sinistre.

— Mais non ! ajouta-t-il, non ! ils ne peuvent rien. Rien contre Marcus. Rien contre Mikaël. Rien contre le duc ! Mousseline seule est peut-être dangereuse. Et, dès cette nuit, Mousseline aura cessé de l'être. Vous m'entendez, Benoît ?

— Oui, monsieur le duc.

— Allez donc; et demain je vous attendrai avec la bonne nouvelle.

Or, le soir de ce même jour, il se passa deux faits qui devaient singulièrement précipiter les événements, et dont le duc était loin de soupçonner les conséquences.

Lefiot était certainement un agent fort habile, et il avait pris les plus grandes précautions pour que personne à Trouville ne soupçonnât sa présence, non plus que celle de Mousseline.

Il était arrivé la veille, vers minuit, avait conduit la jeune femme dans une petite maison isolée qu'il avait louée quelques jours auparavant, et lui-même s'était logé à cent pas au plus dans le plus affreux bouge que l'on pût rêver.

XIII

LE SOUPER DE LEFIOT.

Voici en effet ce qui se passait vers huit heures du soir, c'est-à-dire quelques minutes avant qu'il se mît à table pour souper.

Avant de songer à lui, Lefiot avait pensé à Mousseline; et il venait de lui envoyer, par la servante du bouge, deux plats pour la préparation desquels il avait fait appel à toute la science du Carême de l'établissement.

Lefiot avait examiné lui-même les deux plats en question, et leur avait trouvé bonne mine; il avait dépêché la jeune maritorne, à laquelle il avait recommandé de ne pas s'amuser en route.

Après cette recommandation, Lefiot s'était mis à table, et la bonne était partie.

Mais elle n'avait pas fait trente pas, qu'elle fut accostée par un bon gros Normand qui se mit sans façon à lui tapoter les joues.

— Pardon, la belle enfant, lui dit-il, mais faites-moi l'amitié de me dire s'il n'y a pas quelque part, par ici, une bonne auberge, pas chère... où il y ait de bon cidre, et où il soit possible de souper sans se ruiner.

— Vous tombez à merveille répondit-elle en riant, tenez... pas plus loin que l'enseigne qui est là, c'est la nôtre, et vous y serez traité comme un prince.

Le Normand guignait de l'œil les deux plats que portait la petite bonne.

— Est-ce que ça sort de chez vous, ce que vous avez là? demanda-t-il d'un air de convoitise.

— Sans doute.

— Voyons donc voir, pour voir.
— C'est que je n'ai pas le temps.
— Ça m'a l'air d'avoir un fumet !
En parlant de la sorte le voyageur avait enlevé la couverture de chacun des plats et en avait longuement humé la vapeur.

— C'est pas pour diré ! s'écria-t-il, — mais pour un bon plat, voilà un bon plat, — est-ce qu'il en reste du même?...

— Demandez au patron.

— Pour sûr je n'y manquerai pas.

— Alors vous y allez ?

— Oui, la belle enfant... avec l'espoir de votre retour.

Et le Normand s'éloigna.

C'était bien un indigène de la vallée d'Auge, et rien ne lui manquait, ni dans son allure, ni dans son costume.

Bonnet de coton penché gaillardement sur l'oreille, blouse bleue avec ganse grise, pantalon de toile tombant sur de gros souliers ferrés, et boucles en similor se balançant coquettement aux oreilles.

Le tout complété par un bâton noueux de coudrier auquel pendait une lanière de cuir tressée, passée autour du bras.

Il pouvait avoir cinquante ans à peu près ; il se tenait droit comme un I, et paraissait jouir d'une santé robuste.

Quelques minutes plus tard, il faisait son entrée dans l'auberge, et pénétrait dans la salle même où Lefiot prenait son repas.

Lefiot fit à peine attention à lui ; il avait hâte de se rendre auprès de Mousseline et mettait les morceaux doubles.

Le Normand s'assit à une table en face de lui, et appela le garçon.

— Allons ! à souper... et le plus vite possible, dit-il en posant son bâton à ses côtés... surtout, débouche-

moi une bonne vieille bouteille de derrière les fagots... tu m'entends !

— Oui, monsieur, répondit le garçon, mais que faut-il vous servir ?

Le Normand tourna les yeux vers la table de Lefiot.

— Pardon, monsieur, lui dit-il d'un ton naïf et de belle humeur ; est-ce que c'est bon, ce que vous mangez là?

— Mais sans doute, répondit Lefiot en souriant.

— Alors, apporte-moi de ce que mange monsieur, et n'oublie pas la bouteille demandée.

Le garçon s'empressa d'obéir.

Le couvert fut bientôt mis, et quand il eut apporté tous les ustensiles nécessaires, il se dirigea vers un coin de la salle, et souleva une trappe par laquelle on descendait à la cave.

Le Normand ne perdait rien de son manége, et dès qu'il fût en possession de la bouteille qu'il attendait, il la déboucha lui-même et remplit deux verres jusqu'aux bords.

Puis il alla à Lefiot et posa un des verres pleins devant son assiette.

— A la vôtre ! monsieur, dit-il d'une voix sonore et franche, j'espère que vous ne me refuserez pas de trinquer avec moi.

— Mais...

— Bah ! une fois n'est pas coutume, continua le Normand, et vous ne voudrez pas me faire affront. Vous voyez, je suis fermier, éleveur plutôt, près de Pont-l'Evêque, et le commerce ne va pas trop mal. Pas plus tard qu'il y a huit jours, j'ai vendu une belle paire de vrais chevaux à un grand seigneur qui s'y connaît presque aussi bien que le plus madré des maquignons, et il n'a pas barguigné sur le prix. Trois mille francs, nets, pas un centime de moins.

— Et vous venez toucher votre argent?

Le Normand fit un clignement d'yeux.

— Foi de Gervais ! s'écria-t-il, vous avez de l'œil, vous ;

c'est vrai. Trois mille francs. La bourgeoise ne sera pas fâchée d'ajouter ça à ses économies... A votre santé.

— A la vôtre, monsieur Gervais, dit Lefiot.

Ils trinquèrent et burent.

Gervais s'était remis à sa place, et il dévorait son souper, avec un véritable appétit de fermier.

Tout en finissant le sien, Lefiot continuait de l'observer... et il prenait même un certain plaisir à voir avec quelle rapidité il faisait successivement disparaître les aliments que le garçon lui apportait, accueillant du même sourire satisfait le vin et le cidre, et même l'eau-de-vie à laquelle il avait fréquemment recours, pour faire ce qu'il appelait un trou.

A un moment, cependant, Lefiot regarda l'heure à sa montre, et se leva brusquement de table.

A cette vue, Gervais fit un mouvement.

— Comment ! dit-il d'un ton de reproche, est-ce que vous allez me quitter comme ça ?

— Parbleu ! répondit Lefiot... je vois que je me suis oublié... et je n'ai que le temps... Mais vous couchez ici.

— On y est bien ?

— Alors je vous reverrai...

Gervais s'était levé à son tour; il marcha d'un pas resolu vers la porte qu'il ferma à clef, et revint se placer en face de Lefiot stupéfait.

— Ecoute... lui dit-il alors, d'un ton énergique, en s'armant d'un couteau catalan à la lame bien effilée ; si tu dis un mot, si tu pousses un cri, tu es mort !...

— Gérôme ! fit Lefiot en reculant de deux pas...

— Ah ! tu me reconnais ! Eh bien, voilà qui est gentil de ta part... Mais c'est un peu tard, tout de même ; tu comprends maintenant, n'est-ce pas, que nous connaissons ton jeu, et que nous ne voulons pas te laisser plus longtemps lire dans le nôtre... donc il faut que je te supprime.

— A moi ! à...

Gérôme lui appliqua brutalement sa main sur les lèvres.

— Motus ! murmura-t-il, en glissant son couteau dans sa ceinture ; si tu veux être sage, il ne te sera fait aucun mal, et l'on te laissera respirer jusqu'à demain ; seulement, comme l'air de la mer est malsain pour les oiseaux de ton espèce, tu vas me faire le plaisir de te dérober à tous les regards, et d'aller passer la nuit dans la cave.

Lefiot voulut faire un mouvement.

Gérôme était plus robuste que lui, et il avait en outre le sentiment de l'acte de violence qu'il accomplissait...

Déjà, il avait tiré de sa poche une corde solide, et avait réuni les deux poignets de son adversaire.

— Là ! dit-il, quand il eut fini ; et maintenant, au trou !

Il le prit dans ses bras comme il eût fait d'un enfant, et gagna la trappe avec le malheureux agent, qui se débattait, et cherchait vainement à se dégager.

Crier eût été dangereux ! la porte de la salle était fermée et, d'ailleurs, les gens du bouge devaient être depuis longtemps blasés sur les scènes de ce genre ; un mot, un geste, et c'était fait de lui ; il comprit qu'il était préférable de ne rien dire, sauf à prendre bientôt sa revanche.

Il fit ces réflexions en une seconde.

Gérôme avait déjà soulevé la trappe qui fermait la cave, et de son regard effaré, l'infortuné pouvait plonger dans le trou béant et noir.

A cette vue, il eut un dernier mouvement de révolte, et voulut tenter de se relever.

Mais Gérôme lui posa le pied sur la poitrine.

— Eh bien ! eh bien ! fit-il avec ironie, est-ce que nous allons faire le méchant ! Une mauvaise nuit est cependant bientôt passée, et demain tu sortiras de là, sain comme l'œil.

En parlant ainsi, il le poussa avec force, et le pauvre diable alla rouler au bas de l'échelle qui faisait office d'escalier.

Alors, et sans s'inquiéter davantage des conséquences de cette terrible chute, Gérôme roula un meuble pesant sur la trappe qu'il avait refermée, et revint ouvrir la

porte qui donnait sur la salle commune. Cela fait, il appela le garçon, et lui mit deux louis dans la main.

— De ces deux louis, dit-il, il y en a un pour toi et l'autre pour ton maître. Mais c'est à une condition.

— Laquelle ? fit le garçon ébahi.

— C'est de fermer cette salle jusqu'à demain et de n'y laisser pénétrer personne.

— Mais...

— Je reviendrai demain, à la première heure, et si tu as bien exécuté mes ordres, il y aura deux nouveaux napoléons... pour toi... et pour ton maître.

Sur ces mots, Gérôme prit son bâton, passa la lanière de cuir autour de son bras et sortit de l'auberge.

Un instant après il gagnait la maison habitée par Mousseline.

XIV

PICHENETTE ET CHIQUENAUDE.

Cette maison était située à cent mètres environ de la gare du chemin de fer; elle était nouvellement construite et il n'y avait guère que Mousseline de locataire.

Gérôme examina la maison, aperçut une fenêtre éclairée au second étage ; il se douta que ce devait être celle de la chambre de la jeune femme, et jeta un coup de sifflet qui retentit dans le silence de la nuit.

Presque au même instant, à une grande distance et comme un cri déchirant renvoyé par les échos de la vallée, un autre sifflet aigu, prolongé, modulé avec force, se fit entendre sur la voie ferrée.

C'était le signal d'arrivée du train de Paris.

— Ah ! diable ! fit le bohème, il paraît qu'il n'était que temps... les autres ne sont pas loin, et il ne faut pas laisser traîner ses guêtres par ici.

Comme il achevait ces mots, la porte de la maison s'ouvrit, et un homme descendit sur le trottoir.

— C'était le docteur !

A la lueur du bec de gaz, Gérôme remarqua qu'il était blanc comme un suaire, et que son regard avait quelque chose d'égaré et de vague.

— Bien ! bien ! dit-il aussitôt, nous savons ce que parler veut dire.

— Quoi... Que voulez-vous ? balbutia Benoît.

— Tirons de ce côté, et plus vite que ça... Ah ! pour un médecin, vous m'avez l'air de manquer un peu de chien...

Et il l'entraîna vers la gare.

— Où allons-nous ? demanda le docteur.

— Vous le verrez bien, répondit Gérôme... Pour le quart d'heure, il s'agit de passer la revue des voyageurs de Paris. Notre homme doit y être.

— Quel homme ?

— Décidément, vous n'y êtes plus... Pour lors, laissez-vous faire et suivez-moi.

— Mais...

— Silence !...

Un coupé, dont les deux lanternes rayaient l'ombre d'un jet de lumière étincelante, passa en ce moment près d'eux, et pénétra dans la cour de la gare.

Gérôme pressa le pas.

La portière du coupé ne tarda pas à s'ouvrir, et il en vit descendre un jeune homme qui disparut aussitôt sous le vestibule.

— J'en étais sûr ! murmura le bohème, c'est lui.

— Qui, lui ? fit le docteur.

— Eh ! Raymond, pardieu ; il vient au-devant de son ami Hector, retour de Paris.

— Qu'y est-il allé faire ?

— C'est ce que nous allons probablement savoir.

Le train venait d'arriver au quai... les voyageurs étaient descendus de wagons, et se répandaient par toutes les issues.

Gérôme s'était mis à l'écart et observait.

Ce ne fut pas long.

Il ne tarda pas, en effet, à voir arriver Hector, derrière lequel marchait Raymond, en compagnie d'une troisième personne... que tout d'abord il ne reconnut pas.

Mais lorsque les trois jeunes gens se furent approchés du coupé, et que la lumière vint à les frapper en plein corps, Gérôme fit un haut le corps significatif... et se tourna vivement vers le docteur.

— Qu'y a-t-il? fit ce dernier.

— Oh! vous vous ramollissez, docteur, et il faut soigner ça, répliqua le bohème. Voyons, regardez là, auprès du coupé... qui reconnaissez-vous?

— Hector... et, plus loin, Raymond... Oh! mon Dieu!

— Vous y êtes, n'est-ce pas?

— Ludovic Malon!

— Oui, le jeune étudiant de Clamart!... Vous y avez mis le temps, mais ça est venu tout de même.

— Pourquoi sont-ils allés chercher cet homme?

— Voilà le *hic!* ça se corse... la partie est engagée; c'est comme l'Amb'-Com'..., au quatrième acte — et nous approchons du dénoûment!

Tout en parlant de la sorte, le bohème observait son interlocuteur avec une curieuse attention, et, le voyant devenir blême, remarquant que ses narines se pinçaient, il ne put retenir un éclat de rire du meilleur aloi.

— Je m'aperçois que vous n'êtes pas dans votre assiette, docteur, dit-il d'un ton goguenard. Vous avez peur qu'il ne prenne fantaisie à votre confrère d'aller visiter la petite Mousseline, et qu'il ne découvre le pot aux roses. Eh bien, rassurez-vous, vous avez encore douze bonnes heures devant vous.

— Pour quoi faire? demanda Benoît d'un air ahuri.

— Pour mettre un terme à vos angoisses.

— Par quel procédé?

Le bohème haussa les épaules.

— Rentrons chez vous, si vous le voulez bien, répondit-il; une fois à l'hôtel du Bras-d'Or, nous pourrons causer à notre guise, et je vous expliquerai ma manière de voir au sujet du parti à prendre... Moi, voyez-vous, je n'ai peut-être pas été éduqué... mais le cœur y est, et ça suffit. Venez-vous ?

— Partons, répondit le docteur.

Cependant, Raymond avait offert à Ludovic Malon et à Hector de les conduire à l'hôtel des Roches-Noires, et au moment où ils se disposaient à prendre place, Hector se ravisa et prit Raymond à part.

— Deux mots, dit-il à voix rapide ; vous avez vu Médina ?

— Ce matin... répondit Raymond.

— Et il vous a remis...

— Votre dossier complet...

— Alors, je suis libre, maître de moi, et vous ne m'en voudrez pas trop si je me fais tuer par Ricordi...

Raymond fit un geste de reproche.

— Mais quelle est donc votre pensée ? demanda-t-il.

— Pardieu, elle est limpide, ma pensée. Vous allez, en vous rendant à l'hôtel, me jeter à la porte du casino. Ricordi doit y être. J'entre. Je lui dépose sur le nez une pichenette ou chiquenaude à rendre un Shaabaham rêveur, et je reviens reprendre ma place sur votre siége.

— Mais c'est un duel que vous allez chercher, fit Raymond.

— J'espère que vous m'estimez assez pour ne pas en douter.

— Ainsi, vous y tenez ?

Hector sauta d'un bond à côté du cocher.

— Au casino, dit-il d'une voix ferme et sonore.

Et le coupé partit.

Dix minutes après, Hector sautait sur le trottoir, en face du casino, et pénétrait dans les salles de jeu.

— Quel excellent cœur ! dit Raymond à Ludovic Malon, en voyant Beaulieu disparaître.

— Quel est ce Ricordi avec lequel il veut se battre ? demanda le jeune docteur.

— Un misérable, un grec probablement, tout ce qu'il y a de pis.

— On se bat donc avec des gens de cette sorte ?

— Hector s'est pris de querelle avec lui, chez le duc de Palmarès, et comme Ricordi passe encore pour un homme du monde, qu'il fait même une certaine figure, c'est un homme possible.

— Pauvre Hector ! fit Ludovic... je l'ai connu fort jeune, il a peut-être dix années de moins que moi — je connais ses parents — famille très-honorable — et j'ai fait tout ce que j'ai pu, mais inutilement, pour l'arracher à ce monde qu'il fréquente, où il s'est ruiné, où il se perdra...

— Ce que vous dites d'Hector, répliqua Raymond, peut s'appliquer à presque tous les jeunes gens de notre génération : quel vertige d'immoralité les prend, quels misérables les poussent ? — On se le demande, et l'on ne trouve pas une réponse plausible. — Est-ce l'éducation qui est mauvaise ? est-ce l'exemple d'en haut qui est fatal ? — qui le dira ! ils n'estiment rien, et c'est à croire qu'ils ne s'estiment pas eux-mêmes !

Ludovic Malon eut un sourire où il y avait un peu d'ironie.

— Vous parlez admirablement des autres, monsieur, reprit-il au bout d'un instant, et s'il y a une chose qui m'étonne, c'est de vous trouver vous-même dans ce monde où rien ne semble devoir vous attacher.

Raymond approuva du geste.

— Vous avez raison, monsieur, répondit-il ; je blâme mes amis, et j'ai en apparence les mêmes vices qu'eux. Mais moi, monsieur, vous ne tarderez pas à comprendre que ma position est bien différente, et pour expliquer ma conduite, il n'est pas inutile de se rappeler que Brutus a longtemps passé pour fou auprès de ceux qu'il voulait tromper.

— C'est donc un masqne que vous portez? fit Ludovic avec surprise.

— Un masque... Oui.

— Mais dans quel but?

— Dans quelques heures, vous, monsieur, vous seul me verrez à visage découvert !...

Ludovic allait répliquer, quand Hector revint.

— L'affaire est faite ! cria-t-il en se penchant à la portière. Le Ricordi a sa pichenette ou chiquenaude, comme il lui plaira de l'appeler, et rien que pour l'effet que ça lui a produit, on serait tenté de recommencer...

— Alors, vous vous battez ! dit Raymond.

— Demain. Colonna ira vous trouver à six heures; — j'ai pensé que vous ne me refuseriez pas d'être mon témoin, et j'ai disposé de vous.

— Parbleu !

— C'est tout ce que je voulais savoir.

Hector sauta sur le siége.

— Et maintenant, à l'hôtel ! dit-il au cocher, en allumant un cigare.

XV

UNE DRAMATIQUE AFFAIRE.

Le lendemain, vers dix heures du matin, le duc de Palmarès était dans son cabinet en compagnie de Médina, attendant les nouvelles du duel qui avait dû avoir lieu entre huit et neuf heures.

Les moments s'écoulaient avec rapidité ; de temps à autre, il allait à la fenêtre, et interrogeait la plage pour

voir s'il ne verrait pas venir Spavento ou Colonna ou le docteur Benoît.

Spavento et Colonna étaient les seconds de l'homme aux diamants, de même que Raymond et le jeune de Presles étaient ceux de Beaulieu.

Le duc avait appris, dans la nuit, la scène du Casino, et la pichenette irrévérencieuse dont Hector s'était rendu coupable à l'égard de Ricordi.

Il savait que le duel n'était point une rencontre ordinaire; l'arme choisie était l'épée. Hector et Ricordi maniaient cette arme avec une égale supériorité, et il pensait qu'il pouvait y avoir mort d'homme.

Aussi, en apprenant que Ludovic Malon devait assister Beaulieu, avait-il jugé convenable que Benoît assistât Ricordi.

De cette façon la partie était égale.

Au surplus, il avait eu avec le docteur une conversation de quelques secondes, à la suite de laquelle Benoît s'était retiré tout à fait édifié sur la conduite qu'il devait tenir.

Le duc ne comptait pas beaucoup sur l'énergie de Ricordi; il craignait que, s'il venait à être blessé dangereusement, il ne se laissât aller à quelque confidence *in extremis*, de nature à donner l'éveil, et Benoît avait reçu l'ordre de couper court à toute agonie dangereuse, en précipitant le dénoûment.

Le docteur comprenait ce langage, et avait promis d'en tenir compte.

Les adversaires s'étaient donc éloignés de Trouville, le matin, vers sept heures, et dans l'ordre suivant :

Hector Beaulieu, dans une calèche avec Raymond, de Presles et Ludovic Malon.

Ricordi, dans une autre voiture, avec Spavento, Colonna et le docteur Benoît.

Ils avaient pris la route de Villers, et on ne les avait pas revus.

Le duc était fort impatient... Dix heures venaient de sonner, et personne encore n'était de retour.

Evidemment, il s'était passé quelque chose d'extraordinaire. Mais quoi ?

Médina gardait le silence, observant toutes les impressions qui venaient se traduire sur la physionomie de son interlocuteur, et cherchant à deviner à quels sentiments il était en proie.

En ce moment des pas précipités se firent entendre au dehors, et le duc marcha vivement à la fenêtre.

Il jeta un cri.

C'était Ricordi.

— Enfin ! dit-il, avec un soupir de soulagement... l'issue du duel nous est favorable, Ricordi n'est pas blessé, et nous allons savoir...

La porte s'ouvrit, et Ricordi entra.

Il n'était pas blessé, ainsi que l'avait fait remarquer le duc, mais à son front soucieux, à la sombre expression de sa physionomie, il était naturel de supposer qu'un malheur était arrivé.

Le duc et Médina coururent à lui.

— Eh bien ! dirent-ils en même temps, et avec le même sentiment d'anxiété.

— Eh bien... répondit Ricordi... c'est fini !

— Beaulieu ?...

— Blessé... à l'épaule droite et au bras gauche.

— Et toi ?

— Pas une égratignure. Mais malheureusement, ce n'est pas la seule nouvelle que je vous apporte !

— Quoi donc ? Qu'y a-t-il de plus ?

— Je vais vous dire cela.

Ricordi respira bruyamment : il se versa un verre de madère qu'il avala avec avidité, et, se tournant de nouveau vers le duc :

— Ce que j'ai à vous apprendre, dit-il, demande quelques explications préliminaires, car vous comprendriez difficilement, sans cela, la catastrophe que j'ai à vous raconter.

— Une catastrophe ?

— Nous étions partis à sept heures, ce matin..., et

nous avions pris le chemin de Villers. — Spavento, qui n'a rien à faire depuis longtemps, avait exploré cette route, et il connaissait plusieurs endroits favorables pour une rencontre. C'est lui qui nous montra le chemin. Vers huit heures donc, nous arrivâmes à l'endroit désigné. Le terrain fut choisi, et on nous mit en présence, Hector et moi. Hector tire bien, mais je tire mieux que lui. Après quelques engagements insignifiants, je commençai par le blesser à l'épaule... puis au bras gauche, et, comme il perdait pas mal de sang, les deux docteurs, consultés, déclarèrent que le combat devait cesser. La partie était donc terminée, et nous allions remonter en voiture, quand, je ne sais à quel propos, Colonna et Raymond se prirent de querelle, et assez vivement pour qu'à un moment je visse Raymond s'oublier jusqu'à faire un geste équivoque.

— Un soufflet ! fit Médina.

— Le simulacre seulement, mais cela suffisait. Colonna devint pourpre et sauta sur son adversaire. — Monsieur, lui dit-il, furieux, c'est une affaire que vous cherchez, — vous serez servi à souhait — demain — si vous le voulez bien. — Demain ! interrompit le jeune Raymond, en éclatant de rire ; mais d'ici demain, cher monsieur, vous pouvez être à Toulon ! — Vous voyez ça d'ici, monsieur le duc ! — Toulon ! pourquoi Toulon ? — Était-ce une plaisanterie ? — Le jeune homme parlait-il sérieusement ? — Je n'eus pas le temps de faire de longues réflexions. — Colonna avait bondi sur l'une des épées, Raymond s'était emparé de l'autre, et ils étaient déjà en garde.

— Et ils se sont battus !... fit le duc, d'un ton violent.

— Vous allez voir... répondit Ricordi ; ils croisent le fer, ils cherchent à se toucher ; ils avancent, rompent, se livrent en un mot à tous les exercices auxquels vous avez pu assister chez Grisier ou chez Paz... Tout cela, pendant cinq bonnes minutes et sans résultat ; alors je crus devoir intervenir.

— Pourquoi?

— Je voyais bien que Colonna se fatiguait, et je le sais, d'ailleurs, de première force au pistolet... Or, il était l'insulté, ils avaient ferraillé inutilement; il était permis de chercher autre chose.

— Enfin?

— Enfin... on m'écouta. Raymond se montra très courtois et de fort bonne composition. Il fut convenu que les deux adversaires se placeraient à vingt-cinq pas l'un de l'autre, avec permission d'avancer de dix pas chacun. Ces conditions acceptées, on marqua les distances, et le signal fut aussitôt donné par Benoît.

Colonna ne se contenait pas. Il avait la conscience de sa supériorité dans le maniement de l'arme qu'il tenait dans sa main, et il savourait d'avance la joie de tuer son insolent adversaire. Il fit dix pas environ, puis il s'arrêta et abattit le canon de son pistolet.

— Et Raymond? demanda avidement Médina.

— Raymond! répondit Ricordi, il n'avait pas bougé! Le corps effacé, le bras collé à la poitrine, le pistolet à la hauteur de la tempe, il regardait venir Colonna et demeurait froid, impassible, terrible. Quand il le vit s'arrêter, et abattre le canon de son arme, pas un muscle de son visage ne frémit, et le coup partit, sans qu'il fit un mouvement.

— Et après!...

— Après!... La balle de Colonna écornifla un bouton de son gilet, et déchira la manche de sa redingote, et ce fut tout.

— Il n'avait pas été touché?

— Rien ne parut du moins. Mais à partir de ce moment, la scène devint réellement effrayante. Quand Raymond se vit maître de la situation, quand il comprit qu'il n'avait plus rien à craindre pour lui-même, il secoua la tête avec force, ses sourcils se contractèrent, son regard s'imprégna d'une sorte de férocité indicible, et il compta lentement les dix pas qui lui restaient à faire.

— Mais c'est horrible ! balbutia Médina qui respirait à peine.

— Horrible, en effet, continua Ricordi ; je n'osais plus regarder ; Colonna était hideux à voir. Il avait bonne envie de demander grâce, mais toute sa fierté se révoltait à la pensée d'adresser une prière à son bourreau, et il était là blême, haletant, les yeux grands ouverts, comme le moribond en proie aux affres de la mort.

Ludovic Malon avait jusqu'alors gardé le silence, et il regardait comme nous, le cœur plein d'angoisses et l'esprit terrifié. — Raymond, supplia-t-il tout à coup, ne tuez pas cet homme. Raymond ne répondit pas. Un grondement sourd souleva sa poitrine, un sourire vint plisser sa lèvre, et, abattant son arme, il pressa la détente et le coup partit.

— Et Colonna ! murmura le duc, en prenant sa tête dans ses mains.

— Il n'a pas dit : ouf ! répondit Ricordi... la balle de Raymond l'avait atteint à deux lignes du cœur, et il était tombé raide, comme une masse, rendant le sang à pleines lèvres... Il était mort sur le coup !...

— Mort ! mort ! répéta le duc, en essuyant son front baigné de sueur.

Et un silence éloquent succéda à ce récit... et dura quelques minutes.

Puis, la porte du cabinet s'ouvrit, et un valet entra, apportant une lettre sur un plateau d'argent.

Le duc la prit et la donna aussitôt à Médina.

— C'est pour vous !... dit-il d'un ton bref et avec un reste d'émotion.

Médina s'empressa d'ouvrir la lettre, mais il ne l'eut pas plus tôt parcourue, qu'un frisson l'envahit tout entier, et que ses joues prirent subitement la pâleur du marbre.

La lettre était de Raymond, et contenait ce qui suit :

XVI

LA LETTRE AU BANQUIER.

Mon cher banquier.

En rentrant tout à l'heure d'une petite excursion que j'ai faite ce matin, j'ai voulu, pour me distraire, parcourir le dossier que vous m'avez remis hier, et j'ai le regret de vous annoncer que j'ai relevé certaines irrégularités auxquelles vous n'avez pas pris garde, sans doute, mais qu'il m'est impossible de ne pas vous signaler.

Parmi les billets à vous souscrits par mon ami Hector Beaulieu, il en est jusqu'à quatre qui portent les indices manifestes du faux le plus audacieux.

Vous avez chez vous, cher banquier, quelque commis infidèle que vous avez eu le tort de ne pas surveiller. Hector prétend, lui, que ces faux sont de votre propre main, mais il a un peu de fièvre en ce moment, et je ne veux point ajouter la moindre attention à ses paroles.

Je vous envoie, ci-joint, un exemplaire des quatre billets en question. Les trois qui me restent suffiront amplement pour faire envoyer le coupable aux galères.

Voyez donc ce que vous croyez convenable de faire, et ne doutez pas du plaisir que j'aurai à recevoir de vous, à ce sujet, une réponse précise et catégorique.

RAYMOND.

Quand il eut achevé la lecture de cette lettre, Médina laissa retomber ses bras inertes le long de son corps, et son regard s'attacha ardent et fixe au parquet de la chambre.

Le duc l'examina un moment, puis saisissant avec autorité la lettre que le banquier n'essaya même pas de retenir, il la lut à son tour avec une vive et poignante attention.

— Ainsi, dit-il d'un ton amer, vous ne vous contentez pas de faire l'usure, vous faites encore des faux !...

— Je vous jure ! balbutia Médina.

— Mais vous êtes entre les mains de cet homme !... Demain, il peut vous envoyer au bagne.

— Ah ! il ne le fera pas.

— Qui l'en empêcherait ?

— Je lui offrirai tout ce qu'il voudra. Ma fortune tout entière, s'il le faut... La misère plutôt que le déshonneur.

Le duc eut un ricanement lugubre.

— Votre honneur ! répliqua-t-il. Vous osez parler de votre honneur ! Mais vous oubliez donc dans quels bas-fonds je vous ai ramassé. Vous ne vous souvenez plus de la corde à laquelle je vous ai arraché.

— Mais...

— Assez ! dit Palmarès, d'un accent impérieux. D'ailleurs, ce n'est plus de pareilles sottises qu'il s'agit, et je ne prétends pas passer ma vie à vous disputer au bagne. Il y a autre chose à faire.

— Ah ! parlez ! parlez !

— Cet homme, ce Raymond — cet enfant ! il n'y a plus à en douter désormais, le docteur avait raison ; c'est là l'ennemi qui tient notre secret...

— Croyez-vous ?

— Vous allez lui parler de fortune à cet homme, et il est plus riche que vous ; vous songez à défendre votre *honneur*, quand c'est votre vie qu'il lui faut ! c'est lui, vous dis-je, lui, le vengeur, le justicier ! et vous voyez avec quelle implacable impassibilité il accomplit s...

sion. Hier, c'était Spavento ; aujourd'hui c'est Colonna et Médina — demain, ce sera Ricordi, et moi-même. C'est écrit en lettres de sang, comme les décrets de la fatalité, — et nul de nous ne pourra s'y soustraire.

Un éclair traversa le regard du duc, et son front se redressa hautain et fier.

— Est-ce à dire pourtant, continua-t-il, qu'il ne faille pas lutter ou qu'il soit prudent d'attendre dans l'inaction ? Non ! mais il tient notre secret, et nous ne connaissons pas le sien ; chaque coup qu'il porte nous atteint, tandis que nous frappons dans l'ombre et au hasard. A tout prix, il faut déchirer le voile derrière lequel il se dérobe, et c'est moi qui me charge de pénétrer le mystère dont il s'enveloppe. Vous, Médina, tirez-vous comme vous le pourrez du mauvais pas où vous vous êtes mis. Quant à toi, Ricordi, va rendre les derniers devoirs à notre infortuné Colonna. Ce soir, nous nous retrouverons ici et nous aviserons, s'il y a lieu.

Le duc resta seul.

Il prit à la hâte un déjeuner frugal ; s'habilla avec une certaine précipitation, et comme midi sonnait, il descendit sur la plage et se dirigea vers l'hôtel des *Roches-Noires*.

Mais il ne devait pas y trouver celui qu'il allait y chercher.

Voici, en effet, ce qui s'était passé, une heure environ après que Raymond fut rentré à l'hôtel.

Il venait à peine d'envoyer porter à Médina la lettre que nous connaissons, quand M. Desbois, le propriétaire de la maison dans laquelle demeurait Mousseline, se présenta à l'hôtel et demanda à parler à M. Raymond.

On le fit aussitôt monter à l'appartement occupé par ce dernier, et une fois mis en présence, M. Desbois lui dit à peu près ce qui suit :

— Vous ignorez sans doute, monsieur, commença-t-il, qu'avant-hier soir, un homme que je ne connais pas, vint louer chez moi, près de la gare, une chambre dans

laquelle il installa une jeune femme fort bien, ma foi, mise avec beaucoup de goût, et qui paraissait d'humeur fort douce.

— Cette personne ne s'appelle-t-elle pas mademoiselle Mousseline ? demanda Raymond.

— Précisément !

— Je m'en doutais.

— Le monsieur qui accompagnait Mlle Mousseline, poursuivit M. Desbois, me recommanda d'avoir un soin particulier de sa locataire, et de ne laisser monter personne chez elle, pendant qu'il serait absent lui-même, et comme s'il eût eu un pressentiment de la chose, il ajouta que si, par hasard, il lui arrivait malheur, si enfin, quelque chose d'extraordinaire venait à se passer en son absence, je ne devrais pas manquer d'aller prévenir M. Raymond, qui demeure aux Roches-Noires.

— Eh bien ! fit Raymond avec une vague inquiétude.

— Eh bien, vous voyez que je remplis fidèlement les instructions qui m'ont été données.

— Expliquez-vous.

— Vous ne savez pas... je vais vous dire... Et d'abord, le monsieur n'est pas revenu dans la soirée, ainsi qu'il l'avait annoncé..., mais comme ça n'avait rien d'extraordinaire, nous ne nous en sommes pas préoccupés, la bourgeoise et moi ; seulement, ce matin, vers neuf heures, quand nous n'avons pas entendu remuer dans la chambre, que d'un autre côté, le monsieur ne revenait toujours pas..., alors, la peur nous a pris, et nous sommes allés frapper à la porte de Mlle Mousseline.

— Qui vous a répondu ?

— Personne.

— Et vous êtes entrés ?

— Faites excuse, nous ne nous le serions pas permis, et puis... la porte était fermée.

— Mais il fallait la faire ouvrir.

Le propriétaire fit un bond.

— Eh là ! s'écria-t-il, ouvrir une porte fermée, comme ça — tout seul — sans le commissaire, on connaît son

code, et ça ne se fait pas, ou si ça se fait, c'est dangereux.

— Enfin, qu'avez-vous fait ?

— Nous avons regardé par la serrure.

— Et qu'avez-vous vu ?

— C'est vague... mais il me semble bien tout de même que c'est quelque chose qui ressemble à un corps de femme étendu sur le plancher.

Raymond se leva vivement.

— Mais il fallait pénétrer dans la chambre ! dit-il d'un ton agité. Pauvre femme ! peut-être était-il temps encore de la sauver. Peut-être allons-nous arriver trop tard maintenant.

Raymond s'empressa de se rendre chez Ludovic Malon, lui expliqua en peu de mots ce dont il s'agissait, et tous deux, guidés par M. Desbois, franchirent rapidement la distance qui les séparait de la gare.

La voiture qui les conduisait s'arrêta devant la maison de Mousseline. Les deux jeunes gens sautèrent aussitôt sur le trottoir, et continuèrent de suivre leur guide.

Mousseline demeurait au premier étage.

L'escalier aboutissait en face de sa porte, et ils en eurent bien vite escaladé les marches.

Mais une fois sur le palier, ils s'arrêtèrent.

— Eh bien ! fit Raymond à Ludovic, vous hésitez?

— Oui, répondit le jeune docteur, et c'est la première fois, depuis bien longtemps, que mon cœur se prend à battre.

— Vous m'étonnez...

— Tout à l'heure, vous saurez pourquoi.

Et donnant un coup d'épaule à la porte, Ludovic en fit sauter la serrure.

Immédiatement, ils pénétrèrent dans la chambre.

Mais à peine y eurent-ils fait quelques pas, qu'un épouvantable spectacle s'offrit à leurs yeux.

XVII

MÉDECINE LÉGALE.

La chambre dans laquelle ils venaient de pénétrer, était fort simplement meublée.

Un lit, quelques chaises, une commode, une table au milieu, et, à côté de la table, un fauteuil.

Rien ne paraissait avoir été changé, aucun désordre parmi les meubles ; seulement, au pied de la table, à deux pas du fauteuil, gisait le corps inanimé de la malheureuse Mousseline.

Son corps était étendu sur le parquet, la tête vers la cheminée ; les pieds un peu repliés, s'étaient, pour ainsi dire, engagés entre ceux du fauteuil. Une des mains était plongée dans ses cheveux dénoués, l'autre était crispée entre ses dents dans une suprême et dernière convulsion.

Ludovic Malon s'approcha avec attention, retenant du geste M. Desbois qui voulait avancer, et recueillant, dès ce moment, tous les indices qui pouvaient le mettre sur la voie des découvertes.

Le médecin habitué aux constatations légales avait reparu en présence de ce mystérieux et dramatique incident.

A un moment, et avant de prendre note d'aucune particularité, il se tourna vivement vers M. Desbois.

— Monsieur, lui dit-il, vous avez prudemment agi, en ne pénétrant dans cette chambre, qu'accompagné de personnes qui pourront témoigner de l'état des

Mais il vous reste un devoir plus sérieux à remplir, c'est d'aller immédiatement prévenir M. le commissaire de police de Trouville et de le prier de se rendre ici sans retard.

— Vous croyez ! fit M. Desbois, un peu contrarié de s'éloigner en pareille occurrence.

— J'en suis sûr, répondit Ludovic Malon.

— Alors, cette pauvre jeune femme est bien morte?

— Oh ! bien morte, je vous en réponds ; hâtez-vous donc, et remettez, du reste, ma carte au magistrat que vous allez trouver, elle lui expliquera l'intérêt de ma présence dans votre maison.

M. Desbois s'empressa de partir, et Ludovic et Raymond demeurèrent seuls.

A peine la porte se fut-elle fermée, que le jeune médecin, désormais tout à la situation, se tournait vers Raymond, et lui indiquant la table sur laquelle il y avait de l'encre et du papier :

— Veuillez, je vous prie, monsieur, lui dit-il, vous placer à cette table, et prendre note, sous ma dictée, des premières constatations que je vais vous transmettre. Chaque observation a ici son importance, et il est nécessaire qu'aucune ne soit négligée.

Raymond obéit.

La scène avait d'ailleurs, dans sa simplicité même, un caractère particulier de grandeur.

La présence de la mort donne aux actions ordinaires de la vie une gravité inaccoutumée, et Raymond ne pouvait se défendre d'un certain sentiment de superstitieuse émotion, en songeant qu'à deux pas de lui gisait inanimée, et sans vie, une des plus charmantes femmes qu'il eût jamais admirées.

Cependant, il s'assit, prit la plume, et regarda Ludovic Malon.

Ce dernier s'était agenouillé auprès de la morte, et il avait soulevé une de ses mains.

— Elle est bien morte, n'est-ce pas? fit Raymond, le corps tendu, et l'esprit anxièux.

Le jeune médecin remua la tête.

— Oh ! tout-à-fait ! répondit-il.

Et se penchant davantage sur le cadavre :

— Voyez-vous, poursuivit-il, de cette voix calme et claire qui n'appartient qu'aux professeurs d'anatomie de l'Ecole de médecine, il y a plusieurs signes certains de la mort : en premier lieu, la rigidité cadavérique, et vous pouvez constater vous-même, de visu, qu'ici, la rigidité est complète... puis le refroidissement ; le bras, le cou, le front sont glacés... de plus, regardez, la mâchoire a été abaissée avec force, et il m'est impossible de lui faire reprendre sa position naturelle. Nous sommes bien en présence d'un cadavre, et la mort est certaine. Seulement, ce qui reste à examiner, à établir, c'est le genre de mort auquel cette malheureuse femme a succombé, et les moyens criminels qui ont été employés pour atteindre ce but...

— Alors, fit observer Raymond, vous croyez à un crime ?

— Cela n'est pas douteux ! répondit Ludovic.

— Vous pouvez en recueillir les preuves ?

— C'est ce que nous allons rechercher.

— Enfin, quel est le genre de mort ?

Ludovic Malon avait repris son examen.

Le jeune docteur était loin de subir les mêmes troubles et les mêmes émotions que son ami,

Familier avec ces sortes d'opérations, il semblait se croire à l'École de médecine, devant un sujet d'étude, préoccupé uniquement d'une leçon à faire à des élèves attentifs.

Il souleva la tête du cadavre ; examina les mains enfouis sous les cheveux épais de la victime, déchira la batiste qui recouvrait ses épaules, pour observer de plus près ses épaules et sa poitrine, et ne releva le front que lorsque ses explorations furent de tous points complètes.

— Eh bien ! fit Raymond qui suivait avec un poignant intérêt tous les détails de cette scène.

— Eh bien ! répondit Ludovic, il est manifeste que cette pauvre Héloïse est morte empoisonnée.

— Vous croyez?

— Oh ! j'en suis certain... et s'il pouvait me rester un doute, je sais maintenant un moyen infaillible de m'en assurer.

— Lequel ?

Le docteur ne répondit pas.

D'un geste plus prompt que la pensée, il déchira le dernier voile qui recouvrait la poitrine de Mousseline, et son doigt accusateur alla se poser à quelques lignes au-dessus du cœur.

— Voyez ! voyez ! répéta-t-il, d'un accent plein de fièvre... Les misérables, ils avaient peur qu'elle ne survécût, et ils ont eu recours au poison le plus violent que la toxicologie connaisse encore à l'heure qu'il est.

Raymond s'était levé, et, en suivant le doigt de Ludovic, il venait de remarquer une petite tache noire presque imperceptible, à l'endroit même où le doigt était posé.

— Qu'est-ce que cela? demanda-t-il effaré.

Le docteur eut un pâle sourire.

— Vous n'êtes pas, répondit-il, sans avoir entendu parler d'un certain toxique avec lequel les indigènes de l'Amérique empoisonnent leurs flèches. Il est noir, d'aspect résineux, soluble dans l'eau. Suivant quelques voyageurs, cette substance serait un liquide exsudé à la surface du corps de gros crapauds exposés devant le feu par les sauvages, puis, desséchés en même temps que des sucs de plantes. Selon Claude Bernard, ce poison a la propriété singulière de paralyser les nerfs moteurs tout en respectant les nerfs sensitifs, — c'est le *curare*.

— Et vous pensez?... commença Raymond.

— Le doute n'est pas possible.

— Mais comment expliquez-vous?

Ludovic Malon s'était agenouillé, il avait laissé retomber son front dans ses mains, et il réfléchissait.

Tout à coup, il releva la tête, et un éclair jaillit de ses yeux.

— Oui ! c'est cela ! dit-il... le crime a dû être commis hier au soir, entre neuf et dix heures — la pauvre femme venait de manger — voici encore les débris de son repas, — dans l'un des plats on avait sans doute introduit quelque poudre qui endort ! — Elle s'est assoupie, là, sur la table où vous êtes, — et où elle s'était assise, vraisemblablement pour écrire quelques lignes, car le médium de la main droite est taché d'encre ; puis, comme nous le disions, le sommeil l'a saisie ; elle s'est endormie, la tête dans les mains, et c'est alors que l'assassin a pénétré ici.

— Qui cela?

— Nous le saurons. Cet assassin n'est point, du reste, un vulgaire misérable ; il avait préparé son plan de longue main, et il est entré dans cette chambre avec l'aiguille fatale, préalablement imbibée de curare. Une piqûre au-dessus du sein gauche, et en moins de dix secondes, c'était fait de cette infortunée Héloïse. Voilà, monsieur, ce qui s'est passé, et vous pouvez croire que je ne me trompe pas!

Raymond garda un moment le silence, une autre pensée lui était venue, qui absorbait impérieusement son esprit.

— Pardon, docteur, objecta-t-il, mais ne venez-vous pas de me dire que Mousseline avait dû écrire quelques lignes avant de mourir.

— Sans doute, répondit Ludovic, et ce qui le prouve...

— Je ne cherche pas ce qui le prouve, mais bien ce qu'elle a écrit. Ne pensez-vous pas, comme moi, qu'il y aurait, dans les circonstances présentes, un grand intérêt à retrouver ce document?

— Vous avez raison.

— Que peut-il être devenu ?

— L'assassin l'a peut-être détruit ou emporté.

— Sans doute. Mais la victime peut aussi l'avoir conservé.

— Cherchons alors.

— Cherchons !

Et les deux jeunes gens se mirent à fouiller la v
time.

Seulement, au moment où ils se livraient à cette
ration, ils s'arrêtèrent tout à coup, et d'un même m
vement inquiet et troublé.

Un pas sonore montait l'escalier de la maison.

— C'est le commissaire de police ! fit Ludovic.

— Probablement, répondit Raymond.

Presque aussitôt, la porte s'ouvrit et un homme p
sur le seuil.

C'était le duc de Palmarès.

Raymond s'était relevé vivement pendant que Lu
continuait ses investigations.

Le duc avait eu le temps de pénétrer dans la chan
et il ne perdit rien de l'occupation à laquelle se li
le jeune docteur.

Toutefois, il avait salué Raymond, sans lui tend
main, et quand Raymond lui eut rendu son salut :

— Je suis vraiment désolé de vous venir dérange
le duc, mais j'étais sorti pour aller vous rendre v
et à l'hôtel on m'a assuré que je vous trouverais ic

— Auriez-vous quelque communication importa
me faire? demanda Raymond.

— C'est cela, en effet, répondit Palmarès ; ma
vous avouerai franchement que lorsqu'on m'a app
triste fin de cette pauvre Mousseline, la curiosité
mise de la partie, et que je n'ai pu résister au dés
venir voir par moi-même...

Raymond étendit la main vers le cadavre de la j
femme.

— Elle est là ! répondit-il ; et si vous voulez ap
cher...

Le duc fit quelques pas.

— Ainsi, elle est morte ! dit-il au bout d'un inst
comme cela, subitement !... C'est bizarre, vous en
viendrez.

— Mon Dieu, répliqua Raymond... il n'y a pas

mystère humain qu'on ne finisse toujours par expliquer... et M. Ludovic Malon constatait tout à l'heure avec la dernière évidence...

— M. Ludovic Malon est une des grandes autorités de la science, interrompit Palmarès, et son opinion doit avoir ici une sérieuse influence. Je serais curieux de connaître ce qu'il pense de la mort de cette jeune femme.

— Cette jeune femme est morte empoisonnée ! répondit le docteur.

Le duc fit un mouvement.

— Empoisonnée ! elle ! Mousseline ! se récria-t-il ; il faut que cette affirmation vienne de vous pour que j'y porte attention... Mais la chère enfant n'avait pas un ennemi.

— Elle en avait de terribles, au contraire, monsieur le duc, répliqua Raymond, — depuis quelque temps même elle était devenue soucieuse, elle avait comme le pressentiment du malheur qui allait la frapper, et si vous vous rappelez ce que je vous disais d'elle, il y a quelques jours, vous comprendrez sans peine d'où est venu le coup dont elle est morte.

— Alors vous croyez qu'en l'empoisonnant on n'a eu d'autre idée que de l'empêcher de parler ?

— J'en suis certain.

— Seulement, ajouta Ludovic Malon, en présentant à Raymond une lettre qu'il avait trouvée sur la malheureuse victime, les assassins pourraient bien s'être trompés dans leur calcul, car s'ils l'ont empêchée de parler... du moins, ils lui ont laissé le temps d'écrire.

Le duc eut une trépidation nerveuse.

— Elle a écrit ! dit-il avec un sourire contraint.

— Oui, monsieur le duc.

— Et que dit-elle, la pauvre enfant ?

— C'est ce que M. Raymond saura bientôt. Car pour le moment...

Palmarès prit un air étonné.

— Eh quoi ! s'écria-t-il. Vous allez vous permettre de dérober à la justice un document de cette importance.

Il me semble pourtant, qu'à votre place, je regarderais comme un devoir sacré de déposer cette pièce entre les mains du commissaire.

— Sans doute ! fit Ludovic, mais il y a à ma détermination deux raisons également puissantes, monsieur le duc.

— Lesquelles donc?

— La première c'est que cette lettre m'est adressée.

— A vous !

— Oui, — autrefois, j'ai connu cette pauvre femme — elle était jeune alors, et heureuse ; elle s'appelait Héloïse Brochon, et si monsieur le duc a habité Paris, il y a une dizaine d'années, il doit se rappeler cette charmante pécheresse que l'on rencontrait partout où les jeunes gens vont chercher le plaisir.

— Héloïse!... dit le duc..., peut-être bien. Mais je n'en ai, en tous cas, qu'un bien vague souvenir..., et c'est à vous qu'elle a écrit ?

— Oui, monsieur le duc.

— Alors, voilà la première raison donnée..., et quelle est la seconde?...

Avant que Ludovic répondît, Raymond s'était précipité vers le jeune docteur, et lui prenant la lettre des mains par un geste emporté et plein de fièvre :

— La seconde raison, monsieur le duc, dit-il, c'est moi qui vais vous la dire... Il y a une année environ, j'ai fait un serment terrible, et depuis ce moment, il ne s'est pas passé un jour, une heure, que je n'aie eu présente à la pensée la mission que j'avais acceptée.

— Quelle mission ? demanda le duc.

— Mission de vengeance et de sang, dont je n'entendais pas confier le soin à la justice... et que je voulais accomplir moi-même.

— Mais enfin...

— Quatre misérables avaient, il y a dix années, formé une épouvantable association qui devait procéder par le vol, l'infamie et l'assassinat. Durant ces dix années, à force d'habileté et d'audace, ils ont pu déjouer les re-

perches de la justice, et conserver intacte la situation qu'ils devaient à leurs infamies... Mais Dieu n'a pas voulu que tant de forfaits restassent impunis, et c'est lui qui m'a donné le courage et la force de poursuivre le châtiment des criminels.

— Et vous avez réussi ! demanda le duc avec ironie.

— Des quatre misérables, poursuivit Raymond, l'un a reçu dans les fossés de Strasbourg, une blessure qui devait être mortelle... et dont j'espère bien qu'il ne se relèvera pas.

— Spavento !

— Spavento... oui, monsieur le duc, le second, j'ai été plus heureux ; et je l'ai vu tomber, sans prononcer une parole, sous la balle implacable de mon pistolet.

— Colonna !...

— Lui-même... Je vois avec plaisir que vous saluez vos amis, à mesure que leurs ombres passent devant vous... — Quant au troisième, l'affaire n'est que différée, mais il ne perdra rien pour attendre, je vous le promets ; et lorsque j'en aurai fini avec les trois subalternes, le tour du maître sera venu, et c'est à lui que j'irai !

Le duc jeta à Raymond un regard stupéfait.

— Et ce maître, — le quatrième misérable, — demanda-t-il, vous le connaissez aussi ?

Raymond passa sa main rapide sur son front...

— Oh ! son nom, à celui-là ! qui me dira son nom ! murmura-t-il avec un frisson. Voilà une année que je le cherche. Une année que je le demande à ceux qui le savent ! Pourquoi, cependant, a-t-on refusé de me le dire ? Pourquoi, jusqu'à ce jour, a-t-on reculé obstinément l'heure de la révélation ? Quel intérêt protége ses jours ? Quelle suprême pitié s'attache encore à sa personne ! Mais qu'importe ! un hasard heureux peut me le livrer d'un moment à l'autre. Mousseline le connaissait, dit-on ; qui sait ! sur ce billet qui est là ! dans ma main, ce nom est peut-être écrit en toutes lettres. Et, alors, plus de vagues soupçons sur lesquels la pensée s'égare ; plus de ménagement

ni de prudence, mais la colère aveugle, impitoyable, qui conseille, et un bras ferme, inexorable qui frappe.

En parlant ainsi, Raymond avait, d'une main fébrile, ouvert la lettre de Mousseline, et il s'était mis à la parcourir.

Et d'abord ce furent des hésitations, des tâtonnements provoqués par l'orthographe fantaisiste de la jeune femme.

Elle disait qu'elle allait mourir — qu'elle sentait bien qu'elle était empoisonnée — et elle appelait Ludovic Malon à son secours, bien certaine que lui, du moins, ne lui garderait pas rancune du passé.

Puis, venaient quelques lignes sur ce passé à jamais perdu, sur leurs amours de la rue Racine ; c'étaient des larmes douces ou des explosions de tendresse ou des regrets amers ; — elle aurait pu être heureuse en restant honnête fille ; elle ne l'avait pas voulu, et elle en était punie bien cruellement !

Plus loin, il y avait quelques accents de révolte, contre les misérables qui la tuaient et alors commençait l'histoire du crime auquel elle s'était trouvée fatalement mêlée.

La relation en avait été brusquement interrompue par la mort, mais ce qu'il y avait, suffisait pour édifier le lecteur.

Jusque-là, Raymond n'avait prêté qu'une attention distraite à sa lecture ; mais dès qu'il arriva à cette dernière partie, tout son être sembla tressaillir, son œil devint ardent, et sa poitrine se souleva avec un effort violent.

— Lui ! lui ! murmura-t-il, tout en continuant de lire ; ah ! qui pouvait y croire et pourtant... j'aurais dû m'en douter !

Quand il atteignit la dernière ligne, il plia la lettre, et la remit au docteur.

— Eh bien ? fit ce dernier.

— Je sais tout ce qu'il m'importait de savoir, répondit Raymond, qui reprenait tout son sang-froid et toute son énergie.

Puis se tournant vers Palmarès.

— Monsieur le duc, ajouta-t-il, irez-vous cette après-midi sur la plage de Trouville?

— Sans doute, dit le duc surpris ; pourquoi cette question?

— C'est que je voudrais vous dire, en cet endroit seulement, ce qu'il y a d'écrit dans la lettre de Mousseline.

— De quoi s'agit-il donc?

— Il s'agit du nom que je cherche depuis une année, monsieur le duc, de ce nom que nul, jusqu'à ce jour, n'avait voulu me confier, et que je pourrai vous dire maintenant, puisque je viens de l'apprendre.

Le duc allait répliquer, mais un bruit se fit entendre en ce moment, et M. Desbois, suivi du commissaire de police, pénétra dans la chambre.

XVIII

PROVOCATION.

Ce même jour, vers six heures, le duc rentra au chalet qu'il occupait, accompagné de Ricordi et de Médina.

Il était sombre, taciturne, sourdement irrité, et son regard avait de farouches éclairs.

Ni Ricordi, ni Médina ne soufflaient mot.

Ils revenaient tous trois de la plage, où une scène dramatique venait de se passer.

Il y avait une heure environ que le duc s'y trouvait en compagnie de de Presles et de quelques-uns des jeunes gens qui faisaient une sorte de cour habituelle à Palmarès.

On parlait du dernier duel ; de la blessure de Beaulieu et surtout de la mort de Colonna.

Raymond était bien près de passer pour un héros, et l'on admirait surtout en lui, le courage et l'adresse dont il avait fait preuve.

Le duc écoutait sans prendre part à la conversation; il lançait négligemment à la brise la fumée odorante de son cigare, et paraissait indifférent à ce qui se disait autour de lui.

Toutefois, de temps à autre, et sans que nul ne le remarquât, son regard interrogeait le mouvement de la plage, et une sorte de tressaillement d'impatience ou d'irritation agitait un moment ses membres.

Mais c'était un éclair, et il reprenait presque aussitôt son apathie et son calme apparent.

Tout à coup un cri s'éleva parmi le groupe des jeunes gens, et le duc leva la tête.

— C'est lui ! dit de Presles... Le voici...

— Qui cela? demanda le duc.

— Eh ! Raymond, parbleu ! il est avec le docteur Malon.

— Où va-t-il?

— Il vient à nous !

Le duc n'avait adressé ces questions à son jeune ami que pour se donner une contenance. Il savait bien que Raymond viendrait, puisqu'il le lui avait annoncé ; il comprenait que quelque chose de grave allait se passer, et en dépit de l'empire qu'il exerçait d'ordinaire sur lui-même, il sentit une émotion indicible s'emparer de lui en ce moment.

C'était un sentiment bizarre dont il lui était impossible de se rendre compte ; on eût dit qu'un déchirement affreux se faisait dans tout son être ; son œil se troublait comme sous un voile de larmes ; pour la première fois depuis longtemps, son cœur s'était pris à battre violemment dans sa poitrine.

Un flot de sang monta de son cœur à son cerveau, et il se leva brusquement. pour ne pas tomber frappé d'apoplexie.

Cependant, Raymond s'était approché, et tous les jeunes gens lui avaient tendu la main, à l'envi.

Raymond sourit à de Presles et aux autres, et vint, en dernier lieu, s'arrêter en face du duc.

Machinalement, ce dernier, à peine remis de son trouble étrange, lui tendit la main à son tour.

Mais Raymond répondit à ce mouvement en retirant la sienne... et cela, de façon à ce que chacun des témoins de cette scène ne pût douter de son intention.

Ce fut un coup de théâtre.

Un murmure de stupéfaction s'échappa en même temps de toutes les lèvres, et le duc, blême de fureur, fit un pas en avant, comme pour se précipiter sur son adversaire.

— Monsieur ! s'écria-t-il, est-ce donc un nouveau duel que vous désirez?

Raymond s'inclina sans colère.

— Peut-être, monsieur, répondit-il d'une voix ferme; mais auparavant, je désire savoir si vous êtes bien le misérable que je cherche.

— Raymond ! voulut dire le jeune de Presles.

Raymond l'écarta doucement de la main en se penchant vers le duc.

— Un mot seulement, continua-t-il à voix plus basse; c'est vous, n'est-ce pas, c'est bien vous... qui, il y a dix ans, avez lâchement assassiné la fille du prince Karpèles, vous que je cherche depuis une année ; et j'espère qu'à cette heure, mis en présence d'un homme résolu à venger tant de crimes, vous n'aurez pas l'audace d'ajouter un dernier mensonge à tant d'infamies.

— Assez ! assez ! balbutia le duc hors de lui.

Et saisissant les deux mains de son interlocuteur ;

— Ah ! Dieu m'est témoin, s'écria-t-il, que jusqu'à ce jour, j'ai voulu épargner votre vie. A quel sentiment ai-je obéi? je n'en sais rien, et n'en veux plus rien savoir. Vous avez rendu désormais toute pitié impossible, il faut que je vous tue, entendez-vous, et sur ma vie, je

jure que je vous tuerai. Voyons ! voyons ! demain, n'est-ce pas... demain ?

— A la première heure.

— Et un duel à mort... sans rémission, sans pitié... Ah ! malheur à vous, qui n'avez pas compris ma générosité, et qui m'avez poussé à bout.

Raymond eut un sourire ironique.

— J'ai atteint le but que je poursuivais, répondit-il, je ne sais de quelle pitié dérisoire vous voulez parler. Ce qu'il y a de certain, monsieur, c'est que demain, moi, je serai implacable, et que si Dieu protége les causes saintes, c'est de ma main que vous mourrez !

La suite de cette altercation est inutile à raconter.

Ricordi et de Presles avaient accepté d'être les témoins du duc. Ludovic Malon et l'ancien magistrat de Louis-Philippe, devant être ceux de Raymond.

Une heure plus tard, ainsi que nous l'avons dit, le duc rentrait à son hôtel, en compagnie de Ricordi et de Médina.

Le duc était profondément irrité ; par instant un voile de sang passait devant ses yeux, et la colère grondait dans sa poitrine près d'éclater.

Jamais son esprit n'avait envisagé la possibilité d'une pareille aventure. Il avait été insulté, publiquement, devant toute la société aristocratique de Trouville et une soif ardente de vengeance le brûlait à la gorge.

Toutes les sympathies si vives qui l'avaient rapproché de Raymond avaient disparu. — Il ne restait plus dans son cœur qu'une rage de sang, et il sentait bien que désormais, il n'y aurait plus en lui ni hésitation ni défaillance.

— Je le tuerai ! murmura-t-il... il l'a voulu, et demain !

Puis, au bout d'un instant :

— Demain, ajoutait-il... pourvu que je n'aille pas mourir d'ici là d'impatience et de fureur — le misérable ! Mais qui le pousse, à qui obéit-il, quel sentiment lui fait ainsi affronter la mort !

Il en était là quand Benoît entra.

Le docteur avait appris ce qui s'était passé, et il accourait. Après les premières questions banales, il prit le duc à part.

— Que me voulez-vous donc? demanda ce dernier, étonné des allures mystérieuses de Benoît.

Benoît se prit à sourire.

— Oh! presque rien, répondit-il; moi je vous l'ai déjà dit, je l'abhorre, ce petit Raymond, et que vous le tuiez demain ou que vous ne fassiez que le blesser, je vous promets qu'il n'aura pas beaucoup d'agrément cette nuit.

— Comment cela? fit le duc.

— Il y a longtemps que nous n'avons parlé de la petite Guillemot.

— Irène !

— On m'avait consigné — le petit Raymond avait communiqué quelques soupçons à Salomé, et bref, on m'avait interdit la porte.

— Eh bien!

— Eh bien, je suis rentré par la fenêtre.

— Qu'est-ce à dire?

— C'est-à-dire que le père Guillemot est à Trouville depuis hier; que je suis rétabli, de par lui, dans mes fonctions de médecin ordinaire, et j'ai mis tous mes soins à rattraper le temps perdu.

— Qu'avez-vous donc fait?

— Vous verrez cela. Seulement, si elle en revient, elle pourra dire qu'elle a de la chance.

Il y eut un silence de quelques secondes.

— Toutefois, ajouta le docteur, comme je prévois quelque complication suprême à laquelle je ne veux pas assister, j'ai pris le parti d'aller faire un tour à Paris.

— Vous partez?

— Par le train de neuf heures.

— Mais vous reviendrez?

— Quand Raymond et Irène ne seront plus!...

Le docteur salua sur ces mots, et gagna la port

Mais comme il allait en franchir le seuil, il s'effaça brusquement pour livrer passage à une femme couverte d'habits de deuil, et dont le visage était caché par un voile noir.

Le duc se retourna surpris.

D'un geste, il congédia Ricordi et Médina qui se retirèrent. Puis, une fois seul, il se dirigea vers la femme.

Mais celle-ci avait déjà soulevé son voile et Palmarès se trouva en face de Germaine.

— Germaine ! s'écria-t-il... que venez-vous faire à cette heure chez moi ?

La jeune femme commença par un sourire plein d'une sanglante ironie.

— Vous me demandez pourquoi je suis ici, Mikaël, répondit-elle ; et vous avez oublié déjà le rendez-vous que je vous ai donné naguères.

— Vous ! à moi ! fit le duc.

— Sans doute... je vous ai dit que vous me reverriez le jour où j'aurais assuré ma vengeance, et si je viens aujourd'hui chez vous, c'est que j'ai atteint le but ardemment poursuivi... et que, désormais, vous êtes bien perdu.

Et comme le duc faisait un geste incrédule.

— Vous en doutez, Mikaël !... continua-t-elle ; eh bien, prenez un siége à côté de moi ; ayez la bonté de m'accorder encore quelques minutes d'entretien, et quand vous m'aurez entendue, vous n'aurez pas à regretter de m'avoir écoutée !

XIX

RÉVÉLATION.

Le duc avait obéi machinalement, et il prit place à côté de la jeune femme.

En dépit des préoccupations que lui inspirait la rencontre du lendemain, l'attitude de Germaine, les paroles qu'elle venait de prononcer, lui avaient communiqué une vive curiosité, et il s'était pris à la regarder avec une attention particulière.

Germaine n'était plus, en effet, la femme qu'il avait connue.

Une certaine animation se manifestait sur ses traits; son œil était brillant; son front se dressait plein de défi, et tout en elle éclatait de la joie profonde et de l'orgueil souverain du triomphe.

Il n'en fallait pas tant pour rendre le duc attentif, surtout dans la situation d'esprit où il se trouvait.

Et cependant, il réagissait énergiquement contre ces impressions où sa volonté ne se prêtait qu'avec dépit; il faisait appel à son dédain ordinaire, à son ironie habituelle; et quand la jeune femme reprit, un sourire railleur vint bientôt plisser sa lèvre.

— Comment je suis arrivée à cette extrémité, dit Germaine, vous seul et moi, Mikaël, nous pouvons le savoir; — peut-être vous rappelez-vous encore, peut-être n'avez-vous pas oublié tout à fait les jours enfuis de notre amour heureux. J'avais dix-huit ans à peine, et la première fois que je vous vis, mon cœur tout entier

donna à vous dans mon premier regard... ah! j'étais belle alors, et vous m'avez avoué plus d'une fois que jamais vous n'aviez aimé avec un si complet abandon, ni avec un oubli plus enivrant.

— Et je ne le nie pas, interrompit le duc.

— Moi, je croyais en vous, comme l'on croit en Dieu, poursuivit la jeune femme d'un ton nerveux, j'avais apporté dans cet amour tout ce que mon cœur pouvait contenir de confiance, de dévouement et de tendresse. Je n'eus pas une heure d'hésitation, et je suspendis dès lors toute ma vie à la pensée de vous rendre heureux, dussé-je, pour cela, subir les plus cruelles épreuves, et passer à travers les plus épouvantables crimes.

— Des crimes! fit le duc.

— Et mon père, ruiné par vous, et ma mère mourant de mon déshonneur! Vous ne vous en souvenez plus, Mikaël. Mais quoi! vous emplissiez mon cœur et il n'y avait plus place pour un autre sentiment; un mot ou un baiser tombé de vos lèvres me faisait tout oublier — et le monde se serait écroulé à mes côtés, que j'eusse encore béni le ciel, s'il vous avait conservé à mon criminel amour.

En parlant de la sorte, Germaine avait porté ses deux mains à son front.

— Et rien! rien! dit-elle, en secouant la tête, comme par un geste de fol emportement. — Rien n'a pu vous attendrir ni vous attacher à la malheureuse victime qui vous avait tout donné — ni sa tendresse, ni son dévouement, ni son humilité même. — Vous avez tout méconnu, tout repoussé, et un jour elle s'est trouvée seule, misérable, ployant sous le poids du remords, demandant à Dieu, avec des larmes et des sanglots, de reprendre une vie désormais vouée à la honte et au désespoir.

— Calmez-vous! voulut dire le duc.

Un rire sec et strident lui répondit.

— Et pourtant... continua Germaine, je n'étais pas encore assez abaissée! l'amour survivait encore dans mon cœur humilié; l'amour mendiant et lâche, appe-

lant une dernière parole, implorant un dernier baiser. Je vous savais infâme, je savais que rien d'humain ne battait plus dans votre poitrine — je commençais à deviner tout ce que votre existence mystérieuse cachait de criminelles actions... et je m'obstinais à vous aimer! — J'avais fait, moi, ce rêve insensé de vous arracher à l'abîme au fond duquel je vous voyais rouler... je conservais l'espoir impossible de vous rendre à la vie, relevé et réhabilité par l'amour... ah! c'est ce jour-là, Mikaël, que vous avez été cruel et sans pitié... c'est à partir de ce moment que j'ai bien compris ma honte et que mon cœur s'est, comme le vôtre, à jamais éteint!

Jusqu'alors, le duc avait écouté attentivement — nous pouvons même dire patiemment — les paroles de Germaine; il espérait toujours qu'un mot viendrait qui confirmerait les menaces par lesquelles elle l'avait accueilli. Mais en voyant que l'entretien se prolongeait en récriminations banales, il crut devoir ramener la jeune femme aux promesses du début, qui seules présentaient quelque intérêt pour lui.

— Mon Dieu, répondit-il sans se départir de son sang-froid, j'admets ces récriminations, même dans la forme amère que vous leur donnez. Mais je ne pense pas que ce soit pour me raconter le passé, que vous avez pris la peine de venir chez moi, et j'attends encore l'explication que vous m'avez promise.

Germaine eut un geste violent, et se leva.

— Vous avez raison, dit-elle; le passé est mort. Et l'on peut en remuer les cendres, sans en faire jaillir la moindre étincelle. Je vous l'ai dit, Mikaël; depuis notre dernière entrevue, je n'ai plus vécu qu'avec la pensée de me venger, et c'est parce que j'ai enfin atteint ce but que vous me voyez aujourd'hui devant vous.

— Je vous écoute, fit le duc.

— A une douleur comme la mienne, répondit Germaine, il fallait plus qu'une vengeance ordinaire; à un homme comme vous, il fallait plus qu'un châtiment vulgaire, et longtemps j'ai médité dans le silence et l'isolement, cher-

chant impitoyablement ma voie, sondant le terrain ; ne laissant rien au hasard, écartant tous les écueils qui pouvaient me faire obstacle.

— Eh bien?

— Eh bien — voici le plan que j'avais formé et que j'ai suivi — je me suis dit : Je le frapperai d'abord dans ses amis, dans les complices ordinaires de ses infamies; tout à coup, un jour où il s'y attendra le moins, il verra tomber successivement autour de lui, tous ceux qui ont pris part aux lâchetés du passé ou qui préparent les crimes de l'avenir. — Le premier a été Spavento — le second s'appelle Colonna ; puis doivent venir Ricordi et Médina, puis enfin...

— Le maître, n'est-ce pas?

— C'est cela.

— Je vois que vous récitez là une leçon bien apprise, repartit le duc, mais elle m'avait déjà été débitée.

— Par Raymond?

— Précisément.

— Et vous n'avez rien compris?

— Comment?

Germaine fit, à travers la chambre, quelques pas qui rappelaient l'allure de la fauve. Elle avait croisé les bras sur sa poitrine, et, de temps à autre, elle secouait la tête avec une farouche et sauvage énergie.

— Oui.., cela devait être! balbutia-t-elle... en même temps que son cœur, ses yeux s'étaient fermés... il était devenu aveugle, comme il était devenu insensible.

— Que voulez-vous dire? demanda le duc.

Germaine se prit à rire, d'un rire aigu et froid, qui fit frissonner son interlocuteur.

— Ainsi, dit elle, vous ne vous êtes jamais demandé qui poussait cet enfant, quel fantôme vengeur avait armé sa main, quelle voix mystérieuse lui désignait les victimes.

— Peut-être...

— Et vous n'avez pas deviné?

Que m'importait!

— C'est vrai. La mort de tous vos amis vous eût laissé impassible, et vous ne deviez retrouver quelque sensibilité que le jour où vous seriez mis en présence de Raymond.

— De sorte que c'est vous qui étiez le fantôme vengeur ?

— C'est moi.

— Et pouvez-vous expliquer aussi facilement pourquoi vous avez choisi pour instrument de vos vengeances, un pauvre enfant qui ne vous avait rien fait, et qui se dévouait à une mort presque certaine.

— Ah ! je crois en Dieu, moi, Mikaël, et je ne doutais pas qu'il ne fût de moitié dans mon entreprise. Et puis, il fallait arriver à ce point où nous sommes. Il fallait que vous fussiez défié par Raymond. Je voulais vous amener à cette alternative terrible, ou que cet enfant fût tué par vous, ou que vous fussiez tué par lui.

— Quelle nécessité ?

— Vous le demandez !

— Mais expliquez-vous donc, enfin !... s'écria le duc, entraîné par un sentiment plus puissant que sa volonté même ; expliquez-vous, car toutes ces réticences commencent à m'irriter, et je pourrais peut-être n'être bientôt plus maître de moi !...

Germaine leva le front avec un éclair de joie dans les yeux.

— Bien, Mikaël... bien... répliqua-t-elle la gorge serrée, et les poings crispés... te voilà enfin comme je te désirais, et je puis maintenant savourer tout le bonheur de la vengeance accomplie.

— Germaine !

— Tu demandes, n'est-ce pas, pourquoi j'ai choisi ce vengeur et non point un autre ; pourquoi j'ai armé cette main d'enfant, pourquoi je l'ai mis en ta présence..., de telle sorte qu'il faut que l'un de vous deux en meure !...

— Parle !... parle !...

— Eh bien ! c'est que cet enfant s'appelle Raoul, et non point Raymond !...

— Que dis-tu ?

— Qu'il porte le titre de prince Karpèles.

— Lui !

— Qu'enfin, il est le fils de Nida et de Marcus le tzigane !...

Le duc bondit à ces mots vers la jeune femme, dont il saisit les mains avec emportement.

— C'est faux ! tu mens ! s'écria-t-il — tu veux m'épouvanter — et puis, c'est impossible. Raoul est mort, tu me l'as fait savoir, il y a quelques années.

Germaine fit un signe affirmatif.

— Et tu l'as cru ! répondit-elle, avec ironie. A cette époque tu ne songeais plus guère à l'enfant dont tu avais assassiné la mère, et peut-être même la nouvelle de sa mort t'a-t-elle enlevé les dernières inquiétudes que l'avenir t'inspirait.

- - Ah ! tais-toi !

Le duc prit sa tête dans ses mains, et laboura son crâne de ses doigts nerveux.

— Voyons ! reprit-il peu après, d'un ton âpre et violent. Ma tête se trouble, mon esprit s'obscurcit... parle ! Tu as voulu m'éprouver, n'est-ce pas..., cet enfant..., ce n'est pas Raoul... Ce n'est pas le fils de Nida...

Germaine se prit à sourire.

— Ne me disais-tu pas toi-même, dit-elle, qu'il t'avait parfois inspiré de singulières sympathies ?

— C'est vrai...

— Je me souviens même que, le jour où il dut se battre avec Spavento, tu ordonnas à ce dernier de le ménager.

— C'est vrai...

— Dieu voulait t'éclairer encore à ce moment ; mais tu as repoussé ses avertissements !...

— Malheur ! malheur !

— Une dernière sensibilité vibrait en toi... et tu l'as étouffée ! maintenant, Dieu t'abandonne à ta misérable

destinée, et demain, — ou le fils tuera son père ou le père tuera son enfant !

— Non! non! s'écria le duc d'une voix éclatante ; cela ne peut pas être, cela ne sera pas !

— Et que feras-tu ?

— J'irai trouver Raoul, et quand je lui aurai fait connaître quel lien sacré l'unit à son adversaire, l'arme tombera d'elle-même de ses mains.

— Je le crois, répondit Germaine, d'un ton railleur ; car si Raoul ignore que tu es son père, il sait, du moins, que le duc de Palmarès est l'assassin de Nida!

— Qui le lui a appris ?

— Moi ! dit Germaine ; moi !... Je lui avais inspiré de bonne heure l'adoration de sa mère ; je lui avais raconté l'horrible drame dont elle avait été victime, et, chaque soir, je lui disais les noms des criminels, lui cachant avec soin celui du plus coupable — le tien ! — afin de tenir incessamment sa curiosité et sa haine en éveil. C'est ainsi qu'il a vécu, ainsi qu'il a grandi !... inquiet, avide, attendant impatiemment le moment d'assouvir enfin cette soif ardente que pouvait seul éteindre le sang de ses ennemis...

Ah ! tu ne comprendras jamais par quelles épreuves j'ai passé, pendant ces longues années d'attente. Un mot, un regard, un rien ! pouvait détruire cet échafaudage si péniblement élevé ; je ne voulais pas qu'il te reconnût, je ne demandais qu'une chose à Dieu dans mes prières pleines de colères, et c'était de mettre un jour, en face l'un de l'autre, le père et le fils, sans que rien leur eût donné le soupçon du lien qui les unissait.

— Mais, il pouvait mourir à ce jeu terrible ! fit le duc.

— Pauvre enfant ! murmura Germaine, en étouffant un sanglot. Oui, je ne dormais plus, j'en étais arrivée à douter ! Si cela avait duré quelque temps encore, peut-être l'eussé-je arrêté moi-même. Mais la fatalité m'a prévenue. Les événements se sont précipités en dehors de moi, et aujourd'hui le voilà vivant, devant sor
la main résolue, le cœur plein de mépris.

Le duc écoutait le front baissé.

Ce qui se passait en ce moment dans son cœur est bien difficile à traduire froidement.

C'était tout un monde de sensations nouvelles, à peine entrevues naguère dans le désordre de la vie qu'il menait.

En vain cherchait-il à douter, en vain essayait-il de repousser la poignante réalité qui s'offrait à lui si inopinément, le souvenir s'imposait à sa pensée, et dans le regard de Raymond, il retrouvait, en dépit de ses efforts, toutes les ineffables tendresses du regard de Nida.

C'était bien lui ! c'était Raoul !... l'enfant de la fille du prince Karpèles.

Qu'allait-il faire, cependant... et comment sortir de cette impasse dans laquelle Germaine l'avait poussé avec une haine implacable ?

Il ne trouvait pas.

De quelque côté qu'il se tournât, il ne voyait plus d'issue, et le remords commençait à faire son œuvre en cette âme endurcie.

La situation était unique, en effet, et la vengeance de Germaine était complète.

Et puis, on le croira difficilement peut-être, mais dans ce cœur de marbre, depuis si longtemps fermé aux émotions humaines, quelque chose avait tressailli. Était-ce le sentiment de la paternité, jusqu'alors étouffé, qui venait de se faire jour ? N'était-ce pas plutôt l'amer désespoir de se voir perdu ! Qui osera le dire. Toujours est-il, qu'il était là, haletant, éperdu, cherchant un rayon d'espoir qui éclairât les ténèbres épaisses où il se débattait.

Ah ! que n'eût-il pas donné, à cette heure, pour remonter le cours des années enfuies... pour reprendre sa vie au début et retrouver l'honneur perdu !

Il avait passé indifférent à travers toutes les débauches, il avait accompli insouciant toutes les infa-

Il se riait alors des révoltes de sa conscience, défiant toutes les sévérités de la justice. — Et il ne se doutait pas, le malheureux, qu'un jour viendrait où il lui faudrait comparaître devant un juge terrible — et que ce juge serait son propre fils !...

Tout à coup, il se redressa, et jeta un cri !

Il venait de se rappeler la visite du docteur Benoît, et les paroles qu'il lui avait dites à propos d'Irène.

Irène !

La chaste et pure enfant aimée de Raymond... la douce et innocente victime vouée à la mort par Médina...

Qui sait !

Il était temps encore, peut-être, d'empêcher le crime projeté, et cette pensée seule suffit à calmer momentanément l'horrible perplexité de sa situation.

Il prit une sonnette et l'agita violemment.

— Que faites-vous ? demanda Germaine.

Le duc l'enveloppa d'un sombre regard.

— Ah ! je vous oubliais !... dit-il, d'une voix mordante ; avez-vous donc encore quelque nouveau malheur à m'apprendre...

— Moi !...

— Ou préferez-vous que je vous cède la place ?...

— Vous me chassez !...

D'un geste irrité, le duc indiqua la porte.

— Allez... répondit-il, partez le cœur satisfait... Vous avez atteint le but que vous poursuiviez si ardemment, et plus cruelle que Dieu même, vous avez rendu toute miséricorde et tout pardon impossibles.

— Mikaël ! balbutia Germaine.

Mais elle courba la tête, sous le regard fulgurant du duc, et gagna la porte à pas rapides.

Comme elle disparaissait, un valet accourait à l'appel de Palmarès.

— Jean, dit ce dernier, qu'on aille à l'instant même chercher le docteur Benoît !

Le valet regarda son maître avec étonnement.

— Pardon, monseigneur, répondit-il. Mais M. le docteur a annoncé qu'il partait ce soir pour Paris.

— Et il est parti ?

— Il y a un quart d'heure.

Le duc fit un geste d'impatience.

— Soit ! j'irai à la gare, reprit-il aussitôt.

Il descendit dans la cour, monta dans son coupé, et s'adressant au cocher.

— A la gare, dit-il, et brûle le pavé...

Le coupé disparut avec la rapidité de l'éclair.

Quand il atteignit le chemin de fer, il était neuf heures moins deux minutes.

Le duc se précipita dans les salles d'attente, fit irruption sur le quai, et enfin aperçut le docteur qui montait en wagon.

Il courut à lui, et lui mit la main sur l'épaule.

— Tiens, c'est vous, monseigneur, fit Benoît, la lèvre souriante. Vous voyez, je pars.

— Tu restes, au contraire, descends et suis-moi !... repartit le duc.

— Mais...

— Descends, te dis-je — ou je crie à toutes ces personnes qui nous entourent, que tu viens d'assassiner M[lle] Irène Guillemot !

Le docteur sauta brusquement à terre, et entraîna le duc loin du train.

XX

LA MORT D'IRÈNE.

Quand ils eurent pris place dans le coupé et que le duc eut donné au cocher l'ordre de retourner au chalet, le docteur qui ne comprenait rien à ce qui lui arrivait et dont l'esprit commençait à s'épouvanter des allures de Palmarès, voulut lui arracher quelques mots de nature à l'éclairer sur ce mystère.

— Maintenant, nous voici seuls, monseigneur, dit-il... Parlez... Qu'y a-t-il ?... Qu'est-il arrivé qui ait pu vous mettre en cet état de surexcitation ?

Le duc garda le silence.

La voiture roulait à se briser sur le pavé ; en moins de cinq minutes, elle franchit la distance qui séparait la gare du chalet, et quand elle s'arrêta à la porte, le duc se tourna, seulement alors, vers son compagnon.

— Suivez-moi ! dit-il, d'un ton brusque.

Et, gagnant son cabinet, il alla s'y enfermer avec le malheureux Benoît.

Ce dernier était plus qu'intrigué. Une inquiétude sans nom l'avait envahi ; il ne savait plus à quelle supposition s'arrêter, et ne pouvait que prévoir un malheur.

Dès qu'il eut fermé la porte, le duc alla droit au docteur.

— Il y a une heure, lui dit-il, d'un ton bref, vous m'avez parlé, n'est-ce pas, de Mlle Irène Guillemot ?

— Ne vous le rappelez-vous plus ?

— Que je me le rappelle, ou que je l'aie

qu'importe. Je vous prie de me répéter vos paroles, et de me faire connaître ce que vous avez fait.

Benoît chercha un sourire.

— Mon Dieu, dit-il, c'est fort simple : je vous ai avoué que le jeune Raymond m'inspirait un éloignement invincible, et que j'avais cru même vous être agréable en lui procurant une nuit des plus agitées...

— Comment cela ?

— Dame !... c'est un peu difficile à dire. Vous devez vous souvenir, cependant, de certaines instructions qui m'ont été données au sujet de cette jeune fille.

— Quelles instructions ?

— Beaulieu devait l'épouser... vous savez ; et il était convenu qu'elle mourrait dans l'année de son mariage.

— Qui avait donné un pareil ordre... Médina, sans doute ?

— Médina... Et vous, monsieur le duc.

— Moi !... moi !... Enfin, cela n'explique pas ce que vous avez fait aujourd'hui.

— Quand j'ai appris que vous deviez vous rencontrer avec Raymond, comme nous savons qu'il adore la petite, laquelle, du reste, le lui rend bien... Moi, j'ai précipité le dénoûment.

— Par quel moyen ?

— J'ai doublé la dose.

— Quelle dose ?

— Celle du poison.

— Et elle l'a pris !

— Sans la moindre grimace.

Le duc se voila le front en frissonnant.

— Oh ! vous pouvez être tranquille, monseigneur, continua le docteur, qui se trompa un moment sur le sentiment auquel son interlocuteur obéissait ; le poison employé est sûr. L'effet en sera aussi prompt que dangereux. Ainsi... la potion a été prise vers sept heures ; neuf et demie, tout doit être fini, et demain, la justice pourra venir... elle n'y verra que du feu.

Benoît achevait à peine de parler, qu'il se sentit pris à la gorge par la main furieuse de Palmarès...

— Tais-toi..., misérable ! dit-il la lèvre tordue par la colère ; tais-toi et écoute !... Je t'ai deux fois sauvé du bagne ; tu te rappelles cela, n'est-ce pas ? — Je t'ai fait riche, presque heureux, et jamais tu n'as sollicité en vain ma pitié... Eh bien..., retiens bien ceci : ... demain, — demain, entends-tu ? — si cette jeune fille meurt, si tu n'as pas trouvé d'ici-là un moyen de la rendre à la vie..., ou je te tue de ma propre main, ou je te livre moi-même au bourreau qui t'attend !...

Et, en prononçant ces paroles, le duc abandonna le docteur qui recula, effaré et blême...

Cependant, quelques instants auparavant, une scène d'un autre genre se passait chez le docteur Malon.

C'est chez Ludovic que Hector Beaulieu avait été déposé à la suite de son duel avec Ricordi.

Ses blessures n'étaient pas précisément graves, et grâce au soin de son ami, au bout de quelques heures, il avait déjà recouvré une partie de ses forces.

Sa gaîté, du reste, n'avait point été altérée par l'incident, et il s'était fait raconter, dans tous ses détails, l'affaire Colonna à laquelle il n'avait point assisté...

Il ne se possédait pas de joie, et se répandait en éloges sur la conduite de Raymond.

Seulement, quand il apprit que ce dernier avait provoqué le duc, et qu'il devait se battre avec lui le lendemain matin, un pli soucieux creusa son front, et il devint tout à coup inquiet et sombre.

— Diable ! dit-il à Raymond, à son retour de la plage, ceci est plus grave et mérite qu'on y réfléchisse. Ricordi, Colonna, Spavento, passe encore, mais le Palmarès, ce sera plus dur.

— Moi, fit Raymond en souriant, ce qui me contrarie le plus, c'est que vous ne pourrez pas me servir de témoin.

Hector se souleva à demi du fauteuil sur lequel il était allongé..

— Vous plaisantez ! répliqua-t-il, il ne faudrait pas trop me défier.

— Bon ! nous n'aurons pas besoin de vous.

— Ah ! c'est égal, voyez-vous, je ne voudrais pas vous effrayer, mais j'ai vu tirer le duc, et c'est un malin... Que diable... n'aviez-vous pas assez fait en embrochant Colonna, après avoir estropié Spavento ! Vous êtes donc un duelliste.

— N'en croyez rien.

— Cependant, je trouve que vous n'allez pas mal.

— Eh bien, rassurez-vous, mon ami, répondit Raymond, car je vous promets qu'une fois le duc mort, je mettrai mes soins les plus sérieux à éviter toute nouvelle rencontre.

— Alors, c'est une inimitié personnelle...

— Peut-être.

— Vous en voulez au duc ?

— Beaucoup.

— Que vous a-t-il fait ?

— A moi, rien... mais à d'autres...

Raymond eut un frisson et n'acheva pas.

— Je suis un indiscret, avec mes questions, reprit Hector qui l'observait, mais c'est plus fort que moi, ces choses-là..., quand je soupçonne une énigme quelque part, il faut toujours que je me mêle de ce qui ne me regarde pas.

— Vous soupçonnez donc un mystère dans ma vie, repartit Raymond.

— Avec ça que c'est difficile... une existence voilée, un nom de baptême pour titre de noblesse, vingt-deux ans ! et brochant sur le tout une fortune qui vous permet de boucher, en cinq minutes, des trous de cent cinquante mille francs. Si vous croyez que c'est commun sur les boulevards...

— Vous avez raison... fit Raymond.

— Remarquez, cependant, que je ne vous demande pas votre secret.

— *Vous* ne le demandez pas, Hector, mais, moi, je

m'engage à vous dire demain tout ce qu'il m'est permis de confier à un ami.

Ils en étaient là, quand un domestique vint annoncer à Ludovic Malon, qu'une servante de M. Guillemot demandait à lui parler sur-le-champ.

— C'est Salomé, sans doute, fit Raymond.

— Faites entrer... ordonna Ludovic.

Un instant après la servante annoncée entrait.

C'était Salomé.

Elle était fort pâle. Ses traits altérés accusaient une profonde inquiétude, et le désordre même de sa toilette, témoignait de la précipitation qu'elle avait mise à venir.

— Qu'y a-t-il ? demanda vivement Ludovic.

— Votre maîtresse serait-elle plus souffrante ? compléta Raymond.

— Pauvre demoiselle ! fit Salomé. Ah ! je crois bien que cette fois, c'est la fin.

— Que dites-vous...

— C'est M. Guillemot qui m'envoie. Il y a une demi-heure M. Benoît nous avait quittés, quand mademoiselle a eu une syncope, dans laquelle nous avons tous cru qu'elle allait passer. Alors M. Guillemot m'a dit d'aller chercher le docteur, mais quand je me suis présentée chez lui, j'ai appris qu'il était parti pour Paris.

— Benoît? dit Raymond.

— Oui, monsieur, on m'a assuré qu'il avait été rappelé par une dépêche télégraphique, et qu'il ne reviendrait que demain soir — je me suis empressée de retourner au chalet. — Il n'y avait rien de changé. — Mademoiselle était toujours étendue sur son lit, — son père, assis au chevet, attendait qu'elle revînt à elle. — C'était déchirant. — Quand je lui eus annoncé que M. Benoît était parti, il a eu un accès de désespoir, il croyait tout perdu, et c'est alors que je lui ai parlé de M. Ludovic Malon, et qu'il m'a ordonné de venir vers vous.

Ludovic s'était levé à cette invitation, et se disposait à suivre Salomé.

Mais au moment de s'éloigner, il se retourna vers Raymond, qui le regardait faire en proie à un grand trouble.

— Ne désirez-vous pas m'accompagner? lui dit-il en prenant son pardessus.

— Oui! oui! répondit Raymond, ne perdons pas de temps; je ne vous quitte plus.

Ils s'éloignèrent.

Le chalet de M. Guillemot était peu éloigné de l'habitation de Ludovic, ils pressèrent le pas et y arrivèrent en quelques minutes.

Le cœur de Raymond battait à faire éclater sa poitrine; quand il pénétra dans la chambre où il devait trouver Irène, il eut besoin d'appeler à son aide toute sa force et toute son énergie.

Mais que devint-il, hélas! lorsqu'après avoir fait quelques pas, il aperçut enfin la pauvre enfant, étendue, immobile et blanche dans le lit auprès duquel sanglotait son malheureux père.

Il s'arrêta, pâle lui-même autant que la malheureuse victime, et porta ses deux mains à ses lèvres pour étouffer un sanglot.

Une lampe placée sur la cheminée jetait ses doux rayons sur la pauvre enfant, et sous cette lumière tendre et voilée, elle apparaissait comme une de ces statues funéraires par lesquelles la pieuse tendresse des mères consacre dans les nécropoles, le souvenir des enfants morts!

Le bruit que firent le docteur et Raymond en entrant ne la troubla pas dans son immobilité.

Ses grands yeux étaient clos; sa tête charmante reposait à demi plongée dans les flots de son opulente chevelure, et l'un de ses bras, presque nu, pendait languissamment le long du lit.

Pas une contraction sur ses traits; pas un battement dans les artères; pas un souffle dans sa poitrine.

L'insensibilité était complète, comme chez tous les rps qu'a touchés la main glacée de la mort.

Cependant Ludovic s'était approché de M. Guillemot, et avant de procéder à aucun examen, il avait cru devoir lui adresser quelques questions.

— Y a-t-il longtemps qu'elle est en cet état?... demanda-t-il, sans détacher son regard de la jeune fille.

— Une bonne heure, monsieur... répondit M. Guillemot.

— Elle n'a fait aucun mouvement?

— Aucun.

— Et comment cette syncope s'est-elle déclarée?

M. Guillemot eut un regard hébété, et pressa son front dans ses deux mains pour rappeler ses souvenirs.

— Comment cela est venu? mon Dieu... je ne me rappelle plus, maintenant, répondit-il. J'étais si loin de m'attendre à cela..., le docteur l'avait trouvée un peu souffrante, et il ordonna une potion. Pauvre chère âme! elle ne voulait pas la prendre, je m'en souviens; moi, j'ai insisté, en la grondant, et alors, pour me faire plaisir, elle a bu deux grandes cuillerées.

— Et qui avait préparé la potion?

— Le docteur.

— Vous devez avoir conservé le flacon dans lequel elle était contenue.

M. Guillemot interrogea Salomé.

— Oh! M. Benoît a tout emporté, dit la soubrette, d'un ton un peu aigre. Il prétendait qu'il serait imprudent de laisser ici ce flacon et il a préféré ne pas l'y oublier...

Ludovic ne poussa pas plus loin l'interrogatoire.

— Au surplus, dit-il, la possession de ce flacon n'est pas indispensable et nous allons nous assurer par nous-même.

Il fit un pas et prit la main d'Irène...

Raymond, M. Guillemot, Salomé le suivaient des yeux avec une poignante anxiété, cherchant à recueillir dans son attitude, dans ses moindres gestes, une impression qui dissipât leurs inquiétudes.

Mais Ludovic avait conservé tout son sang-froid, et il

commençait son examen avec le même calme, la même fermeté que s'il se fût trouvé seul dans cette chambre et en présence d'un sujet inconnu.

Il s'était emparé de la main d'Irène, et au froid contact de ses doigts de marbre, il s'était penché pour la voir de plus près.

Salomé avait pris la lampe et l'éclairait.

Il consulta le pouls, — et ne sentit aucune pulsation... — il posa sa main à l'endroit du cœur... et constata qu'il avait cessé de battre... Enfin, il souleva les paupières, et vit que l'œil était sans regard.

— Horrible ! c'est horrible ! fit le père Guillemot, en sanglotant... Pauvre petit chérubin... Mon Dieu ! tenez... rien que pour la voir me regarder une seconde, je donnerais tout ce qui me reste de sang dans les veines... Est-ce que vous ne pouvez pas la faire nous regarder, docteur !

Pour toute réponse Ludovic mit un doigt sur ses lèvres.

— Hein ! quoi !... répliqua le malheureux, est-ce que vous croyez qu'elle nous entend !... Mais alors... c'est qu'elle vit ! Si c'était vrai ! Moi, je ne sais plus ce que je dis, vous voyez... Mais je vous obéirai... dites-moi une bonne parole qui nous rassure.

Le docteur remua doucement la tête.

— Il ne m'est malheureusement pas permis de faire ce que vous désirez, répondit-il ; l'état de cette jeune fille est évidemment des plus graves, et s'il n'est pas possible d'affirmer que la vie se soit complétement retirée de ce corps inerte, il n'est pas possible davantage de laisser espérer le contraire ! Toutefois et dans la situation d'incertitude et de recherche où nous sommes, le plus prudent est de se contenir, et de ne pas même donner au sujet le soupçon de la gravité de son état.

— Vous pensez donc qu'elle pourrait nous entendre ?

— Il n'y a rien d'impossible !... certains mystères de *la mort* humaine n'ont pas encore été pénétrés par la science. Il est manifeste que les fonctions ordinaires de

la vie ont été ici brusquement suspendues, mais si les résultats nous sont acquis, la cause en est ignorée. La catalepsie reste le plus souvent apyrétique et détermine une sorte de raideur tétanique générale ou simplement partielle du système musculaire; elle se caractérise d'ordinaire par la perte du sentiment et de l'entendement, — mais ce n'est point ici le cas — tout me porte à le croire, — peut-être s'agit-il bien de léthargie et alors ce serait le sommeil avec toutes les apparences, mais non avec toutes les insensibilités de la mort. Enfin, si ce n'était aucun de ces deux états il faudrait rechercher ailleurs l'explication des bizarres effets que nous constatons.

— Et dans ce cas ? interrogea Raymond.

— En procédant par induction, poursuivit le docteur, en rapprochant les faits nouveaux de faits déjà connus, et suffisamment étudiés, notamment sur la malheureuse Mousseline, on arriverait avec quelque certitude à déterminer les causes qu'il importe de combattre, et les moyens à employer pour rendre la vie à cette enfant, s'il en est temps encore. Permettez-moi donc, mon ami, de poursuivre mes investigations, et croyez que si elle peut être sauvée, avant quelques heures, je vous aurai rassurés tous deux.

Raymond et le père Guillemot se turent, sur cette invitation, et Ludovic reprit son examen obstiné.

Cela dura dix minutes environ — dix minutes qui parurent une éternité aux deux témoins de cette scène, et pendant lesquelles le plus profond silence ne cessa de régner dans la chambre.

Chacun retenait son souffle... attendant, au milieu de la plus cruelle des appréhensions, le résultat des nouvelles investigations du docteur...

Enfin, Raymond jeta un cri et se pencha avide vers Ludovic.

— Qu'avez-vous aperçu ? dit-il avec force et d'un ton presque impérieux... A l'instant, je viens de vous voir tressaillir. Ah ! répondez... Parlez ! dites-nous... Avez-vous découvert quelque indice ?

— Je le crois, répondit le docteur.

— Et vous connaissez la cause...

— Peut-être.

— Alors, Irène n'est pas morte ?

— Non.

— Et elle peut être sauvée ?

— Qui sait ?

Le père Guillemot tomba aux genoux de Ludovic sans proférer une parole, et prit ses mains qu'il baisa avec un transport de joie folle.

— Ah ! prenez garde, mes amis !.. prenez garde ! dit Ludovic, j'ai eu tort peut-être de laisser deviner mon impression, mais le danger est redoutable, et il subsiste encore tout entier.

— Vous le conjurerez, docteur... vous nous la rendrez... et nous n'aurons pas assez de reconnaissance pour vous payer du bonheur que vous nous aurez donné !

Ludovic s'était dirigé vers une table, où il avait trouvé tout ce qu'il fallait pour écrire.

Puis, à la hâte, d'une main fébrile, il traça quelques lignes qu'il remit à Salomé.

— Mon enfant, lui dit-il, rendez-vous à l'instant même chez le pharmacien le plus voisin, et rapportez-moi sans retard ce qu'il vous aura remis.

Salomé partit en courant et quelques minutes s'étaient à peine écoulées qu'elle était de retonr, mais sans l'antidote attendu par Ludovic.

— Eh bien ? demanda ce dernier un peu surpris de l'air embarrassé de la jeune soubrette.

— Eh bien, monsieur le docteur, répondit Salomé, je ne rapporte rien.

— Est-ce possible !

— Le pharmacien m'a répondu que, ce matin, il avait cédé tout ce qui lui restait de cette substance à monsieur le docteur Benoît.

— Benoît ! s'écria Ludovic, il a bien dit ce nom ?

— *Oh ! parfaitement.*

— Le misérable ! ah ! je devine tout. Avant de partir pour Paris, et pour qu'en son absence on ne pût venir au secours de cette pauvre enfant, il a fait disparaître le seul antidote auquel on pût recourir.

— Mais nous le trouverons peut-être dans un autre établissement ? objecta Raymond.

— Croyez-vous?

— Il faut tenter, au moins.

— Vous avez raison. Partez donc, Salomé, ne perdez plus une seconde, et songez que désormais la vie de votre maîtresse est entre vos mains.

Salomé sortit de nouveau.

Mais elle avait à peine disparu de la chambre, que Raymond qui l'avait suivie du regard, recula de deux pas.

C'est qu'aussi, il venait d'apercevoir sur le seuil de la porte, la plus étrange et la plus inattendue des apparitions.

XXI

CE QUE LE DUC VENAIT FAIRE CHEZ M. GUILLEMOT.

C'était le duc de Palmarès...

Bien qu'il ne fût qu'imparfaitement éclairé par les lueurs douteuses de la chambre, Raymond l'avait reconnu tout de suite, et dans un premier mouvement irréfléchi, il avait été sur le point de se précipiter vers lui.

Mais Ludovic le prévint, et l'arrêtant d'un geste plein d'autorité :

— Demeurez ! lui dit-il, d'une voix ferme, — c'es

sans doute que M. le duc vient chercher, et c'est à moi de le recevoir.

Raymond se contint et se rapprocha d'Irène.

Ludovic cependant, était pour le moins aussi profondément étonné que Raymond.

Une pareille visite, à cette heure et dans les circonstances présentes, était certainement singulière, et c'est vainement qu'il cherchait à cette démarche, une raison plausible.

— C'est à vous, monsieur, que je désire parler, dit le duc, quand il se trouva en présence de Ludovic ; et il a fallu, vous le comprenez, un motif bien puissant pour que je vinsse jusqu'ici. Pouvez-vous, je vous prie, m'accorder quelques minutes d'entretien.

— Mais à quel propos ? monsieur le duc.

— A propos d'Irène.

— Irène ! vous avez dit Irène?

Ludovic entraîna son interlocuteur dans la salle à manger, et une fois là, il offrit au duc un siége que celui-ci refusa.

— C'est inutile, dit Palmarès, je n'ai que quelques mots à dire et vous n'avez qu'une réponse à me faire ; seulement, permettez-moi, avant de commencer, de réclamer de vous une promesse.

— Comment cela ?

— Le secret que je vais vous confier, n'appartient pas à moi seul, vous engagez-vous à ne le révéler à personne, une fois que vous le connaîtrez ?

— Mais, monsieur...

— Songez que de ce secret dépend la vie de Mlle Guillemot.

Ludovic regarda le duc avec stupéfaction.

— Que voulez-vous dire ? demanda-t-il, un peu troublé.

— Depuis quelques instants, poursuivit Palmarès, je sais que cette enfant est empoisonnée.

— Qui vous a dit cela ?

— *Qu'importe!*

— Ne serait-ce pas celui qui a versé le poison ?

— Peut-être.

— Et vous voulez...

— Je vous prie, monsieur, de me garder le secret sur ce point, et à cette condition... je vous remettrai l'antidote qui seul peut sauver la victime... consentez-vous...

Ludovic réfléchit une seconde, puis il secoua le front avec force.

— Soit ! reprit-il presque aussitôt... soit... je consens...

— A la bonne heure!

— Ainsi, vous avouez que Mlle Irène a été empoisonnée?

— Oui, monsieur.

— De plus, on doit vous avoir appris que l'on a poussé l'infamie jusqu'à faire disparaître de toutes les pharmacies de Trouville, les substances à l'aide desquelles on pouvait combattre les terribles effets du poison administré.

— C'est cela.

— Et dans cette situation ?...

— Dans cette situation, je vous apporte l'antidote nécessaire, c'est-à-dire, je le répète, la vie de cette pauvre enfant.

En parlant de la sorte, le duc présenta à Ludovic une petite boîte dans laquelle se trouvaient renfermés deux flacons de forme excentrique.

Le docteur jeta un regard rapide sur les flacons et reporta ce regard sur le duc.

A vrai dire il ne comprenait plus rien à ce qui se passait.

Quel sentiment poussait Palmarès ; à quel intérêt rattacher sa démarche, d'où lui venait si inopinément ce désir de racheter les infamies de Benoît ?

Autant de questions auxquelles il lui était impossible de faire une réponse satisfaisante.

Mais ce qui le frappait plus que toute autre cho-

peut-être, c'était l'altération des traits du duc, et l'émotion manifeste qui faisait trembler sa voix.

Il ne put s'empêcher de lui en faire l'observation.

— Vous reconnaîtrez avec moi, monsieur le duc, lui dit-il, que j'ai quelque droit de m'étonner de ce qui se passe ; et je cherche vainement à quel mobile rapporter votre démarche de ce soir.

— Ne cherchez pas, monsieur, répondit le duc ; car je vous assure que vous ne trouveriez pas ; ce que je fais est commandé par un sentiment dont la nature même, connue de moi seul, doit rester un secret pour tous — et puis, si nous sauvons Irène, si nous la conservons à l'amour de Raymond, qu'importent les raisons qui m'auront fait agir.

— C'est donc par intérêt pour Raymond que vous agissez?

— Je ne puis pas même dire cela.

— C'est que si cela était... peut-être le duel de demain...

Le duc interrompit du geste.

— Non ! non ! répliqua-t-il, la gorge serrée et la poitrine en feu..., il faut que toute destinée s'accomplisse ! Pour quelques-uns, il y a le bonheur qui est la récompense ; pour d'autres, il y a la mort, qui est le châtiment ! A chacun selon ses œuvres ; c'est Dieu, dit-on, qui l'a voulu ainsi.

Un amer sourire effleura sa lèvre.

— Ah ! fit-il d'un ton contenu, celui qui m'eût dit hier que je parlerais aujourd'hui de Dieu en ces termes, m'aurait certainement bien surpris !... Mais à quoi bon vous dire de ces choses..., vous êtes docteur et matérialiste, cela ne saurait vous intéresser.

— Cependant...

Le duc fit un pas vers la porte, puis il se tourna une dernière fois vers Ludovic.

— Deux mots, encore, avant de nous séparer, dit-il, d'une voix brisée. Dans quelques secondes vous allez vous retrouver en présense de Raymond, et il ne man-

quera pas de vous interroger sur le motif de ma visite.

— Ah ! je veux lui tout dire ! s'écria Ludovic.

— Ne lui dites rien, au contraire ; il faut qu'il ignore tout, et que personne ne lui apprenne que c'est à moi qu'Irène aura dû la vie.

— Mais c'est de la cruauté.

— Pourquoi ?

— Vous sauvez aujourd'hui la femme qu'il aime, et demain, vous le tuerez froidement.

Le duc eut un moment d'hésitation.

— Demain ! dit-il avec un frisson... qui peut dire à qui demain appartient !... — Encore une fois, monsieur, vous me jurez de me garder le secret jusqu'à l'issue du duel.

— Si vous l'exigez.

— Ah ! sur votre honneur !

— Sur mon honneur donc, je le jure !

Le duc prit les mains de Ludovic, qu'il serra avec effusion.

— Maintenant, adieu ! balbutia-t-il, et le ciel lui donne le bonheur qui a manqué à sa vie !

Et se détournant avec précipitation, il gagna la porte et disparut.

Était-ce une illusion ? Ne se trompait-il pas ?

Ludovic avait cru voir, au moment de son départ, briller une larme dans ses yeux.

Ainsi que le duc l'avait prévu, Raymond alla vivement au docteur, dès qu'il le vit reparaître.

— Eh bien, dit-il avidement, que vient faire ici cet homme ?

Ludovic mit un doigt sur ses lèvres, et montra un des flacons.

— Je vous parlerai de tout cela... répondit-il ; pour le moment, ne nous laissons pas détourner de la seule chose qui nous intéresse... et...

— Salomé est donc revenue ? fit Raymond étonné.

— J'ai l'antidote... et il faut agir.

Raymond se tut. Pour lui, en effet, il n'y avait après

tout rien autre chose qu'Irène ; l'espoir de la voir bientôt rendue à la sensibilité et à la vie, lui fit donc oublier cet incident... et il s'apprêta à suivre tous les détails de la scène qui se préparait.

Mais comme il se rapprochait du lit, Ludovic l'écarta doucement du geste.

— Pardon, mon ami, lui dit-il, veuillez vous tenir à l'écart ainsi que M. Guillemot.... et si vous le voulez bien même, entr'ouvrez un instant la fenêtre de cette chambre.

Raymond obéit sans répondre, mais au moment où il exécutait l'ordre qui lui était donné, il réprima un vif mouvement de surprise.

Il venait d'apercevoir Salomé qui accourait en toute hâte à travers le jardin.

Qu'est-ce que cela voulait dire ?

Ce n'était donc pas elle qui avait apporté le contre-poison... Ludovic l'avait donc trompé... — dans quel but — pour quel intérêt...

Il se hâta d'aller au-devant de Salomé.

— Eh bien ? lui demanda-t-il, dès qu'il la vit.

Salomé avait couru ; elle était essoufflée.

— Eh bien — répondit-elle au bout d'un instant — j'ai vu tous les apothicaires de Trouville, et ma foi, pour une ville d'eaux, on peut s'étonner qu'ils ne soient pas mieux approvisionnés.

— Tu n'as rien trouvé ?

— Rien, monsieur Raymond, absolument rien.

Raymond devint pensif.

Mais à ce moment même un cri déchirant retentit dans la chambre voisine, et il n'eut que le temps de s'y précipiter pour s'enquérir de ce qui l'avait provoqué.

XXII

DERNIER CONCILIABULE.

Cependant, en quittant le chalet Guillemot, le duc était rentré chez lui, où il avait trouvé ses deux témoins qui l'attendaient depuis quelque temps.

Son front, déjà soucieux, s'assombrit encore davantage en les voyant ; toutefois il leur tendit la main avec la meilleure grâce et s'excusa en fort bons termes de s'être absenté.

— Une affaire importante m'a obligé de sortir, dit-il; mais je savais mon honneur en bonnes mains, et je vous avais dit que je ratifiais d'avance tout ce que vous feriez. Voyons, asseyez-vous, messieurs, et causons. — Jean... des cigares !

Le valet apporta aussitôt une boîte exquise dans laquelle chacun puisa, et dès que les cigares furent allumés, le jeune de Presles commença :

— Mon Dieu ! monsieur le duc, dit-il, nous n'avons fait que suivre, en cette grave circonstance, les instructions que vous nous aviez données. L'insulte était trop grave pour admettre une réparation banale et qui s'arrêtât au premier sang. Nous avons donc demandé que le duel se prolongeât jusqu'à ce que l'un des deux adversaires fût manifestement mis hors de combat.

— Parfaitement, fit le duc, et je suis certain que cette condition a dû être acceptée sans difficulté.

— Non-seulement elle a été acceptée, monseigneur, mais on a proposé mieux.

— Quoi donc?

— L'un des témoins a demandé que, s'il survenait à l'un des adversaires une blessure qui lui rendît impossible l'usage de l'épée, le combat fût continué au pistolet.

— Alors, c'est un duel à mort!

— Nous n'avons pas cru devoir repousser cette proposition...

— Et je vous en remercie, messieurs.... Tout ce qui pourra rendre cette rencontre meurtrière et sanglante sera, je vous le jure, accueilli par moi avec reconnaissance... Continuez, je vous prie... A quelle heure se bat-on?...

— A quatre heures, demain soir.

— Et en quel endroit?

— Dans l'endroit choisi par Spavento, et où a eu lieu déjà le duel de Ricordi et d'Hector Beaulieu.

Le duc fit un geste d'acquiescement.

— Tout cela est parfait, dit-il, avec courtoisie, et encore une fois, je ne puis que vous remercier : quant au reste, cela me regarde, et j'espère que vous serez contents de moi.

Ricordi et de Presles s'étaient levés pour prendre congé, mais au moment où ils allaient s'éloigner, le duc fit un signe à Ricordi.

— Dans une demi-heure, lui dit-il à voix basse, revenez ici, j'aurai à vous parler.

Les deux témoins saluèrent sur ces mots et disparurent.

Dès qu'ils eurent quitté le salon, le duc appela son domestique.

— Jean! lui dit-il, tu vas te rendre immédiatement chez Médina, Spavento et le docteur Benoît, et tu leur diras que je les attends, toute affaire cessante.

Une demi-heure plus tard, Benoît, Spavento, Ricordi et le banquier se trouvaient de nouveau réunis chez le duc, dans cette même serre où avait eu lieu naguères *l'entretien* de Médina et d'Hector de Beaulieu.

Le duc les avait fait prier de venir le trouver sans leur dire rien qui pût les éclairer sur le motif de cette convocation extraordinaire.

Palmarès était assis à une table sur laquelle il avait étalé quelques enveloppes scellées d'un cachet noir; son visage était blême, son attitude accablée, son regard imprégné d'une sombre expression.

Quand ses quatre accolytes eurent pris place, il secoua énergiquement le front et les regarda l'un après l'autre.

— Messieurs, leur dit-il d'une voix ferme, si je vous ai réunis aujourd'hui c'est que je ne voulais pas me séparer de vous, sans vous faire préalablement mes adieux.

— Comment? Que voulez-vous dire? interrompirent les quatre associés.

— Je vais vous quitter... poursuivit le duc.

— Quand cela?

— Demain.

— Pour longtemps?

— Pour toujours.

— Mais, c'est impossible.

Le duc fit un geste qui imposait le silence.

— Mon parti est pris, dit-il, il est irrévocable, et vous savez depuis longtemps si j'ai l'habitude de revenir sur mes résolutions. Toutefois, avant de vous quitter, j'ai voulu adresser à chacun de vous mes dernières recommandations et certains avis suprêmes dont j'espère que vous profiterez.

Il y eut un silence.

Les quatre hommes échangèrent un regard rapide et significatif, et le duc reprit presque aussitôt :

— Le moment est solennel, dit-il; l'heure des illusions est passée, nous sommes depuis longtemps acculés dans une impasse terrible, et notre perte est certaine, si nous n'agissons promptement à l'effet de prévenir une catastrophe.

— Mais que nous conseillez-vous en cette extrémité ? demanda Medina.

— Vous, Médina, répondit le duc, vous n'avez pas un instant à perdre : partez, cette nuit même, pour Paris ; réalisez toutes vos valeurs dans le plus bref délai, et, s'il en est temps encore, allez chercher une contrée où la justice humaine ne puisse pas atteindre les faussaires.

Et se tournant vers Spavento :

— Toi, dit-il, gagne le Hâvre au plus vite..., prends le premier bateau qui fera voile pour Londres, ou pour l'Amérique, et ne reviens en France, si l'envie t'en reprend jamais, que lorsque nos ennemis n'y seront plus, ou lorsque tu seras protégé par la prescription.

— Mais pourquoi cela, pourquoi ? objecta Ricordi au comble de la surprise.

— Quant à vous, continua le duc, vos diamants représentent, s'ils ne sont point faux, une valeur considérable ; allez les vendre en Italie, votre patrie, et cherchez-y une Briolaye napolitaine ou transteverine, qui vous console dans votre exil.

Le regard de Palmarès s'arrêta alors sur Benoît, il frissonna...

— Vous vouliez partir et je vous ai retenu, dit-il, votre vie est suspendue en ce moment à un fil... mais vous pourrez encore, je l'espère du moins, prendre le premier train et fuir à l'étranger.

Tout est bien arrêté, ajouta-t-il encore, et pour que chacun de vous ne puisse jamais se plaindre du maître auquel il a obéi jusqu'à ce jour, j'ai placé sous ces quatre enveloppes une somme suffisante, qui vous permettra, si vous le voulez, de vivre honnêtement sous d'autres latitudes. Prenez donc, mes amis, — acceptez ce dernier don d'un ami reconnaissant, et ne tardons pas plus longtemps à nous séparer.

Les quatre acolytes s'emparèrent avidement de l'enveloppe qui leur était destinée, et ils firent en même temps un mouvement, comme pour se lever.

Spavento seul était resté assis et le front dans les mains.

Il y avait là une énigme, et il voulait en savoir le mot.

Au bout d'un instant, il leva la tête, et son regard se fixa sur le duc.

— Partir ! s'éloigner ! rompre une association comme la nôtre !... Soit ! dit-il ; mais, pour ce qui me concerne, je n'abandonnerai la partie et je ne quitterai la place que lorsque Palmarès nous aura fait connaître le nom de notre ennemi.

— Oui ! c'est cela ! appuyèrent les trois autres personnages.

— Vous le voulez, fit le duc.

— Parbleu ! dit Ricordi.

— Eh bien, c'est mon adversaire de demain.

— Raymond ?

— Lui-même !

— Il sait tout ?

— J'en ai les preuves !

— Mais vous le tuerez !

— Qui sait ?

— Enfin, il y a peut-être quelque moyen? ajouta Spavento.

— Non ! mes amis, non ! repartit le duc. Raymond tient notre secret, je vous le répète, et il est résolu à le livrer à la justice. Si je ne le tue pas demain, nous sommes tous perdus. Or, dans cette occurrence, il n'y a qu'un parti à prendre, et c'est de fuir.

Spavento ne fit pas d'autre objection. D'un geste mystérieux, il imposa silence à Ricordi, qui voulait répliquer.

Puis les quatre associés se levèrent et prirent congé du duc, qui resta seul.

Seulement, une fois sur la rue, Spavento prit Ricordi à part.

— Je crois, lui dit-il à voix basse, que la même idée nous est venue tout à l'heure.

— Peut-être bien, répondit l'homme aux diamants.

— Vous vous êtes dit, comme moi, n'est-ce pas, que puisque notre sort était entre les mains de ce Raymond ?...

— C'est ce Raymond... qu'il fallait supprimer.

— Êtes-vous vraiment de cet avis? fit Spavento.

— Parbleu ! répondit Ricordi.

— Alors nous pourrons nous entendre.

— Venez chez moi, et nous allons en causer.

Pendant que ces quelques paroles s'échangeaient entre Spavento et Ricordi, le duc, après le départ de ses acolytes, s'était assis à une table et avait écrit la singulière lettre que voici :

XXIII

RETOUR A LA VIE.

« Germaine,

« Vous êtes bien vengée !

« Si je me rencontre demain avec Raymond, il me « tuera, car je ne ferai rien pour défendre ma vie. — « Si cette rencontre n'a pas lieu, je me tuerai !

« J'ai trop vécu ! Il n'est plus aucun lien qui désor- « mais puisse me retenir en ce monde, ni amour, ni « amitié, ni honneur, aucun des sentiments qui font vivre « les créatures humaines.

« Ah ! vous êtes bien vengée !

« J'ai vu mon fils — quelques secondes au plus — si « vous saviez comme il me hait ! C'est un duel à mort

« qu'il demande. Il veut que l'un de nous deux meure.
« Il sera satisfait.

« De l'endroit où je viens de m'arrêter, quand mon « regard se retourne vers le passé, je suis épouvanté de « l'abîme où j'ai roulé. Impossible d'en remonter la « pente. Il faut se laisser tomber jusqu'au fond.

« J'y suis résolu !

« Germaine ! Quelques heures seulement me séparent « de l'éternité. Avant de mourir, je viens vous adresser « une prière suprême.

« Cet enfant, que je n'ai pas connu, qui m'aurait « aimé peut-être, et qui m'a voué une haine impla- « cable... ah ! par pitié pour moi, laissez-lui ignorer qui « je suis !... et qu'il ne puisse confondre jamais dans « une même malédiction le nom de son père avec celui « de l'assassin de Nida !

« Germaine ! c'est un mourant qui tend vers vous ses « mains jointes ; vous exaucerez sa prière, n'est-ce « pas ? »

Le duc signa, mit l'adresse et sonna.

Jean accourut.

— Jean, dit le duc, vous ferez porter cette lettre dès que je me serai éloigné. Le coupé est attelé ?

— Oui, monseigneur.

— C'est bien... Allez... il est tard déjà... peut-être ne rentrerai-je pas de bonne heure... je vous dispense de m'attendre...

Le duc alla prendre une boîte dans son secrétaire et descendit dans la cour.

— Où faut-il conduire monsieur le duc ? demanda le cocher, dès que Palmarès fut dans le coupé.

— Sur la route de Villers, répondit ce dernier. Une fois sorti de Trouville, je vous indiquerai le chemin à prendre.

Le coupé partit, et bientôt il eut disparu dans la direction indiquée.

Si le lecteur le veut bien, nous le laisserons poursuivre sa route, et revenant sur nos pas, nous retournerons

à la chambre d'Irène où se jouait un drame poignant et terrible.

Nous avons laissé Raymond, au moment où il se précipitait vers cette chambre, attiré par un cri déchirant qui venait de s'y faire entendre.

C'était la voix d'Irène, il n'en pouvait douter, — l'effet du contre-poison s'était donc produit — et il allait assister au dénoûment si anxieusement attendu.

Quand il pénétra dans la chambre, un spectacle navrant frappa ses regards, et il s'arrêta sur le seuil, oppressé, haletant, le front baigné d'une sueur glacée.

Irène était revenue à elle, et elle s'était dressée sur son séant, pâle, les cheveux épars, l'œil ouvert et fixe, et les bras croisés sur sa poitrine par un mouvement instinctif de pudeur.

A côté du lit, Ludovic se tenait droit, et en apparence impassible, tandis que le malheureux père s'était laissé glisser à genoux, les mains jointes et les yeux au ciel.

Le moment était solennel.

Une sorte de râle s'était engagé dans la gorge de la pauvre enfant ; c'est à peine si elle respirait, et le cri qu'elle venait de jeter lui avait été arraché dans un mouvement suprême de douleur et de révolte.

Cela dura une minute.

Puis, ses nerfs parurent se détendre insensiblement ; une rougeur subite monta à ses joues, ses grands yeux noirs s'éteignirent, et laissant retomber ses bras inertes, elle s'affaissa de nouveau, et sa tête alla rouler sur l'oreiller.

— Mon père ! Raymond ! balbutia-t-elle, d'une voix faible comme un souffle.

Et ce fut tout.

Elle reprit son immobilité, et sembla rentrer dans l'insensibilité dont elle n'était sortie qu'un instant.

— Ludovic ! cria Raymond effrayé, en saisissant les mains du docteur.

— Mon enfant ! ma chère petite Irène, murmura le ...x Guillemot.

Un sourire ineffable erra sur les lèvres de Malon.

— Silence ! fit-il à voix basse et calme... le miracle est accompli !... Votre enfant est sauvée.

— Mon Dieu !

— Et dans quelques heures, elle vous sera rendue, j'en réponds !

Seulement, ajouta Ludovic, il ne faut pas qu'aucune émotion vienne compromettre le résultat que nous avons obtenu. Salomé seule restera dans cette chambre, et quant à vous, surtout, Raymond, vous allez rentrer à l'hôtel, puis y prendre le repos qui vous est nécessaire.

— La quitter ! déjà, fit Raymond.

— Il le faut.

— Mais vous m'assurez qu'elle est sauvée ?...

— Et j'ajoute que demain elle vous accueillera au retour de son meilleur et plus doux sourire.

Raymond avait une confiance absolue en Ludovic ; il n'éleva donc aucune objection sur l'invitation qui lui était faite et ne tarda pas à regagner l'hôtel des *Roches-Noires*.

En rentrant, il trouva Michel qui l'attendait.

On était venu, pendant son absence, lui donner connaissance des conditions de la rencontre du lendemain. Ces conditions étaient celles qu'il avait lui-même demandées, et il fut heureux d'apprendre qu'elles étaient acceptées.

Toutefois, ces communications le ramenèrent à un ordre d'idées d'une autre nature, et sa pensée un peu émue s'arrêta alors sur les éventualités que la journée du lendemain pouvait lui réserver.

Le duel était évidemment des plus sérieux ; il tenait le duc pour un adversaire redoutable, et n'ignorait pas qu'après l'outrage qu'il lui avait fait, il apporterait dans cette rencontre autant de résolution et de haine qu'il en sentait lui-même dans son cœur.

Jamais il n'avait couru de dangers plus réels, le moment était peut-être venu enfin de demander une force nouvelle à la lecture de ce mystérieux document

renfermait l'histoire de sa mère, et devant lequel il avait hésité une fois déjà, par un sentiment de pudeur filiale.

Le coffret d'ébène était là, dans son secrétaire..., et comme naguère, à la veille de son duel avec Spavento, il en tira l'enveloppe noire.

Mais sa main trembla, cette fois encore.

— Non ! non ! demain ! dit-il, avec un frisson. O ma mère, Dieu est juste. Et vous serez vengée ! Mais je n'ai pas besoin d'apprendre combien vous avez souffert pour que le châtiment des assassins soit assuré...

Puis, comme si une pensée soudaine avait traversé son cerveau.

— Michel !... appela-t-il vivement.

L'intendant accourut.

— Michel... poursuivit Raymond... la rencontre de demain peut m'être fatale... le duc est un des premiers tireurs de Paris, et je suis certain qu'il ne m'épargnera pas... donc, je puis succomber dans ce duel...

— Mais, monsieur Raymond...

— Je puis y succomber... je le savais, et cela ne m'a pas retenu... toutefois, il est un dernier devoir que je veux accomplir.

— Lequel ?

— A quelle distance le cimetière des Herbiers se trouve-t-il de Trouville ?

— A trois lieues à peine.

— Sur la route de Villers ?

— Précisément.

— Peux-tu te procurer une voiture d'ici une demi-heure ?

— Je crois que cela sera facile.

— Eh bien ! va, hâte-toi, et dès que la voiture sera prête, viens m'avertir.

— Monsieur veut donc se rendre aux Herbiers ? fit Michel un moment interdit.

— Oui, Michel, répondit Raymond ; oui, je veux aller une dernière fois prier sur la tombe de ma mère, et de

ce pieux pèlerinage, je reviendrai, j'en suis sûr, plus résolu encore et plus réconforté.

Michel s'inclina et sortit.

Une demi-heure plus tard, il revenait prendre Raymond, et tous deux ne tardaient pas à s'éloigner dans la direction de Villers.

XXIV

LA TOMBE SANS NOM.

Pendant que ces faits se passaient, Ricordi et Spavento avaient gagné l'hôtel du *Bras d'or* et, récapitulant les événements de la journée, ils s'étaient concertés sur le parti qu'ils avaient à prendre.

— Tout ceci est étrange ! dit Spavento. Je ne reconnais plus Palmarès, et je me demande à quel sentiment nouveau il obéit. — Pourquoi cette retraite ? Si nous ne le connaissions de longue date, nous pourrions admettre qu'il a peur.

— Raymond ! fit Ricordi, quel peut être ce Raymond ? D'où vient-il ? où va-t-il ? pourquoi cet acharnement contre nous ?...

— Ce qu'il y a de certain, objecta Spavento, c'est que c'est là notre ennemi... En toute autre circonstance, Palmarès n'eût pas hésité... et, puisque sa résolution habituelle l'abandonne, j'estime que c'est à nous d'y suppléer...

— Vous avez raison.

— Seulement, il nous reste peu de temps pour agir.

— Qu'importe !

— Le premier point, c'est qu'il ne faut pas qu'il se rencontre demain avec son adversaire.

— Je suis de cet avis.

— Alors, d'ici là... il est urgent de trouver un moyen.

— Lequel?

— Cherchons!

Ils en étaient là quand on frappa à la porte.

— Entrez! fit Ricordi.

La porte s'ouvrit, un homme entra.

C'était Gérôme.

Un éclair jaillit en même temps des yeux des deux personnages...

— Toi! ici... que viens-tu faire? demanda vivement Spavento.

Gérôme se prit à sourire.

Il portait un costume de matelot. — Vareuse rouge de flanelle, pantalon de toile, bonnet bleu, au type phrygien, et une médaille de la Vierge sur la poitrine.

— J'ai dit en bas, commença le bohème, que j'étais le patron d'une barque que vous aviez commandée, et que je venais savoir l'heure à laquelle vous partez demain.

— Ah! ah! fit Ricordi, c'est ingénieux, et ça ne m'étonne pas de ta part; mais je te croyais parti.

— Eh! j'en avais bonne envie, repartit Gérôme, l'homme de la *Rousse* se ballade dans les rues de Trouville à ma recherche, et je crois que, s'il me reconnaissait, il me ferait un mauvais parti; mais, tout de même, j'ai pensé que vous pourriez avoir besoin de moi, et je suis resté.

— Tu as bien fait!

— C'est ce que je me suis dit. Est-ce que le duc ne se bat pas demain avec le petit?

— Demain, à quatre heures.

— Oh! alors, nous avons le temps.

— Le temps de quoi?

Spavento jeta au bohème un regard étonné. Ce dernier haussa les épaules.

— Est-ce que vraiment, continua-t-il, vous avez l'intention de laisser le duc se battre avec Raymond?

— Mais...

— Ce serait une folie. Le duc nous est nécessaire, et comme le jeune cocodès est adroit, il pourrait bien, sans en avoir l'air, lui planter dans l'estomac une balle qui serait difficile à digérer.

— As-tu un moyen d'empêcher ce duel?

— Il y en a dix, mais il suffit d'un seul.

— Explique-toi.

Gérôme se rapprocha.

— Depuis quelques instants, poursuivit-il, je montais ma faction auprès du chalet au père Guillemot; je ne sais pas ce qui s'y passe, mais ça paraît joliment agité là dedans.

— Eh bien?

— Eh bien... tout à l'heure, j'en ai vu sortir Raymond qui est rentré à l'hôtel des *Roches-Noires* où je l'ai suivi.

— Après?

— Après, au lieu d'aller se coucher, ce qui serait naturel à la veille d'un duel, il a envoyé chercher une calèche.

— Pourquoi faire.

— Pour aller prendre l'air.

— A cette heure?

— Ça vous semble louche, n'est-ce pas?

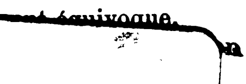
— Sans doute.

— Eh bien, à moi aussi, de sorte que je suis venu vous en faire part, à seule fin de surveiller notre homme, et de savoir ce qu'il manigance. Seulement, comme il ne faut jamais se laisser prendre au dépourvu... j'ai, de mon côté, commandé une autre calèche qui nous attend.

Spavento tendit la main à Gérôme, avec une sorte d'enthousiasme.

Gérôme la serra avec un m[illegible] équivoque.

— Une poignée de main, [illegible]



ironique, mais le moindre billet de mille ferait mieux mon affaire.

— Ah ! nous ne te marchanderons pas notre reconnaissance, répliqua Ricordi.

— J'en accepte l'augure.

— Enfin, qu'allons-nous faire ?

— Une chose fort simple, répondit Gérôme ; vous allez choisir un ou deux revolvers, vous irez prendre place, en m'attendant, dans la calèche qui stationne sur le quai, et dès que je connaîtrai la direction prise par le jeune Raymond, j'irai vous rejoindre, et nous aviserons.

— C'est parfait, dit Spavento.

— Alors, vous partez ?

— A l'instant même.

— Et moi, je retourne à l'hôtel des *Roches-Noires*. Hâtons-nous, car nous n'avons pas une minute à perdre.

C'est grâce à cette intervention de Gérôme, que pendant que Raymond et Michel s'éloignaient dans la direction de Villers, Ricordi, Spavento et Gérôme se lançaient sur leurs traces.

La nuit était sereine, la lune s'était levée et éclairait la route de sa lumière blafarde. On entendait le bruit des flots qui venaient mourir sur la grève.

Au bout d'une heure, la voiture de Raymond s'arrêta, et il prit pied avec Michel.

Ils se trouvaient dans un endroit à peu près désert, où ne poussait qu'une végétation souffreteuse et rabougrie.

Aucune habitation, ni rien qui annonçât un pays occupé.

Mais Raymond paraissait familier avec ces contrées qu'il avait dû visiter souvent, car après une seconde d'examen, il prit un sentier qui gravissait une côte escarpée, du haut de laquelle on dominait une sorte de *précipice*, et s'éloigna, suivi à peu de distance par son *intendant*.

Un quart d'heure après, il atteignit le sommet de la montée, et se trouva à la porte d'un cimetière de campagne.

C'était un pauvre petit cimetière dans lequel quelques rares ondulations de terrain, surmontées de croix noires, indiquaient çà et là des sépultures humaines.

Le porte était entr'ouverte. Il n'eut qu'à la pousser pour entrer, et aux premiers pas qu'il fit, quelques oiseaux de nuit, troublés dans leur repos, s'envolèrent en poussant des cris funèbres.

Raymond continua sa marche à travers les sentiers que les ronces et les herbes parasites avaient envahis, et enfin, il arriva à une dernière tombe devant laquelle il s'arrêta !...

La tombe était des plus simples.

Une grille de fer peinte en noir... une croix sur la tombe et pas de nom.

Raymond comprima de ses deux mains sa poitrine qui battait avec force et se laissa tomber à genoux sur la terre !

Il était profondément ému et troublé, une cruelle amertume emplissait son cœur.

— O ma mère !... ô Irène ! dit-il, d'une voix pleine de larmes ; que vos deux noms soient unis dans un même sentiment d'amour... Ma mère, protégez-moi !... Irène, pardonnez-moi !

Tout à coup il tressaillit et se leva.

Un bruit mystérieux venait de s'élever de l'un des coins du cimetière, et il crut voir une ombre glisser le long du mur.

Il retint son souffle, prêta l'oreille, et son regard devint ardent.

Il n'y avait plus à douter, c'était bien une ombre qu'il avait aperçue... et tout son être se prit à frissonner.

Toutefois, son hésitation ou sa défaillance fut de courte durée ; il bondit vers l'apparition qui ne tenta même pas de le fuir.

Alors il poussa un cri effaré.

C'était le duc qui était là... devant lui... à quelques pas de la tombe de sa mère...

— Vous !... c'est vous, monsieur, dit Raymond, emporté par une fureur aveugle... Ah ! vous allez me rendre raison d'une pareille profanation.

Mais il n'avait pas achevé, que deux mains le saisissaient à la gorge, et que Spavento le jetait brusquement à terre, pendant que Ricordi lui appliquait sur la tempe la bouche glacée de son revolver.

Gérôme s'était chargé de Michel qu'il venait de terrasser à quelques pas...

XXV

GUET-APENS.

Cela s'était fait en moins de temps qu'il n'en faut pour l'écrire.

Et c'était fait de Raymond, et de Michel, si le duc ne s'était précipité lui-même sur les agresseurs, et d'un geste violent n'avait écarté l'arme de Ricordi.

— Ah ! misérables assassins! cria-t-il d'une voix terrible ; partez... laissez-nous, ou si vous n'obéissez pas à l'instant même, c'est moi qui ferai prompte justice de votre lâcheté.

En parlant ainsi, il avait arraché le revolver des mains de Ricordi, et à son tour menaçait les deux assassins.

Cependant Raymond s'était relevé avec vivacité, et pendant que le duc maintenait Ricordi et Spavento, il *était allé* dégager Michel. Du reste, un incident allait se

produire, auquel nul ne s'attendait, et qui devait donner à cette scène un dénoûment singulier et tout à fait imprévu...

Au moment, en effet, où l'homme aux diamants se retirait avec Spavento, suivi à peu de distance par Gérôme, profondément irrité de la conduite du duc, et comme ils atteignaient la porte du cimetière, un homme se dressa devant eux et alla appréhender le bohème à la cravate.

Gérôme proféra une horrible imprécation, et chercha à se soustraire à l'étreinte.

— Voulez-vous bien me lâcher, ou je ne réponds de rien.

— Moi, je réponds de tout, répondit son adversaire.

— A l'aide ! j'étouffe... Spavento !...

— Là ! là ! fit l'inconnu, si vous promettez d'être sage, on va vous donner de l'air.

— Mais qui êtes-vous donc ?

— Regardez-moi.

— Lefiot !

— Allons donc, vous m'avez fait passer une mauvaise nuit, l'autre fois ; mais chacun son tour ; et maintenant c'est moi qui vais me charger de vous.

Gérôme avait bonne envie de se défendre ; mais il avait affaire à forte partie, et d'ailleurs, derrière Lefiot se tenaient, debout et silencieux, deux autres agents prêts à accourir au moindre signe.

Et puis, Ricordi et Spavento n'avaient pas cru devoir se compromettre dans une pareille bagarre, et ils avaient prudemment pris la fuite.

Au bout d'un instant, il ne resta donc plus dans le champ de repos que le duc assez embarrassé de sa contenance en présence de Raymond.

Michel s'était retiré à l'écart.

Mais, si le duc était embarrassé, Raymond ne l'était guère moins. Le service que venait de lui rendre son adversaire le ramenait malgré lui à certaines idées qui l'avaient surpris déjà dans une circonstance récent-

un trouble singulier s'emparait de son esprit quand il cherchait à pénétrer les raisons de sa conduite.

Était-ce le voisinage de la tombe de sa mère adorée qui lui inspirait de pareils sentiments ? Il n'eût pu le dire.

Mais il est certain qu'à ce moment, son âme semblait s'être en quelque sorte détendue ; on eût pu croire que sa haine allait fléchir, et je ne sais quelle étrange pitié s'élevait même de son cœur défaillant.

Pendant quelques secondes, il garda un silence contraint et pénible ; mais comme il vit que le duc se disposait à s'éloigner, il se décida à faire un pas vers lui.

— Je n'ai pas à vous demander, monsieur, lui dit-il, quelle bizarre coïncidence nous a conduits ici tous deux, à la même heure ; mais je ne voudrais pas me retirer sans vous remercier du service que vous m'avez rendu.

Le duc protesta du geste.

— Malgré la situation que nous fait notre rencontre de demain, répondit-il, je vous connais assez, monsieur, pour ne pas douter que vous en eussiez fait autant.

— Sans doute.

— Vous ne me devez donc aucun remerciement.

— Soit !... fit Raymond... à demain donc.

— A demain... fit le duc.

Mais ni l'un ni l'autre ne paraissaient disposés à quitter la place.

Raymond fronça le sourcil.

— Est-ce que vous restez, monsieur le duc ? dit-il alors d'un ton presque menaçant.

— Mais... balbutia Palmarès.

— C'est que j'avais compté être seul à prier sur la tombe de ma mère...

— Que dites-vous ?

— Je dis qu'il n'est aucun service qui puisse autoriser certaines profanations.

— *Monsieur* !

— Et que l'on n'a jamais vu, que je sache, l'assassin venir troubler le repos de sa victime.

Le duc prit sa tête dans ses mains.

— Taisez-vous ! taisez-vous ! s'écria-t-il hors de lui. — Ah ! Raymond... Vous me haïssez mortellement... et je l'ai mérité sans doute... mais vous ne saurez jamais, vous... à quel point... je vous aurais aimé !... Adieu ! adieu !... adieu !

Et, marchant d'un pas rapide vers la porte, il disparut dans la campagne, se dirigeant comme en une course folle vers les falaises escarpées qui, en cet endroit, surplombent sur la mer.

Raymond était resté anéanti.

Sans qu'il pût se rendre compte de ce qui se passait en lui, il sentait bien qu'il assistait à quelque chose de solennel.

Un frisson glacé courait sur sa peau ; une sueur froide inondait son front.

En ce moment, et au milieu du silence sinistre qui régnait autour de lui, un coup de feu retentit. Instinctivement, il porta ses deux mains à sa poitrine, comme si le coup de feu avait éveillé un douloureux écho dans son propre cœur. Puis il se tourna vers Michel qui s'était rapproché.

— As-tu entendu ? fit-il d'une voix brisée.

— Oui, monsieur, répondit Michel.

— Que peut être cela ?

— Qui sait !... quelque chasseur nocturne qui tire les oiseaux de mer. Du reste, poursuivit l'intendant, voici le jour qui commence à poindre à l'horizon, et si monsieur le veut, je crois qu'il est temps de regagner Trouville.

— Tu as raison. Partons.

Michel prit les devants et le jeune homme le suivit.

Mais quoi qu'il pût faire, ce dernier était en proie à une sombre préoccupation qu'il ne parvenait pas à chasser.

La figure pâle et triste du duc était toujours devant

ses yeux, et le cri qu'il avait entendu retentissait encore à ses oreilles.

Quand ils atteignirent l'endroit où ils avaient laissé leur voiture, Michel fut tout étonné de n'y point trouver le cocher qui les avait conduits.

Que pouvait-il être devenu?

Sans doute, il ne devait pas être loin.

Il n'était pas loin, en effet, et quand Michel le rencontra au bout de quelques minutes, le cocher lui raconta que fatigué de les attendre, et bien certain d'ailleurs que la voiture se garderait d'elle-même, il était allé fumer une pipe sur le bord de la grève, mais que là il avait été témoin d'un spectacle horrible.

— Quel spectacle? demanda Michel.

— N'avez-vous pas entendu tout à l'heure un coup de feu?

— Nous l'avons entendu, en effet.

— Eh bien... c'était lui.

— Qui, lui?

— Le suicidé, parbleu.

— Que voulez-vous dire?

— Ah! ce n'est pas malin, continua le cocher, et demain on en parlera dans le journal de Trouville et Deauville. Figurez-vous, il y avait à peu près une demi-heure que j'étais là, sans penser à mal, quand tout à coup, à la clarté de la lune, j'ai aperçu à l'extrémité de la pointe, que vous pouvez voir d'ici, — un homme — mais un homme de haute taille — comme je vous vois — et il allait et il venait — et si près du bord — que ça m'en donnait la chair de poule — à deux ou trois reprises même, j'ai été sur le point de lui crier de se retirer, qu'il allait tomber dans l'abîme.

— Enfin... enfin!

— Enfin!... à un moment, je l'ai vu faire encore un pas en avant, élever la main à la hauteur de son front... puis le coup est parti... et va te promener! il a piqué une tête; on n'a pas idée de ça.

— Il est tombé dans les flots?

— En plein... la mer était haute... et s'il n'est pas mort avant d'y arriver — à coup sûr — cinq minutes après il était noyé...

Michel se tut pendant quelques secondes ; puis, se tournant vers le cocher, il posa un doigt impérieux sur ses lèvres:

— Surtout ! dit-il à voix basse et rapide, pas un mot de ceci à M. Raymond.

— Suffit ! on sera muet.

Le jour venait peu à peu. Au bout d'un instant, la voiture reprit le chemin de Trouville.

XXVI

LE COFFRET.

En rentrant du cimetière, Raymond, après avoir fait prendre des nouvelles d'Irène, s'était jeté sur son lit, et il n'avait pas tardé à s'endormir, car il était fatigué de cette nuit d'émotions.

Quand il se réveilla, il était près d'une heure, et Michel lui apprit que Ludovic Malon était venu deux fois pour le voir.

Raymond se hâta de se lever, et dès qu'il fut debout, Ludovic entra.

Le premier regard que Raymond jeta sur le jeune docteur lui arracha un cri douloureux.

Ludovic était évidemment préoccupé, et sa pâleur disait assez à quelles sombres agitations il était en proie.

Raymond courut à lui.

— Irène ! dit-il en lui prenant les mains, comment va Irène !...

Le front de Ludovic s'éclaira.

— Irène est tout à fait hors de danger, répondit-il avec un sourire ; rassurez-vous donc, mon ami, car dès ce soir vous la reverrez et pourrez lui parler. Elle désire elle-même vous entretenir.

— Ah ! vous m'avez fait peur, fit Raymond.

— Pourquoi donc ?

— Dame ! votre air soucieux.

Ludovic fit un geste affirmatif.

— Vous avez raison, répondit-il... C'est qu'en effet il s'est passé ce matin certains événements. Je viens d'assister à un spectacle qui m'a profondément ému.

— D'où venez-vous donc ?

— Je viens du chalet du duc.

— Vous ! et à quel propos ?

— On m'avait fait demander.

— Est-ce pour notre duel ?

Ludovic remua la tête.

— Oh ! ce duel n'aura pas lieu, répondit-il.

Raymond le regarda étonné.

— Pourquoi cela ?

— Parce que votre adversaire est mort !

— Que dites-vous ?

— Il y a deux heures environ, on m'a appelé au chalet... et j'ai trouvé le duc que l'on venait d'y rapporter.

— Mais comment cela s'est-il fait ? à quel genre de mort a-t-il succombé ?

— Les hommes que j'ai interrogés m'ont affirmé qu'ils avaient trouvé le duc sur la grève, horriblement défiguré ; et ce n'est qu'à l'aide de quelques papiers qu'il portait sur lui, que l'on a pu établir son identité.

— Alors il s'est noyé ?

— Ces hommes le croyaient.

— Mais vous ! vous, docteur...

h ! moi, répondit Ludovic, je n'ai pas eu une se-
doute.

— Et vous pensez...

— Je suis sûr que le duc s'est brûlé la cervelle.

Raymond, violemment ému, se leva brusquement, et fit quelques pas à travers la chambre.

Il était sourdement agité. Mille pensées bizarres, incohérentes se pressaient en désordre dans son cerveau, et il ne savait à laquelle s'arrêter.

Un moment il suspendit sa marche et se rapprocha de Ludovic.

— Ne vous a-t-on pas dit également, reprit-il, qu'il avait été trouvé non loin de Villers, au-dessous des falaises sur lesquelles s'élève le cimetière des Herbiers ?

— Mais... en effet, répondit Ludovic surpris de l'interrogation ; aviez-vous donc vous-même connaissance de l'événement ?

— Non, docteur ; seulement, cette nuit, je suis allé, moi aussi, au cimetière dont il s'agit ; il y a là une tombe qui m'est chère, et à laquelle je voulais dire un suprême adieu, pour le cas où le duel m'eût été fatal, et chose étrange, que je ne puis encore m'expliquer, j'y ai rencontré le duc de Palmarès.

— Il vous a parlé ?

— Il a fait mieux, il m'a sauvé d'un guet-apens dans lequel j'aurais certainement trouvé la mort, s'il n'était venu à mon aide.

— Enfin que vous a-t-il dit ?

— Presque rien... sinon qu'en me quittant, il paraissait fort ému, et a témoigné de sa profonde et sincère affection pour moi.

— Voilà qui est singulier.

— N'est-ce pas ?

Raymond prit sa tête dans ses mains, et se prit à réfléchir, comme si un doute avait tout à coup pénétré son esprit.

— Ah ! si je m'étais trompé pourtant ! dit-il, se parlant à lui-même ; si Mousseline n'avait pas dit vrai ! mais non, c'est impossible... Son trouble... quand je lui ai parlé de vengeance !... C'est lui, bien lui.

Raymond releva le front.

— Et puis, ajouta-t-il, n'ai-je pas un moyen sûr de connaître la vérité ? Le coffret est là... il me suffit de l'ouvrir pour y trouver le nom maudit !... Ah ! Je ne veux pas plus longtemps supporter ce doute horrible, et je vais savoir enfin...

D'une main fébrile, il ouvrit son secrétaire, y prit le coffret dont il venait de parler, et en tira l'enveloppe noire... qui contenait la sanglante histoire de sa mère !

Mais au moment d'en briser le cachet, un dernier scrupule le saisit, et une nouvelle hésitation s'empara de lui.

Devait-il, pour rassurer son cœur, pénétrer dans ce sombre passé où le déshonneur de sa mère était écrit en lettres de feu ? Avait-il le droit de violer un secret dont on ne voulait lui faire confidence qu'à la condition d'en ensevelir la révélation dans sa propre tombe ?

Sa main tremblait... Ses doigts impatients se crispaient sur les armoiries du cachet et il ne savait à quelle résolution s'arrêter.

Ludovic Malon l'observait avec un profond intérêt. On eût dit qu'il devinait une partie des sentiments qui s'agitaient dans le cœur de Raymond et qu'il connaissait, lui aussi, le secret renfermé dans le coffret.

Enfin, Raymond eut un mouvement d'emportement et d'aveugle curiosité, et surmontant ses derniers scrupules et ses dernières hésitations, il rompit brusquement le cachet et ouvrit l'enveloppe noire.

Mais il n'eut pas le temps de jeter même un coup d'œil sur son contenu, car, au même instant, la porte s'ouvrit, et Salomé entra dans la chambre.

Le visage de la jolie soubrette était souriant, et son apparition fut accueillie par Raymond avec une vive satisfaction.

— Salomé ! s'écria-t-il..., qui t'envoie vers moi, mon [illegible], et que se passe-t-il chez M. Guillemot ?

— Oh ! M. Guillemot est le plus heureux des pères,

répondit Salomé ; mais ce n'est pas lui qui m'envoie vers vous.

— Et qui donc?

— Mademoiselle... mademoiselle est tout à fait remise, grâce aux soins de M. Malon ; elle a eu tout à l'heure une longue conversation avec M. Guillemot et à la suite de cet entretien, elle désire causer quelques instants avec vous.

Raymond se leva vivement.

— Ah ! j'y vais à l'instant !... répondit-il.

Puis il se hâta de replacer l'enveloppe ouverte dans le coffret qu'il ferma, et dont il mit la clef dans sa poche.

Puis se tournant vers Ludovic :

— M'accompagnez-vous, docteur? dit-il, le regard resplendissant.

— Pas du tout, répondit ce dernier ; je crois que ma présence n'est pas utile en ce moment, et j'ajoute même qu'elle ne pourrait qu'être gênante.

— Alors... à bientôt.

— A bientôt.

Raymond sortit à pas précipités.

Sur un signe de Ludovic, Salomé était restée.

— Vous avez à me parler? dit la soubrette au docteur, dès que Raymond se fut éloigné.

— Oui, ma fille, répondit Ludovic. Depuis que j'ai quitté ta maîtresse que s'est-il passé au chalet?

— Mais... ce que je viens de vous dire.

— Irène a eu un entretien avec son père?

— C'est cela.

— Et n'a-t-elle pas reçu une autre visite?

— Pardonnez-moi.

— Germaine, n'est-ce pas?

— Précisément.

— Elle est venue après mon départ?

— En effet...

— Et elle a causé longuement avec ta maîtresse?

— Qui vous a dit cela?

— Qu'importe? — puisque je le sais. — Enfin, c'est à la suite de cet entretien que M[lle] Irène a désiré voir Raymond?

— Et que je me suis empressée de le venir chercher.

Ludovic fit un geste satisfait.

— C'est bien, dit-il. Je n'en voulais pas savoir davantage, et tu peux retourner au chalet. — Dans la soirée, j'irai savoir s'il n'y a rien de nouveau.

Cependant Raymond avait rapidement franchi la distance qui le séparait du chalet Guillemot, et dix minutes à peine après son départ il se faisait annoncer à Irène.

On ne le fit pas attendre, et il fut immédiatement admis auprès de la jeune malade, qui l'accueillit avec son plus doux sourire et en lui tendant la main.

— Vous m'avez fait demander, dit Raymond; vous avez à me parler, et, vous voyez, j'accours sans perdre une seconde.

— Merci! répondit Irène. Asseyez-vous là, près de mon lit, et écoutez-moi bien, mon ami, car il s'agit de choses importantes et graves.

XXVII

CONCLUSION

Raymond prit la main que lui tendait Irène, et la porta tendrement à ses lèvres.

Puis il avança le siége qu'on lui offrait, et s'assit près de la jeune fille.

Une vive rougeur avait monté aux joues d'Irène; un moment, elle oublia son beau regard profond sur le [illegible]omme, et dégageant doucement la main

— Tout à l'heure, dit-elle, j'ai eu une longue conversation avec mon père, et c'est à la suite de cette conversation que, d'abord, l'idée m'est venue de vous demander cet entretien.

— Votre père? demanda Raymond, se serait-il inquiété de ma présence auprès de vous pendant les incidents de cette nuit ?

— Mon père, répliqua Irène, n'a d'autre ambition que de me voir heureuse, et il s'est informé des raisons qui vous avaient amené et retenu à mon chevet.

— Et que lui avez-vous répondu?

— Je lui ai dit la vérité.

— Ah! parlez... expliquez-vous.

— Je lui ai avoué que je vous aimais.

— Irène!

— Et j'ai ajouté que je croyais que vous, de votre côté, vous ne m'aviez pas vu avec indifférence.

Pour toute réponse, Raymond reprit vivement la main qui s'était discrètement retirée, et la couvrit de baisers passionnés.

— Oh! je vous aime! je vous aime! dit-il avec un complet enivrement; ma vie désormais est suspendue à la vôtre, comme mon bonheur sera intimement lié à votre amour.

— Alors vous ne m'en voulez pas d'avoir parlé à mon père comme je l'ai fait?

— Taisez-vous! taisez-vous... Si vous saviez quelle joie est en moi!... mais je veux voir M. Guillemot lui-même, et... lui dire...

Irène fit un signe négatif.

— Vous parlerez à mon père plus tard, interrompit-elle, et quand je vous aurai fait part des observations qu'il a élevées.

— Quelles observations.

— Dame! après l'aveu que j'avais fait, il était tout naturel que l'on me demandât si je vous connaissais..., ce que vous étiez..., enfin à quelle... famille vous apparteniez...

Le front de Raymond se rembrunit à ces paroles... Mais Irène n'eut pas l'air de s'en apercevoir.

— Vous comprenez, continua-t-elle, que je me sois trouvée fort embarrassée devant cette question... et je n'aurais su vraiment que répondre, si, à ce moment même, une visite que j'ai reçue n'était venue, fort à propos, me tirer d'embarras...

— Quelle visite ? fit Raymond étonné...

— Une femme.

— Son nom ?

— Germaine.

— Elle est venue vous voir ?

— Il y a une demi-heure.

— Et que voulait-elle ?

Irène eut un triste et pénible sourire.

— Oh ! elle est bien désolée, la pauvre femme, répondit-elle, on venait de lui apprendre la terrible fin du duc de Palmarès qu'elle avait connu et aimé, et elle se retirait du monde pour aller passer le reste de ses jours dans une solitude inaccessible.

— Elle vous a dit cela ?

— Et elle pleurait en le disant, et tout mon cœur à moi s'est brisé à la vue d'une si profonde douleur.

— Mais tout cela n'explique pas...

— C'est qu'elle ne s'est pas contentée de me parler de moi ; elle m'a encore parlé de vous ; elle m'a dit qui vous étiez, et m'a expliqué comment le prince Karpèles avait, avant de mourir, légué ses biens et ses titres à son petit-fils. Voilà ce qu'elle m'a dit, mon ami, — puis elle a ajouté même autre chose.

— Quoi donc ?

— Vous me permettez de tout vous dire, n'est-ce pas ?...

— Mais, je vous en prie, au contraire.

— Même si vous deviez rencontrer dans mes paroles
entiment que vous puissiez blâmer ?

Comment ?

e remua doucement le front.

— Ah ! que m'importe à moi, dit-elle, que votre amour me fasse princesse !... Ce n'est pas un titre, mais le bonheur que je vous demande. Seulement, quand j'ai questionné cette femme sur votre passé, elle m'a appris qu'il y avait chez vous certain coffret mystérieux qui renfermait tout le mystère de votre vie, et...

Raymond tressaillit et ses sourcils se froncèrent.

— Mais quel intérêt ?... fit-il d'un ton troublé.

— Je ne sais pas.

— Au moins vous a-t-elle fait connaître de quelle nature était ce mystère dont elle vous parlait ?

Irène se prit à rougir de nouveau.

— Non, elle ne m'a pas dit cela, répondit-elle ; et pourquoi vous le cacher ? c'est précisément ce qui m'a effrayée.

— Que dites-vous ?

— Ah ! vous m'avez permis de vous parler en toute franchise...

— Sans doute.

— Eh bien... écoutez-moi, Raymond, et pardonnez-moi surtout... Cette femme a mis à sa confidence une certaine réserve qui m'a profondément troublée... Pourquoi ne m'a-t-elle pas tout dit... et que peut-il y avoir dans ce coffret que vous ayez intérêt à me cacher ?

Raymond fit un geste étonné.

— Irène, dit-il, d'un ton de douloureux reproche, quelle pensée peut donc vous être venue... est-ce que, par hasard, vous songeriez à être...

— Jalouse !... dites le mot... eh bien, oui, ne m'en veuillez pas. Moi, voyez-vous, je vous dirai tout mon passé, jour par jour, heure par heure, comme je le dirais à Dieu s'il m'interrogeait, et je veux qu'il en soit ainsi de vous.

— Ah ! vous êtes mon premier... mon seul amour.

— Alors, nous lirons ensemble les papiers que contient le coffret.

— Cependant.

— Vous hésitez !

— Non !... non !... seulement. . comprenez-moi... Ce que contient ce coffret est un secret qui ne m'appartient pas... il y a là, peut-être, le déshonneur, la honte d'une femme.

Irène parut réfléchir un instant. Puis elle releva tout à coup la tête.

— Eh bien, dit-elle, comme si une pensée subite lui avait traversé l'esprit, il y a un moyen de tout concilier.

— Lequel ?

— Ces papiers, dont on m'a parlé, c'est le passé, n'est-ce pas ?

— Sans doute.

— S'il y a quelque danger à ce qu'ils soient lus, pourquoi ne les détruiriez-vous pas de vos propres mains ?

— Mais...

— Ah ! vous n'y pouvez tenir.

— Vous avez raison.

— Et puis, par cet acte de résolution, songez-y donc, vous sauvez l'honneur d'une femme, d'une indiscrétion on d'une imprudence.

— Irène !

— N'est-ce pas votre avis ?

Raymond ne répondit pas. Il s'était levé, et son regard indécis et troublé plongeait dans celui de la jeune fille.

Depuis quelques secondes, un vague soupçon lui était venu. Ce n'était pas Irène qui était jalouse... c'était Germaine qui était inquiète. Elle voulait surtout que le doute qui pesait en ce moment sur l'esprit de Raymond ne pût jamais être dissipé, et pour cela il n'y avait qu'un moyen, qui était de brûler l'enveloppe noire !...

Raymond hésita à peine quelques minutes. Ce qu'on lui demandait d'ailleurs se conciliait parfaitement avec le sentiment de respect filial qu'il avait voué à sa mère ; vengeance était satisfaite et il ne voulait pas même sser subsister en lui cette curiosité imprudente qui,

deux fois, l'avait poussé à rompre le cachet de la redoutable enveloppe.

Il fit à Irène un geste d'acquiescement, appela Salomé et lui remit la clef de son secrétaire, en l'invitant à y aller prendre le coffret dont Irène venait de lui parler.

Puis, dès que la jeune soubrette se fut éloignée, il se rapprocha du lit d'Irène.

— Êtes-vous contente de moi, lui dit-il, et serez-vous encore jalouse ?

— Non ! non ! répondit Irène, car de ce passé terrible, il ne restera plus qu'un souvenir que nous pourrons évoquer tous les deux, sans trouble et sans appréhension, le souvenir de votre mère !

Salomé ne tarda pas à revenir. Elle apportait le coffret qu'elle remit à Raymond, et que celui-ci passa à Irène pour qu'elle l'ouvrît.

Irène en souleva le couvercle d'une main tremblante, en tira l'enveloppe noire, et après avoir y déposé un long et pieux baiser, elle la tendit à Raymond.

Ce dernier l'approcha d'une bougie qu'il venait d'allumer, et ne la rejeta dans le foyer que lorsqu'elle fut entièrement consumée.

Quand tout fut fini, il passa sa main rapide sur son front, et arrêta son regard sur la jeune fille qui l'observait avec une dernière inquiétude.

— Merci, Irène,... dit-il avec une profonde émotion ; si vous m'aviez abandonné à moi-même en ce moment suprême, peut-être n'eussé-je pas eu la force de résister. Maintenant, ainsi que vous l'avez dit, ma vie vous appartient tout entière ; le passé est mort, et je ne veux pas y arrêter ma pensée. Il n'y aura plus désormais entre vous et moi que le pur souvenir de ma mère, qu'aucune curiosité malsaine ne pourra même plus menacer... Irène, je vous aime... et vous bénis !...

Qu'ajouter à ce qui précède... L'histoire que nous avons entrepris de raconter finit à la page où commence le bonheur de Raymond et d'Irène, et nous pouvons fermer le livre.

Toutefois disons, pour ceux de nos lecteurs qui se seraient intéressés à quelques-uns de nos autres personnages, que Spavento et Ricordi jugèrent prudent, dès le lendemain de la mort du duc, de prendre la fuite et d'aller chercher fortune dans le nouveau monde. Moins heureux, ou plus avide, Médina voulut demeurer, espérant que Raymond l'oublierait dans son bonheur.

Mais si Raymond ne s'en souvenait plus, Hector Beaulieu y pensait toujours... et son premier soin, dès qu'il fut rétabli, fut de déférer le banquier à la justice.

Sa condamnation a fait trop de bruit à cette époque pour que nous ayons besoin de nous étendre sur ce point.

FIN.

TABLE DES MATIÈRES

Prologue

I. — Le dépôt de la Préfecture. 1
II. — Le bureau de police. 7
III. — Héloïse et Ludovic 13
IV. — Chez le Procureur du roi 18
V. — Une ferme en Normandie 29
VI. — Le yacht de Trouville. 34

Première Partie

I. — L'auberge du Sabot-d'Or 41
II. — Le docteur Benoît. 47
III. — Le docteur Benoît (suite) 52
IV. — Mousseline. 57
V. — La maison Guillemot père et fille. 63
VI. — Aux Italiens 69
VII. — La Nubienne. 74
VIII. — Simple conversation 79
IX. — Spavento-Bernhardt. 85
X. — Le Guillotiné. 90
XI. — Le cousin d'Irène. 96
XII. — Une partie d'écarté 101
XIII. — Ce que c'était que la Nubienne. 107
XIV. — L'anniversaire . . . .

XV. — Les reporters du Duc 118
XVI. — L'aveugle et le mutilé 123
XVII. — Le bal 127
XVIII. — Le bouquet 131
XIX. — Des affaires de femme 139
XX. — L'enveloppe noire 144
XXI. — Un ricanement 149
XXII. — L'affaire de Clamart 155
XXIII. — Visite nocturne 160
XXIV. — Dans les fossés de Strasbourg 165
XXV. — Résolution 170
XXVI. — La Maison abandonnée 175
XXVII. — Dernière prière 182

Trois Chapitres entre parenthèses

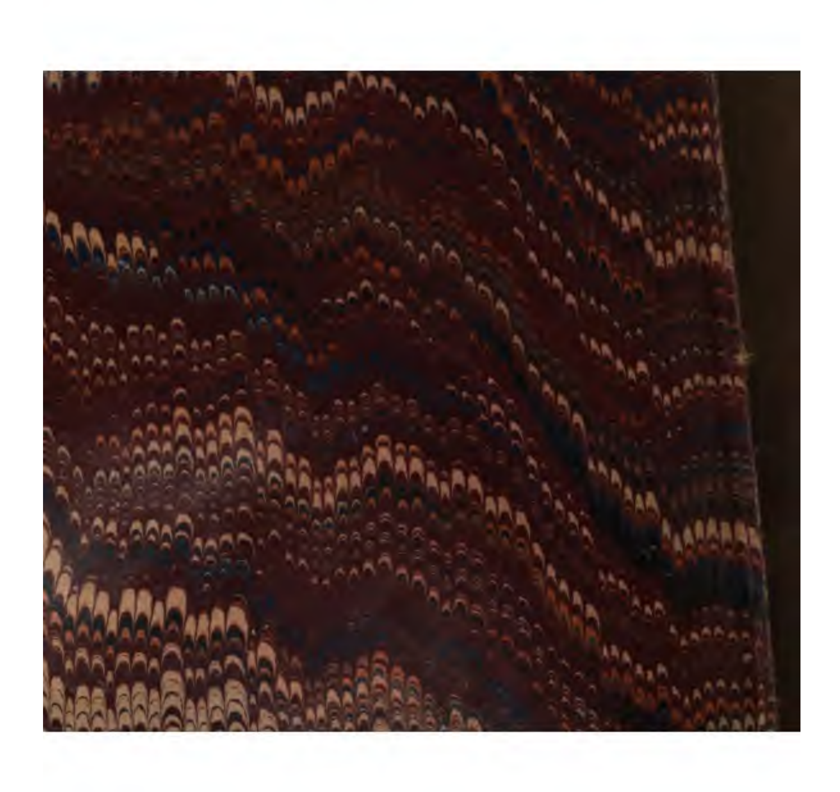
I. — Marcus 189
II. — Mikaël 195
III. — Le Duc 201

Deuxième Partie

I. — A Trouville 207
II. — L'amour d'Irène 212
III. — Où Hector Beaulieu reparaît 218
IV. — Menus propos 223
V. — Le dîner du Duc 228
VI. — Le prince Karpèles 234
VII. — Angelesca 240
VIII. — La liqueur de conversation 245
IX. — Le flacon du Docteur 251
X. — Résolution 256
XI. — Raymond chez Médina 261
XII. — Le sort de Mousseline 267
XIII. — Le souper de Lefiot 272
XIV. — Pichenette et Chiquenaude 277
XV. — Une dramatique affaire 282
XVI. — La lettre au Banquier 288
XVII. — Médecine légale 293

XVIII. — Provocation 303
XIX. — Révélation. 309
XX. — La mort d'Irène 319
XXI. — Ce que le duc venait faire chez M. Guillemot . 329
XXII. — Dernier conciliabule 335
XXIII. — Retour à la vie. 340
XXIV. — La tombe sans nom. 345
XXV. — Guet-apens 350
XXVI. — Le coffret 355
XXVII. — Conclusion 360

Saint-Amand (Cher). — Imprimerie DESTENAY.




UNIVERSITY OF MICHIGAN
3 9015 03144 7611

